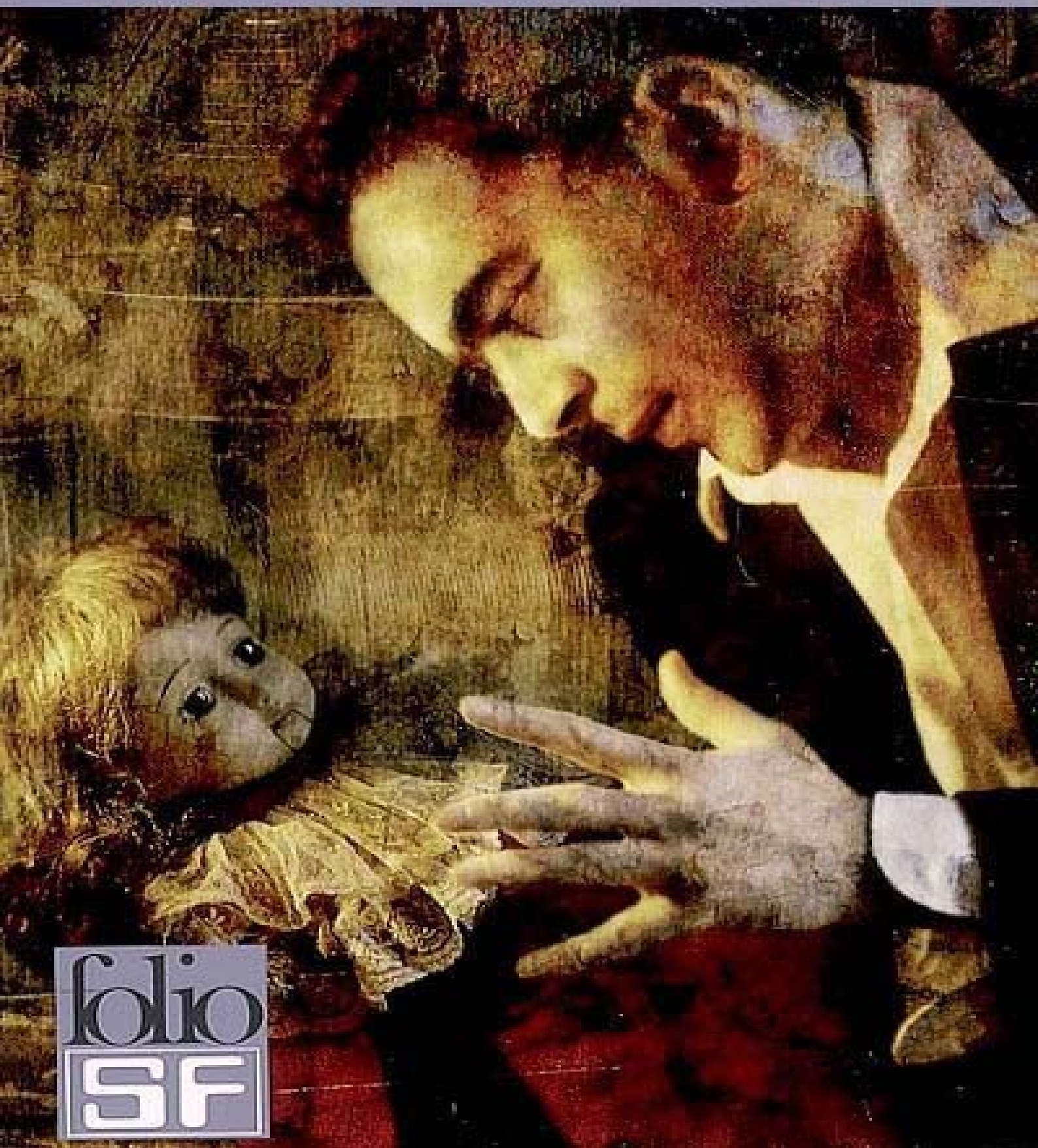


Ray Bradbury

Les machines à bonheur



RAY BRADBURY

Les machines à bonheur

Nouvelles traduites de l'américain
par Jean-Pierre Harrison



ÉDITIONS DENOËL

*Ce recueil de nouvelles
a été publié sous le titre original :*

THE MACHINERIES OF JOY

par Simon and Schuster
New York

© 1949, 1952, 1953, 1957, 1960, 1962, 1963, 1964
by Ray Bradbury, New York
© 1965 by Éditions Denoël, Paris

Premières publications

TITRES ORIGINAUX DES NOUVELLES COMPOSANT CE RECUEIL

Les Machines à bonheur (The Machineries of Joy)
Vacance (The Vacation)
La Dame illustrée (The Illustrated Woman)
Un Miracle d'architecture (A Miracle of Rare Device)
Le Meilleur des mondes possibles (The Best of All Possible Worlds)
L'Œuvre de Juan Diaz (The Life Work of Juan Diaz)
Certains vivent comme Lazare (Some Live like Lazarus)
Les Sprinters à l'Antienne (The Anthem Sprinters)

© 1960, 1961, 1962, 1963,
by HMH Publishing Co., Inc.

Le Petit tambour de Shiloh (The Drummer Boy of Shiloh)
Le Mendiant d'O'Connell Bridge (The Beggar on O'Connell Bridge)
Retour de la mer (And the Sailor, Home from the Sea)
Tyrannosaurus Rex (Tyrannosaurus Rex)

© 1960, 1961, 1962,
by the Curtis Publishing Company

La Mort et la jeune femme (Death and the Maiden)
L'Abîme de Chicago (To the Chicago Abyss)

© 1960, 1963
by Mercury Press, Inc.

Celui qui attend (The one who waits)
Jeunes amis, faites pousser des champignons dans votre cave...
(Boys! raise giant mushrooms in your cellar!)
Presque la fin du monde (Almost the end of the world)
On s'en va peut-être (Perhaps we are going away)
El dia de muerte (El dia de muerte)
Ainsi mourut Riabouchinska (And so died Riabouchinska)
Un vol de corbeaux (A flight of ravens)

« N'y a-t-il pas un passage de Blake où il parle des *mécanismes de la joie* ? c'est-à-dire..., est-ce que Dieu n'a pas favorisé et provoqué la croissance des milieux naturels et des influences ambiantes ; n'a-t-il pas ensuite intimidé ces Natures en faisant naître la chair, hommes et femmes-jouets tels que nous sommes tous ? et ainsi joyeusement dépêchés et dispersés de par le monde, au meilleur de notre forme, emplis de grâce, doués d'esprit et d'humour, ne sommes-nous pas dans les midis calmes, dans les climats enchanteurs, oui, ne sommes-nous pas les merveilleux mécanismes de la Joie de Dieu ? »

« Si Blake a dit ça, dit le père Brian, je retire ce qu'il a dit. Il n'a jamais vécu à Dublin ! »

Pour *Ramona*,
Qui pleura en apprenant
Que le chien des Baskerville
Était mort...

Pour *Susan*
Qui renifla aux mêmes nouvelles...

Pour *Bettina*
Qui se mit à rire...

Et pour *Alexandra*
Qui demanda à tout le monde
De faire le vide autour d'elle...

Ce livre, chères filles,
Avec quatre différentes sortes
D'amour, pour vous.

Les machines à bonheur

Le père Brian s'attarda un peu avant de descendre pour prendre son petit déjeuner. Il avait cru entendre le père Vittorini qui riait en bas. Comme d'habitude, Vittorini déjeunait seul. Alors avec qui riait-il ? et de qui ? de *nous*, pensa le père Brian, c'est *nous* qui le faisons rire.

Il écouta de nouveau.

Le père Kelly aussi était en train de se cacher quelque part, ou bien plutôt était-il dans sa chambre plongé dans une méditation.

Ils ne laissaient jamais Vittorini finir son déjeuner, non. Ils s'arrangeaient toujours pour le rejoindre à l'instant même où il attaquait son dernier morceau de tartine grillée. Autrement ils n'auraient pu supporter leur culpabilité de toute la journée.

Pourtant, en bas, c'était bien un rire dont il s'agissait, non ? Le père Vittorini avait sans doute repéré quelque chose dans le *Times* du matin. Ou pire encore, il était demeuré toute la nuit en compagnie de ce fantôme impie, devant le poste de télévision qu'on avait installé dans le hall à l'entrée, comme un hôte indésirable, un pied dans le fantastique, l'autre dans ses rêveries cafardeuses. Et l'esprit blanchi par la bête électronique, Vittorini n'était-il pas en train de préparer quelque nouvelle diablerie raffinée, au rythme lent du mécanisme d'horlogerie de ses associations mentales ? Peut-être était-il assis devant son petit déjeuner, sans toucher à rien, décidé à jeûner, dans l'espoir d'exciter leur curiosité par les drôleries de ses humeurs italiennes ?

— Ah, Seigneur ? Le père Brian soupira en palpant l'enveloppe qu'il avait préparée la nuit précédente. Il l'avait fourrée dans son pardessus par mesure de sûreté, pour le cas où il déciderait de la tendre au père prêcheur Sheldon. Le père Vittorini allait-il en flairer la présence à travers l'étoffe avec son regard aussi perçant que les rayons X ?

Comme s'il voulait se confirmer à lui-même sa résolution, le père Brian passa sa main sur son revers derrière lequel se trouvait sa demande de transfert à une autre paroisse.

— Bon, maintenant allons-y. En marmonnant une prière, il descendit l'escalier.

— Ah, père Brian !

Vittorini leva les yeux au-dessus de son bol de flocons d'avoine encore plein. La brute n'avait même pas encore daigné sucrer ses flocons.

Comme s'il venait de mettre le pied dans une cage vide d'ascenseur, il tendit la main comme pour se protéger et toucha le dessus du poste de télévision. Celui-ci était encore chaud. Il ne put s'empêcher de dire :

— Vous avez eu une séance de télévision cette nuit ?

— Oui, j'ai veillé ferme devant l'appareil.

— Veiller ferme ! voilà le mot juste, renifla le père Brian. Ce sont les malades ou les morts qu'on veille ferme, si je ne me trompe ? Il m'est arrivé de savoir me servir moi-même d'un oui-ja¹. Il y avait plus de matière grise là-dedans. Il détourna la tête de l'idiot électrique pour dévisager Vittorini.

— Est-ce que vous avez entendu les lamentations de la fée Banshee sortir de... comment dites-vous ? Canaveral ?

— Ils ont annulé le lancement à trois heures du matin.

— Et vous voilà maintenant frais comme une rose.

Le père Brian s'avança en secouant la tête :

— La vérité n'est pas toujours belle.

Vittorini mélangea vigoureusement ses flocons avec le lait.

— Mais vous, père Brian, vous avez l'air d'avoir fait le grand tour de l'enfer cette nuit.

Au même instant heureusement le père Kelly entra. Il eut un frisson en constatant que Vittorini n'avait pas encore touché à ses fortifiants. Il murmura quelque chose à l'adresse des deux prêtres, s'assit, et jeta un coup d'œil au père Brian dont le trouble était manifeste.

¹ Oui-ja : Planchette se déplaçant sur un alphabet et employée par les spirites.

— Vrai, William, vous avez l'air mal parti. Insomnie ?

— Un brin.

Le père Kelly regarda les deux hommes, de côté.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? quelque chose est arrivé pendant que j'étais sorti la nuit dernière ?

— Nous avons eu une petite discussion, dit le père Brian en mangeant ses vénérables flocons du bout des lèvres.

— Une petite discussion ! dit Vittorini. Il allait rire mais il se retint et ajouta simplement :

— Le père irlandais se fait du mauvais sang pour le pape italien.

— Allons, père Vittorini... dit le père Kelly.

— Laissez-le continuer, dit le père Brian.

— Merci pour votre autorisation, dit Vittorini très poliment avec un petit hochement de tête amical. *Il papa* est une source continuelle d'irritation respectueuse pour une partie au moins – sinon pour tout le clergé irlandais. Pourquoi pas un pape qui s'appellerait Nolan ? Pourquoi ne porte-t-il pas un chapeau vert plutôt qu'un chapeau rouge ? Et pourquoi pas, pour cette même raison, transporter la basilique Saint-Pierre à Cork ou à Dublin, à l'occasion de l'annonce du XXV^e siècle ?

— J'espère que personne n'a dit ça, dit le père Kelly.

— Je suis un homme irrité, dit le père Brian. Dans ma colère, il est possible que j'aie *compris* cela.

— Pourquoi êtes-vous en colère, et pour quelle raison avez-vous tiré cette conclusion ?

— Avez-vous entendu au juste ce qu'il a dit à propos du XXV^e siècle ? demanda le père Brian. Quand on verra Flash Gordon et Buck Rogers traverser en volant le vasistas du baptistère, c'est le moment que choisiront vos ouailles pour chercher une porte de sortie.

Le père Kelly soupira.

— Ciel, encore *cette* plaisanterie.

Le père Brian sentit le sang lui monter au visage, mais il lutta pour le renvoyer vers les régions les plus froides de son corps.

— Plaisanterie ? c'est bien autre chose que cela. Depuis un mois, c'est Canaveral par-ci et trajectoires d'astronautes par-là. Enfin, quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette existence ? dès minuit

vous voilà en train de faire un carrousel de tous les diables dans le vestibule avec cette machine-méduse qui paralyse votre intelligence chaque fois que vous la regardez. Je n'arrive pas à dormir, pressentant que d'un moment à l'autre tout le réfectoire va être soufflé.

— Oui, oui, bien, dit le père Kelly. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire à propos du pape ?

— Il ne s'agit pas du pape actuel, mais de celui qui était avant le précédent, dit Brian sur un ton de lassitude.

— Montrez-moi ça Vittorini, insista Brian avec fermeté.

Le père Vittorini apporta une coupure de journal qu'il posa sur la table.

Le père Brian put lire à l'envers les mauvaises nouvelles : « LE PAPE BÉNIT LA CONQUÊTE DE L'ESPACE. »

Le père Kelly tendit l'index pour toucher délicatement la coupure de journal. Il lut à mi-voix le compte rendu en soulignant chaque mot de l'ongle.

« CASTEL GANDOLFO, ITALIE. 20 SEPT. — Le pape Pie XII a donné aujourd'hui sa bénédiction aux efforts de l'humanité pour conquérir l'espace.

Au congrès international de l'Astronautique, le Souverain Pontife a déclaré aux délégués : « Dieu n'a pas l'intention de fixer une limite aux efforts de l'humanité pour conquérir l'espace. »

Le pape a reçu les 400 délégués au congrès des 22 Nations, dans sa résidence d'été.

« Ce congrès astronautique revêt une très grande importance à cette époque d'exploration de l'espace par l'homme », a ajouté le pape. « Il devrait intéresser l'humanité tout entière... L'homme doit faire effort pour se situer dans une nouvelle perspective par rapport à Dieu et à son univers. »

La voix du père Kelly se fit traînante.

— Quelle est la date de cet évènement ?

— 1956.

— Comment ? c'est si ancien ? » Le père Kelly laissa tomber le papier. « Je ne l'ai jamais lu.

— J'ai l'impression, dit le père Brian, que vous et moi, nous ne lisons pas grand-chose.

— N'importe qui aurait pu l'ignorer, dit Kelly. C'est un minuscule article.

— Qui contient une très grande idée, ajouta le père Vittorini, avec sa bonne humeur habituelle.

— L'important, c'est que...

— L'important, dit Vittorini, c'est que la première fois que j'ai parlé de ce texte, de sérieux doutes ont été jetés sur ma sincérité. On voit maintenant que j'ai été fidèle à la vérité.

— Très juste, dit rapidement le père Brian. Mais comme notre poète William Blake l'a exprimé, « une vérité dite dans une mauvaise intention bat tous les mensonges que vous pouvez inventer ».

— Oui.

Vittorini se délassa en se livrant à un nouvel accès de sa douce cordialité.

— Est-ce que Blake n'a pas écrit également :

Celui qui doute de ce qu'il voit

Ne croira jamais, quoi que vous fassiez.

Si le Soleil et la Lune doutaient

Ils s'évanouiraient instantanément.

— Ça colle très bien, ajouta le prêtre italien, avec l'Âge de l'Espace. Le père Brian considéra de son regard sévère l'homme scandaleux et immodéré.

— Je vous serais reconnaissant de ne pas nous renvoyer notre Blake à la figure.

— *Votre* Blake ? dit l'homme pâle et fluet, dont les cheveux noirs avaient de doux reflets. C'est étrange, je l'avais toujours pris pour un Anglais.

— La poésie de Blake, dit le père Brian, a toujours été un grand réconfort pour ma mère. C'est elle qui m'a appris qu'il avait du sang irlandais par sa mère.

— C'est de très bonne grâce que j'accepterais cela, dit le père Vittorini, mais revenons à cette histoire de journal. Maintenant

que nous l'avons trouvé, il me semble que c'est le bon moment de faire quelques recherches sur l'encyclique de Pie XII.

La défiance du père Brian était comme un deuxième réseau nerveux sous sa peau ; elle ressentit des picotements et lui donna l'alerte.

— Quelle encyclique ?

— Eh bien, celle qui concerne les voyages interplanétaires.

— Il n'a *pas fait* ça ?

— Si.

— Sur les voyages interplanétaires, une encyclique spéciale ?

— Une encyclique spéciale.

Sous le choc de cette révélation les deux prêtres irlandais furent presque rejetés dans le fond de leurs sièges.

Le père Vittorini fit les gestes précieux d'un homme qui répare le désordre et fait un petit nettoyage après une explosion, qui trouve de la charpie sur la manche de son habit, une miette ou deux de tartine grillée sur la nappe.

— N'était-ce pas déjà suffisant – Brian parlait d'une voix mourante – qu'il serrât la main de l'équipe des astronautes et leur dît « bravo, mes enfants, vous vous êtes bien débrouillés » et tout le reste ? Eh bien non ! Il a fallu qu'il aille plus loin et qu'il écrive en long et en large là-dessus ?

— Non, ce n'était pas suffisant, dit Vittorini. Il voulait, si j'ai bien entendu, faire de plus amples commentaires sur les problèmes de la vie dans les autres mondes, et l'effet que tout cela peut produire sur la pensée chrétienne.

Chacune de ces paroles, énoncée avec clarté, cloua encore plus solidement les deux hommes sur leurs chaises.

— Vous avez *entendu* parler ?... dit le père Brian. Vous n'avez pas encore lu ?

— Non, mais j'ai bien l'intention.

— Vous avez toutes les intentions mais vous proposez le pire. Parfois, père Vittorini, vous ne parlez pas du tout comme un prêtre de notre mère l'Église, et croyez-moi, je déteste prononcer de telles paroles.

— Je parle comme un prêtre italien qui, d'une certaine façon, est pris au piège, et qui essaie de préserver sa tension superficielle quand il met le pied dans un marécage

ecclésiastique où il est surpassé en nombre par un troupeau d'ecclésiastiques nommés Mesquinité, Nullité et Routine, qui tournent en rond et sont pris de panique comme des caribous ou des bisons chaque fois que je vais jusqu'à prononcer le mot « bulle »² du pape.

Il n'y a aucun doute dans mon esprit – et à cet instant le père Brian loucha dans la direction du Vatican – que si vous aviez pu vous trouver là-bas, c'est vous-même qui auriez incité le Saint-Père à toutes ces singeries de voyages interplanétaires.

— Moi ?

— Oui, vous ! C'est vous, non ? certainement pas nous, qui faites venir par le courrier du matin une cargaison d'illustrés dont les couvertures en papier glacé représentent des vaisseaux de l'espace, des monstres verts affreux, oui, vraiment affreux, avec six yeux et 17 dispositifs chercheurs de femelles à demi drapées sur une lune ou l'autre ? c'est vous que j'entends compter très tard dans la nuit 10-9-8-7-6-5-4-3-2-1-0, en tandem avec le monstre électronique de téléviseur, et pendant ce temps nous sommes allongés stupidement dans nos lits la tête sous les couvertures, torturés par de terrifiantes secousses capables de déplomber nos dents. Entre un Italien ici et un autre, à Castel Gandolfo, que Dieu me pardonne, vous avez réussi à déprimer le clergé irlandais tout entier !

— La paix ! dit le père Kelly, calmez-vous tous les deux.

— Eh bien, la paix la voici ! d'une manière ou d'une autre je vais l'avoir, dit le père Brian, en tirant l'enveloppe de sa poche.

— Débarrassez-vous de ça, dit le père Kelly, présentant ce qui devait se trouver sous enveloppe.

— S'il vous plaît, donnez-la de ma part au père Sheldon.

Le père Brian se leva lourdement et regarda autour de lui pour trouver une porte de sortie. Il disparut soudainement.

— Maintenant vous voyez ce que vous avez fait ! dit Kelly.

Le père Vittorini, sincèrement troublé, s'était arrêté de manger.

² Bulle papale : décret scellé du Pape. Jeu de mots : en anglais, *Bull* veut dire bulle, mais aussi taureau. (N.d.Team)

— Mais, Père, je n'ai cessé de croire durant toute cette chamaillerie que ce n'était là qu'une aimable querelle, avec lui qui en remettait et moi qui en remettais, lui qui jouait son rôle dans les trémolos et moi dans la basse tendre.

— Eh bien, vous avez joué trop longtemps, et cette damnée plaisanterie a tourné à l'aigre. Ah ! vraiment, on voit que vous ne connaissez pas William comme je le connais. Vous l'avez réellement blessé.

— Je vais faire de mon mieux pour réparer.

— Vous allez réparer le fond de vos pantalons ! ne vous mêlez pas de ça, c'est mon travail maintenant.

Le père Kelly fit disparaître l'enveloppe de la table et la plaça devant la lumière de la lampe.

— La radiographie de l'âme d'un malheureux. Ah ciel !

Il monta quatre à quatre les escaliers.

— Père Brian ?

Il avança plus lentement.

— Père ?

Il frappa à la porte.

— William ?... Willy ?

Dans le réfectoire, seul avec lui-même une fois de plus, le père Vittorini se rappela les derniers flocons qui restaient dans sa bouche. Ils n'avaient plus aucune saveur. Il lui fallut un bon et lent moment pour les faire descendre.

Ce n'est qu'après le déjeuner que le père Kelly finit par coincer le père Brian dans le petit jardin lugubre derrière le presbytère, et il lui remit l'enveloppe.

— Willy, j'aimerais que vous déchiriez cette enveloppe. Je ne veux pas que vous nous quittiez au milieu de la partie. Depuis quand toute cette histoire a commencé entre vous deux ?

Le père Brian soupira, prit l'enveloppe mais ne la déchira pas.

— C'est arrivé sur nous à pas de loup. C'est d'abord moi qui ai commencé en récitant les écrivains irlandais. Lui a continué avec les opéras italiens. Et puis j'ai enchaîné en lui décrivant le livre de Kells à Dublin, et puis il m'a promené à travers la Renaissance. Dieu soit loué pour ses petites faveurs : il n'a pas découvert plus tôt l'encyclique du pape sur ces maudits voyages

dans l'espace, sinon je me serais fait aussitôt transférer dans un monastère où les pères font vœu de silence. Même là-bas d'ailleurs, je le crains, il m'aurait suivi et aurait compté les secondes des mises à feu de Canaveral dans un langage par signes. Quel avocat du Diable cet homme ferait !

— Père !

— Oui, d'accord, je ferai pénitence pour cela plus tard. Ah non ! C'est à cause de cette loutre noire, ce phoque... il batifole avec le dogme de l'Église comme si c'était du gâteau ou une balle rayée de sucre candi. C'est magnifique d'avoir des phoques qui font des galipettes, mais moi je vous dis : ne les mélangez pas avec des vrais fanatiques comme vous et moi ! Pardon pour cet orgueil, Père, mais sincèrement vous ne trouvez pas qu'on s'écarte dangereusement du véritable thème chaque fois qu'on met ces joueurs de piccolo au beau milieu de joueurs de harpe comme vous et moi, non ? vous n'êtes pas d'accord ?

— Quelle énigme, Will, nous propose la Providence. Nous faisons partie de l'Église. Nous devrions être des exemples pour les autres de la façon de se comporter.

— A-t-on déjà dit cela au père Vittorini ? Voyons les choses en face, les Italiens sont le pivot de l'Église, et pourtant vous n'auriez pas espéré voir un seul d'entre eux rester sobre pendant la Sainte Cène.

— Je me demande si nous autres, Irlandais, en aurions été capables ? dit le père Kelly d'un air songeur.

— Au moins nous aurions attendu qu'elle soit terminée !

— Bon, eh bien, voyons ! est-ce que nous sommes des prêtres ou des barbiers ? allons-nous rester ici à couper les cheveux en quatre, ou allons-nous raser Vittorini avec son propre rasoir ? allons, William, vous avez bien une petite idée ?

— Peut-être d'appeler un Baptiste comme médiateur.

— Allez au diable avec votre Baptiste ! Avez-vous recherché l'encyclique ?

— L'encyclique ?

— Avez-vous laissé l'herbe pousser sous vos pieds depuis ce petit déjeuner ? oui c'est ça, vous avez oublié ! Lisons cet édit sur les voyages interplanétaires ! apprenons-le par cœur, tenons-nous-y à propos, et puis, nous contre-attaquons

l'homme aux fusées sur son propre terrain ! Par ici, à la bibliothèque. Qu'est-ce que les jouvenceaux crient ces temps-ci ? 5-4-3-2-1 feu ?

— Oui, oui quelque chose comme ça.

— Eh bien, mon gaillard, dis l'équivalent grosso modo, et suis-moi !

Ils rencontrèrent le père Sheldon qui sortait de la bibliothèque tandis qu'ils y entraient.

— C'est inutile, dit le père prêcheur, qui souriait en examinant ces visages fiévreux, vous ne la trouverez pas ici.

— Qu'est-ce que nous ne trouverons pas ?

Le père Brian vit le prêtre qui regardait la lettre encore collée à ses doigts, il la cacha rapidement.

— Trouver quoi, monsieur ?

— Un navire planétaire est une bagatelle qui tient trop de place dans nos petits cantonnements, dit le prêtre dans un pauvre effort pour jouer à l'énigmatique.

— C'est l'italien qui a réussi à attirer votre oreille ?

— Non, mais les échos ont une façon à eux de faire ricochet autour de la place. Je suis venu moi-même pour vérifier.

— Alors, laissa échapper Brian avec soulagement, vous êtes de notre côté ?

Le regard de Sheldon s'imprégna de tristesse.

— Y a-t-il un côté à cela, Pères ?

Ils entrèrent dans la petite salle de la bibliothèque ; le père Brian et le père Kelly s'assirent inconfortablement sur les bords des sièges durs. Le père Sheldon resta debout, attentif à leur inquiétude.

— Et maintenant, dites-moi, pourquoi avez-vous peur du père Vittorini ?

— Peur ?

Le père Brian parut surpris du mot et se récria doucement.

— C'est plutôt de la colère.

— L'une conduit à l'autre, admit Kelly.

Il reprit :

— Vous voyez, Pasteur, tout le drame, c'est une petite ville de Toscane qui lance des pierres sur Meynooth qui est, comme vous savez, à quelques milles de Dublin.

— Je suis irlandais, dit le père avec patience.

— Ainsi vous êtes irlandais, Pasteur ? alors nous pouvons d'autant moins imaginer votre grand calme dans ce désastre, dit le père Brian.

— Oui mais je suis un Irlandais de Californie, dit le père. Il laissa cette pierre descendre en profondeur. Quand elle fut parvenue au fond, le père Brian gémit misérablement.

— Ah, nous avons *oublié*.

Il considéra le père Sheldon, et reconnut cette peau tannée et brunie de celui qui marche le visage tourné vers le ciel comme la fleur Soleil et arrive à puiser le peu de lumière et de chaleur suffisant, même à Chicago, pour lui conserver sa couleur et sa forme physique. Ils se trouvaient devant un homme qui gardait sa silhouette et la prestance d'un joueur de badminton ou de tennis, sous sa soutane et dont les mains fermes et maigres étaient celles d'un expert du ballon. Quand il était en chaire, on le voyait nager sous les ciels chauds de la Californie, rien qu'au mouvement de ses bras dans l'air.

Le père Kelly laissa échapper un éclat de rire.

— Oh ! les aimables ironies, les destins simples. Père Brian, le voici, notre Baptiste !

— Baptiste ? demanda le père Sheldon.

— Aucune offense à cela, Père, mais nous allions justement partir à la recherche d'un médiateur, et vous voici, un Irlandais de Californie, qui connaissiez il y a encore si peu de temps, les rigueurs de l'Illinois. Vous avez encore un petit air des gazons déroulés et des brûlures du soleil de janvier. Quant à nous, Père, eh bien, nous avons été élevés comme des blocs de glace à Cork et à Kilcock. Vingt ans d'Hollywood ne nous dégèlèrent pas. Et voilà que maintenant on dit, n'est-ce pas, que la Californie ressemble beaucoup... » Ici il s'interrompit. « À l'Italie ?

— Je vois où vous voulez en venir, » marmonna le père Brian. Le père Sheldon acquiesça, avec une expression à la fois bienveillante et doucement mélancolique. « Mon sang est le même que le vôtre, mais le climat dans lequel j'ai été élevé ressemble à celui de Rome. Aussi vous comprenez, père Brian, quand je vous ai demandé "y a-t-il vraiment deux côtés"... J'ai parlé avec mon cœur.

— Irlandais et pourtant pas irlandais, déplora le père Brian. Presque italien mais pas tout à fait. Oh le monde a joué des drôles de tours à notre sang.

— Seulement si nous le laissons faire, Williams, Patrick.

Les deux hommes furent quelque peu surpris d'entendre leurs prénoms de baptême.

— Vous ne m'avez toujours pas répondu. Pourquoi êtes-vous effrayé ?

Le père Brian regarda ses mains qui s'agitaient fébrilement comme deux lutteurs qui perdent la tête un moment.

— Pourquoi ? c'est parce que juste au moment où nous commençons à régler les choses sur la Terre, juste au moment où la victoire a l'air d'être en vue, où l'Église repart sur le bon pied, voici qu'arrive le père Vittorini.

— Pardonnez-moi, Père, dit Sheldon, voici que vient la réalité. Voici que vient l'espace, le temps, l'entropie, le progrès ; voici que défilent sans cesse autour de nous un million de choses plus étonnantes les unes que les autres. Ce n'est pas le père Vittorini qui a inventé les voyages dans l'espace.

— Non, mais il en tire profit. Avec lui n'importe quoi commence dans le mysticisme et finit dans la politique. Bon, n'importe. J'accrocherai au mur mon gourdin irlandais si lui se débarrasse de ses fusées.

— Non, laissons ces fusées bien en évidence, répondit Sheldon. Il vaut mieux ne pas cacher la violence ou les formes spéciales de voyage. Il vaut bien mieux au contraire travailler avec elles. Pourquoi ne pas monter nous aussi dans cette fusée, Père, et apprendre d'elle ?

— Apprendre quoi ? que la plupart des choses que nous avons apprises et enseignées dans le passé sur Terre ne s'adaptent plus à Mars ou à Vénus ou n'importe où en quelque lieu de l'enfer où Vittorini voudrait nous propulser ? apprendre à déloger Adam et Ève de quelque nouveau jardin, sur Jupiter, avec nos fusées bien à nous ? ou pire encore, découvrir qu'il n'existe ni Éden, ni Adam, ni Ève, ni Homme, ni Serpent maudit, ni Chute, ni péché originel... pas d'Annonciation, pas de Naissance, pas de Mort, pas de Fils... continuez vous-même cette énumération, pas de rien du tout ! sur un maudit univers

qui forme la queue d'un autre ? C'est ça qu'il nous faut apprendre, Père ?

— Si c'est nécessaire, oui, dit le père Sheldon. C'est l'espace du Seigneur, les mondes du Seigneur *dans* l'Espace.

Il est parfaitement inutile d'essayer d'emporter avec nous nos cathédrales alors que tout ce dont nous avons besoin, c'est d'une mallette pour traverser la nuit. On peut emballer l'Église dans une malle pas plus grande qu'il n'est nécessaire pour contenir les articles de la Messe, autant que ces mains peuvent transporter à elles seules. Reconnaissez ceci au père Vittorini : les gens des pays du Sud ont appris il y a bien longtemps à construire dans la cire qui fond et se modèle en accord avec le mouvement et les besoins de l'homme. Williams, si vous insistez pour construire dans la glace dure, elle se brisera en éclats quand nous passerons le mur du son, elle fondra aux premiers rayons des soleils célestes, ou bien elle ne vous laissera rien dans le feu de l'explosion du départ.

— À cinquante ans c'est dur d'apprendre tout ça, dit le père Brian.

— Mais faites-le, contentez-vous de le faire, je sais que vous allez vous mettre à apprendre, dit le Père en mettant sa main sur l'épaule de Brian. Je vous donne une tâche : faire la paix avec le prêtre italien. Trouvez ce soir un moyen d'opérer une rencontre d'esprits. Sur cette tâche, transpirez d'effort. Ne prenez plus au sérieux vos vieilles associations mentales et toutes ces émotions négatives. Et tout d'abord, puisque notre bibliothèque est pauvre, allez à la chasse à l'encyclique sur l'espace, et trouvez-la. Ainsi nous saurons ce qui nous fait crier à tue-tête.

Un instant plus tard, il était parti. Le père Brian écouta attentivement le son mourant de ses pas feutrés – comme si une balle blanche était en train de voler très haut dans le ciel doux et bleu, et que Sheldon se précipitait pour la saisir au vol en un saut magnifique.

— Irlandais mais pas irlandais, presque italien mais pas tout à fait italien. Et nous alors, que sommes-nous Patrick ?

— Je commence à me le demander.

Et ils s'en allèrent à la recherche d'une bibliothèque plus vaste où pourraient se cacher les pensées plus profondes d'un pape sur un plus grand espace.

Cette nuit-là, un bon moment après le dîner, en fait presque à l'heure du coucher, le père Kelly traversa le presbytère, pour accomplir sa mission, parcourut le réfectoire, frappant aux portes et chuchotant.

Peu avant 10 heures, le père Vittorini descendit les escaliers et eut un geste de surprise.

Près de la cheminée depuis longtemps inutilisée, le père Brian qui se chauffait auprès d'un petit réchaud à gaz, demeura un moment sans se retourner.

Un espace avait été dégagé, vers lequel le monstre téléviseur avait été poussé devant une rangée de quatre sièges en demi-cercle. Sur deux petits tabourets étaient posés deux bouteilles et quatre verres. Le père Brian avait tout arrangé lui-même, ne laissant rien faire à Kelly. Il se retourna, entendant arriver Kelly et Sheldon.

Le père prêcheur se tint sur le seuil et observa la salle.

— Splendide.

Il fit un silence et reprit :

— Je pense... attendez...

Il lut le label sur la bouteille.

— Le père Vittorini doit s'asseoir ici.

— À côté de la Mousse d'Irlande ? demanda Vittorini.

— C'est cela même, dit le père Brian.

Vittorini s'assit, tout réjouï.

— Nous autres, nous nous assiérons à côté du Lacryma-Christi, je peux y goûter ? dit Sheldon.

— Une boisson *italienne*, Père.

— Je crois que j'en ai entendu parler, dit Sheldon en s'asseyant.

D'un geste rapide, le père Brian tendit la main pour saisir la bouteille, et sans regarder Vittorini, il remplit son verre de la Mousse irlandaise, à une bonne hauteur. Une transfusion irlandaise.

— Permettez-moi.

Vittorini fit des signes de remerciements et se leva à son tour pour remplir les autres verres.

— Les larmes du Christ et le soleil d'Italie. Et maintenant, avant que nous buvions, j'ai quelque chose à vous dire.

Les autres attendaient, les yeux fixés sur lui.

— L'encyclique du pape sur les voyages interplanétaires n'existe pas.

— Nous avons découvert ça, dit Kelly, il y a quelques heures.

— Pardonnez-moi, Pères, dit Vittorini. Je suis comme le pêcheur sur la rive qui voyant un poisson, jette encore de l'appât. Je n'ai cessé de soupçonner qu'il n'y avait pas d'encyclique, mais chaque fois que cette question était soulevée en ville, j'entendais tant de prêtres de Dublin nier son existence que j'en suis venu finalement à me dire, qu'elle devait exister ! Ils ne sont pas allés jusqu'à vérifier l'énoncé de cet article, de crainte qu'il n'existât. Quant à moi, dans mon orgueil ineffable, je ne suis jamais allé faire des recherches là-dessus, parce que je craignais que l'encyclique n'existe pas. Ainsi, l'orgueil romain ou l'orgueil de Cork, c'est bien la même chose. Je vais bientôt faire une retraite. Je garderai le silence et ferai pénitence.

— Bien, Père, bien.

Sheldon se leva.

— Maintenant j'ai une petite déclaration à vous faire. Un nouveau prêtre arrive le mois prochain. J'y ai longtemps songé. L'homme est italien, né et élevé à Montréal.

Vittorini ferma un œil et essaya de se le représenter.

— Si l'Église doit représenter pour tout le monde tout ce qui existe, dit Sheldon, je suis intrigué à l'idée d'un sang chaud élevé dans un climat froid, comme il en a été pour ce nouvel Italien, de même que je trouve fascinante l'idée que moi, sang froid, aie été élevé en Californie. Nous avons besoin ici d'un autre Italien, pour secouer l'inertie des choses, et ce Latin paraît être de la catégorie de gens qui secouera jusqu'au père Vittorini lui-même. Maintenant l'un de nous veut-il porter un toast ? Le puis-je ?

Le père Vittorini se leva de nouveau, souriant gentiment, l'œil sombre et enflammé, se penchant tantôt vers l'un tantôt vers l'autre. Il leva son verre.

— Est-ce qu'il n'existe pas un passage de Blake où il parle des Mécanismes de la Joie ? c'est-à-dire... est-ce que Dieu n'a pas favorisé et provoqué la croissance des milieux naturels et des influences ambiantes, n'a-t-il pas ensuite intimidé ces Natures en faisant naître la chair, hommes et femmes jouets tels que nous sommes tous ? Et ainsi, joyeusement dépêchés et dispersés de par le monde, au meilleur de notre forme, emplis de grâce, doués d'esprit et d'humour, ne sommes-nous pas dans les midis sereins, dans des climats enchanteurs, oui, ne sommes-nous pas les merveilleux Mécanismes de la Joie de Dieu ?

— Si Blake a dit cela, dit le père Brian, je retire ce qu'il a dit. Il n'a jamais vécu à Dublin !

Ils éclatèrent de rire tous les quatre.

Vittorini but la Mousse d'Irlande et fut comme de juste incapable de parler.

Les autres burent le vin italien et manifestèrent une grande gaieté. Dans son état un peu gris, le père Brian pleura doucement.

— Vittorini, maintenant, voulez-vous, aussi sacrilège que ce soit, mettre au point ce fantôme de poste ?

— La chaîne 9 ?

— C'est ça, 9 !

Et pendant que Vittorini tournait le bouton, le père Brian méditait sur son verre.

— Est-ce que Blake a *réellement* dit ça ?

— Le fait est, Père, dit Vittorini penché sur les phantasmes qui apparaissaient et disparaissaient sur l'écran, qu'il aurait pu le faire s'il avait vécu aujourd'hui. *Je l'ai écrit moi-même cette nuit.*

Les trois hommes dévisagèrent l'italien avec un certain respect mêlé de crainte. La TV fit entendre un ronflement, l'écran se dégagea, une fusée apparut très loin de là, qui s'apprêtait à partir.

— Les merveilleux Mécanismes de la Joie, dit Brian. Est-ce là un de ceux que vous avez captés ? En est-ce un autre qui se tient là devant nous ? cette fusée sur son piédestal ?

— C'est fort possible. Oui, cette nuit il se pourrait qu'il en soit ainsi, murmura Vittorini. Si l'objet s'élève dans les airs et qu'un

homme s'y trouve, avec l'intention de tourner autour de la Terre, et qu'il demeure en vie dans cette épreuve, et nous avec lui bien que nous soyons simplement assis ici, voilà qui serait une réjouissance en vérité.

La fusée était prête, et le père Brian ferma les yeux un moment. « Pardonnez-moi Jésus, pensa-t-il. Pardonnez à un vieillard ses orgueils, et pardonnez à Vittorini ses piques d'humeur, et aidez-moi à comprendre ce que je vois ce soir. Gardez-moi éveillé et de bonne humeur jusqu'à l'aurore, si cela est nécessaire, et que la chose parte bien, qu'elle s'élève et redescende ; et pensez à l'homme niché dans cette invention baroque, Jésus, pensez à lui et soyez avec lui. Et aidez-moi, Seigneur, en ce début d'été, car, aussi sûr que la fatalité, le 4 juillet au soir on verra Vittorini et les gamins de tous les environs sur l'allée du presbytère, occupés à faire partir leurs fusées. Tous autant qu'ils sont, on les verra les yeux au ciel comme à l'aurore de la Rédemption ; et également aidez-moi, Seigneur, à ressembler à ces enfants avant la grande nuit du temps et du vide où vous demeurez. Aidez-moi à avancer, Seigneur, pour aller illuminer la prochaine nuit de l'indépendance, et à demeurer ferme en la compagnie du père latin, avec cette même expression de l'enfant tout réjoui devant les gloires brûlantes que vous placez à portée de notre main et que vous nous ordonnez de savourer. » Il ouvrit les yeux.

Des voix venant de Canaveral criaient dans le vent du temps. D'étranges puissances fantomatiques apparurent indistinctement et s'estompèrent sur l'écran. Il buvait la dernière goutte du vin quand quelqu'un toucha doucement son coude.

— Père, dit Vittorini, attachez votre ceinture à votre siège.

— Je vais le faire, dit le père Brian. Oui, je vais le faire, merci, Vittorini.

Il se renversa sur son siège. Il ferma les yeux. Il attendait le tonnerre du départ. Il attendait le feu, la secousse, et la voix qui allait enseigner une chose saugrenue, étrange, folle, et miraculeuse :

Comment compter à rebours, compter sans fin à l'envers... jusqu'à zéro.

Celui qui attend

Je vis dans un puits. Je vis comme une fumée dans un puits, comme un souffle dans une gorge de pierre. Je ne bouge pas. Je ne fais rien, qu'attendre. Au-dessus de ma tête j'aperçois les froides étoiles de la nuit et les étoiles du matin... et je vois le soleil. Parfois je chante de vieux chants de ce monde au temps de sa jeunesse. Comment dire ce que je suis, quand je l'ignore ! J'attends, c'est tout. Je suis brume, clair de lune, et souvenir. Je suis triste et je suis vieux. Parfois je tombe vers le fond comme des gouttes de pluie. Alors des toiles d'araignée tressaillent à la surface de l'eau. J'attends dans le silence glacé ; un jour viendra où je n'attendrai plus.

En ce moment c'est le matin. J'entends un roulement de tonnerre. Je sens de loin l'odeur du feu. J'entends un craquement de métal. J'attends, j'écoute.

Au loin, des voix.

— Tout va bien.

Une voix. Une voix d'ailleurs – une langue étrangère que je ne connais pas. Aucun mot ne m'est familier. J'écoute :

— Faites sortir les hommes !

Un crissement dans le sable cristallin.

— Mars ! C'est donc bien ça !

— Où est le drapeau ?

— Le voilà, mon capitaine.

— Parfait, parfait.

Le soleil brille haut dans le ciel bleu, ses rayons d'or emplissent le puits, et je reste suspendu, tel un pollen de fleur, poudroyant dans la chaude lumière.

Des voix.

— Au nom du Gouvernement de la Terre, je proclame ce sol Territoire Martien. Il sera partagé à égalité entre les nations-membres.

Qu'est-ce qu'ils disent ? Je tourne au soleil comme une roue, invisible et paresseuse, une roue d'or au mouvement sans fin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un puits.

— Non.

— Mais si pourtant.

L'approche d'une chaleur. Trois objets qui se penchent au-dessus de l'orifice du puits, et ma fraîcheur qui jaillit jusqu'à eux.

— Splendide.

— Tu crois que c'est de l'eau potable ?

— On va bien voir.

— Que l'un de vous aille chercher une éprouvette et un fil de ligne.

— J'y vais.

Le bruit d'une course. Le retour.

— Nous voilà.

J'attends.

— Faites descendre. Allez-y doucement.

Le verre brille là-haut, suspendu à un fil.

L'eau se ride légèrement tandis que le tube se remplit. Je monte dans l'air chaud, vers l'orifice du puits.

— Et voilà. Vous voulez goûter cette eau, Regent ?

— Pourquoi pas.

— Quel puits magnifique. Regardez cette construction. Quel âge lui donnez-vous ?

— Qui peut savoir ? Hier quand nous nous sommes posés dans cette autre ville, Smith a dit qu'il n'y avait plus de vie sur Mars depuis 10 000 ans.

— Imaginez un peu !

— Qu'est-ce qu'elle vaut, Regent, cette eau ?

— Pure comme l'argent. Buvez-en un verre.

Le bruit de l'eau sous le soleil brûlant. Maintenant je plane sur le vent léger comme une poussière, comme un grain de cannelle.

— Qu'est-ce qui se passe Jones ?

— Je ne sais pas. J'ai terriblement mal à la tête. Tout d'un coup.

— Vous avez déjà bu ?

— Non, pas encore. J'étais penché au-dessus du puits et tout d'un coup ma tête s'est fendue en deux... Je me sens déjà mieux. Maintenant je sais qui je suis. Je m'appelle Stephen Leonard Jones, j'ai 25 ans. Je viens d'arriver en fusée d'une planète appelée Terre et je me trouve avec mes camarades Regent et Shaw auprès du vieux puits sur la planète Mars. Je regarde mes doigts dorés, tannés et vigoureux. Je regarde mes grandes jambes, mon uniforme argent, et mes deux amis. Ils me demandent : « Qu'est-ce qui ne va pas, Jones ? » Rien, fais-je en les regardant, rien du tout. C'est bon, ce que je mange. Il y a dix mille ans que je n'avais pas mangé. Cela fait un merveilleux plaisir à la langue et le vin que je bois avec me réchauffe. J'écoute le bruit des voix. Je forme des mots que je ne comprends pas – et que je comprends pourtant d'une façon différente. J'éprouve la qualité de l'air.

— Qu'est-ce qui se passe, Jones ?

Je secoue cette tête – ma tête – je repose mes mains qui tiennent les couverts d'argent – je ressens tous les éléments de ce qui m'entoure.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demande cette voix, cette chose nouvelle qui m'appartient.

— Vous respirez drôlement, vous toussiez... dit l'autre homme.

Je prononce très distinctement. « Peut-être un petit coup de froid.

— Il faudra voir le docteur.

Je hoche la tête et c'est bon. C'est bon de faire toutes sortes de choses, après dix mille ans. C'est bon de respirer l'air, c'est bon, le soleil qui pénètre la chair, c'est bon de sentir l'architecture d'ivoire, le squelette parfait qui se cache sous la chair tiède, c'est bon d'entendre les sons bien plus distinctement, bien plus directement, que du tréfonds d'un puits de pierre. Je reste assis, ravi.

— Sortez de là, Jones. Décrochez. On doit s'en aller.

— Oui, dis-je, hypnotisé par la façon dont ce petit mot se forme sur ma langue telle une bulle d'eau, et tombe dans l'espace avec une tranquille beauté.

Je marche, c'est bon de marcher. Je me sens haut ; le sol quand je le regarde me paraît très loin de mes yeux, de ma tête. C'est comme si je vivais sur le haut d'une jolie falaise où il ferait bon vivre.

Regent se tient au bord du puits de pierre et regarde le fond. Les autres sont repartis en murmurant vers le vaisseau d'argent qui les a menés là.

Je sens les doigts de ma main et le sourire de ma bouche. Je dis :

— C'est profond.

— Oui.

— Ça s'appelle un Puits d'Âme.

Regent relève la tête et me regarde :

— Comment le savez-vous ?

— Est-ce que ça n'y ressemble pas ?

— Je n'ai jamais entendu parler de Puits d'Âme.

— C'est, dis-je en lui touchant le bras, un endroit où les choses en attente, les choses qui ont eu corps un jour, attendent, attendent...

Dans la chaleur brûlante du jour, le sable est de feu, le vaisseau une flamme d'argent. — C'est bon de sentir la chaleur — le bruit de mes pas sur le sable dur. J'écoute — le bruit du vent, les vallées brûlant au soleil — je sens l'odeur de la fusée qui bout sous les feux du zénith. Quelqu'un dit :

— Où est Regent ?

Je réponds : « Je l'ai vu près du puits.

L'un des hommes part en courant vers le puits, et voici que je commence à trembler. C'est d'abord un frisson léger, caché tout au fond de mon corps, mais qui bientôt gagne en violence. Et pour la première fois je l'entends, la voix, comme si elle aussi se cachait dans un puits. C'est une toute petite voix, grêle et apeurée, qui appelle dans l'abîme de mon cœur. Et elle crie : *Laissez-moi sortir, laissez-moi sortir*, et j'éprouve l'impression qu'il y a quelque chose qui essaie de se libérer, qui heurte pesamment des portes de labyrinthe, qui se rue à travers des galeries obscures en les remplissant de l'écho de ses cris.

— Regent est dans le puits !

Les hommes accourent ; je les suis mais maintenant je me sens bien malade. Mes tremblements ont redoublé de violence.

— Il a dû tomber, vous étiez avec lui. Vous l'avez vu tomber, Jones ? Allons, dites quelque chose, mon bonhomme.

— Jones, qu'est-ce qui ne va pas ?

Mais je tremble si fort que je tombe sur les genoux.

— Il est malade. Qu'on m'aide à le soutenir.

— Le soleil...

Je dis dans un murmure : « Non, non – pas le soleil.

On m'allonge. Mes muscles se nouent et se détendent comme parcourus d'ondes telluriques, et la voix ensevelie crie en moi : *« C'est Jones, c'est moi, ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, ne le croyez pas, laissez-moi sortir »* – je regarde les silhouettes qui se tiennent penchées au-dessus de moi et mes paupières papillotent – on me tâte les poignets.

— Le cœur bat très vite.

Je ferme les yeux. Les frissons s'apaisent. Les cris cessent. Je me relève, libéré, comme dans la fraîcheur d'un puits. Quelqu'un dit :

— Il est mort.

— Jones est mort.

— De quoi ?

— Un choc, à ce qu'on dirait.

— Quelle sorte de choc, fais-je, et voici que je m'appelle Sessions, je parle d'un ton sec et nerveux, je suis le capitaine de ces hommes qui m'entourent – je me tiens parmi eux, regardant à mes pieds un corps gisant qui refroidit sur le sable – je serre mon crâne à deux mains.

— Capitaine !

— Ce n'est rien, m'écriai-je, et j'ajoute en murmurant : rien qu'une migraine. Ce sera fini dans un instant. Là ! là ! tout va bien à présent.

— On ferait mieux de ne pas rester au soleil, mon capitaine.

— C'est vrai, dis-je regardant Jones étendu sur le sol. Nous n'aurions jamais dû venir. Mars ne veut pas de nous. Nous ramenons le corps jusqu'à la fusée – et une nouvelle voix appelle du fond de moi et implore qu'on lui rende la liberté.

Au secours, au secours. L'écho suppliant monte des catacombes moites du corps – *au secours, au secours* – monte des abysses rouges.

Cette fois le tremblement commence beaucoup plus tôt. Son contrôle devient plus difficile.

— Mon capitaine, vous feriez mieux de vous mettre à l'abri du soleil. Vous n'avez pas l'air très bien.

— Mais si, dis-je..., aidez-moi je vous en prie, dis-je aussi.

— Pardon, mon capitaine ?

— Je n'ai rien dit.

— Vous avez dit « au secours », puis « aidez-moi », mon capitaine.

— Vous croyez, Matthews, vous croyez ?

On étend le corps à l'ombre de la fusée et la voix crie toujours au fond des cavernes sous-marines de la mer écarlate. Mes mains tressaillent. Mes lèvres sèchent et se fendent – mes narines se figent, dilatées. Mes yeux roulent. *Au secours, au secours – Oh ! par pitié, pitié, non, non, non ! laissez-moi sortir, non ! non !* Je répète « non ! non ! »

— Vous avez parlé, mon capitaine ?

— Ce n'est rien, – dis-je – il faut que je me sorte de là, et je colle brusquement ma main contre ma bouche.

— Comment cela, mon capitaine ? s'écrie Matthews.

Je hurle : Rentrez là-dedans, tous, et retournez sur la Terre !

Dans ma main je tiens un revolver. Je le dresse.

— Non ! mon capitaine !

Une détonation. Des ombres qui courent. Le cri s'est tu. On entend le sifflement d'une chute à travers l'espace.

Comme c'est bon de mourir, après dix mille ans, comme c'est bon de ressentir cette fraîcheur soudaine, cette détente. Comme c'est bon d'être comme une main à l'intérieur d'un gant, qui s'étire et devient merveilleusement froide dans le sable chaud. Oh ! la quiétude, Oh ! la beauté de la mort qui rassemble tout ce qui était séparé, dans la nuit noire et profonde. Mais c'est trop beau pour durer.

Un craquement, un bruit sec.

— Oh ! mon Dieu, il s'est tué, m'écriai-je ; j'ouvre les yeux, et je vois le capitaine gisant au pied de la fusée, le crâne fracassé

par ma balle, les yeux grands ouverts, la langue prise entre ses dents blanches. Le sang coule de sa tête. Je me penche sur lui, je le touche. « L'imbécile, pourquoi a-t-il fait ça ? »

Les hommes sont pénétrés d'horreur. Ils restent là, debout, veillant leurs deux morts, et ils tournent la tête vers les sables de Mars, vers le puits lointain où Regent barbote dans l'eau profonde. Une sorte de croassement sort de leurs bouches desséchées, un geignement, une protestation puérile contre le rêve atroce.

Ils se tournent vers moi.

Au bout d'un long moment, l'un d'eux s'adresse à moi :

— C'est à vous, Matthews, d'être notre capitaine.

Et je réponds lentement : oui... je sais.

— Nous ne sommes plus que six.

— Mon Dieu, ça s'est passé si vite !

— J'ai aucune envie de rester ici, allons-nous-en !

Les hommes se mettent à parler à grand bruit. Je m'approche d'eux, je les touche, avec une assurance qui chante presque en moi. « Écoutez » dis-je en touchant leur coude, ou leur bras, ou leur main.

Nous nous taisons tous.

Nous sommes un.

Non, non non, non, non, crient au fond de nous les petites voix, prisonnières sous nos masques.

Nous nous regardons les uns les autres. Nous nous appelons Samuel Matthews, Raymond Moses, William Spaulding, Charles Evans et Forrest Cole, et John Summers, et nous ne disons rien. Nous nous regardons – seulement – avec nos visages blancs et nos mains tremblantes.

Nous nous retournons ensemble – nous ne faisons qu'un et nous regardons du côté du puits. Et nous disons d'une seule bouche : « C'est le moment. »

« *Non, non, non* », crient six voix déchirées, cachées, tassées, murées à tout jamais.

Nos pieds avancent sur le sable. On dirait une grande main à douze doigts se glissant sur le fond d'une mer brûlante.

Nous nous penchons sur la margelle du puits, et nous regardons ; du fond de l'abîme de fraîcheur six visages nous

renvoient notre regard. L'un après l'autre, nous nous penchons jusqu'à perdre l'équilibre. L'un après l'autre, nous basculons au-dessus de la bouche béante et nous nous enfonçons à travers l'obscurité fraîche, vers l'eau glacée.

Le soleil se couche. Les étoiles glissent sur le ciel de la nuit. Bien loin, clignote une lueur. C'est une autre fusée qui arrive, laissant un sillage rouge dans l'espace.

Je vis dans un puits. Je vis comme une fumée dans un puits. Comme une haleine dans une gorge de pierre. Là-haut, j'aperçois les froides étoiles de la nuit, et celles du matin ; j'aperçois aussi le soleil – et parfois je chante de vieux chants de ce monde au temps de sa jeunesse. Comment pourrais-je dire ce que je suis quand moi-même je l'ignore ?

J'attends... c'est tout.

Tyrannosaurus Rex

Il ouvrit une porte et trouva le noir.

Une voix cria :

— Fermez !

C'était comme un coup de poing en pleine figure. Il eut un sursaut. La porte claqua. Il s'injuria tout bas. D'un ton sinistrement calme, la voix articula :

— Jésus ! C'est vous, Terwilliger ?

— Oui, dit Terwilliger.

À sa droite, le fantôme pâle de l'écran hantait la muraille ténébreuse de la salle de spectacle. À sa gauche, entre des lèvres volubiles, une cigarette traçait dans l'air des arcs incandescents :

— Vous avez cinq minutes de retard !

Inutile d'y mettre le même ton que si c'était cinq années ! pensa Terwilliger.

— Refilez votre film à la cabine, et allons-y !

Terwilliger eut un regard oblique.

Il entrevit cinq larges fauteuils de loge que les déplacements de rondeurs administratives animaient d'une respiration lourde. Tout cela se penchait vers la loge centrale, où, dans une obscurité presque absolue, un petit garçon était assis en train de fumer.

« Non, se dit Terwilliger, non ! pas un petit garçon – mais Lui : Joe Clarence – le Grand Clarence !

Car la bouche minuscule claqua comme celle d'un pantin, en soufflant de la fumée :

— Alors ?

Terwilliger recula en trébuchant maladroitement et tendit les bobines à l'opérateur, qui fit un geste obscène dans la direction des loges, lui adressa un clin d'œil malin et ferma bruyamment la porte de la cabine.

— Doux Jésus ! soupira la toute petite voix.

Une sonnerie sonna :

— Allez-y ! Projection !

Terwilliger explora la loge la plus proche, rencontra la chair humaine, fit marche arrière et resta debout, se mordillant les lèvres.

La musique jaillit de l'écran. Son film commençait dans un tonnerre de tambours :

Tyrannosaurus Rex :
Le Lézard des Tempêtes.
Esquisse sur les formes de la vie terrestre
un milliard d'années avant J. C.
Photographié image par image avec les figurines
créées par John
Terwilliger.

Dans la loge centrale, les mains poupines tapotèrent mollement un petit applaudissement ironique.

Terwilliger ferma les yeux. La musique changea brusquement, le rappelant à la réalité. Les derniers titres du générique sombrèrent dans un univers de Soleil Primordial, de vapeurs, de pluies vénéneuses, de luxuriantes solitudes. Les brumes des matins se répandaient le long d'éternelles grèves où d'immenses, d'innombrables formes de cauchemar fauchaient les vents de leurs ailes tranchantes. Énormes triangles d'os et de peau rance, yeux de diamant, dents incrustées d'une gangue, les ptérodactyles, cerfs-volants de la Mort, plongeaient, happaient leur proie et repartaient, rasant l'écume, viande et cris plein leurs becs en ciseaux.

Terwilliger, fasciné, regardait fixement.

Maintenant, parmi les frondaisons de la jungle, en frissonnements, reptations, frétillements d'insectes, tressaillements d'antennes, enlacements de baves grasses, cuirasses aux charnières de peau, dans les percées de lumière ou les profondeurs de l'ombre, se mouvaient les formes reptiliennes qui peuplaient les folles obsessions de Terwilliger, la Vengeance se faisant chair, l'Épouvante éployant ses ailes. Brontosauve, Stégosauve, Tricératops ! Que la pesanteur maladroite de ces vocables devenait légère sur les lèvres !

Semblables à de hideuses machines de guerre, les brutes énormes enjambaient des ravins moussus, écrasaient mille fleurs à chaque foulée, exhalant la brume de leurs naseaux béants, pourfendant l'espace à chaque cri.

« Mes toutes belles ! pensait Terwilliger. Mes gentilles mignonnes ! Tout latex, caoutchouc-mousse, joints à rotule ! Toutes enfants des rêves de mes nuits, modelées dans la glaise, défaites, reformées, soudées et rivetées, nées à la vie à force d'être rebattues entre mes doigts – la moitié d'entre elles aussi petites que le poing, les autres pas plus grosses que cette tête d'où elles ont jailli !

— Seigneur Dieu ! fit dans l'ombre une voix douce et admirative.

Petit à petit, image après image, il avait façonné les attitudes de ses créatures, déplaçant leurs membres de quelques millimètres, fixant l'image, les déplaçant encore, imperceptiblement, fixant encore l'image, infatigablement, pendant des heures, des jours, des mois. Et maintenant, ces tableaux uniques, ces pauvres huit cents pieds de pellicules, s'engouffraient torrentueusement dans le ventre de l'appareil de projection !

« Ô merveille !, pensait-il. Jamais, je ne m'habituerai à cela ! Voyez ! Voyez ! Ils prennent vie !...

Caoutchouc, acier, glaise, latex des gaines reptiliennes, yeux de verre, crocs de porcelaine... toute cette machinerie terrifiante d'arrogance roulait à pas énormes et placides à travers des continents qui ne connaissent pas encore l'homme, le long d'océans qui ignorent encore la saveur du sel... dans un monde perdu depuis un million de millénaires.

« Oh ! oui, ils respirent ! Ils font retentir les airs du tumulte des orages !

« Ô bouleversant mystère !

« J'ai l'impression, se disait Terwilliger, en toute simplicité, de contempler là mon Éden. C'est le sixième jour, mon cœur est rempli d'amour pour les créatures que j'ai animées. Demain, ce sera le septième jour... et je me reposerai.

— Seigneur Dieu ! reedit doucement la voix.

Terwilliger répondit presque : Oui ?

— Jolie bombe, M^r Clarence ! poursuivirent les lèvres invisibles.

— Peut-être bien ! dit l'homme à la voix de garçonnet.

— Animation fantastique !

— J'ai vu mieux, répondit le Grand Clarence.

Terwilliger se raidit. Il se détourna de l'écran et de ses boucheries monumentales, laissant ses bien-aimés s'enfoncer lourdement dans une soudaine indifférence. Pour la première fois, il examina ceux qui allaient peut-être devenir ses patrons.

— Joli travail.

Cet éloge venait d'être prononcé par un vieillard, qui se tenait assis à l'autre extrémité de la salle et levait un visage ébahi vers ces tableaux de vie ancestrale.

— C'est d'un saccadé ! Regardez-moi ça !

L'étrange petit garçon de la loge centrale, à demi levé, désignait l'écran de la cigarette qu'il tenait au bout de ses lèvres.

— Vous trouvez ça réussi, vous ? Vous avez vu ?

— Oui, dit le vieil homme qui, soudain pris de sommeil, se laissa glisser dans son fauteuil. J'ai vu !

Terwilliger, dans un sursaut, étouffa la flamme qui s'élançait dans ses veines.

— Saccadé, répéta Joe Clarence.

Lumière blanche – des chiffres rapides – puis l'obscurité – la musique se tait – les monstres s'évanouissent.

— Ravi d'en avoir terminé, exhala Joe Clarence. C'est presque l'heure du déjeuner. Passez en vitesse l'autre bobine, Walter ! Eh bien ! C'est tout, Terwilliger ? – Silence – L'oiseau s'est envolé ? Ou il a perdu sa langue ?

— Je suis là.

Terwilliger écrasait ses poings contre ses lèvres.

— Oh ! dit Joe Clarence, ce n'est pas mauvais, mais pour l'argent inutile de vous emballer. J'ai reçu hier une bonne douzaine de types qui sont venus me présenter une camelote aussi bonne que la vôtre – et même meilleure – des essais pour notre nouveau film : le Monstre Préhistorique. Mettez vos propositions sous enveloppe et laissez-les à ma secrétaire. Pour

sortir, c'est la même porte que pour entrer. Alors, Walter, qu'est-ce qu'on attend ? Passez la bobine suivante.

Dans l'obscurité, Terwilliger s'érafla les tibias contre un fauteuil, chercha en tâtonnant la poignée de la porte, parvint à la découvrir et l'étreignit de toutes ses forces.

Derrière lui, l'écran explosait : il entendit la chute d'une avalanche de pierres et de poudre. Des villes entières, des cités de granit, les amoncellements de marbre d'immenses édifices, roulaient en cataracte dans l'abîme.

Au milieu du fracas de tonnerre, il entendait surgir des voix : celles qui lui diront, la semaine prochaine : « Nous vous offrons mille dollars, Terwilliger. » « Mais c'est à peine ce que me coûte mon équipement ! » « Nous vous laissons le temps de réfléchir. C'est à prendre ou à laisser ! »

Quand le tumulte s'apaisa, il savait déjà qu'il accepterait l'offre, et qu'il se maudirait ensuite de l'avoir acceptée. Derrière lui, l'avalanche se noyait dans le silence ; l'inévitable décision figeait dans son cœur le torrent brûlant qui venait d'inonder ses veines. Alors seulement, Terwilliger ouvrit toute grande la porte, devenue monstrueusement lourde, et entra dans la lumière déchirante du jour.

Soude à l'échine flexible le long cou sinueux – adapte au cou par un pivot le crâne, semblable à une tête de mort – fixe par une charnière le maxillaire à la joue décharnée – colle sur le squelette aux articulations lubrifiées de la mousse de plastique – habille-le d'une peau écailleuse comme celle d'un serpent – suture-en les pièces par le feu et dresse enfin, dans son triomphe, au-dessus d'un monde où la folie ne sort de son rêve que pour veiller sur la démence – dresse ta créature : Tyrannosaurus Rex !

Jaillissant du soleil d'un arc voltaïque, les mains du Créateur descendaient comme deux ailes. Elles plaçaient le monstre à la chair granuleuse dans l'été verdoyant d'une jungle factice, l'obligeaient à patauger dans des gelées foisonnantes de vie bactérienne. Figée dans une horreur sereine, la machine reptilienne s'offrait à la brûlure des rayons. La voix du Créateur descendait des cieux, aveugle, bougonne, et faisait vibrer Son

Jardin de ce vieux refrain radoteur où revenaient toujours : ... ce talon articulé sur cette astragale... cette astragale articulée sur ce tibia... ce tibia articulé sur cette rotule... cette rotule articulée sur...

Une porte s'ouvrit brusquement, toute grande. Joe Clarence entra au pas de course, déplaçant autant d'air que l'eût fait une escouade de louveteaux au grand complet.

Il regarda autour de lui d'un air hagard comme si personne ne se trouvait là.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il, vous n'êtes pas encore prêt ? Savez-vous que cela me coûte de l'argent ?

— Non ! répondit sèchement Terwilliger. Pas encore prêt ! D'ailleurs le temps que je prends n'a pour moi aucune importance. Je suis payé le même prix !

Joe Clarence s'approcha en une succession rapide d'élans interrompus :

— Allons, remuez-vous, et faites-moi quelque chose de bien horrible.

Terwilliger était agenouillé à côté de sa jungle miniature. Ses yeux se trouvaient exactement au même niveau que ceux de son producteur quand il lui demanda :

— Quelle épaisseur de sang et de caillots faudra-t-il pour vous complaire ?

— 2 000 pieds de chaque, bafouilla Clarence dans une espèce de rire quinteux. Voyons un peu...

Il empoigna le lézard.

— Un peu de douceur !

— De quoi ? Clarence tournait et retournait la bête répugnante – sans nulle douceur – dans ses mains indifférentes.

— C'est à moi, ce monstre. Pas vrai ? Le contrat...

— Le contrat dit que vous pouvez vous servir de ce modèle pour la publicité de votre film, avant qu'il ne soit mis en exploitation – mais qu'ensuite, il me revient.

— C'est notre petite vache sacrée !

Clarence brandit le monstre.

— Ça ne va pas ! Il y a seulement quatre jours que nous avons signé le contrat...

— Quatre jours ! Pour moi, c'est comme s'il y avait quatre années !

Terwilliger se frotta les yeux.

— Il y a deux nuits que je ne dors pas pour terminer mon animal et pouvoir commencer le tournage !

Clarence écarta cette remarque dont il n'avait cure.

— Au diable le contrat ! C'est du filoutage ! Il est à moi, ce monstre. Vous et votre agent me donnez des attaques. Des attaques à propos d'argent – des attaques à propos de votre matériel – des attaques...

— La caméra que vous m'avez donnée est un vieux modèle...

— Eh bien ! Si elle craque, vous la recollerez. Vous avez des mains, non ? Tout l'art du boursicoteur c'est de remplacer la grosse galette par un peu de bonne vieille matière grise. Pour en revenir au fait : nous avons conclu un marché boiteux. Régulièrement, ce monstre est bel et bien mon poupon !

— Je n'ai jamais cédé à personne les choses que je crée de mes mains, répliqua Terwilliger. Loyalement elles me coûtent trop de temps et trop d'amour !

— Écoutez-moi, diable de bonhomme ! Je vous donne cinquante dollars de supplément pour la bestiole avec, par-dessus le marché, tout le matériel de prise de vues à emporter une fois le film achevé. Ça vous convient, j'espère ? Vous n'aurez plus, ensuite qu'à lancer votre propre compagnie. Mais oui, vous me ferez concurrence – ou même, vous deviendrez mon associé – vous utiliserez mes appareils...

Clarence rit.

— Vos appareils ! S'ils ne sont pas tombés en pièces détachées d'ici là !

— Il y a autre chose...

Clarence posa la créature sur le plancher et se mit à marcher autour d'elle en la considérant.

— Je ne suis pas très satisfait de ce monstre !

— Vous n'êtes pas satisfait de quoi ? hurla presque Terwilliger.

— Son expression, voyons ! Il lui faut plus de flamme, plus de... *Goum-Bah* ! Plus de *Mâzâsh* !

— *Mâzâsh* ?

— Voyez le vieux Bimbo ! Écarquillez la narine ! Allumez-moi ces crocs ! Aiguisez plus méchamment cette langue fourchue ! Vous saurez bien me faire ça ! Il est tout de même à moi, le petit monstre ! Pas vrai ?

— À moi ! Terwilliger se redressa de toute sa hauteur. La boucle de sa ceinture arrivait maintenant à la hauteur des yeux de Joe Clarence. Pendant un instant le producteur fixa du regard la boucle brillante, comme hypnotisé.

— Maudits soient ces maudits avocats ! » Il se précipita vers la porte : « Au travail !

Le monstre vint heurter la porte une fraction de seconde après qu'elle se fut refermée à grand fracas. La main rageuse de Terwilliger s'immobilisa dans son geste. Puis ses épaules fléchirent. Il alla ramasser le lézard bien-aimé. D'un mouvement du pouce, il lui fit sauter le crâne, le prit, le dépouilla de ses chairs de latex, le posa sur un socle et, avec un peu d'argile, se mit à remodeler consciencieusement la trogne préhistorique en marmonnant : Un rien de *Goum-Bâh* – une pointe de *Mâzâsh*...

Une semaine plus tard on projeta le premier essai du monstre amélioré. L'écran venait de s'éteindre. Clarence restait assis dans l'obscurité et dodelinait imperceptiblement de la tête.

— C'est mieux. Pourtant... il faut encore pousser dans l'horreur. Faites-moi quelque chose à vous retourner les sangs. Déchaînons l'enfer ! Tous les diables de l'enfer ! Retournez à ces crayons, Terwilliger.

— J'ai dépassé déjà d'une semaine le temps prévu dans notre plan de travail, protesta Terwilliger. Vous n'arrêtez pas de me harceler, changez ceci, changez cela – et je change ceci et cela. Un jour, c'est la queue qui ne va pas, le lendemain les griffes !

— Allons ! vous saurez bien trouver le moyen de me faire plaisir, dit Clarence. Bouclez-vous gentiment et luttez à l'Antique avec la Forme rétive !

À la fin du mois, on passa le deuxième essai.

— Coup manqué un peu, proféra Clarence. Coupez ! La tête est presque bonne... presque. Essayez encore, Terwilliger.

Et Terwilliger se remit à l'ouvrage. Il tordit la bouche du monstre : il lui fit articuler des mots obscènes que seuls pourraient comprendre ceux qui savent lire sur des lèvres muettes – les autres les prendraient pour des clameurs informes. Il mania l'argile. Jusqu'à trois heures du matin il s'appliqua à parfaire le hideux visage.

— Enfin ! Nous le tenons ! s'écria Clarence, la semaine suivante, dans la salle de projection – c'est splendide ! *Voilà* enfin ce que j'appelle un monstre !

Il se pencha vers Maury Poole, son assistant de production, et vers un vieux monsieur : c'était M. Glass, son avocat.

— Elle *vous plaît*, ma petite créature ?

Il rayonnait.

Squelette aussi démesuré que ces monstres qu'il avait créés, Terwilliger était enfoncé dans un fauteuil, au dernier rang. Il vit que le vieil homme haussait les épaules.

— Oh ! Vous savez, quand on a vu un monstre, on les a tous vus.

— Bien sûr, bien sûr ! Mais celui-ci n'est pas comme les autres, s'exclama Clarence en jubilant. Même moi, je suis bien obligé de reconnaître que ce Terwilliger a du génie.

Tous trois se tournèrent vers l'écran pour voir la bête, emportée dans une valse titanesque, balayer la terre de sa queue affûtée comme une faux et trancher, dans une moisson perverse, les herbes et les fleurs ; maintenant elle se tenait immobile et pensive, regardant au loin, à travers les profondeurs de la brume – en rongeant un os rouge.

— Mais ce monstre, dit enfin M. Glass avec un regard oblique – je suis sûr qu'il me rappelle...

— Qu'il vous rappelle ?

Soudain, Terwilliger dressa l'oreille et s'agita.

Dans la salle obscure, M. Glass poursuivit de sa voix traînante :

— Quelque chose que j'ai vu quelque part. Une tête pareille, ça ne s'oublie pas. Mais où diable ?

— Dans une vitrine au Muséum ?

— Non, non.

— Eh bien Glass, peut-être vous est-il arrivé un jour de lire un livre ? dit Clarence en riant.

— C'est drôle !... » Glass, sans s'émouvoir, allongea le cou et ferma un œil. « Je suis comme les détectives. Je n'oublie jamais un visage. Tout de même... où diable ai-je bien pu *le* rencontrer avant le jour d'aujourd'hui... votre Tyrannosaurus Rex ?...

Clarence s'impatiait et le prit de vitesse.

— Est-ce bien intéressant ? Tout ce que je sais, moi, c'est qu'*Il* est fantastique ! Et grâce à qui ?... Lui ai-je assez botté le derrière à ce pauvre Terwilliger pour qu'il me fasse quelque chose de bien ! Allons ! Venez. Maury !

La porte se referma. M. Glass se retourna et considéra Terwilliger d'un regard insistant. Sans le quitter des yeux, il interpella discrètement l'opérateur :

— Walt ? Walter ? Serait-ce trop vous demander que de bien vouloir nous montrer cette bête une seconde fois ?

— Bien – on y va !

Terwilliger, mal à l'aise, s'agitait dans son fauteuil. Il percevait la présence d'une force maléfique qui se ramassait dans l'ombre, se concentrait dans le faisceau violent dont le choc sur l'écran rebondissait en ricochets de terreur.

— Mais oui, dit M. Glass d'un air pensif. Je me rappelle presque... Je le reconnais presque. Mais, qui ?

Alors, comme pour répondre, la brute se retourna ; pendant un instant, elle dévisagea d'un regard dédaigneux, par-delà cent mille millions d'années, deux petits hommes cachés dans l'ombre d'une petite salle. Et, dans le vacarme du tonnerre, le Titan mécanique proclama son nom.

Vivement, M. Glass se pencha, tendit sa bonne oreille...

Mais tout s'engloutit dans l'obscurité.

Dix semaines plus tard, le film à moitié terminé, Clarence invita une trentaine de personnes – collaborateurs, techniciens, quelques amis – à la projection d'une première ébauche.

Le film se déroulait depuis un quart d'heure lorsqu'un mouvement de surprise parcourut soudain le petit auditoire.

Clarence jeta autour de lui un regard rapide.

À sa droite, M. Glass se raidit brusquement.

Terwilliger, flairant un danger sans trop le définir se sentit entraîné irrésistiblement vers la sortie. La main contre la porte, il attendit.

Nouveau mouvement de surprise parmi les invités.

Quelqu'un rit sous cape. On entendit le gloussotement d'une demoiselle secrétaire. Et soudain, tout retomba dans le silence.

Car Joe Clarence venait de se dresser, d'un bond. Sa tête minuscule se découpait sur l'écran lumineux. Pendant un instant, on vit deux images qui gesticulaient dans l'obscurité de la salle ; Tyrannosaurus Rex en train d'arracher la patte d'un Ptéranodon et, devant eux, Clarence qui hurlait, qui bondissait, comme s'il cherchait à se mesurer avec ces fantastiques lutteurs.

— Coupez ! Restez sur cette image !

L'image s'immobilisa.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda M. Glass.

— Ce qui ne va pas !

Clarence se hissa jusqu'à l'écran, le frappa de sa méchante petite main, fracassa la mâchoire du Tyran, lui perça les yeux, lui brisa les crocs, le crâne, puis se retourna, aveuglé, dans la lumière du projecteur, de telle sorte que la peau du reptile se trouva imprimée sur ses joues blêmes de fureur.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que *c'est* que cette chose ?

— Rien qu'un monstre, patron !

— Un monstre ! Je vais vous en faire goûter !... Clarence tambourinait l'écran de ses tout petits poings... C'est *Moi* !

Une moitié de spectateurs se pencha en avant – l'autre se rejeta en arrière. Deux hommes se levèrent d'un bond. L'un était M. Glass, qui fouillait ses poches à la recherche de sa seconde paire de lunettes ; il plissa les yeux et dit, d'une voix gémissante : C'était donc *là* que je l'avais déjà rencontré !

— C'est là que quoi ?

M. Glass hocha la tête, les yeux clos.

— Cette figure ! Je *savais* bien que je la connaissais !

Un courant d'air s'engouffra dans la salle. Tout le monde se retourna. La porte était grande ouverte, Terwilliger n'était plus là.

On retrouva Terwilliger dans son atelier, en train de débarrasser son bureau ; il serrait sous son bras *Tyrannosaurus*, comme un jouet mécanique, tout en ramassant ses affaires dans une grande boîte en carton. Clarence en tête, la meute qui le poursuivait fit irruption dans la pièce. Il leva les yeux.

— Que vous ai-je fait pour mériter cela ? hurla Clarence.

— Je suis navré, monsieur Clarence !

— Navré ! Je vous ai bien payé, non ?

— À dire vrai, vous ne m'avez pas bien payé, monsieur Clarence.

— Je vous ai offert à déjeuner...

— Une fois. Je n'ai pas oublié.

— Je vous ai invité à dîner chez moi, vous avez nagé dans ma piscine – et maintenant... *Ça !* Je vous flanque à la porte !

— Vous ne pouvez pas me flanquer à la porte, monsieur Clarence. La semaine dernière, je vous ai fait des heures supplémentaires – gratis. Vous avez oublié mon chèque...

— N'importe ! Je vous flanque à la porte ! *Bel et bien !* Vous êtes fini à Hollywood, bien cher monsieur. Monsieur Glass !... » Il fit une pirouette, à la recherche du vieux compère. « Monsieur Glass ! Poursuivez-le devant les tribunaux.

Sans relever les yeux, Terwilliger regardait ses mains affairées qui emballaient des accessoires, et répondit : Faites-moi poursuivre. Je ne possède rien que vous puissiez m'enlever. De l'argent ? Je n'en ai jamais assez reçu de votre main pour pouvoir faire des économies. Une maison ? Je n'ai jamais été capable de m'offrir ce luxe. Une femme ? J'ai travaillé toute ma vie pour des gens de votre espèce, monsieur Clarence, vous ne laissez guère de place pour les femmes. Je suis un homme – disons – libre. Je n'offre aucune prise. Vous ne pouvez rien

contre moi. Faites saisir mes dinosaures. J'irai me terrer dans n'importe quelle petite ville de province, je me procurerai un pot de latex, j'irai prendre dans la rivière un peu de glaise, je trouverai un vieux tube d'acier et je fabriquerai de nouveaux monstres. J'achèterai un stock de pellicules au rabais. Je possède une vieille caméra qui bat la breloque. Prenez-la-moi et j'en construirai une de mes propres mains. Je sais tout faire. Voilà pourquoi vous n'arriverez jamais à me nuire.

— Vous êtes saqué ! hurla Clarence. Regardez-moi en face – ne tournez pas les yeux. Vous êtes saqué ! Vous êtes saqué !

— Monsieur Clarence, dit à mi-voix M. Glass qui s'était faufilé jusqu'à son client, laissez-moi lui parler une petite minute.

— À votre aise – mais je n'en vois pas l'utilité. Une seule chose compte – ce monsieur est là, planté devant moi, son monstre sous le bras, et ce satané joujou ressemble à Joe Clarence ! Allez ! Décampez !

Clarence sortit de la pièce en ouragan. Les autres suivirent.

M. Glass referma la porte, marcha jusqu'à la fenêtre et leva les yeux vers un ciel crépusculaire, parfaitement limpide.

— J'aimerais qu'il pleuve, avoua M. Glass. Californie ! Voilà ce que je ne te pardonne pas ! Laisse-toi aller ! Pleure une larme ! Non, cela ne lui arrive jamais ! Que ne donnerais-je pas, à la minute présente, pour qu'il nous tombe un petit quelque chose de ce joli ciel ! Ne serait-ce qu'un seul éclair !

Puis il se tut et Terwilliger continua, mais avec moins d'empressement, à ramasser ses affaires. M. Glass s'enfonça dans un fauteuil, prit un crayon, et se mit à griffonner sur un bloc de petits signes, tout en se parlant à lui-même, d'une voix triste : Six bobines déjà tournées – travail très correct – le film à moitié fait – trois cent mille dollars dans le jeu – et hop ! bonsoir ! on envoie tout promener ! Qui donne à manger aux petits garçons et aux petites filles affamés ? Qui devra affronter messieurs les actionnaires ? Qui joue à la barbichette avec la Banque d'Amérique ? Personne pour la Roulette Russe ?

Il se retourna et regarda Terwilliger qui faisait claquer le fermoir d'une serviette de cuir.

— Seigneur ! Quel est ton ouvrage ?

Terwilliger abaissa son regard sur ses mains, qu'il retourna comme pour examiner leur texture.

— Je ne savais pas ce que j'étais en train de faire. Je le jure ! Cela s'est glissé dans mes doigts sans que j'en aie conscience. Mes doigts font tout pour moi. Et ils ont fait *cela* !...

— Vos doigts auraient mieux fait de venir me trouver et de m'empoigner à la gorge, tout bonnement ! dit Glass. Le ralenti n'a jamais été mon affaire. Des apparitions et disparitions à triple vitesse dans des perspectives étranges avec une bonne petite distorsion de l'image voilà ce qui était pour moi la manière idéale de vivre – ou de mourir. Dire que nous en sommes arrivés au point de nous laisser piétiner par un petit monstre en caoutchouc ! Quelle purée de tomates nous voilà devenus, mes beaux messieurs ! Mûrs pour être mis en tube !

— Ne m'obligez pas à me sentir encore plus coupable, dit Terwilliger.

— Et que voudriez-vous donc ? Que je vous emmène faire un tour de danse ?

— Exactement ! s'écria Terwilliger. Il n'a pas cessé un seul instant de me harceler – faites ceci – faites cela – faites autrement. Reprenez – renversez... Et moi, j'avalais ma bile. J'enrageais à longueur de journée. Et, sans m'en rendre compte, j'ai transformé le visage de la créature. Mais il a fallu que M. Clarence lâche ce hurlement, il y a cinq minutes... jusque-là je ne m'étais aperçu de rien. Tout est de ma faute, rien que de ma faute !

— Non, soupira M. Glass. Non ; chacun de nous aurait dû *voir*. Peut-être avons-nous vu, sans oser l'admettre. Peut-être avons-nous vu, et avons-nous bien ri, à longueur de nuit, dans notre sommeil, alors que nous ne pouvions pas nous entendre rire. Où en sommes-nous à présent ? M. Clarence a engagé des capitaux, il ne peut pas claquer les portes. Et vous non plus ! Pour le meilleur et pour le pire vous êtes tenu par votre carrière. À l'heure qu'il est, M. Clarence souffre mille morts pour se convaincre qu'il a été le jouet d'un détestable cauchemar. Une bonne partie de son supplice, disons 95 %, se joue dans son portefeuille. Si, dans l'heure qui vient, vous consacrez seulement 1 % de votre temps à le convaincre de ce que je vais

vous dire maintenant, il n'y aura pas, demain matin, de petit orphelin les yeux grands ouverts sur les petites annonces du *Variety* et du *Hollywood Reporter*. Si vous alliez lui dire.

— Me dire *quoi* ?

Joe Clarence était revenu. Il se tenait dans l'embrasement de la porte, les joues encore toutes rouges.

— Ce qu'il vient de me raconter à l'instant. » M. Glass, très calme, se retourna. « Une histoire bien touchante.

— J'écoute ! dit Clarence.

— Monsieur Clarence... » Le vieil avocat pesa soigneusement chacun de ses mots : « ... le film que vous venez de voir est un hommage muet et solennel que M. Terwilliger dépose à vos pieds.

— *Quoi* ? Qu'est-ce que vous dites ?

Avec un bel ensemble, Terwilliger et Clarence écarquillèrent les yeux et leurs mâchoires s'affaissèrent.

M. Glass fixa son regard sur la muraille et, d'une voix timide :

— Dois-je continuer ?

Terwilliger referma la bouche.

— Si vous voulez.

— Ce film... – l'homme de loi se leva et dit, un bras tendu dans la direction de la cabine de l'opérateur – ... ce film a été conçu dans un sentiment d'estime et d'amitié à votre égard, Joe Clarence. Héros de l'industrie cinématographique, héros dont nul n'a chanté l'épopée, inconnu, invisible, vous consommez derrière votre bureau, dans la sueur et dans la peine, votre petite vie solitaire. Pendant ce temps, qui donc moissonne les lauriers ? Combien de fois le citoyen d'Alawanda Springs, Idaho, aura-t-il dit à son épouse : Tu sais, l'autre nuit, je pensais à Joe Clarence. Fameux producteur, cet homme-là ? Oui, combien de fois ? est-ce bien la peine d'insister ? Pas une seule fois, hélas !... Le sentiment de cette injustice hantait la pensée de l'honnête Terwilliger. Comment, comment, ressassait-il, faire connaître au monde le véritable Joe Clarence ? Mais le dinosaure est là, et soudain – pschtt – l'idée jaillit ! La voilà, la créature destinée entre toutes à frapper le monde de Terreur ! Symbole formidable de l'indépendance, solitaire, superbe, fantastique !

Puissance, énergie, perspicacité rusée de l'animal, il est tout cela ! C'est le démocrate vrai, l'individu porté au pinacle de ses possibilités, bouquet d'éclairs, de tonnerre et de feu ! Clarence, le dinosaure. C'est l'homme incarné dans le Tyran Reptilien !

Tout pantelant, M. Glass se rassit pour reprendre son souffle.

Terwilliger ne dit rien.

... Enfin, Clarence bougea. Il traversa la pièce, tourna lentement autour de M. Glass, puis s'arrêta devant Terwilliger, le visage blême. Son regard gêné remonta maladroitement le long de la grande carcasse squelettique de l'animateur.

— C'est bien ça... que vous avez dit ? souffla-t-il d'une voix éteinte.

Terwilliger avala sa salive.

M. Glass intervint.

— À moi, il a osé le dire. C'est un timide, vous savez bien. L'avez-vous déjà entendu proférer plus de trois mots d'affilée ? répondre un peu hardiment ? ou lâcher un juron ? Il aime les gens, M. Terwilliger, sans savoir comment le leur dire. Mais pour ce qui est de les immortaliser, là il est à son affaire !

— Les immortaliser ?

— Ni plus ni moins. M. Terwilliger vous dresse des statues – et qui bougent. Dans bien des années, les gens diront encore : Vous vous souvenez de ce film... *Le Monstre du Pléistocène* ? Et on leur répondra : Bien sûr – Pourquoi ? – Parce que c'est le seul monstre, dans toute l'histoire de Hollywood, qui ait eu du feu dans les entrailles, une vraie PERSONNALITÉ. Et la raison, monsieur, c'est qu'il s'est trouvé un génie assez imaginatif pour avoir l'idée de prendre dans la vie réelle le modèle de sa créature : Joe Clarence, une tête solide, s'il en fut jamais, un cogne-dur, un businessman de première grandeur ! Vous entrez dans l'Histoire, monsieur Clarence, vous devenez un classique des cinémathèques. Les plus grandes sociétés de cinéma vont s'arracher votre concours. N'êtes-vous pas un homme comblé ? Jamais rien de semblable n'arrivera à Maître Emmanuel Glass, avocat ! Pendant les deux cents, les cinq cents années à venir, chaque jour, quelque part dans le monde, il se trouvera un écran pour perpétuer votre gloire.

— Chaque jour ? demanda Clarence à voix basse. Et pendant...

— Je dirai même huit siècles, et pourquoi pas ?

— Je n'avais jamais pensé à cela.

— Eh bien, pensez-y !

Clarence marcha jusqu'à la fenêtre et se mit à contempler les pentes de Hollywood Hills ; enfin, il hocha la tête.

— Mon Dieu, dit-il, vous m'aimez vraiment à ce point, Terwilliger ?

— Il m'est presque impossible de l'exprimer par des mots, répondit Terwilliger avec difficulté.

— Nous mettrons donc la dernière main à ce spectacle grandiose ? demanda M. Glass. Et nous applaudirons notre Monstre, le Tyran, la Terreur, arpentant le monde à grandes enjambées et faisant tout trembler à son approche, notre monstre qui sera ni plus ni moins M. Joe J. Clarence en personne ?

— Bien deviné, bon monsieur Glass.

Clarence, abasourdi, marcha jusqu'à la porte d'un pas distrait. Puis, s'arrêtant :

— Le croiriez-vous ? J'aurais tant voulu être acteur !

Puis, il sortit tranquillement de la pièce et referma la porte.

À l'assaut ! Terwilliger et Glass entrèrent en collision devant leur bureau, leurs mains s'accrochaient à la poignée du même tiroir.

— L'âge avant la beauté, annonça l'avocat et, prestement, il sortit du tiroir une bouteille de whisky.

Sur le coup de minuit, le soir de la présentation du *Monstre de l'âge de pierre*, M. Glass revint du studio, où l'on s'était réuni pour fêter l'évènement. Il trouva Terwilliger assis dans son bureau, tout seul, serrant dans son giron le petit dinosaure.

— Vous n'y êtes pas allé ? demanda M. Glass.

— Je n'ai pas eu ce courage. On a chahuté ?

— Chahuté ? Vous n'y pensez pas, monsieur Terwilliger ! Les invités d'une avant-première sont choisis parmi la fine fleur des super-dandies ! C'est le monstre le plus adorable qu'on n'ait encore jamais vu. On parle déjà des numéros suivants : *Le*

Retour du Monstre de l'âge de pierre, avec Joe Clarence dans le rôle du Grand Tyran Lezardus – Joe Clarence et Tyrannosaurus Rex dans – disons : Au vieux Pays de la Bête !

Le téléphone sonna. Terwilliger prit l'appareil.

— Allô, Terwilliger ? Ici Clarence. Rejoignez-moi dans cinq minutes. C'est gagné ! Splendide, votre animal ! Il est à moi, maintenant ? – Je veux dire – au diable notre contrat ! je vous demande... consentez-vous, comme une faveur à me le laisser ? Je le mettrai sur la cheminée !

— Monsieur Clarence, le monstre est à vous !

— Je ne l'échangerai pas pour un Oscar, Terwilliger ! À tout à l'heure !

Terwilliger restait les yeux fixés sur le téléphone qui s'était tu.

— Dieu nous ait tous en sa sainte garde ! comme disait Tiny Tim. Il est en train de rire comme un hystérique, tant il se sent soulagé !

— Je sais peut-être pourquoi, expliqua M. Glass. Après la séance, une petite fille lui a demandé un autographe.

— Un *autographe* ?

— Dans la rue, à la sortie. Et il a signé. C'est le premier autographe qu'il ait jamais donné de sa vie. Tout en écrivant son nom, il ne se sentait plus de joie, il riait... il riait... Quelqu'un l'avait reconnu ! Il paraissait, grandeur nature, devant la façade du cinéma – il était devenu Rex. Signez, Rex ! – et il signe.

— Un petit instant... dit lentement Terwilliger en remplissant les verres. Cette enfant ?...

— La plus jeune de mes fillettes. Mais qui le saura ? Qui le dira ?

Ils burent.

— Pas moi, conclut Terwilliger.

Après quoi ils sortirent, portant entre eux le dinosaure de caoutchouc, et, nantis de la bouteille de whisky, vinrent se poster devant le grand portail du studio, en attendant qu'arrivent les limousines, scintillant de tous leurs phares, dans le vacarme des klaxons.

Vacance

L'herbe tendre qui pousse, les papillons descendant de l'azur, les nuages qui passent, n'avaient jamais paré le jour de tant de fraîcheur. Le monde était composé de silences, celui des abeilles et des fleurs, celui de la terre et de l'Océan. Silences qui n'étaient pas le silence, mais innombrables mouvements, rythmes entrecroisés et jamais confondus : palpitements, battements d'ailes, chutes, envolées. La terre ne bougeait pas, mais elle bougeait aussi. Les flots ne dormaient pas, et pourtant ils dormaient. Paradoxe s'écoulant dans le paradoxe, calme noyé dans le calme, sons fondus dans les sons. Les fleurs vibraient, les abeilles tombaient sur le trèfle comme de petites pluies d'or. Entre les vagues des collines et les vagues de l'Océan, la voie ferrée courait comme une frontière – déserte – moelle d'acier sous sa gangue de rouille. Il était clair qu'aucun train n'était passé par là depuis bien des années. À trente miles au nord, la voie, après un tournant brusque, s'enfonçait dans des brumes lointaines. À trente miles au sud elle traversait de grandes îles d'ombre, qui suivaient la dérive des nuages que l'on voyait glisser comme des continents sur les pentes des montagnes.

Or, soudain, la voie se mit à frémir.

Un étourneau juché sur les rails perçut le rythme d'une très lointaine vibration, presque imperceptible, dont l'ampleur augmentait lentement, comme le bruit d'un cœur qui se met à battre.

L'étourneau, d'un coup d'aile, s'envola vers la mer. Les rails continuèrent à vibrer doucement, longuement, jusqu'à ce qu'apparût, au débouché d'une courbe de la voie, le long du rivage, un petit wagonnet de dépannage, dont les deux cylindres trépidaient et bafouillaient dans le grand silence.

Juchés sur le petit véhicule à quatre roues, dont les banquettes siamoises regardaient les deux extrémités opposées, et se protégeant du soleil sous un petit dais de cabriolet, un homme et une femme étaient assis. Près d'eux se trouvait un

garçonnet qui pouvait avoir sept ans. La voiturette les emportait, de solitude en solitude, et le vent avait beau leur fouetter les yeux, leur mêler les cheveux, ils regardaient en avant, et ne se retournaient jamais. Parfois ils découvraient, avec une impatience avide, la surprise cachée au bout d'une courbe de la voie ; parfois aussi, c'était avec une profonde tristesse ; mais ils restaient toujours attentifs ; toujours prêts pour l'image nouvelle.

Comme ils attaquaient une pente, le moteur hoqueta et s'arrêta net. Le silence devint écrasant. On eût dit que l'immobilité de la Terre, du Ciel, de l'Océan lui-même avait freiné la machine pour la contraindre à faire halte.

— Plus d'essence.

En soupirant, l'homme tira du petit coffre un bidon de rechange et le déversa dans le réservoir. Sa femme et son fils restaient assis, bien tranquillement. Ils regardaient la mer. Ils écoutaient des grondements sourds, des chuchotements. D'immenses tapisseries de sable, de cailloux, d'algues vertes, d'écume, s'ouvraient comme des rideaux.

— N'est-elle pas bien jolie, la mer ? dit la femme.

— J'aime la mer, dit l'enfant.

— Nous pourrions peut-être pique-niquer ici, puisque nous y sommes.

L'homme scrutait avec des jumelles la presqu'île verte qui s'étendait devant eux.

— Nous ferions aussi bien. Les rails sont salement rouillés. En avant, la voie est coupée. Il me faudra sans doute un moment pour réparer les dégâts.

— Chaque fois que les rails seront cassés on fera pique-nique ! dit le petit garçon.

La femme essaya de lui sourire, puis se tourna vers l'homme avec une gravité attentive : Combien avons-nous parcouru aujourd'hui ?

— Moins de 150 kilomètres. » Les yeux dans ses jumelles l'homme continuait de scruter l'horizon. « À mon avis, d'ailleurs, c'est bien assez pour une journée. Si l'on veut aller trop vite, on n'a plus le temps de voir. Nous arriverons à

Monterey dans trois jours ; le lendemain nous pourrions être à Palo Alto, si tu en as envie.

La femme déroula le ruban, d'un jaune éclatant, qui maintenait sur ses cheveux dorés un grand chapeau de paille. Elle s'écarta du véhicule et resta debout, moite et défaillante. Ils roulaient si obstinément, depuis tant de jours monotones, sur le rail frémissant, que le mouvement de la voiture semblait coller à leur peau. Après cette halte soudaine, ils éprouvaient une impression d'anomalie, c'était comme des poupées de chiffon qu'on effiloche.

— Mangeons !

Le petit garçon descendit en courant vers la grève, avec le panier d'osier qui contenait le déjeuner.

La femme et l'enfant étaient déjà assis devant la nappe dépliée lorsque l'homme les rejoignit, vêtu de son complet de bureau, veste, cravate et chapeau, comme s'il s'attendait à trouver quelqu'un le long de la voie perdue. Tout en distribuant les sandwiches et en extrayant les pickles de leurs bocaux verts et frais de chez Mason, il se mit à desserrer sa cravate et à déboutonner son veston, sans cesser de jeter alentour des regards prudents, prêt à se reboutonner à la plus petite alerte.

— On est tout seuls, papa ? dit l'enfant, la bouche pleine.

— Oui.

— Personne d'autre ? Nulle part ?

— Personne.

— Et avant, il y avait des gens par ici ?

— Encore cette question ! Et d'ailleurs, il n'y a pas si longtemps ! Quelques petits mois à peine ! Tu te souviens parfaitement.

— Oui, presque. Mais quand j'essaie trop, je ne me souviens plus du tout. » L'enfant laissa couler entre ses doigts une poignée de sable. « Il y avait autant de gens que de grains de sable sur cette plage. Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ?

— Je ne sais pas, dit l'homme.

Et c'était la vérité.

Un matin, ils s'étaient réveillés et le monde était devenu désert. La corde à linge des voisins était toujours tendue,

chargée de sa lessive blanche qui séchait au vent, les voitures étincelaient devant les cottages ; mais on n'entendait pas d'au revoir, la ville ne bourdonnait plus des mille bruits de sa vie puissante, les téléphones ne s'affolaient plus, les enfants ne hurlaient plus dans la forêt vierge des tournesols.

Quelques heures à peine auparavant, au seuil de la nuit, il était assis près de sa femme, sur la véranda quand était passé le marchand de journaux avec l'édition du soir. Sans avoir même osé jeter un regard sur les titres, il avait dit : Je me demande jusqu'à quand Il pourra nous supporter ? Je me demande quel jour Il choisira pour effacer la page et nous souffler aux quatre vents, tous et toutes...

— Oui. Le monde est bien mal en point ! avait-elle répondu... plus mal de jour en jour ! Nous sommes de vrais imbéciles, tu ne crois pas ?

— Ce serait tellement agréable... – il alluma sa pipe et tira une bouffée – ... de se réveiller demain matin pour découvrir que les hommes ont disparu de la Terre et que le monde prend un nouveau départ !

Il restait assis, la pipe entre les dents, la tête renversée sur le dossier de sa chaise, tenant d'une main le journal qu'il n'avait pas déplié.

— Si, en appuyant sur un bouton, à la minute présente, tu pouvais faire qu'il en soit ainsi, le ferais-tu ?

— Je crois que oui. Oh ! Rien de brutal ! Ils disparaîtraient tous, comme par enchantement, de la surface du monde. Plus rien que la Mer, la Terre et ce qui pousse dans la terre, comme les fleurs et l'herbe, et les arbres fruitiers. Et les animaux aussi – bien sûr ! Tout resterait, sauf l'homme, qui chasse alors qu'il n'a pas faim, qui mange alors qu'il est rassasié, qui se conduit en canaille quand personne ne lui cherche noise.

— Mais nous, naturellement, nous resterions. Elle souriait paisiblement.

— Ce serait bien agréable ! dit-il d'un ton rêveur. Tout le temps devant nous ! L'été ! Les plus longues vacances de l'Histoire ! Le plus long pique-nique qu'on aurait jamais connu de mémoire d'homme ! Rien que toi, moi et Jim. Plus d'obligations sociales, plus de cartes postales à écrire aux

Jones ! Plus d'auto, même ! Je voudrais trouver une autre façon de voyager, une façon d'autrefois – Et en route ! Un grand panier plein de sandwiches, trois bouteilles de limonade, des provisions glanées ici et là, quand on en aurait besoin, dans les épiceries désertes des villages déserts, et devant soi le bel été, pour toujours...

Ils étaient demeurés encore longtemps assis sur la véranda, sans rien se dire ; le journal posé entre eux, toujours plié. Ce fut elle qui rompit enfin le silence :

— Ne nous sentirions-nous pas un peu *seuls* ?

Et c'est ainsi que le matin s'était levé sur un monde nouveau. Ils s'étaient éveillés aux bruits attendris d'une terre devenue une immense prairie ; les cités sombraient dans des murs d'herbes coupantes, de soucis, de marguerites, de volubilis.

Ils prirent leur situation nouvelle avec un calme remarquable – peut-être parce qu'ils habitaient depuis tant d'années dans cette Ville qu'ils n'aimaient pas, où ils avaient eu tant d'amis qui n'étaient pas de vrais amis, et vécu leur petite vie retranchés, isolés au sein de la grande ruche mécanisée.

L'époux se leva, marcha jusqu'à la fenêtre et regarda au-dehors, très calmement, comme on regarde le temps qu'il fait : Il n'y a plus personne ! Il lui suffisait, pour le deviner, de ne plus entendre les bruits du matin sur la ville.

Ils firent durer le petit déjeuner, car l'enfant dormait encore. Lorsqu'ils eurent fini, l'homme, se renversant en arrière sur sa chaise, dit enfin :

— Maintenant il va falloir que je décide ce que je dois faire.

— Ce que tu dois faire ? Mais... voyons... aller au bureau, naturellement.

— Toi, tu n'y crois pas encore ! Tu ne comprends pas que je ne partirai plus en trombe tous les matins à huit heures dix – que Jim ne retournera plus à l'école. L'école est finie, pour lui, pour moi, pour toi ! Plus de crayons, plus de livres ! Finis les coups d'œil impertinents du patron ! La cage est ouverte et nous ne reviendrons jamais à notre petit train-train stupide et abrutissant. Allons, viens !

Et il l'avait emmenée par les rues calmes et désertes de la ville, disant :

— Tu vois, ils ne sont pas morts. Ils sont... partis, c'est tout.

— Et dans les autres villes ?

Il entra dans une cabine publique, appela Chicago, puis New York, puis San Francisco – Silence – Silence – Silence.

— C'est bien ça, dit-il en raccrochant.

Et elle :

— Je me sens coupable. Eux partis, et nous ici ! Et... je me sens heureuse ! Pourquoi ? Je devrais être malheureuse.

— Malheureuse ? Mais ce n'est pas une tragédie ! On ne les a pas torturés, ils n'ont pas sauté, ils n'ont pas brûlé. Ils sont partis sans histoires, sans s'en rendre compte. Et désormais, nous ne devons plus rien à personne. Nous n'avons plus qu'une responsabilité, celle de notre bonheur. Encore trente années de bonheur, tu ne crois pas que ce serait bon à vivre ?

— Mais... alors, il faut que nous ayons d'autres enfants.

— Pour repeupler le monde ? » Il tourna la tête, lentement, calmement. « Non. Que Jim soit le dernier ! Qu'il grandisse et, plus tard, quand il sera parti, que les chevaux, et les vaches, et les écureuils des bois, et les araignées des jardins soient les maîtres du monde ! Ils prendront la suite. Et un jour, une espèce naîtra, qui saura allier le don naturel du bonheur avec le don naturel de la curiosité, construire des villes qui ne nous paraîtraient même pas des villes, et qui survivra. En attendant, remplissons le panier, réveillons Jim... et en route pour nos trente longues années de vacances, vite ! je te bats à la course !

Il sortit du petit wagonnet un lourd marteau et se mit en devoir de réparer les rails mangés de rouille ; il travailla solitaire une bonne demi-heure, tandis que la femme et le petit garçon couraient sur la grève. Ils rapportèrent des coquillages tout ruisselants – au moins une douzaine – et quelques jolis galets roses ; puis ils s'assirent un moment et la mère fit l'école à son fils, qui écrivait ses devoirs au crayon sur un bloc.

Quand le soleil fut au plus haut du ciel, l'homme descendit les retrouver. Il avait enlevé sa veste et sa cravate. Ils burent tous les trois une orangeade pétillante, en observant les petites

bulles qui montaient par milliers du fond des bouteilles. Tout était calme. Ils entendaient les vieux rails de fer chanter au soleil comme des diapasons. L'odeur du goudron chaud sur les traverses descendait jusqu'à eux, portée par le vent salé. L'homme tapotait une carte géographique à petits coups timides.

— Le mois prochain, en mai, nous irons à Sacramento ; après, nous remonterons sur Seattle. Ce serait bien d'y arriver vers le 1^{er} juillet. Juillet est un bon mois à Washington. Et quand le temps commencera à fraîchir, nous pourrons redescendre sur Yellowstone, à petites étapes – quelques kilomètres par jour, en s'arrêtant ici ou là, pour chasser ou pour pêcher...

Le petit garçon s'ennuyait. Il descendit plus près de la mer et se mit à jeter dans l'eau des petits morceaux de bois, qu'il allait chercher ensuite, en pataugeant, comme font les chiens.

L'homme poursuivait : « Nous serons à Tucson pour l'hiver. Il nous faudra une partie de la saison pour gagner la Floride – au printemps, nous remonterons la côte – en juin, ce sera peut-être New York. Dans deux ans, l'été à Chicago. Et qu'est-ce que tu dirais d'un hiver à Mexico dans trois ans ? Nos rails peuvent nous conduire partout, absolument partout. Et si nous rencontrons une fois un vieil embranchement du temps de ma grand-mère, que diable ! nous le prendrons pour voir où il nous mènera. Et ma foi, une année ou l'autre ! nous finirons bien par descendre le Mississippi en bateau – il y a si longtemps que j'en ai envie ! Nous avons assez de routes devant nous pour remplir le temps d'une vie – et c'est justement le temps d'une vie que je veux mettre à achever notre voyage.

Sa voix s'éteignit. Gauchement, il essaya de replier la carte mais, avant que ses doigts lui eussent obéi, une petite chose brillante tomba sur le papier ; elle roula et se perdit dans le sable en laissant une tache humide.

Un instant, la femme regarda le petit cercle sur le sable ; mais ses yeux se relevèrent presque aussitôt et sondèrent le visage de l'homme. Les yeux graves étaient trop brillants et, sur sa joue, elle vit une trace humide.

Elle eut un sursaut. Elle prit la main de l'homme et la garda serrée dans la sienne.

Lui, s'accrocha à cette main de toute sa force les yeux fermés et, lentement, d'une voix hachée, il dit :

— Si, après que nous nous serons endormis ce soir, pendant la nuit – Dieu sait comment – *tout* revenait, ce serait si bien !... toute la folie, tout le bruit, toute la haine, toutes les choses terribles, tous les cauchemars, les gosses stupides et les hommes méchants ! Tout le gâchis, la mesquinerie, le désordre, toute l'espérance, toute la misère, tout l'amour ! Ce serait si bien !

Elle attendit, puis hocha la tête, une seule fois. Alors, tous deux tressaillirent car l'enfant était là, entre eux, tenant dans la main une bouteille d'orangeade vide. Son visage était pâle. Il tendit sa main libre et toucha la joue de son père, là où une larme, unique, avait laissé sa trace.

— Toi ! oh papa ! Toi ! Toi non plus tu n'as personne avec qui jouer ?

La femme voulut parler. L'homme ébaucha un geste, comme pour prendre la main de l'enfant. Mais le petit garçon fit un bond en arrière :

— Oh ! les imbéciles ! les nigauds d'imbéciles ! Oh ! les pauvres crétins, les abrutis ! Il virevolta et, leur tournant le dos, descendit en courant vers la mer ; puis, campé face au large, il se mit à pleurer bruyamment.

La femme se leva pour le suivre, mais l'homme la retint :

— Non, laisse-le.

Ils se turent et sentirent tous deux le froid les envahir – car le petit garçon, tout en pleurant sur le bord du rivage s'était mis à écrire sur un morceau de papier. Il glissa le billet dans le goulot de sa bouteille d'orangeade, remplaça d'un grand coup de paume la capsule d'étain. La bouteille tournoya dans la main de l'enfant, décrivit un arc dans l'espace et retomba sur la mer.

— Qu'est-ce qu'il a écrit ? demanda la femme. Qu'a-t-il mis dans cette bouteille ?

Portée par le flot, la bouteille s'éloignait. L'enfant cessa de pleurer.

Après un long moment, il remonta la pente de la grève. Il s'arrêta devant ses parents et les regarda. Son visage n'était ni rayonnant ni sombre – ni vivant ni mort – ni décidé ni résigné. C'était un curieux mélange, le visage de quelqu'un qui a

simplement trouvé le moyen de s'arranger du moment présent, du temps qu'il fait – de ces gens qui sont là. Eux regardaient leur enfant, et, derrière lui, la baie où la bouteille chargée de son message griffonné scintillait au loin sur les vagues, déjà presque hors de vue.

Qu'a-t-il écrit ? pensait la femme. Ce que nous demandions ? Ce qu'il venait de nous entendre souhaiter – plutôt, dire, seulement ? Ou bien n'a-t-il écrit que pour lui seul ? A-t-il demandé que demain matin, en s'éveillant, il se retrouve seul dans un monde vidé, personne autour de lui, ni homme, ni femme, ni père, ni mère, aucune de ces sottes grandes personnes, avec leurs souhaits idiots... pour pouvoir grimper jusqu'à la voie, mettre la machine en route et partir – petit garçon solitaire – pour des voyages éternels, d'inépuisables pique-niques, dans les immensités sauvages ? Est-ce là ce qu'il a écrit sur sa petite lettre ? Ou bien...

Elle scruta les yeux sans couleur mais n'y lut pas de réponse ; elle n'osa rien demander.

Mais des ombres de mouettes passèrent et glissèrent sur leurs visages des ailes de fraîcheur.

Quelqu'un dit : « Il est temps de partir !

Ils reportèrent le panier d'osier sur le wagonnet. La femme remit son grand chapeau de paille, dont elle noua solidement les beaux rubans jaunes ; on installa le seau du petit garçon, rempli de coquillages, sur le plancher de la voiture ; puis l'homme remit sa cravate, son gilet, son veston, son chapeau – et ils s'assirent sur les banquettes, les yeux tournés vers la mer où la petite lueur de la bouteille messagère clignotait encore à l'horizon.

— Est-ce qu'il suffit de demander ? dit le petit garçon. Un souhait, ça peut réussir ?

— Quelquefois... trop bien.

— Ça dépend de ce qu'on demande.

L'enfant, les yeux perdus au loin, hocha la tête. Ils regardèrent derrière eux, vers le pays d'où ils étaient venus – puis, devant eux, vers le pays où ils allaient.

— Au revoir, endroit, dit le petit garçon en agitant la main.

La machine roula sur la voie rouillée. Son tintement de ferraille alla diminuant. L'homme, la femme, l'enfant ne furent plus que trois points au flanc des collines.

Le rail vibra faiblement pendant deux minutes, et ce fut fini. Une écaille de rouille tomba sur les cailloux. Une fleur se balançait sur sa tige.

La mer faisait un grand bruit.

Le petit tambour de Shiloh

Maintes fois, dans la nuit d'avril, des fleurs tombèrent des arbres du verger et se posèrent avec un petit bruit léger sur la peau blanche du tambour. À minuit un noyau de pêche épargné par l'hiver et resté miraculeusement suspendu à sa branche, fut décroché par l'aile d'un oiseau ; tel un signal d'alarme, il fit sursauter l'enfant qui se leva d'un bond. En silence, il écouta refluer le tumulte de son cœur, de son crâne, jusqu'au fond de sa poitrine.

Il tourna alors son tambour et le posa sur le flanc : chaque fois qu'il ouvrait les yeux, il voyait la grosse face lunaire qui l'observait avec curiosité.

Qu'il veillât, qu'il reposât, l'enfant gardait le même visage solennel ; et c'était bien aussi pour un enfant une nuit solennelle – il venait d'avoir quatorze ans – cette nuit passée dans la prairie aux pêcheurs d'Owl Creek, à cent pas de l'église de Shiloh.

— Trente et un, trente-deux, trente-trois...

Comme il n'y voyait goutte, il cessa de compter.

Derrière les trente-trois ombres familières, quarante mille hommes, épuisés par l'angoisse de l'attente, incapables de dormir et de rêver comme les héros de batailles encore à venir, gisaient, revêtus de leurs uniformes, dans un désordre extravagant. Encore un mile plus loin, une autre armée s'égayait dans la campagne, ralentissant sa marche, follement incertaine de ce qu'il lui faudrait faire quand l'heure serait venue – un cri de guerre, un saut dans l'inconnu, un plongeon aveugle, c'était toute sa stratégie ; sa sauvage jeunesse, c'était toute sa sauvegarde.

De temps en temps l'enfant entendait se lever un grand souffle de vent et l'air frémissait avec douceur. Mais le petit tambour savait ce que c'était ; c'était l'armée d'ici et l'armée de là-bas, chacune chuchotant son monologue dans la nuit. Des hommes se parlaient entre eux, d'autres se parlaient à eux-

mêmes, et tous à voix si tranquille qu'on eût dit un élément naturel que la terre en marchant vers l'aube aurait fait surgir du sud – ou bien du nord.

Ce que les hommes disaient tout bas, l'enfant pouvait seulement le deviner. Je suis le seul, moi, je suis le seul de tous qui ne va pas mourir. J'en sortirai vivant, moi. Je rentrerai chez nous. La fanfare jouera, et je serai là pour l'entendre.

Oui, se disait l'enfant, pour eux tout cela est bel et bon. Pour eux, donner ou recevoir revient au même.

Car, auprès des jeunes hommes aux corps affalés, rassemblés par la nuit comme des gerbes autour des feux de camp, il y avait les membres d'acier de leurs armes, jetées comme eux pêle-mêle sur la terre, les baïonnettes au canon des fusils, qui ressemblaient aux foudres d'un dieu perdus sur l'herbe du verger.

Moi, se disait l'enfant, je n'ai qu'un tambour et deux baguettes – et pas de bouclier.

Cette nuit-là, il n'y avait pas de jeune soldat qui ne forgeât, ne rivât, ne sculptât de sa foi le bouclier qu'il allait emporter à son premier assaut. Il entraînait dans cette composition un sentiment ancien, pourtant passionné et intact de dévotion familiale, un patriotisme d'imagerie, une certitude d'immortalité presque insolente, raffermis par la pierre de touche de ces réalités très positives, la poudre, les baguettes de fusil, la grenaille et la pierre à fusil. Privé de ces derniers atouts, le petit tambour avait l'impression que sa famille était en train de disparaître, de s'enfoncer très loin dans la nuit, comme emportée à tout jamais par ces grands feux dévastateurs qui incendient les prairies, le laissant seul avec son tambour plus dangereux qu'un jouet dans la partie qui allait se jouer le lendemain, ou un autre jour, et qui viendrait bien trop vite.

Le petit tambour se coucha sur le côté. Un papillon de nuit vola contre son visage – non, c'était une fleur de pêcher. Une fleur de pêcher se posa sur sa joue ; c'était un papillon. Rien ne restait en place. Rien n'avait de nom. Rien n'était plus comme avant.

S'il restait étendu parfaitement tranquille, peut-être quand viendrait l'aube, retrouvant leur bravoure au fond de leurs

képis, les soldats repartiraient-ils, emportant avec eux la guerre. Peut-être s'en iraient-ils sans remarquer leur petit tambour, pelotonné contre la terre, pas plus gros qu'un jouet.

— Bon Dieu de Bon Dieu, dit une voix.

L'enfant ferma les yeux, comme pour se cacher au fond de lui-même, mais il était trop tard. L'ombre d'un homme qui rôdait dans la nuit, venait de se dresser au-dessus de lui.

— Ma parole, dit l'ombre à voix basse, voilà donc un soldat qui pleure *avant* la bataille. C'est bien, c'est bien. Console-toi, petit, il ne sera plus temps de pleurer quand tout sera commencé.

L'ombre allait poursuivre son chemin quand l'enfant apeuré heurta le tambour de son coude. Au bruit qu'il fit, l'homme au-dessus de lui, dressa l'oreille et s'arrêta. L'enfant sentit qu'il se penchait lentement sur lui ; il devinait son regard. Il comprit aussi qu'une main était descendue des profondeurs de la nuit, car il y eut un petit coup frappé sur la peau d'âne et des ongles glissèrent sur la joue de l'enfant tandis qu'une haleine d'homme lui soufflait au visage.

— Ma parole, c'est notre petit tambour ?

L'enfant hocha la tête, ignorant si l'homme pouvait le voir.

— C'est *vous* ?

— On le dit, on le dit. L'homme se pencha encore plus près de l'enfant et ses genoux craquèrent.

Il sentait ce que devraient sentir tous les pères : la sueur salée, le tabac au gingembre, le cheval et les bottes de cuir, et la terre sur laquelle il marchait. Il avait des yeux, des yeux ! Non, pas des yeux, mais des boutons de cuivre qui observaient l'enfant avec une lueur plus subtile que celle des reflets.

Il ne pouvait être que le général, et il l'était.

— Quel est ton nom mon garçon ?

— Joby, chuchota l'enfant en essayant de se mettre debout.

— C'est bien, Joby, ne bouge pas. » Une main se posa doucement sur sa poitrine et l'enfant se détendit. « Cela fait combien de temps que tu es avec nous, Joby ?

— Trois semaines, mon général.

— Évadé du toit paternel, Joby, ou engagé dans les formes ?

Silence.

— Question stupide, fait le général. Tu te sers d'un rasoir, mon garçon ? Encore plus stupide. Il n'y a qu'à regarder ces joues, fraîches, tombées de cet arbre. Les autres, ici, ne sont pas beaucoup plus vieux, tu sais. Des bleus, de damnés blancs-becs tous tant que vous êtes. Tu te sens prêt pour demain ? ou après-demain, dis, Joby ?

— Oui, je crois, mon général.

— Tu as envie de pleurer encore un coup. Allons, vas-y. J'ai fait comme toi la nuit passée, Joby.

— *Vous*, mon général ?

— Parole d'honneur. Je pensais à tout ce qui nous attend. Chaque parti se figure que l'adversaire se contentera d'abandonner, et sans tarder, et que la guerre sera terminée dans quelques semaines et qu'on s'en retournera chacun chez soi. Vois-tu, Joby, ce n'est pas ainsi que les choses vont se passer, et c'est peut-être pour ça que je pleurais.

— Oui, mon général.

Il faut qu'à ce moment le général ait sorti un cigare, car l'obscurité fut envahie soudain par l'odeur indienne de tabac mâché ; avant de le fumer le général mâchait son cigare en pensant à ce qu'il allait dire.

— Il va y avoir des heures de folie, Joby. Les deux partis ensemble se montent à environ cent mille hommes, et pas un sur ce nombre qui soit capable de déloger un moineau de sa branche et de distinguer l'ombre d'un cheval de celle d'un boulet de canon. Allons, debout, la poitrine nue, offre-toi pour cible, dis merci et rassieds-toi ! voilà pour chacun de nous, voilà pour eux ! Si nous étions sages, nous ferions demi-tour et nous irions nous entraîner quatre mois durant, et s'ils étaient sages, ils en feraient autant. Mais non ! nous tenons à prendre notre accès de fièvre printanière pour l'ardeur du désir, à utiliser notre soufre pour nos canons au lieu de nous en servir pour la mélasse comme cela devrait être ; nous nous préparons à devenir des héros, à vivre dans l'éternité. Je les vois tous, ils approuvent, ils hochent la tête, tous tant qu'ils sont. Mais c'est un mal, petit, c'est une erreur comme une tête mal posée sur les épaules, comme un homme qui traverserait la vie à reculons. Si un de leurs généraux galeux décide d'envoyer ses gars pique-

niquer sur nos pelouses, il y aura un double massacre. Plus d'innocents seront abattus par l'opération, par pur enthousiasme cherokee qu'on n'en a jamais abattu jusqu'à ce jour. Il y a quelques heures à peine les eaux d'Owl Creek étaient peuplées de joyeux garçons qui s'ébrouaient au soleil de midi. J'ai peur qu'elles les retrouvent, qu'elles les reprennent demain au crépuscule, qu'elles les emportent comme des bouchons pour un quelconque voyage, sans se soucier de l'endroit où les mènera la marée.

Le général se tut et se mit à préparer dans l'obscurité un petit bûcher de feuilles mortes et de brindilles ; on aurait pu s'attendre à tout instant à ce qu'il y mît le feu pour reconnaître sa route afin de mieux traverser les journées à venir. Car alors le soleil cacherait peut-être sa face devant ce qui se passerait ici, et là-bas, un peu plus loin.

L'enfant regardait la main remuer les feuilles. Il entrouvrit les lèvres pour parler, mais ne dit rien. Le général entendit le souffle de l'enfant et ce fut lui qui parla.

— Pourquoi je te raconte tout cela ?... C'est ce que tu voulais me demander, hein ? eh bien, quand il y a quelque part des chevaux sauvages auxquels on a lâché la bride, il faut bien ramener l'ordre dans cette bande déchaînée. Tous ces garçons qui ont encore du lait sur le museau, ils ne savent pas ce que je sais, Joby, je ne peux pas le leur dire de but en blanc : les hommes meurent pour de bon à la guerre. Chacun d'eux est sa propre armée. Il faut que d'eux tous je fasse *une* armée unique. Et pour ça, petit, j'ai besoin de toi.

— De moi ! Les lèvres de l'enfant frémirent à peine.

— Vois-tu, petit, tu es le cœur de l'armée. Pense à ça. Tu es le cœur de l'armée, Joby. Maintenant écoute-moi bien.

Et Joby, toujours étendu, écouta le général.

Et le général poursuivit.

Si demain, Joby battait son tambour avec mollesse, le cœur des hommes s'engourdirait aussi. Ils traîneraient sur le bord des routes. Ils s'endormiraient dans les champs, appuyés à leurs fusils. Ils s'endormiraient pour toujours, le cœur engourdi d'abord par leur petit tambour, et puis ils seraient arrêtés par les balles ennemies.

Mais s'il battait un rythme clair, solide, toujours plus animé, alors leurs genoux les porteraient, comme une vague de l'Océan jusqu'au sommet de la colline. Avait-il jamais vu l'Océan ? Les vagues roulant sur le sable des plages comme une charge de cavalerie à la belle ordonnance ? Oui. C'était cela qu'il voulait, c'était cela dont il avait besoin. Joby était, à la fois sa main droite, et sa main gauche. Lui, il donnait les ordres, mais c'était Joby qui réglait la cadence !

Genou droit, pied droit, genou gauche, pied gauche. L'un après l'autre, bien alertes, bien en mesure ; que le sang monte dans les corps, que les visages se fassent fiers, les échine raides, les mâchoires énergiques, les dents serrées. Que s'allument les yeux, que les narines palpitent, que les mains se raidissent. Tu revêts leur corps d'une armure d'acier, petit tambour, puisque le sang qui flambe maintenant dans leurs veines leur fait croire qu'ils sont revêtus d'acier. Garde-leur cette cadence, tiens la cadence. Que leur marche soit tranquille et sûre, ferme, infatigable. Ainsi, même s'ils sont touchés par les balles, leurs blessures ouvertes dans le sang brûlant, dans le sang que tu enflammes, ces blessures les feront moins souffrir. Si leur sang ne recevait cette chaleur nouvelle, cette guerre serait pire qu'un carnage, une souffrance dont on n'oserait pas même parler.

Le général parla, parla, puis il se tut et laissa son souffle se détendre. Au bout d'un moment il ajouta.

— Voilà donc ta besogne. T'en acquitteras-tu dignement, mon garçon ? sais-tu bien que c'est toi le général de l'armée quand le général reste en arrière ?

L'enfant acquiesça d'un signe de tête.

— Tu les conduiras à ma place ? jusqu'au bout ?

— Oui, mon général.

— C'est bien. Et si Dieu veut, dans bien des nuits, dans bien des années, quand tu seras aussi vieux que moi, ou bien plus vieux encore, et qu'on te demandera ce que tu faisais en ces années terribles, tu répondras – mi-modestie, mi-orgueil – j'étais tambour à la bataille d'Owl Creek, ou du Tennessee, ou de tout autre nom qu'on lui donnera – ce sera peut-être celui de cette église qui est là-bas : j'étais tambour à Shiloh. Par Dieu, cela sonne d'un air qui plairait à M. Longfellow : j'étais le petit

tambour de Shiloh. Et tous ceux qui entendront ces mots te connaîtront mon garçon, ils sauront ce que tu pensais pendant cette nuit, et ce que tu penseras demain, ou après-demain quand nous devons nous lever et nous *mettre en route* !

Le général se redressa.

— Eh bien donc, Dieu te bénisse, mon garçon, et bonne nuit.

— Bonne nuit, mon général.

Tabac, boutons de cuivre, sueur salée, cuir et cirage de bottes, l'homme s'éloigna à travers l'herbe.

Pendant un moment, Joby, les yeux écarquillés, essaya de découvrir de quel côté l'homme avait disparu – mais en vain.

Il avala sa salive. Il se frotta les yeux. Il s'éclaircit la gorge, et pour finir, très lentement, d'une main ferme il tourna le tambour de façon qu'il regardât de nouveau vers le ciel.

Il se coucha tout contre lui, et l'entoura de son bras, tout pénétré de sa résonance, de son contact, du tonnerre silencieux qui sommeillait sous la peau blanche – pendant que tout au long de cette nuit d'avril 1862, auprès du fleuve Tennessee, non loin d'Owl Creek, à quelques pas de l'église de Shiloh, des fleurs de pêcher tombaient sur le tambour.

*« Jeunes Amis, faites pousser des
champignons dans votre cave »*

Hugh Fortnum s'éveilla au branle-bas du samedi ; allongé, les yeux fermés, il en savourait chaque bruit tour à tour. En bas, le grésillement du bacon dans la petite poêle ; aujourd'hui Cynthia ne le réveillait pas avec des cris, comme les autres jours, mais avec d'appétissants petits plats. De l'autre côté du vestibule, Tom, qui prenait incontestablement une douche. Plus loin, dans la lumière du jardin, constellée de bourdons et de libellules, quelle était donc cette voix, qui déjà s'affairait à maudire le temps ? Celle de M^{rs} Goodbody ? Mais oui. M^{rs} Goodbody, la Géante chrétienne – un mètre quatre-vingts sous la toise, la fabuleuse jardinière, la diététicienne octogénaire, le philosophe de la ville.

Il se leva, ouvrit les volets et, se penchant au-dehors, il l'entendit crier :

— Tiens ! Attrape ça ! et voilà pour ton compte ! Ah mais !

— Heureux samedi, M^{rs} Goodbody.

La vieille disparaissait dans des nuages d'insecticide qu'elle faisait jaillir d'une énorme seringue.

— Sornettes ! rugit-elle. Avec ces pestes, ces vermines qu'on ne peut pas les quitter d'un œil.

— À qui en avez-vous ce matin, M^{rs} Goodbody ?

— Ouais ! Je n'ai pas envie de crier ça pour les pies jacasses, mais...

Elle jeta autour d'elle un regard soupçonneux :

— Que penseriez-vous, si je vous disais que c'est moi qui suis la première ligne de défense dans l'affaire des soucoupes volantes ?

— À la bonne heure, M^{rs} Goodbody. Désormais il y aura tous les ans des fusées qui se promèneront entre les mondes.

— Il y en a déjà.

Elle visa le pied de la haie de la pointe de sa seringue et poussa le piston.

— Là ! Attrapez-moi ça.

M^r Fortnum se retira de la fenêtre ouverte sur le clair matin, peut-être d'un peu moins joyeuse humeur que n'en témoignait sa première réplique. La pauvre dame ! Jusqu'à ce jour fine fleur de la raison ! Que lui était-il arrivé ? Le grand âge, peut-être ?

On sonna à la porte d'entrée.

M^r Fortnum enfila sa robe de chambre et se précipita dans l'escalier. Il arrivait à mi-étage lorsqu'il entendit une voix qui disait : « Colis exprès, M^r Fortnum. » Devant la porte, Cynthia se retournait, un petit paquet à la main.

— Colis exprès, par avion, pour ton fils.

Tom dégringolait les marches, tel un mille-pattes.

— Victoire ! C'est sûrement les serres de Grand Bayou.

— Je voudrais bien m'exciter autant sur le courrier de tous les jours, observa Fortnum père. Mais ce n'est pas tous les jours !

Avec frénésie, Tom fit sauter la ficelle et déchiqueta l'emballage.

— Tu ne lis donc pas la dernière page du *Petit Mécabo* ? Eh bien ! Les voilà !

Chacun jeta un œil curieux à l'intérieur de la petite boîte ouverte.

— Les voilà donc ! Mais... qui ?

— *Le Mammoth-des-clairières, espèce sylvatique, pousse garantie, une mine d'or dans votre cave ! Mes champignons !*

— Ah ! mais bien sûr ! bien sûr ! s'écria Fortnum. Où donc avais-je la tête ?

Cynthia jeta un coup d'œil oblique sur le trésor.

— Ces minuscules petites miettes ?

— *Pousse fabuleuse en vingt-quatre heures.* » Tom citait de mémoire. « *Semez-les dans votre cave.*

— Après tout, reconnut-elle, j'aime mieux ça que les grenouilles et les serpents verts.

— Tu peux le dire !

Tom s'apprêtait à sortir au pas de course.

— Hé Tom ! dit Fortnum d'une voix peu sévère.

Tom s'arrêta devant la porte de la cave.

— Tom ! la prochaine fois, le courrier de tout le monde ferait aussi bien l'affaire.

— Ma foi ! parole d'homme ! Ils ont dû faire erreur ; ils m'ont pris pour un richard – poste aérienne – colis express... Qui d'autre peut s'offrir ça ? Dites-moi un peu ?

On entendit claquer la porte de la cave.

Fortnum, assez surpris, examina un instant l'emballage, puis le jeta dans une corbeille à papier. Après quoi il se dirigea vers la cuisine et ouvrit en passant la porte de la cave.

Tom était agenouillé sur le sol et s'affairait déjà à creuser la terre battue au moyen d'un petit râteau.

Fortnum sentit à ses côtés la présence de sa femme. Elle retenait son souffle, le regard plongé dans la pénombre humide.

— J'espère au moins que ce sont des champignons normaux – pas du... poison !

Fortnum se mit à rire.

— Bonne moisson, le fermier !

Tom leva les yeux et fit un signe de la main. Fortnum referma la porte, prit son épouse par le bras et l'entraîna vers la cuisine – le cœur content.

Peu avant midi, Fortnum, qui se rendait en voiture au marché voisin, aperçut Willis, un camarade du Rotary – professeur de biologie au lycée de la ville – qui, depuis le trottoir, lui faisait de grands signes éperdus. Fortnum freina et ouvrit la portière.

— Hé ! Roger ! Je t'embarque ?

Willis ne se le fit pas dire deux fois ; il sauta dans la voiture et claqua la portière.

— C'est la Providence qui t'envoie. Voilà des jours et des jours que j'ai besoin de te voir. Pour l'amour du ciel veux-tu bien faire le psychiatre pendant cinq minutes ?

La voiture roulait doucement. Fortnum considéra un instant son ami, puis :

— Pour l'amour du ciel je le veux bien. Vas-y.

Willis se rejeta en arrière et entreprit l'inspection des dix ongles de ses deux mains.

— Roulons encore un petit instant. Là ! C'est bon. Voici donc ce que j'avais besoin de te dire : « Écoute... il y a quelque chose qui ne va plus dans le monde.

Fortnum rit gentiment :

— Est-ce bien nouveau ?

— Non... non ! Ce que je veux dire... il se passe quelque chose d'étrange, quelque chose qu'on ne peut pas voir...

— Mrs Goodbody, dit Fortnum – se parlant à lui-même – et il freina.

— Mrs Goodbody ?

— Ce matin, elle m'a fait une sortie sur les soucoupes volantes.

— Non. » Willis se mordit nerveusement l'articulation de l'index. « Cela n'a aucun rapport avec les soucoupes, du moins je l'imagine. Dis-moi, qu'est-ce que c'est exactement que l'intuition ?

— Eh bien, disons la prise de conscience de quelque chose qui est resté longtemps subconscient. Mais ne va pas citer ton psychologue amateur ! Il rit de nouveau.

— Parfait ! C'est parfait ! » Willis se tourna, le visage animé, et se campa plus droit sur la banquette. « C'est bien cela ! Pendant longtemps les choses s'accumulent, n'est-ce pas ? Et puis, tout d'un coup, tu as envie de cracher, mais tu n'as pas senti ta salive remplir petit à petit ta bouche ! Tu découvres que tu as les mains sales, mais tu ne sais pas comment elles se sont salies. Jour après jour la crasse tombe sur toi, et tu ne t'en rends pas compte, mais quand tu en as ramassé une couche assez épaisse – alors – tu la vois et tu l'appelles par son nom. Voilà, quant à moi, ce que j'appelle l'intuition.

— Alors ? Quelle espèce de crasse est donc tombée sur moi ?

— Un météore dans le ciel de la nuit ? Le temps bizarre d'un petit matin, juste avant l'aube ? Je ne sais pas. Certaines couleurs – certaines odeurs – la façon dont la maison craque à 3 heures du matin ? Des picotements sur mon bras ? Tout ce que je sais, c'est que la maudite crasse s'est accumulée sur moi. Soudain je le découvre.

— Oh ! fait Fortnum d'une voix troublée, mais qu'est-ce donc au juste que tu découvres ?

Willis regardait ses mains posées sur ses genoux :

— J'ai peur. Je n'ai plus peur. Et puis j'ai peur, encore... au beau milieu du jour. Le docteur a vérifié ma machine – je me porte comme un charme. Pas de problèmes familiaux. Joe est un gentil petit garçon et un bon fils. Dorothy ? Dorothy est remarquable ! Auprès d'elle je ne crains pas de vieillir ni de mourir !

— Homme heureux !

— L'homme heureux a perdu l'usage de la chance. Je crève de peur, tu m'entends ? J'ai peur, pour moi, pour ma famille – en ce moment même pour toi !

— Pour moi ?

Ils s'étaient arrêtés au bord d'un terrain vague qui avoisinait le marché. Il y eut un instant de grand silence. Fortnum se tourna pour observer son ami. La voix de Willis lui avait glacé les veines.

— J'ai peur pour tout le monde, reprit Willis. Pour tes amis et pour les miens, pour les amis de mes amis – pour tous les autres, à perte de vue. C'est un peu bête, dis ?

Willis ouvrit la portière, descendit de la voiture et se retourna vers Fortnum avec un regard insistant.

Fortnum eut l'impression qu'il avait encore quelque chose à lui dire.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut faire ?

Willis leva les yeux vers le soleil brûlant qui aveuglait le ciel et dit lentement :

— Rester sur le qui-vive ! Pendant quelques jours, surveiller tout ce qui se passe.

— Tout ?

— Nous ne faisons pas usage de la moitié des dons que Dieu nous accorde. Nous perdons les neuf dixièmes de notre temps. Il nous faut entendre davantage, toucher davantage, sentir davantage, goûter davantage. Il y a peut-être quelque chose d'anormal dans la façon dont le vent fait ondoyer les herbes de ce terrain – ou bien dans la façon dont le soleil s'est penché là-haut sur les fils téléphoniques – ou dans le chant des cigales qui se cachent dans les ormes. Si nous pouvions seulement faire une pause, regarder, écouter, – pendant quelques jours, quelques

nuits – et comparer nos impressions... Mais dis-moi donc de me taire !

— Pourquoi ? Ce n'était pas mal du tout, fit Fortnum, forçant la désinvolture. Donc, j'ouvrirai l'œil. Mais comment reconnaîtrai-je ce qu'il faut voir, si jamais je le vois ?

Willis posa sur lui un profond regard, pétri de sincérité, et lui répondit tranquillement :

— Tu le reconnaîtras. Il faut que tu le reconnaises. Sinon nous sommes perdus, tous tant que nous sommes.

Fortnum referma la portière, ne sachant plus que dire. Il sentit la rougeur de la confusion lui monter au visage. Willis s'en rendit compte.

— Hugh ! Tu crois... que je suis déboussolé, dis ?

— Absurde ! s'écria Fortnum avec trop d'empressement. Je crois simplement que tu es un peu nerveux. Tu devrais prendre une semaine de repos.

Willis hocha la tête :

— Je te verrai lundi soir ?

— Quand tu voudras, Roger. Passe toujours, au hasard.

— Je l'espère bien, Hugh ! Oui, je l'espère sincèrement !

Willis avait déjà tourné les talons. À travers le terrain aux herbes brûlées, il marchait à grands pas vers l'entrée du marché. Fortnum le regarda s'éloigner et, soudain, il n'eut plus envie de bouger. Il se rendit compte qu'il aspirait l'air plus lentement, plus profondément ; il pesait le silence. Il passa la langue sur ses lèvres et découvrit leur goût de sel. Il regarda sa main, posée sur la portière ; le soleil y allumait de petits poils blonds. Sur le terrain désert et immobile, le vent faisait une promenade secrète. Il se pencha pour regarder le soleil, dont l'œil fixe répondit au sien en lui dardant un coup de lance fabuleux. Fortnum rentra brusquement la tête, poussa d'abord un grand soupir, puis éclata d'un rire sonore – après quoi il mit sa voiture en marche et s'éloigna.

Le verre de citronnade était frais et délicieusement paré de buée.

La glace chantait à l'intérieur du verre. La citronnade n'était ni trop acide, ni trop sucrée, mais exactement au point que le souhaitait son palais.

Les yeux clos, renversé dans sa berceuse d'osier qu'il avait poussée sur le péristyle – c'était la fin du jour – il savourait le rafraîchissement à petites gorgées. Les grillons grésillaient dans l'herbe de la pelouse.

Cynthia, qui lui faisait vis-à-vis, lui jetait des regards anxieux tout en tricotant ; il se sentait observé.

— Qu'est-ce que tu complotes ? dit-elle enfin.

— Cynthia, est-ce que ton intuition est en ordre de marche ? – Fait-il un temps à tremblement de terre ? – Faut-il nous préparer à être engloutis ? – Va-t-on déclarer la guerre ? – Ou bien serait-ce seulement que la rouille va faire périr notre pied-d'alouette ?

— Pas si vite. Laisse-moi décrocher mon trépied.

Il ouvrit les yeux pour voir Cynthia, à son tour, fermer les siens, et, les mains sur les genoux, se transformer en statue de pierre, puis, elle hocha la tête et sourit.

— Non. Ni guerre ni déluge. Pas même une tache de rouille. Pourquoi ?

— Aujourd'hui j'ai rencontré une volée d'oiseaux de malheur... en tout cas deux et...

La porte de la maison s'ouvrit brusquement. Fortnum sursauta, comme s'il avait reçu un coup :

— Qu'est-ce que c'est ?

Tom, les bras chargés d'une grande clayette de bois, fit irruption sur la véranda.

— Oh ! pardon... Ça ne va pas, petit père ?

— Non ! Rien ! » Fortnum se leva de son fauteuil. Il éprouvait le besoin de faire jouer ses muscles. « C'est ta récolte ?

Tom s'avança fièrement.

— Une partie seulement ! Quel succès, mes amis ! En moins de sept heures, copieusement arrosées, voyez ce que ces diablesses de petites pelures sont devenues.

Il posa la clayette sur la table, entre père et mère.

Tom disait vrai, la récolte était abondante. Des centaines de petits champignons d'un brun grisâtre perçaient la terre humide.

— Dieu me damne ! dit Fortnum les yeux écarquillés. Cynthia avança la main pour toucher la clayette, puis la retira avec une sorte de vague dégoût.

— Je n'aime guère jouer les rabat-joie et cependant... Il n'est pas possible que ce soit autre chose que des champignons inoffensifs, n'est-ce pas ?

Tom regarda sa mère comme si elle l'avait insulté.

— Qu'est-ce que tu imagines ? Que je vais te donner à manger de la moisissure empoisonnée ?

— Tout juste ! fit vivement Cynthia. Comment fais-tu donc pour les reconnaître ?

— Je les mange. Si je résiste, c'est que l'espèce est bonne. Si je tombe raide, alors...

Tom partit d'un gros rire qui amusa son père, mais n'obtint de sa mère qu'une maigre grimace. Elle appuya la tête au dossier de son fauteuil.

— Ces... champignons ne me plaisent pas, dit-elle.

— Oh ! Misère de misère ! » Tom saisit la clayette avec un geste de colère. « Ici, on encourage gratis. Qu'est-ce que vous attendez pour patronner un établissement de douches froides ?

Il s'éloigna, traînant les pieds d'un air découragé.

— Tom ! appela Fortnum.

— Laisse tomber ! Je sais bien qu'on ne fait confiance qu'aux vieilles barbes. J'abandonne.

Fortnum suivit le gamin. Comme il pénétrait dans la maison, clayette, terre, champignons dévalèrent pêle-mêle l'escalier qui descendait à la cave. Tom claqua la porte de son antre et s'enfuit dans le jardin.

Fortnum revint vers sa femme ; elle semblait désolée et détourna les yeux.

— Je regrette, dit-elle, je ne sais ce qui m'a forcée de parler ainsi à Tom. Il le fallait. Je...

Le téléphone sonna. Fortnum alla décrocher l'appareil et l'apporta sur la véranda.

— Hugh ? » C'était la voix de Dorothy Willis, mais une voix vieillie, apeurée. « Hugh, Roger n'est pas chez vous, n'est-ce pas ?

— Dorothy ? Non, non, il n'est pas ici.

— Il est parti. Ses vêtements ne sont plus dans la penderie.

Elle se mit à pleurer.

— Ne lâchez pas, Dorothy. J'arrive à l'instant.

— Il faut m'aider, Hugh ! gémit-elle. Il faut m'aider... Il lui est arrivé quelque chose, je le sais. Sans votre aide, Hugh, nous ne le reverrons plus jamais vivant.

Il raccrocha très lentement le récepteur, où la petite voix prisonnière continuait de sangloter. La musique nocturne des cricris, soudain, lui parut assourdissante. Il sentit, l'un après l'autre, ses cheveux ras se dresser sur sa nuque.

Il essaya de ne pas y croire. « Voyons, c'est impossible ! C'est absurde ! Les cheveux ne peuvent pas faire ça ! Pas dans la vie réelle ! »

Pourtant, l'un après l'autre, avec un picotement léger, ses cheveux se dressaient sur sa nuque.

Les cintres de la penderie glissèrent en cliquetant sur leur tringle métallique. C'était vrai. Il ne restait plus un seul vêtement. Fortnum se retourna vers Dorothy Willis et Joe, son fils, qui se tenaient debout derrière lui.

— Je passais, dit Joe, j'ai vu la penderie vide, toutes les affaires de papa avaient disparu !

— Tout allait si bien, continua Dorothy. Pour nous la vie était merveilleuse. Je ne comprends pas. Oh ! non ! Non ! Je ne comprendrai jamais !

Elle porta ses mains contre son visage et se remit à pleurer.

Fortnum sortit de la penderie.

— Vous ne l'avez pas entendu dire qu'il allait partir ?

— On faisait une partie de catch devant la maison, dit Joe. Papa a dit qu'il devait rentrer une petite minute. J'ai fait un tour et, quand je suis revenu... plus personne !

— Il a dû faire sa valise en toute hâte et partir à pied. Sinon nous aurions entendu un taxi s'arrêter.

Ils traversèrent le vestibule.

— Je vais me renseigner à la gare et à l'aéroport. » Fortnum chercha ses mots. « Dorothy... il n'y a jamais rien eu dans la vie de Roger ?

— Non ! Ce n'est pas un accès de démence. » Elle hésita. « J'ai l'impression, je ne sais pourquoi, qu'il a été enlevé.

Fortnum fit un signe de dénégation.

— Il est bien improbable qu'il ait fait sa valise, qu'il ait quitté la maison, à pied, pour marcher à la rencontre de ses ravisseurs !

Dorothy ouvrit la porte comme pour inviter le vent de la nuit à envahir sa maison ; elle se retourna et, plongeant son regard vers les pièces ouvertes, elle dit d'une voix absente :

— Non. Ils sont entrés dans la maison – et qui sait comment ? C'est là – c'est sous nos yeux qu'ils l'ont emporté !

Puis elle dit encore :

— Il est arrivé une chose terrible !

Sur le seuil, Fortnum retrouva la nuit peuplée de grillons et d'arbres bruissants. « *Les oiseaux de malheur jettent leurs prophéties. Mrs Goodbody, Roger, maintenant la femme de Roger. Oui, quelque chose de terrible est arrivé. Mais quelle chose ? Oh mon Dieu ! Mais comment ?* » Son regard passa de la mère à l'enfant. Le petit Joe, qui battait des paupières pour retenir ses larmes, se détourna, traversa lentement le vestibule et s'arrêta devant une porte dont il se mit à taquiner le bouton d'une main distraite ; c'était la porte de la cave.

Fortnum sentit ses paupières se contracter, ses pupilles se rétrécir, comme pour saisir avec netteté une image dont il importait de ne pas perdre le souvenir. Joe poussa la porte de la cave, descendit quelques marches. Et disparut.

La porte se referma toute seule.

Fortnum allait parler, mais il sentit la main de Dorothy prendre la sienne. C'est elle qu'il lui fallait regarder.

— Je vous en prie, dit-elle. Trouvez-le, pour moi.

Il posa un baiser sur sa joue.

— ... Si c'est humainement possible, Dorothy.

Si c'est humainement possible ! Grand Dieu ! Pourquoi avoir choisi ces mots ?

Il disparut dans la nuit d'été.

Un hoquet – un chuintement – un hoquet – un chuintement – une aspiration asthmatique – un éternuement vaporifique. Est-ce un homme qui meurt dans l'ombre ? Non pas – mais tout simplement M^{rs} Goodbody, invisible derrière la haie, encore sur la brèche à la nuit close, sa grande seringue braquée sur l'ennemi, l'éperon du coude en bataille. Fortnum, qui regagnait son domicile, se sentit enveloppé au passage par l'odeur douceâtre de l'insecticide.

— M^{rs} Goodbody ? Encore à l'ouvrage ?

La voix de la dame jaillit de la haie noire :

— Oui, certes, par les mille diables ! Les pucerons, les nêpes, les artisans – et maintenant, allez donc voir ! le marasmius oreades ! Seigneur Dieu ! Qu'il grandit donc vite !

— Qui grandit vite, M^{rs} Goodbody ?

— Le marasmius oreades, évidemment ! Furieuse bataille, M^r Fortnum ! Ce sera lui ou moi, et j'ai bien l'intention de gagner ! Attrape ! À mort ! À mort !

Il dépassa la haie, la seringue poussive, la voix grinçante et retrouva Cynthia qui l'attendait, debout sur la véranda, comme se préparant à renouer le fil des choses là où Dorothy l'avait lâché quelques minutes auparavant sur le seuil de la porte.

Fortnum allait parler – une ombre passa – on entendit un craquement – le grincement d'une poignée de porte – Tom s'escamota dans le sous-sol. Fortnum tituba, comme si un plaisantin lui avait allumé un pétard en plein visage. Les choses prenaient cette familiarité sourde des rêves éveillés, où chaque geste est précédé par son souvenir, chaque parole connue avant d'être prononcée.

Il se retrouva fixant des yeux la porte close du sous-sol. Cynthia, l'air amusé, le fit entrer dans la maison.

— Comment ? Tom ? Oh ! J'ai cédé ! Il a l'air de tenir tant à ces maudits champignons ! D'ailleurs, ils sont tombés si gentiment quand Tom les a jetés du haut des marches, sans une égratignure...

Fortnum s'entendit demander :

— Vraiment ? » Cynthia le prit par le bras. « Et Roger ?

— Il est parti. C'est bien vrai.

— Oh ! les hommes ! les hommes ! les hommes !

— Tu te trompes. Depuis dix ans je rencontre Roger chaque jour. Quand on connaît aussi bien un homme, on sait tout ce qui se passe chez lui. La mort n'est jamais venue lui chuchoter des mots doux à l'oreille... pas encore. La peur ne l'a jamais jeté aux trousses de l'immortelle jeunesse. En un mot, il n'effeuille pas la marguerite dans le champ du voisin. Ça non ! Je peux le jurer. J'y jouerais mon dernier dollar ! Roger...

Dans son dos la sonnette tinta. Le télégraphiste était monté sans bruit sur la véranda ; il était debout tout près d'eux, un télégramme à la main.

— Fortnum ?

Cynthia alluma la lampe du vestibule tandis que Fortnum fendait l'enveloppe et défroissait la feuille.

EN ROUTE NOUVELLE-ORLÉANS. PROFITE INSTANT PAS SURVEILLÉ. DEVEZ REFUSER TOUS COLIS EXPRÈS. – ROGER.

Cynthia releva les yeux.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il veut dire ? Mais Fortnum avait déjà décroché le téléphone ; d'un doigt rapide il fit tourner le cadran – une seule fois.

— Allô ! Mademoiselle ! Passez-moi la police. Faites vite !

À dix heures un quart, le téléphone sonna, pour la sixième fois de la soirée. Fortnum décrocha et lâcha aussitôt un grand soupir.

— Roger ! Mais où es-tu ?

C'est une voix insouciante et presque amusée qui lui répondit :

— Où je suis ? Bon Dieu ! Tu sais fort bien où je suis puisque c'est toi qui m'y as envoyé ! Je devrais même être fort en colère.

Fortnum fit un signe à Cynthia qui se hâta de prendre la ligne sur le deuxième récepteur dans la cuisine. Aussitôt qu'il eut entendu le léger déclic il reprit :

— Roger, je te jure que je ne sais rien ! J'ai reçu ton télégramme et...

— Quel télégramme ? interrompit la voix joviale. Je n'ai pas envoyé de télégramme. J'étais installé tranquillement dans mon

train, en route vers le Sud, quand ces messieurs de la police ont envahi en force le compartiment. On m'a fait descendre et on m'a poussé dans leur panier à salade. Maintenant je te demande de me faire relâcher. Hugh, si c'est une plaisanterie...

— Enfin, Roger, c'est toi qui as pris le large et...

— Un voyage d'affaires ! Si c'est ça que tu appelles prendre le large ! Dorothy était prévenue, Joe aussi.

— Je suis de plus en plus perdu ! Roger, écoute-moi. Tu n'es pas en danger ? On ne te fait pas chanter ? On ne t'oblige pas à me raconter cette histoire incroyable ?

— Je me porte comme un charme, je suis libre de mes paroles et je ne vois pas ce que je pourrais craindre.

— Mais, Roger... ces appréhensions ?

— Tu me fais honte ! Mon cher, oublie ces fadaises et reconnais que j'en ai l'air bien guéri !

— C'est vrai, Roger ?

— Alors ? Un bon mouvement ! Joue les princes magnanimes et rends-moi la liberté. Vois Dorothy. Dis-lui que je serai de retour dans cinq jours. Mais comment aurait-elle pu oublier ?

— Elle a oublié, Roger. Donc, on te voit dans cinq jours ?

— Cinq jours – juré !

La voix était chaleureuse, séduisante. C'était bien le Roger de naguère. Fortnum hocha la tête.

— Roger ! C'est la journée la plus insensée que j'aie jamais vécue ! Tu n'abandonnes pas Dorothy, dis ? À moi tu peux te confier.

— J'aime Dorothy de tout mon cœur. Tiens, voilà le lieutenant Parker, de la police de Ridgetown. Au revoir, Hugh !

— Au r...

Mais le lieutenant Parker avait pris l'appareil. Il était fort bavard et fort mécontent. Pour quel motif précis ce M^r Fortnum avait-il entraîné la police dans une affaire aussi désagréable ? Quel jeu jouait-il ? Pour qui prenait-il le lieutenant Parker ? Persistait-il, oui ou non, à réclamer que l'on retienne son prétendu ami – ou bien lui prenait-il la soudaine fantaisie de demander qu'on le relâche ?

— Qu'on le relâche !

Ayant réussi à glisser ces simples quatre mots entre deux rafales verbales du lieutenant Parker, Fortnum raccrocha ; il imagina qu'il entendait une voix criant : « En voiture ! » et le bruit d'un train quittant une gare, à trois cents kilomètres de là, vers le Sud, au cœur d'une nuit toujours plus noire.

Cynthia rentra très lentement dans le salon.

— J'ai l'impression de rêver !

— Tu n'es pas la seule !

— Qui a pu envoyer ce télégramme ? et pourquoi ? Il se versa un scotch et resta debout au milieu de la pièce, les yeux fixés sur le verre qu'il tenait à la main. Rompant un long silence, Cynthia dit enfin :

— Je suis soulagée d'apprendre que Roger va bien.

— Il ne va pas bien.

— Mais, tu viens de dire...

— Je n'ai rien dit du tout. Évidemment, on n'allait pas l'arracher de ce train, le ficeler comme une volaille et l'expédier dans ses foyers, du moment qu'il nous assurait qu'il allait le mieux du monde. C'est bien vrai, n'est-ce pas ? Il a envoyé le télégramme et, après l'avoir envoyé il a changé d'avis. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Fortnum arpentait la pièce en buvant son whisky à petites gorgées.

— Pourquoi nous mettre en garde contre les colis exprès ? Le seul colis de ce genre que nous ayons reçu cette année, c'est celui qui est arrivé ce matin, pour Tom...

Sa voix se dénoua. Avant qu'il ait pu faire un geste, Cynthia s'était précipitée jusqu'à la corbeille à papiers d'où elle repêchait l'emballage froissé.

Elle lut le timbre de départ : Nouvelle-Orléans, LA.

— La Nouvelle-Orléans ? Mais, Hugh, Roger vient de partir pour La Nouvelle-Orléans ?

Dans la mémoire de Fortnum, un bouton de porte grinça, une porte s'ouvrit et se referma. Mais un autre bouton de porte grince, une autre porte s'ouvre toute grande et se referme. On sent une odeur de terre humide.

Fortnum se retrouva devant le téléphone, le doigt sur le cadran. Il attendit longtemps. La voix lointaine de Dorothy répondit enfin. Il la vit assise, dans une grande maison vide, où toutes les lampes étaient allumées. Il lui parla très tranquillement pendant une minute puis, s'éclaircissant la voix :

— Dorothy, dit-il, écoutez-moi. Je sais que ma question va vous paraître absurde mais... n'auriez-vous pas reçu, ces derniers jours, un colis exprès ?

Elle répondit, d'une voix éteinte :

— Non.

Puis, se reprenant :

— Non, attendez... Si... il y a trois jours. Mais j'imaginais que vous étiez au courant, tous les gamins du quartier s'y sont mis.

Fortnum souligna bien chaque mot :

— Mis à quoi ?

— Pourquoi cette question ? Il n'y a rien de méchant à cultiver des champignons, n'est-ce pas ?

Fortnum ferma les yeux.

— Hugh ? Êtes-vous toujours là ? Je disais qu'il n'y avait rien de mal à...

— À cultiver des champignons, reprit-il après un silence. Non, rien de mal, rien de mal.

Lentement, il raccrocha le téléphone.

Les rideaux se gonflaient, pareils à des voiles de clair de lune, la pendule poursuivait son tic-tac indéfini. L'univers de l'après-midi se glissait dans la chambre et l'inondait tout entière. Il entendait la voix claire de Mrs Goodbody résonner dans l'air du matin – il y avait de cela un million d'années. Il entendait la voix de Roger voilant le soleil de midi. Il entendait le lieutenant de police le maudire au téléphone. Et puis, encore la voix de Roger emportée dans le fracas de la locomotive, toujours, toujours plus loin, jusqu'à se perdre. Et derechef, la voix de Mrs Goodbody derrière la haie : « Seigneur ! Comme ils poussent vite ! »

— Et qui donc ça ?

— Le marasmius oreades.

Il ouvrit brusquement les yeux et s'assit dans son lit. Un moment après, il était au rez-de-chaussée, penché sur un énorme dictionnaire, dont les pages coulaient entre ses doigts. Soulignant de l'index les lignes de l'article, il lut : *Marasmius oreades*, espèce de champignon commune sur les pelouses en été et aux premiers jours de l'automne. Le livre se referma en claquant.

Fortnum sortit dans la profonde nuit d'été, alluma une cigarette et se mit à fumer paisiblement.

Un météore tomba dans l'espace où il se consuma en un instant. Les arbres bruissaient avec douceur. La porte de la maison claqua. Cynthia marcha vers Fortnum, enveloppée d'un peignoir.

— Je n'arrive pas à dormir.

— Il fait trop chaud, peut-être ?

— Non, il ne fait pas chaud.

— C'est vrai, dit-il, palpant ses bras – il fait même froid.

Il tira deux bouffées de sa cigarette, et ajouta, sans regarder Cynthia :

— Et si... » Sa gorge se serra, il s'interrompit un instant. « Oui, si Roger ne s'était pas trompé ce matin ? Si M^{rs} Goodbody, elle non plus, ne s'était pas trompée ? Cynthia, il se passe en ce moment quelque chose de terrible. Imagine... » il fit un signe de tête vers le ciel aux mille milliers d'étoiles. « Imagine que des objets venus d'autres mondes soient en train d'envahir la Terre.

— Hugh...

— Non, laisse. Laisse-moi déraisonner.

— Hugh ! Hugh ! Une invasion comme celle dont tu parles – cela se voit – cela se remarque...

— Disons que nous l'avons seulement entrevue, nous avons perçu l'inconnu, éprouvé son malaise. Mais quel inconnu ? Comment la Terre pourrait-elle être envahie ? Par quelles créatures ? Et de quelles manières ?

Cynthia regarda le ciel ; elle voulut parler mais il l'interrompit :

— Oh non ! Ni météores, ni soucoupes volantes, ni rien de ce que nous pouvons voir de nos yeux. Mais les bactéries, y pense-t-on ? Elles peuvent nous arriver de l'espace...

— Oui, je l'ai vu.

— Chaque seconde, des spores, des semences, des virus, des graines de pollen, bombardent sans doute par milliards l'atmosphère terrestre – et depuis des millions d'années. Nous sommes là, assis tous les deux sous leur pluie invisible. Elle tombe sur le pays tout entier, sur les grandes cités et sur les petites villes – à l'instant même, elle tombe sur notre pelouse...

— Notre *pelouse* ?

— Qui est aussi celle de M^{rs} Goodbody. Mais notre bonne jardinière et ses pareils arrachent sans répit la mauvaise herbe, répandent des poisons, extirpent les champignons vénéneux ; il serait quasiment impossible qu'aucune forme de vie *anormale* puisse prendre racine dans nos cités. Le climat pose un autre problème. Les régions du Sud réunissent sans doute les conditions les plus favorables – l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane. Sur les bords marécageux des bayous, *ils* pourraient atteindre une jolie taille...

Mais Cynthia se mit à rire.

— Oh ! non ! – tu ne veux pas dire vraiment, Hugh que cette société des Serres du Grand Bayou – ou de je ne sais où – qui a expédié le colis de Tom, est dirigée et maniée par des champignons hauts de un mètre quatre-vingts venus d'une autre planète.

— Dit sur ce ton, cela paraît un peu drôle...

— Un peu drôle ? Mais c'est de la folie douce, Hugh ! Elle plonge la tête en arrière, d'un geste délicieux.

— Vingt dieux ! s'écria-t-il, pris d'une irritation soudaine. Il se passe tout de même *quelque chose* ! Je surprends M^{rs} Goodbody en train d'arracher et d'empoisonner à grands jets de seringue le marasmius oreades. Qu'est-ce que le marasmius oreades ? Un certain champignon. Or, le même jour – et tu diras sans doute par pure coïncidence – nous recevons par colis exprès – quoi donc ? Des champignons pour Tom. Et ce n'est qu'un commencement. Je rencontre Roger, bouleversé ; il m'annonce qu'il n'a peut-être plus que quelques

jours à vivre. Dans les heures qui suivent il disparaît – et puis il nous télégraphie pour nous conjurer de refuser quoi ? Les champignons, le colis exprès que Tom a reçu le matin même ! Le fils de Roger aurait-il reçu les jours précédents un colis tout pareil à celui de Tom ? Mais oui donc ! D'où sont expédiés ces colis ? De La Nouvelle-Orléans ! Et Roger, le disparu, où va-t-il ? À La Nouvelle-Orléans ! Tu comprends, Cynthia ? Tu comprends ? Si ces petits faits isolés ne s'intriquaient pas aussi singulièrement, je n'y prendrais pas garde ! Mais tous font partie du même jeu ; Mrs Goodbody, Roger, Tom, Joe, La Nouvelle-Orléans, champignons et colis !

Cynthia étudiait le visage de son mari ; plus calme maintenant, mais encore amusée :

— Il ne faut pas te mettre en colère !

— Je ne suis pas en colère !

C'était presque un cri – mais il s'arrêta, craignant que ce cri ne se transforme en éclat de rire, ce qu'en somme il ne désirait pas. Il se mit à regarder attentivement les maisons voisines et imagina des caves ténébreuses, des gamins qui lisaient le *Petit Mécano*, et qui envoyaient leurs économies par millions pour faire pousser des champignons ! Il se revit au même âge, écrivant sans se lasser pour recevoir des produits chimiques, des graines, des tortues, tout un échantillonnage inépuisable d'onguents et de baumes écœurants. Dans combien de millions de foyers américains, des milliards de champignons étaient-ils en train de pousser, à cette heure, grâce aux soins de mains innocentes !...

— Hugh ? » Cynthia avait posé la main sur son bras. « Même très gros, les champignons ne pensent pas, ne bougent pas, ils n'ont ni bras, ni jambes... Comment pourraient-ils organiser un service de commandes et devenir les fournisseurs du monde ? Allons, donne-moi la main, Hugh, viens les regarder, tes petits monstres, tes redoutables démons !

Elle l'entraîna jusqu'à la porte du logis et se dirigea vers la cave – mais il s'arrêta, fit un signe de refus ; un sourire penaud passa sur ses lèvres :

— Non ! Non ! Je sais très bien ce qui nous attend va ! Tu as gagné ! Cette histoire ne tient pas debout ! Roger sera de retour

la semaine prochaine, et, tous ensemble, nous prendrons une bonne cuite ! Remonte te coucher – Je prends un lait chaud et je te rejoins dans une minute.

— Voilà qui est mieux !

Elle l'embrassa gentiment sur les deux joues, le serra dans ses bras et monta jusqu'à sa chambre.

Il entra dans la cuisine, prit un verre, ouvrit le frigidaire. Il inclinait déjà la carafe de lait lorsqu'il s'arrêta soudain. Presque au bord du plateau supérieur était posée une petite terrine jaune. Mais ce n'est pas la terrine qui retenait son attention, c'est ce qu'il y avait dedans.

Des champignons tout frais cueillis !

Il resta debout, immobile, pendant trente secondes ; son haleine givrait les parois du frigidaire ; puis il tendit la main, prit la terrine, la renifla, tâta les champignons. Il sortit enfin de la cuisine, emportant le récipient jaune.

En entendant Cynthia qui marchait dans sa chambre à coucher, il leva les yeux vers le haut de l'escalier et faillit appeler : Cynthia, c'est toi qui as mis ça dans le frigidaire ? Mais il se retint. Il connaissait la réponse. Ce n'était pas Cynthia.

Il posa la terrine de champignons sur le pilastre de la rampe, au bas de l'escalier, et resta debout à les contempler. Il s'imagina revenu dans son lit, un peu plus tard regardant la muraille, et puis le plafond, et les fresques dessinées par la lune à travers la fenêtre ouverte. Il s'entendit chuchoter : Cynthia ? et elle répondre : Oui ? Et lui : Les champignons connaissent un moyen pour se faire pousser bras et jambes. Et elle : Quel moyen ? incorrigible farceur, quel moyen ? – Devant son rire moqueur il s'armerait de courage et poursuivrait : Qu'arriverait-il à un homme qui se promènerait sur le bord des marais, cueillerait le champignon et le mangerait ? – Cynthia ne répondrait pas.

— Et si, ayant pénétré dans le corps de l'homme, le champignon s'insinuait dans ses veines, envahissait son sang, s'emparait de chacune de ses cellules et le métamorphosait tout entier, de telle sorte qu'il cesse d'être un homme pour devenir un... Martien ? Si cette théorie était exacte, le champignon aurait-il besoin de posséder en propre des bras et des jambes ?

Nullement, car il emprunterait aux hommes leurs membres, vivrait en eux, deviendrait *eux*. Roger a mangé les champignons que son fils lui avait donnés. Roger est devenu « quelque chose d'autre ». Il a organisé son propre enlèvement – mais, dans un dernier éclair de conscience, un dernier sursaut de sa personnalité véritable, il nous a télégraphié de refuser le colis de champignons. Le Roger qui nous a téléphoné plus tard n'était déjà plus Roger mais le prisonnier de la *chose* qu'il avait mangée ! Cynthia ! N'est-ce pas là l'explication la plus vraisemblable ? Reconnais-le – reconnais-le...

— Non, répondrait la Cynthia imaginaire – Non, ce n'est pas cela !...

Il y eut un bruit imperceptible du côté de la cave. Un murmure, quelque chose qui bouge. Détachant son regard de la terrine jaune, Fortnum se dirigea vers la porte de la cave et y colla son oreille.

— Tom ?

Pas de réponse.

— Tu es là, Tom ?

Pas de réponse.

— Tom ?

Après un long silence, la voix de Tom monta de l'autre.

— Oui, papa ?

— Il est minuit passé, dit Fortnum, se forçant avec peine à ne pas élever trop la voix. Qu'est-ce que tu fais là si tard ?

Pas de réponse.

— J'ai dit...

— Je surveille ma récolte, répondit une toute petite voix blanche.

— C'est bon. Remonte immédiatement. Tu m'entends, Tom ? Silence.

— Tom ? Écoute-moi. Aurais-tu mis ce soir des champignons dans le réfrigérateur – et si c'est toi, pourquoi as-tu fait ça ?

Il s'écoula bien dix secondes avant que le petit garçon répondît :

— Pour que vous les mangiez, toi et maman, pardi !

Fortnum entendait son cœur battre à coups précipités ; il dut prendre trois grandes respirations avant de pouvoir ajouter un mot :

— Dis-moi, Tom, tu n'as pas, par hasard, goûté à un de ces champignons, n'est-ce pas ?

— Drôle de question ! Si, justement, ce soir, après le dîner... en sandwich. Et pourquoi ?

Fortnum s'agrippa au bouton de la porte. Maintenant, c'était lui qui ne répondait plus. Ses genoux fondaient, il essayait de lutter contre l'envahissement de l'absurde. Il voulut répondre au « pourquoi » de Tom : « Pour rien », mais ses lèvres ne lui obéirent pas.

— Papa, appela gentiment le petit Tom, descends, viens.

Puis, après un silence :

— Je voudrais que tu voies ma récolte.

Fortnum sentit le bouton de la porte glisser dans sa main moite – le pêne grinça. Il haletait.

— Papa, appela Tom avec douceur.

Fortnum ouvrit la porte.

La cave était absolument noire.

Il étendit la main vers le commutateur.

Comme s'il devinait, du fond de l'obscurité, le geste de son père, Tom dit :

— Arrête ! La lumière fait mal aux champignons.

Fortnum retira sa main du commutateur. Il avala sa salive. Il regarda, derrière lui l'escalier qui pouvait encore le conduire jusqu'à Cynthia et il pensa :

— Il faudrait peut-être que je lui dise adieu. Mais... Quelle drôle d'idée... Pourquoi, je vous le demande, ai-je d'aussi drôles d'idées ? Pour rien. N'est-ce pas ?

— Tom, dit-il d'un ton badin. Prêt ou pas prêt, me voilà !
Et, refermant la porte, il s'enfonça dans les ténèbres.

Presque la fin du monde

Midi – 22 août 1967. Comme ils arrivaient en vue de la ville – Rock Junction, Arizona – Willy Bersinger laissa la pointe de sa botte de mineur reposer mollement sur l'accélérateur de la Jalopy, et se mit à bavarder avec son compagnon, Samuel Fitts.

— Oui, vrai, Samuel, c'est diablement bon de retrouver sa ville ! Après deux mois passés à la mine de Feuilletton-à-deux-sous, un juke-box me paraît aussi beau qu'un vitrail d'église ! Nous avons besoin de la ville. Sans elle nous risquerions de nous trouver un beau matin transformés en pierres ou en harengs séchés ! Et aussi, bien sûr, la ville a besoin de nous.

— Comment cela ? demanda Samuel Fitts.

— Eh bien, nous apportons avec nous dans la ville des montagnes, des vallées, des nuits dans le désert, des étoiles, un tas de choses comme ça, qu'elle n'a pas !...

Et c'était bien vrai, pensait Willy tout en conduisant. Laissez un homme dans la solitude du désert et les sources du silence se répandront en lui. Du silence émanant des vastes étendues d'armoises, du couguar qui ronronne comme un essaim d'abeilles dans le soleil de midi, du silence des rivières taries au fond des canyons. De tout cela l'homme s'imprègne, et quand il ouvre la bouche, de retour à la ville, ça lui ressort avec le souffle.

— Oh ! Comme j'aime grimper sur le vieux fauteuil du coiffeur, avouait Willy, et voir tous ces messieurs de la ville alignés sous la rangée des calendriers illustrés de femmes nues, tourner vers moi des yeux ronds, attendant que je leur remâche ma philosophie de rochers, de mirages, et de l'espèce de *Temps* qui fait la sieste, là-bas sur les montagnes, en guettant le moment où l'homme tournera les talons. J'exhale mes beaux discours et tout cet univers sauvage se dépose en poussière légère sur les clients qui m'écoutent. Oh ! Que c'est agréable ! Je parle... tout doucement, sans m'en faire, en long et en large, encore et encore !...

Il voyait dans son esprit les regards des clients s'enflammer. Un jour, n'y tenant plus, ils pousseraient un grand cri de ralliement et fileraient comme des lapins vers les montagnes, abandonnant leurs familles et leur civilisation réglée au tic-tac des pendules...

— C'est bon de sentir qu'on a besoin de vous, dit Willy. Toi et moi, Samuel, nous sommes absolument nécessaires à ces messieurs de la ville. — Rock Junction ! Abaissez la passerelle !

Et au bruit d'un sifflet tremblotant, ils franchirent les limites de la ville, ils pénétrèrent au pays de la surprise.

Ils avaient parcouru peut-être trois cents mètres à l'intérieur de la ville quand Willy serra les freins. Une pluie copieuse d'écailles de rouille jaillit sous le garde-boue de la Jalopy. Le petit véhicule se tapit sur la chaussée.

— Quelque chose de louche, dit Willy.

Il jetait, de ses yeux de lynx, des regards obliques d'un côté et de l'autre. Son énorme nez renifla l'air.

— Tu remarques ? Tu sens ?

— Pour sûr, dit Samuel, un peu mal à l'aise. Mais qu'est-ce que c'est ?

Willy fronça les sourcils.

— Tu as déjà vu un Indien bleu de ciel sur une enseigne de bureau de tabac ?

— Jamais !

— Il y en a un là-bas. Tu as déjà vu une niche à chien rose bonbon, un hangar orange, un petit bassin pour oiseaux, peints en lilas ? Eh bien, regarde, là, là et là encore.

Les deux hommes s'étaient levés lentement et se tenaient debout sur le plancher brûlant de la voiture.

— Samuel, murmura Willy, Mille morbleu ! Ils ont fait un concours de tir au pinceau ! Regarde donc. Pas un tas de bois, pas un barreau de grille, pas une de ces petites pâtisseries qui enjolivent leurs pignons, pas une palissade, pas une bouche d'incendie, pas un tombereau qui n'ait reçu le baptême ! La maudite ville y est passée tout entière ! Regarde ! On l'a repeinte de frais il y a moins d'une heure !

— Non ! Pas possible ! fit Samuel Fitts.

Pourtant, c'était bien là le kiosque à musique, et là l'église baptiste, et la caserne des pompiers, l'orphelinat des Oddfellords, la gare, la prison, la clinique pour chats, les bungalows, les cottages, les serres, les belvédères, les enseignes des boutiques, les boîtes à lettres, les poteaux télégraphiques et les poubelles, et tout cela rutilait de jaune blé d'or, de vert pomme acide et de rouge Barnum. Depuis le château d'eau jusqu'à la Maison du Seigneur, chaque bâtiment ressemblait à une pièce de jeu de construction, que le créateur aurait découpée, peinte et mise à sécher quelques instants plus tôt.

Et ce n'était pas tout. Là où, naguère poussaient de l'herbe, des choux, des oignons verts, on voyait des laitues couvrir en rangs serrés chaque pouce de terre ; des files d'étranges tournesols se dressaient vers le soleil de midi ; sous la multitude des arbres, des pensées frileuses comme des chatons du mois d'août, perçaient de leurs grands yeux humides, des pelouses aussi vertes que les affiches touristiques pour voyages en Irlande.

Dernière touche à ce tableau : dix garçonnets, visages récurés, cheveux brillantinés, chemises, pantalons et chaussures de tennis d'un blanc aussi immaculé que celui d'un bonhomme de neige, disputaient consciencieusement une course à pied.

— Cette ville, dit Willy en les regardant passer, est devenue folle. Mystère et re-mystère ! Dis, Samuel, quel genre de tyran a bien pu s'emparer du pouvoir ? Quelle loi nouvelle a bien pu obliger les gamins à rester propres et les bonnes gens à peindre jusqu'à leur dernier cure-dent, jusqu'à leur dernier pot de géranium ? Tu sens cette odeur ? Dans chaque maison on a collé du papier neuf. C'est le Destin sous une forme horrible qui est venu éprouver ce pauvre monde. Je te parie tout l'or que j'ai lavé le mois dernier que tous leurs greniers, toutes leurs caves sont astiqués comme des baignoires. Je te *parie* qu'une chose aussi réelle que toi ou moi, s'est abattue sur cette ville !

— Sans blague ! on entend presque les Chérubins chanter en Paradis, riposta Samuel. Tu l'as déjà vu le Destin ? Tiens, tope-là ! Va pour le pari, et à moi le magot !

La vieille voiture naïve tourna au coin d'une rue. Un petit vent soufflait, fleurant la térébenthine et le badigeon. Samuel,

en grognant, jeta par-dessus bord l'enveloppe d'un chewing-gum. Ce qui suivit le surprit fort : un petit vieux vêtu d'une salopette toute neuve, et dont les soutiens brillaient comme des miroirs, se précipita dans la rue, ramassa prestement la boulette de papier froissé et brandit le poing dans la direction de la voiture qui s'éloignait.

— Le Destin... » Samuel Fitts jeta un regard derrière lui ; sa voix s'éteignit. « Ma foi... le pari tient *toujours*.

Ils poussèrent la porte et trouvèrent la boutique du coiffeur bourdonnante de clients aux cheveux déjà coupés et pommadés, aux visages roses tout frais rasés et qui, pourtant, attendaient de remonter sur les fauteuils autour desquels les trois garçons, fort affairés, brandissaient artistement leurs ciseaux et leurs peignes. Clients et garçons parlaient tous à la fois ; une clameur de foire emplissait la boutique.

Quand Willy et Samuel apparurent sur le seuil, le tumulte cessa instantanément. C'était comme s'ils avaient tiré un coup de carabine à travers la porte.

— Sam... Willy.

Dans le silence qui suivit, quelques-uns des hommes qui étaient assis se levèrent, et quelques-uns de ceux qui étaient debout s'assirent, lentement, les yeux ronds.

— Samuel, dit Willy dans un murmure, j'ai l'impression d'entrer ici comme la Mort Rouge – puis, à voix bien haute – Taïaut ! Voilà Samuel Fitts de retour pour terminer sa conférence sur l'intéressante flore – et la faune non moins intéressante du Grand Désert d'Amérique – et...

— Non !

Antonelli, le patron, se précipita comme un fou sur Willy, lui saisit le bras, et appliqua sa main sur la bouche de l'intrus comme un éteignoir sur une chandelle.

— Willy, murmura-t-il, jetant par-dessus son épaule un regard d'appréhension du côté des clients, je ne te demande qu'une chose, va acheter une aiguille et du fil et couds-toi la bouche. Si tu tiens à la vie, petit père, un conseil : Silence !

D'une poussée, Willy et Samuel furent précipités au fond de la boutique. Deux clients déjà pomponnés, sans qu'on ait eu à les en prier, sautèrent à bas de leurs fauteuils. Les deux mineurs

y prirent place et aperçurent leur propre image dans les miroirs piquetés de crottes de mouches.

— Ça c'est nous, Samuel. Regarde un peu – et compare.

— Vrai, dit Samuel en clignant des yeux, nous sommes bien les seuls, dans tout Rock Junction, dont la barbe et les cheveux ont besoin d'être raccourcis !

— Nobles amis, » Antonelli les allongea dans leurs fauteuils comme s'il désirait les anesthésier au plus vite. « Vous n'êtes plus que des étrangers à Rock Junction, vous ne pouvez savoir à quel point !

— Ma foi, nous ne sommes restés absents que deux petits mois et...

Une serviette chaude inonda le visage de Willy. Il s'enfonça dans son fauteuil en poussant des cris étouffés. À travers la nuit brûlante de son bâillon lui parvint la voix d'Antonelli, basse et péremptoire :

— On saura bien vous forcer à ressembler à tout le monde. Vous êtes dangereux, mes beaux Messieurs. Il ne s'agit pas de votre mine, mais des choses que vous dites et qui seraient capables d'affoler les gens par les temps qui courent.

— Les temps qui courent ! Diable ! » Willy souleva un coin de la serviette fumante et fixa un œil larmoyant sur Antonelli. « Qu'est-ce donc qui ne va pas à Rock Junction ?

— Ce n'est pas seulement à Rock Junction. » Le regard d'Antonelli parut se perdre au loin, dans les profondeurs d'un rêve auquel il était obligé de croire. « Il y a Phoenix, Tucson, Denver, toutes les villes d'Amérique ! La semaine prochaine, nous partons ma femme et moi, en touristes pour Chicago. Imaginez un peu Chicago tout repeint, tout propre, tout neuf ! La Perle de l'Orient, comme on l'appelle ! À Pittsburgh, à Cincinnati, à Buffalo, c'est pareil ! Et tout ça, à cause de... C'est bon, lève-toi, va jusqu'au poste de télévision, là-bas, contre le mur, et tourne le bouton...

Willy tendit la serviette à Antonelli, traversa la boutique, alluma la télévision, prêta l'oreille, tourna les cadrans et attendit. Des flocons de neige, en chute serrée, apparurent sur l'écran.

— Essaie la radio, maintenant, dit Antonelli.

Pour chaque station, successivement, Willy tourna lentement un bouton. Il se sentait observé par tout le monde.

— Morbleu ! s'écria-t-il enfin, ta télévision et ta radio sont bousillées toutes les deux !

— Non, répondit simplement Antonelli.

Willy revint s'asseoir dans son fauteuil, se jeta en arrière, ferma les yeux.

Antonelli se pencha sur lui, le souffle court.

— Écoute, dit-il. C'était il y a quatre semaines, un samedi, tard dans la matinée. Les mères et les enfants, assis devant leur télévision, regardaient, bouche bée, les clowns et les magiciens. Dans les salons de beauté, les femmes contemplaient les images télévisées du magazine de la mode. Chez le coiffeur, chez le quincaillier, les hommes s'extasiaient devant un match de baseball ou les démonstrations d'un pêcheur de truite. Partout, sur toute l'étendue du monde civilisé, hommes, femmes, enfants baignaient dans la contemplation. Aucun bruit, aucun mouvement, si ce n'est sur le cher petit écran. Et alors, au beau milieu du recueillement universel... » Antonelli s'interrompit pour soulever un coin du linge fumant. « ... des taches, sur le soleil. » Willy se cabra. « Des monstres de taches ! Les plus énormes qu'on ait jamais vues de mémoire d'homme ! Notre sacré pauvre monde tout inondé d'électricité ! En un tournemain, tous les écrans de télévision nettoyés comme des fonds de casserole ! C'était fini, monsieur Willy, et depuis, plus rien, jamais plus rien...

Sa voix était devenue lointaine, comme celle d'un voyageur qui décrit des paysages polaires. Il savonna la figure de Willy d'un geste machinal. Willy scrutait du regard la neige impalpable qui, à l'extrémité de la boutique, striait indéfiniment le rectangle bourdonnant du petit écran, comme pour l'ensevelir dans un éternel hiver. Il eut l'impression d'entendre le cognement sourd des cœurs de tous ces hommes autour de lui.

Antonelli reprit son oraison funèbre.

— Il nous a fallu attendre toute la journée avant de savoir ce qui s'était passé. Deux heures après le début de l'Évènement, tous les dépanneurs de télévision étaient sur la brèche. Chacun s'imaginait que, seul, son poste était détraqué. Comme la radio

avait calé en même temps, c'est seulement le soir qu'on a su... quand les crieurs de journaux ont couru dans les rues en brandissant de gros titres – comme au vieux temps. Et on a compris alors, avec stupeur, que ces taches pourraient fort bien durer, aussi longtemps que nos petites vies !

Un murmure parcourut l'assemblée des clients.

La main d'Antonelli, armée de son rasoir, s'était mise à trembler. Il dut attendre un moment avant de poursuivre.

— Avec tout ce rien, tout ce néant, cette espèce de chose vide qui tombait, encore et encore, dans l'intérieur de vos postes, va, je te le dis, moi, les gens, on a commencé à blêmir. C'était comme un vieil ami qui te parle par la fenêtre de ta chambre, et qui soudain se tait et reste là, tout pâle, et toi tu sais qu'il est mort et tu commences à te refroidir, comme lui... La première nuit, tout le monde s'est précipité dans les cinés – les films ne valaient pas grand-chose, mais le bal des Oddfellords, qui avait lieu justement ce soir-là, jusqu'à minuit, n'était pas plus attirant. Le premier soir du Désastre, les drugstores ont fait deux cents sodas à la vanille et trois cents au chocolat. Mais on ne peut pas aller au ciné ou boire des sodas tous les soirs de l'année. Alors ? Qu'est-ce qui reste à faire ? Téléphoner aux beaux-parents pour une canasta ?

— Autant se faire sauter la cervelle, remarqua Willy.

— Très juste. Ce qu'il fallait, c'est que les gens trouvent un prétexte pour sortir de leurs maisons hantées. Quand ils traversaient leur salon, c'était comme s'ils étaient passés devant un cimetière en sifflotant. Tout ce silence !...

Willy se redressa un peu dans son fauteuil.

— À propos de silence... »

— La troisième nuit, reprit vivement Antonelli, nous étions encore en état de choc ! Si nous avons été sauvés de la démence pure et simple, c'est à une femme, et à elle seule, que nous le devons. Quelque part dans la ville, une femme est sortie de chez elle, comme pour faire un tour de promenade ; une minute plus tard, elle rentrait au logis, tenant d'une main un gros pinceau et de l'autre...

— Un pot de peinture, fit Willy.

Tous les messieurs sourirent, émerveillés de voir comme il avait bien deviné.

— Si nos psychologues s'avisent un jour de faire frapper des médailles, ils feront bien d'en épingle une sur le corsage de cette femme et de ses sœurs en sagesse, s'il s'en est trouvé dans d'autres cités. Car ce seront elles qui auront empêché le monde de toucher à sa fin. Des femmes que l'instinct a illuminées, au milieu de leur promenade, et qui sont rentrées discrètement chez elles, à l'heure du crépuscule, pour nous offrir le remède miraculeux.

Willy imaginait la scène : des pères furibards et des fils renfrognés, embourbés devant leurs télévisions muettes, attendant l'instant inespéré où le maudit engin se réveillerait pour hurler : « Première balle... Deuxième coup... » Et voilà qu'au milieu de leur veillée funèbre ils levaient les yeux et là, devant eux, dans la pénombre, apercevaient la toute belle Dame de sagesse et de dignité qui les attendait, debout, silencieuse, avec ses pinceaux et ses pots de couleur, les joues et les prunelles enflammées d'un rayon glorieux...

— Dieu du Ciel ! l'idée s'est répandue comme une traînée de poudre, poursuivait Antonelli, la folie du puzzle en 1932, la folie du yoyo en 1928, tout cela n'est en rien comparable à la frénésie du « Touche-à-tout » qui a mis cette ville en mille morceaux rien que pour mieux la recoller.

Tout ce qui restait immobile pendant dix secondes recevait automatiquement sa couche de bonne peinture grasse. Partout on voyait les hommes grimper aux clochers, par centaines, chevaucher des palissades, tomber des échelles, rouler des toits. Les femmes peignaient armoires et placards, les enfants des Tinkertoys, des petites voitures, des cerfs-volants. S'ils n'avaient pas continué à faire quelque chose de leurs dix doigts, on aurait pu construire une muraille autour de la ville et la rebaptiser la Rivière au Babil, comme d'ailleurs toutes les autres villes où les gens avaient oublié l'art et la manière de remuer leurs mâchoires pour dire trois mots de leur cru. Ouais ! Jusqu'à l'instant où leurs épouses leur mirent un pinceau dans les mains et les menèrent devant le premier mur disponible en disant :

« À peindre », les messieurs n'avaient rien fait d'autre que tourner en rond, la tête vide et la mine hébétée.

— Le travail m'a l'air terminé, dit Willy.

— Les réserves de peinture ont été épuisées trois fois pendant la première semaine. » Antonelli jeta vers la ville un regard de fierté. « Évidemment, la vague de peinture ne pouvait pas durer plus longtemps, à moins de se mettre à peindre les haies et à colorier l'un après l'autre chaque brin d'herbe ! Maintenant que les caves et les greniers sont rangés et nettoyés, notre zèle trouve d'autres façons de se dépenser. Les femmes mettent des fruits en bocaux, elles préparent des pickles à la tomate, des conserves de fraises, de framboises. Dans les arrière-cuisines, les étagères en sont déjà toutes garnies. Il y a aussi les œuvres de la paroisse. On organise des parties de boules, de base-ball, des rencontres de boxe, des petites soirées où l'on boit de la bière. En quatre semaines les marchands de musique ont vendu 500 ukulélés, 212 guitares, 463 ocarinas et kazoos. Moi, j'apprends le trombone. Pour Mac, là-bas, c'est la flûte. Il y a grand concert tous les jeudis et tous les dimanches soirs. Et ces engins à manivelle pour faire des crèmes glacées, Bart Tyson en a vendu 200 rien que la semaine dernière ! Ah ! Ces 28 jours, Willy ! 28-jours-qui-ont-bouleversé-le-Monde !

Willy Bersinger et Samuel Fitts étaient toujours assis. Ils essayaient d'imaginer et de ressentir la violence de la commotion.

— Pendant 28 jours, la boutique a été bourrée à craquer de messieurs qui venaient se faire raser deux fois par jour pour pouvoir rester assis à écarquiller les yeux sur les clients, comme s'ils étaient sur le point de dire quelque chose, reprit Antonelli qui, maintenant, rasait le menton de Willy. Autrefois, si tu te rappelles, quand la télévision n'existait pas, les gens de mon métier avaient la réputation d'être grands causeurs. Eh bien ! après l'Évènement, il nous a fallu une semaine entière à nous, coiffeurs, pour nous dérouiller le gosier et nous mettre un peu en train ! Mais c'est revenu – Aujourd'hui, on jase comme des pies borgnes. La qualité n'y est pas mais, pour la quantité... pas de quartier ! Vous avez entendu le tintamarre tout à l'heure,

quand vous êtes entrés ? Oh ! Tout ça finira par se calmer quand on se sera habitué à la Grande Absence !

— C'est comme ça que vous appelez le...

— En tout cas c'est ainsi que les gens l'ont ressenti dans le fond de leur cœur – pendant un certain temps.

Willy Bersinger rit silencieusement, tout en hochant la tête.

— À présent je comprends pourquoi vous aviez si peur de me voir entonner ma petite conférence quand je suis arrivé, tout à l'heure.

Ce n'était pas bien sorcier, pensa Willy. Comment n'ai-je pas compris tout de suite ! Voilà quatre petites semaines, le Démon des Solitudes s'est abattu sur cette ville, il l'a secouée comme un prunier, il y a semé la panique. Grâce aux taches du soleil, toutes les villes du monde occidental ont fait pour dix ans leur plein de silence. Et moi, le malvenu, j'arrive pour leur apporter encore une dose supplémentaire, pour leur tenir de beaux discours sur le désert, les nuits sans lune, rien que les étoiles et le petit bruit du sable qu'un souffle d'air promène dans le creux des rivières taries. J'aime mieux ne pas penser à ce qui serait advenu si Antonelli ne m'avait pas fermé le caquet. Je me vois d'ici quittant la ville, emplumé de la belle manière !

— Antonelli, dit-il à haute voix. Merci !

— De rien.

Antonelli s'arme de son peigne et de ses ciseaux :

— Alors, bien dégagé sur les côtés ? Long sur la nuque ?

— Long sur les côtés, dit Willy Bersinger en refermant les yeux, et bien dégagé sur la nuque.

Une heure plus tard, Willy et Samuel remontaient dans leur Jalopy, qu'une main à jamais inconnue avait lavée et astiquée pendant qu'ils se faisaient embellir chez Antonelli.

— Le Destin... » Samuel tendit à son compagnon un petit sac rempli de poudre d'or. « ... avec un grand D.

— Garde ça.

Willy s'assit au volant, l'air pensif.

— Tu sais ce qu'on devrait faire avec cet argent ? Partir... Pour Phoenix, Tucson, Kansas City, – pourquoi pas ? – Ici, pour le moment, notre marchandise est en baisse, et les gens nous

feront grise mine aussi longtemps que leurs boîtes à musique ne se seront pas remises à leur débiter de la broderie, à chanter, à danser. Vrai comme l'Enfer ! Si nous restons, nous ne pourrons pas nous empêcher d'ouvrir le bec et de laisser échapper faucons et lézards, et le Génie du Désert, il pourrait nous en cuire !

Willy aligna de l'œil sur la grand-rue qui s'ouvrait toute droite devant eux.

— La Perle de l'Orient ! C'est bien ça qu'il a dit ? Tu t'imagines ce vieux dépotoir de Chicago repeint de frais, tout beau, tout neuf, comme un poupon dans la lumière du petit matin ! Par ma barbe ! Il faut voir ça !

Il mit la voiture en ordre de marche et regarda vers la ville en murmurant :

— L'homme survit. L'homme endure. Dommage d'avoir manqué le spectacle ! Ça a dû être une partie serrée ; l'épreuve, la minute de vérité... Samuel ? Tu te souviens, toi ? Moi, j'ai oublié : qu'est-ce qu'on a bien pu voir à la télévision, tous les deux ?

— Un soir, on a vu une femme qui faisait une partie de lutte avec un ours. Elle l'a envoyé rouler deux fois sur trois.

— Lequel a gagné ?

— Du diable si je le sais ! Elle...

Mais la vieille voiture gentiment solennelle, s'ébranla, emportant Willy Bersinger et Samuel Fitts les cheveux bien coupés, bien pommadés, bien plaqués sur leurs crânes parfumés, les joues roses, les ongles polis miroitant au soleil. Ils glissaient sous des frondaisons correctement taillées, des arbres arrosés du matin ; ils traversaient des sentiers fleuris ; ils saluaient des villas couleur de rose, de violette, de lilas, de jonquille et de crème de menthe, qui bordaient une route sans poussière.

— À nous, Perle de l'Orient !

Un chien parfumé, au poil indéfrisable, sortit en courant d'une maison et vint donner quelques coups de dent sur les pneus de la voiture, puis il resta au milieu de la route à aboyer, jusqu'à ce que l'équipage fût complètement hors de vue.

On s'en va peut-être

C'était une chose étrange et qu'on ne saurait décrire. Il était étendu, mais il ne dormait pas ; cela glissa dans ses cheveux, le long de son cou.

Les yeux fermés il appuya ses mains contre le sol.

Était-ce la terre, qui se retournait dans son sommeil et remuait des feux très anciens ensevelis sous sa carapace ?

Était-ce les bisons approchant comme une nuée d'orage à travers l'herbe sifflante et la plaine poudreuse en martelant lourdement la terre ?

Non.

Mais alors ?

Il ouvrit les yeux et se retrouva celui qu'il était : le petit Ho-Awi, de la tribu au nom d'oiseau, allongé sous sa tente au pied des collines appelées comme l'ombre des hiboux, près du rivage du Grand Océan, un jour qui, sans raison, était un mauvais jour.

Ho-Awi fixait des yeux les panneaux de la tente frissonnante comme une grande bête qui se souvient de l'hiver.

Oh ! dites-moi, pensait-il, d'où vient-elle cette chose terrible ? Qui va-t-elle tuer ?

Le petit garçon souleva la portière de la tente et se retrouva au milieu de son village.

Il tourna lentement la tête. Sur ses joues sombres les pommettes saillaient comme la carène des petits oiseaux quand ils volent. Ses yeux noirs voyaient le ciel rempli de Dieu, rempli de nuages : ses oreilles modelées comme des coupes entendaient les aiguilles des chardons picorer les tambours de guerre ; mais un signe plus mystérieux l'entraînait vers l'extrémité du village.

De cet endroit, selon la légende, le pays s'avancait comme une vague immense jusqu'au rivage d'un autre Océan. Entre ici et là-bas il y avait autant de terre qu'il y a d'étoiles dans le ciel de la nuit et quelque part, au milieu de cette grande étendue, des hordes de bisons noirs fauchaient l'herbe de la prairie.

Ho-Awi, debout, l'estomac serré comme un poing, scrutait, attendait. Il avait peur.

— Toi aussi ? demanda l'ombre d'un faucon. Ho-Awi se retourna.

C'était l'ombre de la main de son grand-père en train d'écrire sur le vent. Elle faisait le signe qui réclame le silence. La langue de l'aïeul bougeait silencieusement dans sa bouche édentée.

Ses yeux étaient deux petits ruisseaux coulant dans des creux de chair ravinée, derrière le masque de sable craquelé qui recouvrait son visage.

Attirés par le même inconnu, le vieillard et l'enfant arrivaient ensemble à l'orée du jour.

Et le Vieil Homme fit comme avait fait l'enfant. Ses oreilles momifiées écoutèrent aux quatre vents du ciel. Ses narines tressaillirent. Lui aussi, il attendait dans l'angoisse qu'un grondement venu de n'importe quel point de l'espace lui répondît qu'un ouragan s'était abattu d'un ciel lointain, et que ce n'était rien d'autre. Mais le vent ne lui répondait pas, il ne se parlait qu'à lui-même.

Le Vieil Homme fit le signe qui annonçait le départ pour la Grande Chasse. Ses mains disaient comme des bouches : Voici le jour qui convient au jeune lièvre et au vieil oiseau déplumé par les ans. Que nul guerrier ne les escorte. Ensemble le vautour moribond et l'agile levreau suivront la même piste. Car seul le plus jeune voit la vie devant lui, et seul le plus vieux la voit derrière lui et les autres sont tellement occupés par la vie qu'ils ne voient rien du tout.

Le Vieil Homme se tourna lentement vers tous les horizons. Oui. Il savait. Il était sûr, très sûr. Pour débusquer cette chose de ténèbres il fallait l'innocence d'une vie toute fraîche, et l'innocence de l'aveugle, pour la voir en pleine clarté.

Viens, dirent les doigts tremblants.

Le petit lièvre au nez curieux et le vieux faucon enchaîné à la terre, se glissèrent comme des ombres hors du village et disparurent du côté où le ciel changeait.

Ils parcoururent les hautes collines afin de voir si les pierres entassées étaient toujours posées les unes sur les autres ; les pierres n'avaient pas été dérangées. Ils explorèrent la prairie et

ne rencontrèrent que les vents qui jouaient là tout le jour, comme les enfants de la tribu ; et ils trouvèrent des pointes de flèches, restes d'anciennes guerres.

— Non — tracèrent sur le ciel les mains du vieil homme — non, les hommes de cette nation et de cette autre, là-bas, fument autour des feux d'été, tandis que les femmes sont occupées à couper du bois. Cette chose que l'on peut presque entendre, ce n'est pas le vol des flèches guerrières.

Enfin, quand arriva l'heure où le soleil s'engloutit chez le peuple des chasseurs de bisons, le Vieil Homme leva les yeux ; et soudain, ses mains s'écrièrent :

— Les oiseaux ! Ils volent vers le sud, l'été est fini !

— Non, non, répondirent les mains de l'enfant, l'été commence à peine ; je ne vois pas d'oiseaux !

— Ils passent si haut, dirent les doigts du Vieil Homme, que les aveugles seuls peuvent savoir qu'ils sont là ! ils font une ombre sur le cœur, pas sur la terre. Je les sens dans mes veines qui volent vers le sud. L'été s'en va ; et, qui sait, nous aussi. Peut-être que nous aussi nous nous en allons.

— Non ! s'écria l'enfant, soudain pris de frayeur. Partir où ? pourquoi ? à cause de quoi ?

— Qui sait, dit le Vieil Homme. Et peut-être ne bougerons-nous pas d'ici, et pourtant, même sans bouger, nous nous en irons, peut-être.

— Non ! non ! criait l'enfant au ciel vide, aux oiseaux invisibles, à l'air sans ombres. Reste ! reste, l'été !

Une seule main du vieillard répondit :

— Cela ne sert à rien — l'autre main s'était tue — ni toi, ni moi, ni notre peuple tout entier, nous ne pouvons arrêter les nuages ni le temps ; c'est une saison que nous ne connaissons pas et qui vient s'installer chez nous, pour toujours.

— Mais d'où vient-elle ?

Et le Vieil Homme enfin parla, parla de sa bouche.

— De là !

Dans le crépuscule ils abaissèrent leurs regards sur les grandes eaux de l'Orient qui s'étendaient jusqu'au-delà des bornes du monde, là où nul homme n'était jamais aillé.

— Là ! — Le Vieil Homme tendit brusquement sa main crispée. — C'est là !

Loin devant eux, une petite flamme brillait sur le rivage.

Tandis que la lune se levait dans le ciel, le Vieil Homme et l'enfant, à pas sourds, s'avancèrent sur le sable. Ils entendaient des voix étranges sur la mer ; ils respiraient une odeur âcre, de végétaux brûlés. Ils débouchèrent soudain sur le rivage, tout près du feu ; ils se laissèrent tomber sur le sable et demeurèrent étendus, à plat ventre, les yeux fixés sur la lueur du brasier.

Et plus Ho-Awi regardait la flamme, plus il sentait son sang se refroidir ; il savait maintenant que ce qu'avait dit le Vieil Homme était vrai.

Car, autour du feu de menues branches et de mousses dont la flamme brillante vacillait au vent léger du soir — plus frais déjà, bien qu'on fût au cœur de l'été — se tenaient des créatures telles qu'il n'en avait jamais vues.

Des hommes — aux visages pareils à des charbons chauffés à blanc, et sur certains d'entre ces visages brillaient des yeux aussi bleus que le ciel. Leurs joues et leurs mentons étaient garnis d'un large collier de poils lustrés qui s'effilait en pointe. L'un des hommes, debout, brandissait un éclair dans son poing levé ; sa tête recouverte d'une grosse lune faite d'une matière aux bords acérés ressemblait à la tête d'un poisson. Les autres portaient, soudées au buste, des carapaces rondes et sonores qui cliquetaient à chacun de leurs gestes. Tandis que Ho-Awi les observait, quelques-uns dégagèrent leur tête des objets miroitants qui les emprisonnaient et arrachèrent de leurs poitrines, de leurs jambes et de leurs bras ces carapaces étincelantes qui leur donnaient des airs de crustacés ; et tout en jetant leurs dépouilles pêle-mêle sur le sable, les créatures riaient aux éclats. Plus loin, dans la baie, à quelque distance du rivage, une forme noire dormait sur l'eau, une grande pirogue sombre au-dessus de laquelle pendaient à des perches comme des lambeaux de nuage.

Après être restés longtemps en arrêt, retenant leur souffle, le Vieil Homme et l'enfant firent demi-tour.

Du haut d'une colline, ils regardèrent encore une fois le feu, aussi petit maintenant qu'une étoile. On l'aurait caché sous

l'ombre d'un cil. Il suffisait de fermer les yeux pour ne plus le voir.

Non.

Il restait là.

— C'est ça ? la grande nouvelle ? demanda l'enfant.

Le visage de l'aïeul était pareil à celui d'un aigle tombé, chargé d'ans impitoyables et d'inutile sagesse. Mais ses yeux brillaient d'un éclat resplendissant comme si de leurs prunelles jaillissait la source d'une eau froide et transparente où l'on pouvait lire toutes choses, l'eau d'une rivière qui a bu le Ciel et la Terre et qui le sait, et qui accepte silencieusement sans chercher à le nier, l'amoncellement de la poussière, du temps, des formes, et des sons – des destinées.

Le Vieil Homme hocha la tête, une seule fois. Oui : c'était le mauvais temps, le temps terrible, cette chose qui chassait vers le sud, au-dessus de la terre désolée, des vols d'oiseaux sans ombre. Ainsi devait finir l'été.

Les mains cassées cessèrent de se mouvoir. Le temps des questions était fini.

Au loin, sur la dune, la flamme eut un sursaut d'éclat. L'une des créatures bougea, et la carapace polie qui couvrait son corps jeta brusquement un éclair. C'était une flèche ouvrant une blessure dans la nuit.

Et l'enfant s'évanouit dans l'ombre de l'aigle et du faucon qui hantaient le corps de pierre de son grand-père.

En bas, le flot se dressait. Une grande vague salée s'épanouit en mille milliards d'éclats qui s'abattirent en sifflant comme une pluie de couteaux sur les rivages de l'immense continent.

Retour de la mer

— Bonjour, Capitaine.

— Bonjour, Hanks.

— Le café est prêt, monsieur. Vous pouvez vous asseoir.

Le vieillard s'assit devant la table de la cambuse, les mains sur les genoux. Il les regarda – à travers la buée qu'il exhalait de son faible souffle, elles ressemblaient à des truites mouchetées paressant sous les eaux gelées – à des truites comme il en avait vu émerger à la surface des torrents de montagne, quand il avait dix ans. Il était fasciné par leur tremblement, là, en dessous, car tandis qu'il les observait, elles semblaient devenir de plus en plus pâles.

— Hé ! Capitaine, dit Hanks. Ça va bien ?

Le capitaine redressa la tête d'un mouvement brusque et son vieux regard ardent flamba.

— Bien sûr !... mais qu'est-ce que tu veux dire ?

Le cuisinier versa le café et le capitaine vit s'élever en vapeur brûlante des femmes surgies d'un passé si lointain qu'elles n'étaient plus que musc éteint, encens consumé. Tout d'un coup il éternua. Hanks lui tendit un mouchoir.

— Merci, Hanks !

Il se moucha, puis but le breuvage en tremblant.

— Hanks !

— Oui, monsieur.

— Le baromètre est en train de descendre.

Hanks se retourna pour regarder le mur.

— Non, Capitaine, il est au beau temps doux. Voilà ce qu'il dit : Beau temps doux.

— La tempête se lève et il se passera un long temps, et il faudra souquer ferme avant que le calme revienne.

— Je ne veux pas vous entendre parler comme ça, dit Hanks en tournant autour de lui.

— Il faut bien pourtant que je parle comme je sens. Le calme devait finir un jour. La tempête devait arriver. Je suis prêt depuis longtemps déjà.

Longtemps, oui ? Combien d'années ? Le sable a rempli le sablier tant de fois qu'on ne les compte plus ! Les neiges aussi ont rempli le sablier, ajoutant et rajoutant la blancheur à la blancheur, ensevelissant les hivers plus profonds que le souvenir.

Il se leva, en vacillant, se dirigea vers la porte de la cambuse, l'ouvrit et s'avança... sur la véranda d'une maison bâtie comme le pont d'un navire, en planches goudronnées. Il abaissa son regard non sur la mer mais sur le sol d'une avant-cour grillée par l'été. Il marcha jusqu'à la balustrade et contempla la longue houle des collines qui s'étendaient à perte de vue.

Mais qu'est-ce que je fais ici ? pensa-t-il, saisi d'une rage soudaine. Qu'est-ce que je fais dans ce misérable bateau-lavoir échoué, sans voile, au milieu des campagnes désertes, où le seul bruit que jamais l'on entende passe avec l'ombre de l'oiseau qui traverse le ciel – dans un sens à l'automne – dans l'autre sens quand revient le printemps. Qu'est-ce que je fais ici ?

Puis il s'apaisa et, prenant les jumelles marines qui pendaient, accrochées à la balustrade, il se mit à scruter l'horizon vide – l'existence déserte.

Kate, Katherine, Katie... où donc es-tu ?

La nuit, noyé dans les profondeurs de son lit, il oubliait ; mais, avec le jour, il retrouvait la mémoire. Il était seul. Il y avait vingt ans qu'il était seul. Il n'avait que Hanks – le premier visage qui lui montrât l'aube, le dernier qu'effaçât le crépuscule.

Et Kate ?

Mille tempêtes avaient soufflé et mille fois le calme était revenu depuis *le* calme et *la* tempête qui s'étaient arrêtés pour jamais au-dessus de sa vie.

— Regarde, Kate, le voilà. » Il entendait sa propre voix, tandis qu'il glissait dans le petit matin le long du bassin du port. « Kate ! le voilà le bateau qui nous emportera partout où nous aurons envie d'aller.

Et le couple incroyable prenait vie une nouvelle fois. Quel âge avait-elle, Kate ? vingt-cinq ans tout au plus,

miraculeusement ! Lui, il avait bien dépassé la quarantaine, mais quand elle lui donnait la main et qu'il la hissait sur la passerelle, il retrouvait l'âge d'un enfant.

Kate, hésitante, s'était retournée vers les collines de San Francisco et, se parlant à elle-même – ou bien à personne – elle avait dit à mi-voix :

— Jamais plus je ne toucherai terre !

— Notre voyage ne sera pas tellement long !

— Oh si !, avait-elle répondu tranquillement, ce sera un très long voyage !

Pendant un long instant, il n'avait plus entendu que le craquement immense du navire, le bruit du destin se retournant dans son sommeil.

— Allons ! Pourquoi ai-je dit cela ? avait-elle repris. C'est absurde !

Et, se ravisant, sans hésiter, elle était montée à bord du navire.

Cette nuit-là, ils mirent à la voile pour les îles des mers du Sud. Un jeune marié, à la peau de tortue, et son épouse, souple comme la salamandre, dansèrent sur le foyer brûlant de l'arrière-pont au long des après-midis du mois d'août.

Mais au milieu du voyage, un grand calme tomba sur le navire, on eût dit qu'une haleine chaude avait flétri les voiles, qui s'affaissèrent avec un soupir lugubre et paisible à la fois.

C'est ce soupir – peut-être – qui l'éveilla. Ou peut-être, Katie, qui se redressait pour écouter. Pas un craquement dans les cordages, pas un souffle dans la toile, pas même le bruissement d'un pied nu sur le pont. Le navire était enchanté. Il semblait que la Lune, qui montait à l'horizon, eût jeté de sa voix d'argent ce mot unique : Paix ! Les hommes d'équipage, immobilisés dans leur geste par le pouvoir de l'incantation, ne se retournèrent pas lorsque leur capitaine s'approcha des bastingages avec sa jeune épouse, et comprit que l'instant était devenu Éternité.

Alors, comme si elle pouvait lire l'avenir dans le miroir d'argent qui ensorcelait le navire, elle dit avec ferveur : « Il n'a jamais existé de nuit plus belle, ni deux êtres plus heureux sur un meilleur bateau. Je voudrais que nous puissions rester ainsi

pendant mille ans. Toutes choses sont parfaites : nous avons notre monde, nous y faisons nos lois, nous y vivons sous nos lois. Promets-moi que tu ne me laisseras jamais mourir. »

— Jamais. Et faut-il que je te dise pourquoi ?

— Oui. Et fais-le-moi bien croire.

Il se rappela alors et lui raconta l'histoire qu'il avait entendue une fois. L'histoire d'une femme si merveilleuse que les dieux devinrent jaloux du Temps ; ils la déposèrent dans un bateau, sur la mer, et lui défendirent de toucher jamais aucun rivage, car la Terre pesante la chargerait de son fardeau, ruserait en rencontres vaines, en vaines poursuites, en folles alarmes, et qu'elle en mourrait. Demeurant sur la mer, elle vivrait éternellement, parée de toute sa beauté. Elle vogua donc pendant de longues années, s'approchant à chaque voyage de l'île où son amant vieillissait. Souvent, elle l'appelait en passant, et réclamait qu'il la priât de descendre à terre, mais il refusait, craignant de causer sa perte. Alors, un jour, elle aborda de son propre chef dans l'île de son amant et courut jusqu'à lui. Ils passèrent ensemble une nuit de merveilles et, lorsque le soleil se leva, celle que l'amant découvrit à ses côtés était une pauvre vieille, racornie comme une feuille morte.

— M'a-t-on raconté cette histoire ? demanda-t-il, ou bien est-ce une histoire que l'on racontera un jour ? En faisons-nous partie ? Est-ce pour la même raison que je t'ai emportée sur la mer, pour que le bruit, l'agitation et ces millions d'êtres et de choses dont la terre est couverte, ne puissent te flétrir ?

Mais maintenant, Kate riait de lui. Elle renversa la tête en arrière et laissa son rire jaillir librement de sa gorge, si bien que chaque homme d'équipage tourna la tête et sourit.

— Tom, Tom, tu te souviens de ce que j'ai dit avant que nous embarquions ? que je ne toucherai jamais plus la terre ? J'avais peut-être deviné la raison pour laquelle tu as décidé notre fuite. Eh bien, c'est promis. Où que nous allions dans le vaste monde, je resterai à bord. Et je ne changerai jamais ! Toi non plus, tu ne changeras pas, dis ?

— J'aurai toujours 48 ans !

Et il rit, lui aussi, heureux de s'être arraché aux ténèbres. Il posa ses mains sur les épaules de Kate et embrassa sa gorge

ployée qui semblait, au cœur de l'été, se pencher vers l'hiver. Et cette nuit-là dans le calme brûlant qui devait durer à jamais, elle tomba comme une pluie de neige dans le lit de son époux...

— Hanks, tu te souviens de ce calme plat d'août 1907 ? » Le vieillard contemplait ses mains lointaines. « Ça avait duré combien de temps ?

— Neuf ou dix jours, Capitaine !

— Non, Hanks, non. Nous avons vécu neuf longues années pendant ces jours de calme. J'en fais serment...

Neuf jours, neuf années, et au milieu de ces jours et de ces années, il se disait : Oh ! Kate, je suis heureux de t'avoir emmenée, je suis heureux de n'avoir pas laissé les autres raconter en se moquant de moi que j'avais cherché à rajeunir en posant les mains sur toi. Ils disaient : l'amour on le rencontre partout ; il attend le long des quais sur les ports ; il attend sous les arbres, comme des noix de coco qui sont là pour se faire cajoler, caresser du museau et boire toutes chaudes. Mais ils ne savent pas, comme ils se trompent ! Pauvres cœurs d'ivrognes ! Laissez-les lutter avec les Singes de Bornéo ! Laissez-leur les melons de Sumatra ! Que pourraient-ils attendre de leurs guenons de dancing et de leurs chambres sans lumière ! Sur le chemin du retour ils dorment tout seuls, les capitaines. Seuls ! — quelle mauvaise compagnie ! — pendant dix mille milles ! Allons, Kate ! Tout cela ne compte pas puisque nous sommes tous les deux !

Et le grand calme profond et vivant continuait de trôner au cœur du royaume de l'Océan ; au-delà il n'y avait plus rien ; l'escadre des continents avait été torpillée et coulée par le Temps.

Cependant le neuvième jour, les hommes, de leur propre initiative, descendirent les embarcations et y prirent place, attendant les ordres ; il n'y avait rien d'autre à faire que de ramer, faute de vent.

Vers la fin du dixième jour, une île monta lentement au-dessus de l'horizon.

Le capitaine appela son épouse : « Kate, nous allons descendre à terre pour faire des vivres. Veux-tu venir avec nous ? »

Elle contempla l'île inconnue, comme si elle l'avait déjà rencontrée sur sa route, longtemps avant de naître – et elle hocha lentement la tête en signe de refus.

— Vas-y. Moi, je ne descendrai pas à terre jusqu'au jour de notre retour.

La regardant alors, il comprit qu'elle était en train de vivre inconsciemment la légende qu'il lui avait contée sans y prendre bien garde. Comme la femme aimée des dieux, elle pressentait que l'îlot solitaire de corail et de sable brûlant abritait un mal secret qui pourrait la diminuer ou même la détruire.

— Dieu te garde, Kate ! Je n'en aurai que pour trois heures !

Et il s'éloigna vers l'île avec ses hommes, à force de rames. La journée était très avancée quand ils regagnèrent le navire. Ils rapportaient cinq tonnelets d'eau douce et toute fraîche, et les canots étaient embaumés de fleurs et de fruits tièdes.

Et Kate qui n'avait pas voulu descendre sur le rivage, Kate qui avait refusé de toucher terre, attendait son époux.

La première, elle but l'eau limpide et fraîche. Plus tard dans la nuit, comme elle brossait sa chevelure, elle dit, les yeux tournés vers les flots immobiles :

— C'est maintenant presque la fin. Vers le matin tout va changer. Oh ! Tom ! Tiens-moi bien. Après avoir fait si chaud il va faire si froid ! Il s'éveilla dans la nuit. Kate respirait avec peine et murmurait au fond de l'obscurité. Sa main brûlante tomba sur celle de son époux. Dans son sommeil, elle cria. Il tâta son poignet. Et c'est alors qu'il entendit le premier mugissement de la tempête qui se levait. Comme il s'asseyait auprès d'elle, le navire se dressa lentement sur une montagne d'eau qui s'enfila comme une poitrine qui respire, et l'enchantement se rompit.

La toile flasque frémit dans le ciel. Chacun des cordages vibra. On eût dit qu'une main gigantesque glissait sur le vaisseau, comme sur une harpe jusqu'alors silencieuse, et en tirait une mélodie de voyage toute neuve.

Le grand calme était fini. Une tempête commençait. Puis en vint une autre. Des deux, l'une tomba brusquement – la fièvre qui faisait rage dans le corps de Kate et le consumait en cendre blanche. Un grand silence creusa sa place dans le corps de Kate, il s'y glissa et ne bougea plus – jamais plus !

On fit chercher celui qui raccommodait les voiles pour qu'il l'habillât de sa robe de mer. Dans la lumière sous-marine de la cabine, le va-et-vient de son aiguille ressemblait aux évolutions d'un poisson tropical, fin, aigu, infiniment patient, piquant le linceul à petits coups de dent, enveloppant la place ténébreuse, enfermant le silence dans son enveloppe scellée.

Dans les dernières heures de la grande tempête qui, là-haut, faisait rage, on amena d'en bas sur le pont la petite flaque de calme, toute blanche, et on la laissa glisser à la mer ; l'eau ne fut déchirée qu'un instant. Kate et la vie s'en étaient allées sans laisser de trace.

— Kate ! Kate ! – Oh ! Kate !

Il ne pouvait la perdre ainsi, abandonnée dans le flux et le reflux des marées entre la Porte d'Or et la mer du Japon !

Cette nuit-là, après bien des pleurs, il déchaîna sa révolte et sa colère contre la tempête. Agrippé à la barre, il fit tourner et tourner son navire autour de la blessure si vite refermée. C'est alors qu'il se trouva devant un calme qui devait durer le reste de ses jours. Jamais plus il n'éleva la voix contre un de ses hommes, jamais plus il ne serra les poings, et, la voix blanche, le poing dénoué, il finit par éloigner son navire des eaux sans cicatrice ; il fit le tour de la terre, amena sa cargaison à bon port, puis dit adieu à la mer, à tout jamais. Laissant le bateau heurter en cadence le manteau vert du bassin, il parcourut à pied et en voiture douze cents milles à l'intérieur du pays. Hanks l'accompagnait.

En aveugle, il acheta de la terre. En aveugle, il fit construire, et pendant longtemps il ne sut même pas ce qu'il avait acheté, ni construit. Il savait seulement qu'il avait toujours été trop vieux. Il savait qu'il avait été jeune pendant une heure brève, auprès de Kate, et que maintenant il était vraiment très vieux, et que l'heure brève jamais plus ne reviendrait.

Ainsi, au cœur d'un continent, à mille milles des rivages de la mer, vers l'Est, à mille milles de la mer détestée de l'Ouest, il maudissait la vie et les flots, ne se souvenant plus de ce qui lui avait été donné mais seulement de ce qui lui avait été si tôt repris.

Alors il sortit et parcourut ses terres. Il sema le grain. Il se prépara pour sa première moisson. Il se donna le nom de fermier.

Mais une nuit du premier été qu'il vivait loin de la mer, aussi loin qu'il est possible de l'être, il fut tiré de son sommeil par une rumeur incroyable et pourtant familière. Il se mit à trembler sous ses couvertures et murmura : Non ! Non ! cela ne se peut pas. Je deviens fou ! Mais... *écoute* !

Il ouvrit la porte de sa maison de fermier, s'avança sur la galerie qui en faisait le tour et regarda la campagne, fasciné par cette chose qu'il avait créée sans le savoir. Il s'accrocha au rebord de la balustrade, cillant les paupières de ses yeux embués.

Là, dans le clair de lune, il voyait monter lentement, l'une après l'autre, les collines couvertes de moissons, que les vents marins gonflaient comme des vagues. Vaste comme le Pacifique, un océan d'épis miroitait à perte de vue, dans la pénombre de la nuit, avec sa maison, son navire retrouvé, inerte au centre des flots tranquilles.

Il resta dehors pendant la moitié de la nuit, tantôt immobile, tantôt marchant à grandes enjambées, bouleversé de sa découverte, perdu dans les profondeurs de cette mer intérieure. Et depuis lors, année après année, la maison se chargea d'engins, de palans, de cordages, qui lui donnèrent les proportions, l'élan des navires qu'il avait guidés autrefois dans des eaux plus profondes et des vents plus redoutables.

— Hanks, ça fait combien de temps que nous avons vu la mer pour la dernière fois ?

— Vingt ans, Capitaine.

— Non... c'était hier matin.

Il rentra. Son cœur lui martelait la poitrine. Il vit le baromètre accroché à la cloison se voiler d'un nuage. La glace

ronde scintilla d'un pâle éclair qui vint jouer sur le bord des paupières du vieux capitaine.

— Pas de café, Hanks... rien qu'un bol d'eau fraîche.

Hanks sortit et revint aussitôt.

— Hanks ! Promets-moi... Tu m'enterreras là où elle est !

— Mais, Capitaine, elle est... » Hanks se tut. Il hocha la tête.
« Là où elle est, oui, Capitaine.

— C'est bien. Maintenant, donne-moi à boire.

L'eau était fraîche. Elle venait des îles qui sont de l'autre côté de la terre. Elle avait goût de sommeil.

— Un bol. Elle avait raison, tu sais, Hanks. Ne plus toucher la terre. Jamais plus. Elle avait raison. Mais je lui ai apporté un bol de l'eau de la terre et la terre était dans l'eau qui a touché ses lèvres. Rien qu'un bol. Oh ! si *seulement*...

Entre ses doigts rouillés il remua le bol qu'envahit un typhon venu de nulle part. Dans l'espace minuscule tournoya la grande tempête.

Il éleva le bol et but le typhon.

Quelqu'un cria : Hanks !

Mais ce n'était pas lui. Le typhon s'en était allé et avec lui, le vieux capitaine.

Le bol vide tomba sur le plancher.

C'était un matin radieux. L'air était doux ; il soufflait une brise tranquille. Hanks avait passé la moitié de la nuit à creuser, la moitié de la matinée à refermer la terre. À présent la besogne était achevée. Le pasteur du village restait debout derrière Hanks tandis qu'il disposait avec soin la dernière couche de terre. L'une après l'autre, il tassait méticuleusement les mottes, comblait les interstices – et, sur chaque motte il prenait bien soin que se dressât la tige des blés dorés, aussi haute qu'un enfant de dix ans, couronnée de riches épis de grain mûr.

Hanks se courba une fois encore et déposa la dernière poignée de terre.

— Pas même une inscription ? demanda le pasteur.

— Oh non ! monsieur le Pasteur. Et il n'y en aura jamais.

Le pasteur allait protester mais Hanks le prit par le bras, l'entraîna sur le flanc du coteau, et là, se retournant, il désigna

du doigt le vaste paysage. Ils restèrent immobiles un long moment. Enfin, le pasteur hocha la tête, sourit paisiblement et dit : Je vois. Oui. Je comprends.

Car il n'y avait là que l'Océan illimité des blés, dont les longues houles, chassées par le vent, roulaient vers l'est jusqu'à l'horizon et, au-delà, vers l'est encore – et pas une ligne, pas une fissure, pas une ride, n'indiquait l'endroit où avait sombré le vieux capitaine.

— C'était les funérailles de la mer ? dit le pasteur.

— Oui, répondit Hanks, c'était bien cela – comme je l'avais promis – les funérailles d'un marin.

Alors ils se retournèrent et s'éloignèrent, le long du rivage aux flots d'or – et ils ne dirent plus rien d'autre jusqu'à ce qu'ils fussent revenus dans la maison qui craquait comme un château de poupe.

El dia de muerte

Le matin.

Le petit Raimundo traversa en courant l'Avenida Madero. Il courait dans l'odeur matinale de l'encens, échappée de mainte et mainte église, dans l'odeur du charbon de bois qui annonçait les apprêts de dix mille petits déjeuners. Il baignait dans des pensées de mort. La pensée de la mort, dans le petit matin, jetait son ombre froide sur la ville de Mexico. Il y avait l'ombre des églises et partout des femmes en noir, le noir des deuils. Et tandis que le petit Raimundo courait, la fumée des cierges et celle des braseros apportaient à ses narines une odeur de mort très douce. Mais il ne trouvait là rien d'étrange car c'était le jour où toutes les pensées appartiennent à la Mort.

C'était El Dia de Muerte, le jour des morts. Ce jour-là, dans les villages les plus reculés du pays, des femmes, assises derrière de petits éventaires en planches, vendaient des crânes de sucre blanc et des squelettes de candi que leurs clients croquaient à l'envi. Dans toutes les églises, on allait célébrer des offices et, la nuit venue, allumer des cierges sur les pierres des cimetières ; le vin allait couler en abondance et les hommes, d'une voix aiguë de sopranistes, allaient crier infatigablement leurs stridentes mélodies.

Raimundo dans sa course éprouvait le sentiment de contenir en lui l'Univers entier, toutes les choses que tio Jorge, son oncle, lui avait dites, toutes les choses qu'il avait vues lui-même au fil des années. Ce jour-là devait être un grand jour. Dans des endroits aussi retirés que Guanajuato ou le lac de Patzcuaro, on se préparait à célébrer un grand rite, et c'était un événement. Déjà dans les grandes arènes de Mexico, les *trabajandos* s'occupaient à ratisser et à égaliser le sable ; on vendait des billets ; dans leurs boxes, les taureaux se repoussaient nerveusement, roulant leurs yeux perçants, attendant la mort.

La grande grille de fer du cimetière de Guanajuato allait s'ouvrir à deux battants pour inviter les touristes à descendre

l'escalier en spirale qui s'enfonçait dans le sein glacé de la terre et parcourir les catacombes à l'atmosphère sèche et peuplée d'échos mats, où des momies, raides comme des poupées mécaniques, se dressaient contre la muraille. Cent dix momies aux prunelles parcheminées, ligotées à la pierre, dans des poses guindées, l'horreur à la bouche, cent dix spectres dont les corps faisaient entendre un bruissement quand on les touchait.

Sur le lac de Patzcuaro, dans l'île de Janitzio, les grandes seines de pêche s'abattaient comme des papillons pour remonter leur fardeau de poissons argentés. Le peuple de l'île – dominée par l'énorme statue de pierre du père Morelo – avait déjà commencé les libations de téquila qui inauguraient la célébration du Dia de Muerte.

Dans la petite ville de Lenares, un camion passa sur un chien et ne s'arrêta pas.

Le Christ, revêtu de sa sueur et de son sang, habité par son angoisse, se trouvait dans chaque église.

Et dans la lumière de novembre, Raimundo traversait en courant l'Avenida Madero.

Ah ! les friandises de la terreur ! Crânes de sucre aux devantures des boutiques, avec des noms inscrits sur leurs fronts de neige : José, Carlotta, Ramona, Luisa ! Têtes de morts en chocolat, tibias givrés, ornés – Il y en avait pour tous les saints du calendrier ! Au-dessus de la tête de l'enfant, le ciel reluisait comme un émail bleu. En courant le long des *glorietas*, il vit l'herbe jeter des flammes vertes. Il tenait cinquante centavos bien serrés dans sa main. C'était beaucoup d'argent pour acheter beaucoup de friandises – car lui aussi, bien sûr, allait faire l'acquisition de fémurs, de rotules, et de côtes comestibles. C'était le jour où l'on mange de la Mort. Ah ! certes, ils allaient tous arborer la Mort, – lui et *madrecita mia*, et ses frères, mais oui, et ses sœurs !

En esprit, il vit un crâne portant en lettres de candi le nom de Raimundo. Je mangerai mon propre crâne, pensa l'enfant, et je te duperai. Mort qui frappe au carreau avec chaque goutte de pluie, Mort qui grince dans les gonds du vieux portail, Mort qui te suspend dans notre urine comme un petit nuage pâle, je te tromperai, Mort qui te roules entre les doigts malades du

faiseur de *tamales*, Mort joliment enveloppée dans le suaire d'une *tortilla* de maïs.

Tout cela, Raimundo l'entendait en imagination, sortant de la bouche du vieux tío Jorge, l'oncle chargé d'ans, au visage cuit comme une brique, remuant les doigts à chaque mot, disant : « La Mort est lovée dans tes narines, comme un petit ressort de montre ; la Mort grossit dans ton ventre comme un petit enfant ; la Mort luit sur tes paupières comme de la laque. »

Derrière un éventaire branlant, une vieille à la bouche aigre, aux oreilles barbuës, vendait des pierres sur lesquelles on avait dressé des funérailles miniatures. Il y avait là un petit cercueil de carton et un prêtre en papier gaufré, qui tenait une Bible microscopique ; il y avait aussi, découpés dans le même papier gaufré, des enfants de chœur, une petite noix en guise de tête ; d'autres personnages portant les étendards sacrés ; dans le tout petit cercueil, on voyait le défunt, blanc de sucre, avec de minuscules yeux noirs et, par-derrière, sur l'autel, la photographie d'une star de cinéma. Une fois rentré chez lui, l'acquéreur de la petite scène funéraire arrachait la photo de star et collait à sa place sur l'autel le portrait d'un de ses chers disparus ; ainsi pouvait-on renouveler en petit les obsèques d'une personne aimée.

Raimundo sortit une pièce de 20 centavos.

— Un pour moi, dit-il, et il emporta, avec son socle la cérémonie funèbre.

Tío Jorge disait :

— La vie, c'est un besoin de choses, Raimundito. Il te faudra toujours dans la vie cette envie de quelque chose. Tu auras envie de *frijoles* ou tu voudras de l'eau – tu désireras des femmes, tu désireras dormir – tout spécialement dormir ; tu auras besoin d'un âne, ou d'un toit neuf sur ta maison ; tu auras envie des belles chaussures exposées dans la vitrine de la *zapateria*, et puis encore une fois, tu auras envie de dormir. Tu souhaiteras avoir un cheval, tu souhaiteras des enfants, tu voudras avoir ces bijoux qu'on voit scintiller dans les vitrines somptueuses de l'Avenida, et puis, oh oui ! tu te rappelleras, à la fin tu souhaiteras dormir. Souviens-toi, Raimundo, tu auras toujours besoin de quelque chose. Ce besoin c'est toute la vie. Tu

désireras des choses jusqu'au moment où tu ne désireras plus rien, sinon le sommeil, et encore le sommeil. Pour chacun de nous arrive un temps où le sommeil résume toute importance, toute beauté.

« Et quand on ne demande plus rien que dormir c'est alors qu'on pense au jour des morts et à ceux qui donnent du bienheureux sommeil. Tu te souviendras, Raimundo ? »

— Oui, tio Jorge.

— Qu'est-ce que tu désires, toi, Raimundo ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tous les hommes désirent, Raimundo ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'il y a à désirer, Raimundo ?

— Je le sais peut-être. Ah... mais non. Je ne le sais pas.

— Je sais ce que tu désires, Raimundo.

— Quoi ?

— Je sais ce que désirent tous les hommes de ce pays ; c'est quelque chose qui existe en abondance, Raimundo, et dont le désir surpasse de loin tous les autres désirs, une chose que l'on souhaite et à quoi l'on rend grâce car elle est le repos et la paix du corps...

Raimundo entra dans la boutique et choisit un crâne de sucre qui portait son nom inscrit en lettres de givre.

— Tu la tiens entre tes doigts, Raimundo, murmurait tio Jorge. Même à ton âge, tu la tiens, très délicatement, tu la grignotes, tu l'avales, elle se coule dans ton sang. Raimundo, entre tes doigts, regarde ! Le crâne de sucre.

— Ah !

— Dans la rue j'aperçois un chien. Je suis au volant de ma voiture. Vais-je m'arrêter ? Vais-je cesser d'appuyer sur cette pédale ? Non ! J'accélère ! vlan ! ça y est ! Le chien est plus heureux maintenant, pas vrai ? Le voilà enfin parti pour toujours, sorti du monde ?

Ayant tendu sa pièce, Raimundo enfonça fièrement ses doigts sales à l'intérieur du crâne de sucre, lui faisant une cervelle aux cinq lobes palpitants.

Il sortit de la boutique et parcourut du regard le large boulevard inondé de soleil, tout encombré du flot assourdissant des voitures. Il cligna des yeux, et...

Les *barreras* étaient combles. Du côté de l'ombre, du côté du soleil, les immenses gradins circulaires de l'arène étaient remplis jusqu'au ciel d'une foule innombrable. La fanfare explosait de tous ses cuivres. Les portes s'ouvrirent toutes grandes. Matadors, banderilleros, picadors, les uns à pied, les autres à cheval, foulèrent le sable neuf et lisse dans la brûlante lumière. Dans le vacarme de fanfare et le tonnerre des tambours, la foule s'agitait davantage de minute en minute. On murmurait, on criait tout haut. La musique s'acheva sur un éclat de cymbales. Derrière les murs de la barrera, les hommes, revêtus de leurs costumes étroits et scintillants, ajustaient leurs *birettas* sur leurs *hairdos* noirs et gras, maniaient leurs capes, leurs épées, tout en parlant. Un spectateur se pencha par-dessus le mur et braqua sur eux une caméra au ronron cliquetant.

L'orchestre attaqua une fanfare altière. Une porte s'ouvrit brusquement. Un Géant noir se précipita dans l'arène, l'échine frémissante, le cou piqué de petits rubans flottants. Le premier taureau !

Raimundo s'avavançait en courant, léger, léger, sur l'Avenida Madero. Léger, léger, il courait entre les camions énormes et rapides dans lesquels on transportait les taureaux. Une machine gigantesque rugit et corna devant lui – et Raimundo courait, léger, léger...

Le banderillero s'avança en courant, léger, léger comme une plume bleue soufflée par le vent sur le sable ridé de l'arène – le taureau se dressait devant lui comme une falaise noire.

Le banderillero s'immobilisa dans son vol et frappa le sol de son pied. Oh ! Regardez ! Il a levé les banderilles ! Très doucement, les escarpins bleus glissèrent, comme des chaussons de danseur, sur le sable silencieux ; le taureau chargea, le banderillero se dressa, doucement, ployé en arc, et les deux hampes s'abattirent. Le taureau s'immobilisa brusquement, grognant de douleur, les banderilles plantées dans le garrot ; son bourreau était déjà loin ! La foule rugissait !

À Guanajuato, on ouvrait les portes du cinéma.

Raimundo se figea, paisible et glacé et le camion arriva sur lui. Le pays tout entier avait une odeur de mort ancienne et de poussière et partout les choses gisaient dans la mort.

La foule des touristes entraît dans le cimetière de Guanajuato. Ils franchirent une énorme porte de bois et descendirent l'escalier tournant qui conduisait aux catacombes où les cent dix cadavres racornis s'entassaient contre les murailles dans d'horribles attitudes, montrant les dents, les orbites grandes ouvertes sur les étendues du néant... Les corps nus des femmes, pareils à des carcasses métalliques auxquelles restent accrochés des oripeaux de glaise...

— On les met ici, dans les catacombes, quand leurs parents n'ont pas les moyens de payer la concession de leur sépulture, chuchotait le petit bonhomme qui faisait office de gardien.

Au pied de la colline du cimetière, comme un jongleur qui fait ses tours, un homme tient quelque chose en équilibre sur sa tête. La foule le suit, plus loin que la petite menuiserie où se font les cercueils ; elle passe en suivant le rythme du menuisier qui, la bouche frangée de clous, se penche sur un cercueil qu'il bat comme un tambour. L'équilibriste porte délicatement sur sa tête noire et fière une caisse toute tendue de satin couleur d'argent, qu'il touche légèrement de la main, de temps à autre, pour assurer sa position. Il marche avec une dignité solennelle, glissant ses pieds nus sur le pavage de galets ; derrière lui les femmes, en rebozos noirs, mordent des mandarines, et dans la caisse, bien caché, bien abrité, repose un petit corps d'enfant, sa fille, qui vient de mourir.

Le cortège a dépassé l'atelier rempli de cercueils ouverts ; le bruit des clous qu'on enfonce et des planches qu'on scie s'entend par tout le pays. Dans les catacombes, les morts, debout, attendent le cortège.

Avec un sourire sauvage, Raimundo se campa devant la grande machine furieuse, comme le torero qui fait une *veronica* attendant que la foule crie Olé ! Le camion noir l'assaillit et, en le touchant, effaça de ses yeux la lumière du jour. L'ombre envahit l'enfant. Ce fut la nuit...

Dans le cimetière de l'île de Janitzio, au pied de la grande statue sombre du père Morelo, il fait noir, il est minuit. On entend les voix aiguës des hommes que le vin maintenant rend stridentes ; on dirait des cris de femmes, non pas de femmes douces et sages, mais de têtes folles et d'ivrognesses, d'âmes impatientes, sauvages, mélancoliques. Sur le lac sombre brillent les feux des bateaux indiens qui apportent de la grande terre, empaquetés, emmitouflés contre le froid qui court avec la brume, les touristes venus de Mexico pour assister aux fêtes du jour des Morts.

Soleil.

Le Christ a bougé.

Il a détaché une main de sa croix, il l'a élevée et il a fait un grand signe.

Le soleil brûlant jetait des éclairs d'or du haut du grand clocher de Guadalajara, il jetait des flammes d'or, des rafales, du haut de la grande croix branlante. Si le Christ en cet instant avait abaissé vers la terre un suave regard... or, justement, il le fit et il aperçut en bas, dans la rue, deux mille visages tournés vers lui, deux mille spectateurs qui ressemblent, vus d'en haut, à des melons sur la place d'un marché, et autant de mains qui se dressent pour faire écran à ces deux mille regards de badauds. Il soufflait un petit vent et la croix du clocher chuintait tout doucement et penchait légèrement en avant sous la poussée de la brise.

Le Christ fit un signe de la main et ceux d'en bas lui rendirent son salut. Une rumeur sourde parcourut la foule, les mouvements de la rue s'interrompirent. C'était un beau dimanche, un matin chaud et verdoyant, sur les coups de onze heures. Depuis la plaza, on respirait l'odeur de l'herbe fraîchement coupée ; autour des églises tournaient des bouffées d'encens.

Le Christ libéra son autre main et salua encore puis, d'un mouvement sec, il se détacha tout entier de la croix et resta suspendu par les chevilles, la tête en bas ; une petite médaille d'argent, retenue par une chaînette à son cou hâlé se balançait contre son visage.

Tout en bas, un petit garçon cria Olé ! Olé ! le montrant du doigt, puis se désignant lui-même, il répétait :

« Vous le voyez ? Vous le voyez bien ? C'est Gomez mon frère ! Gomez qui est mon frère ! » Et le gamin se mit à parcourir la foule, quêtant la pièce dans un bonnet.

Un moment, Raimundo mit ses mains devant ses yeux et poussa un cri. De nouveau les ténèbres.

Les touristes descendus des bateaux parcouraient comme dans un songe l'île de Janitzio sous le ciel de minuit. Les grands filets pendus au-dessus des ruelles obscures ressemblaient à des lambeaux de brume venus du lac et des rivières d'épinoches argentées, pêchées dans la journée, s'amoncelaient sur les rampes en cascades scintillantes. La lune les frappait de ses rayons comme une cymbale frappe une autre cymbale et elles lui renvoyaient un écho silencieux.

Dans l'église à demi ruinée qui se dresse au sommet de la colline rocailleuse, il y a un Christ de bois rongé par les termites ; mais ses blessures artistiques restent fleuries de caillots de sang épais et il se passera bien des années avant que la morsure des insectes n'ait effacé les marques de l'agonie de son masque de douleur...

Auprès de l'église, une femme au rude accent tarasque³ balance des volubilis dans les flammes de six cierges. Les fleurs grésillent dans les flammes comme des papillons de nuit en répandant une odeur érotique très douce. Les touristes arrivent auprès de la femme et l'entourent ; ils voudraient lui demander ce qu'elle fait là, assise sur la tombe de son époux, mais ils ne lui demandent rien.

Dans l'intérieur de l'église, comme on voit la résine s'écouler d'un grand et bel arbre, les membres du Christ, taillés eux-mêmes dans les branches d'un bel arbre venu d'un pays lointain, distillent une résine sacrée dont les gouttelettes embaumées pendent à son corps, sans jamais tomber, comme des gouttes de sang vêtant sa nudité.

³ Tarasque : Très ancienne peuplade du Mexique, rivale des Aztèques, qui a gardé toutes ses traditions. (Les Bretons du Mexique).

Olé ! hurlait la foule.

Encore le plein soleil. Une poussée sur le petit corps terrassé de Raimundo. Le camion, la lumière, et ce mal !

Le picador s'avança sur son cheval aux flancs caparaçonnés d'épais matelas ; de sa botte il frappa l'épaule du taureau tandis que de sa lance il la perçait. Le picador se retira. On entendit une fanfare ; et lentement le matador fit son entrée.

Le taureau se tenait au centre de l'arène aveuglée de soleil, une patte en avant, la chair affolée. Ses yeux lourds et vitreux – peur et haine – paraissaient noyés dans une hébétude d'hypnose. Ses tripes se vidaient, le panachant d'immondices. La bouse verdâtre jaillissait en palpitant de ses entrailles ; le sang jaillissait écumant de son épaule ouverte, et les six banderilles brinquebalaient en claquant sur son échine.

Le matador prit le temps de draper avec un surcroît d'élégance la cape rouge autour de son épée. Le taureau palpitant, la foule l'attendait.

Le taureau ne voit rien, ne sait rien. Le monde est douleur, ombre et lumière, et lassitude. Le taureau est là pour mourir. Vienne la fin de tout ce désordre, ces formes qui passent, repassent, avec leurs capes perfides, leurs grâces mensongères. Le taureau se campe sur le sable dans une attitude fragile, et n'avance plus, sa grosse tête oscille lentement, ses excréments ruissellent sur ses flancs, le sang distille de son cou. Quelque part devant lui, dans l'espace qui se fige, un homme brandit une lame brillante. Le taureau ne bouge pas, l'homme sourit ; et l'épée ouvre trois petites entailles sur le mufler de la bête aux yeux vides, *comme ça* !

La foule hurle.

Le taureau n'a pas bronché. Il renifle le sang qui coule à flots de ses naseaux ouverts.

Le matador frappe du pied sur le sable. Obéissant avec lassitude, le taureau court à l'ennemi. L'épée lui perce le cou, il s'affaisse, il tombe avec un bruit mat, il lance une ruade, il est silencieux.

Olé ! hurle la foule. Les cuivres attaquent le finale.

Raimundo perçut le choc du camion – une succession rapide d'éclairs et d'ombre.

Au cimetière de Janitzio, deux cents cierges brûlaient sur les deux cents tombes ouvertes dans la roche, les hommes chantaient, les touristes regardaient, le brouillard s'élevait du lac.

Soleil à Guanajuato. Pénétrant dans les souterrains par une fissure, le soleil éclairait les yeux sombres d'une femme, la bouche tendue par un rictus, les bras en croix. Les touristes la touchaient et la heurtaient comme un tambour.

Olé ! Le matador fit le tour des arènes, tenant entre les doigts sa petite *biretta* noire, le bras tendu. Il pleuvait des sous, des porte-monnaie, des souliers, des chapeaux. Le matador affrontait cette pluie, élevant sa minuscule *biretta* en guise de parapluie.

Un homme accourut avec une oreille de bête égorgée. Le matador la présenta à la foule. De quelque côté qu'il avançât, elle jetait en l'air chapeaux, pièces de monnaie. Mais les pouces s'abaissèrent et bien que la foule poussât des cris de satisfaction, elle n'était pas assez satisfaite pour accorder l'oreille. Les pouces s'abaissèrent. Le matador haussa les épaules et, sans un regard derrière lui, il jeta l'oreille sanglante, qui resta gisante sur le sable ; la foule applaudit, satisfaite qu'il n'eût pas sa récompense puisqu'il n'avait pas été assez bon. Les *peones* sortirent, enchaînèrent le cadavre affalé du taureau à un attelage de chevaux piaffants dont les naseaux sifflaient de terreur à l'odeur du sang chaud. Dès qu'on les eut lâchés ils s'emballèrent et traversèrent l'arène comme des explosions blanches, faisant bondir derrière eux le corps inerte du taureau dont les cornes traçaient, comme des herbes, des sillons sur le sable semé d'amulettes de sang.

Raimundo sentit le crâne de sucre s'échapper de ses doigts et, de son autre main, les petites funérailles sur leur socle de bois furent arrachées.

Boum ! Le taureau rebondit contre le mur de la Barrera, tandis que les chevaux disparaissaient en se bousculant et en hennissant sous la voûte.

Un homme se précipita jusqu'à la *barrera* du Señor Villalta, brandissant les banderilles, pointes en l'air, toutes poissées de sang et de chair. *Gracias !* Villalta tendit un peso et prit

fièrement les banderilles aux gentilles papillotes de papier crêpe orange et bleu, pour les montrer à sa femme ou à ses amis après un bon cigare.

Le Christ bougea.

La foule regardait la croix branlante sur le clocher de la cathédrale.

Le Christ se tenait en équilibre sur les mains, les jambes dans le ciel.

En bas, le gamin parcourait la foule : « Vous le voyez mon frère ? Un petit sou s'il vous plaît ! C'est mon frère ! Un petit sou ! »

Maintenant, le Christ était pendu par une seule main à la croix branlante. Au-dessus de lui s'éployait toute la ville de Guadalajara, pleine de la douceur et de la sérénité des dimanches. « La recette sera bonne aujourd'hui », pensa-t-il.

La croix pencha. La main glissa. La foule cria.

Le Christ tomba.

À chaque instant meurt le Christ. Sur dix mille Golgothas on le voit sculpté dans les poses de la mort, les yeux levés vers les firmaments poussiéreux de dix mille petites églises et il y a toujours beaucoup de sang – beaucoup de sang.

— Regardez, fit Señor Villalta, regardez. Il agitait les banderilles rouges et mouillées sous les yeux de ses amis.

Pourchassé, accroché, raillé par la marmaille, le matador fait encore une fois le tour de la piste sous une pluie de chapeaux de plus en plus serrée.

Et déjà les bateaux chargés de touristes retraversent le lac de Patzcuaro, pâle comme l'aube, laissant derrière eux Janitzio et ses cierges éteints, son cimetière désert, où s'éparpillent les volubilis desséchés.

Les bateaux accostent, les touristes débarquent dans la lumière naissante. À l'hôtel qu'ils retrouvent sur le rivage, les attend une grande cafetière d'argent où fume le café frais. Un petit nuage de vapeur – on dirait un dernier lambeau de la brume du lac – monte dans l'air tiède de la salle de restaurant. Le murmure discret des conversations matinales se mêle à un agréable cliquetis d'assiettes et de fourchettes. Les paupières sont un peu lourdes et l'on avale son café déjà plongé dans un

rêve qui n'a pas attendu pour commencer la tiédeur de l'oreiller. Les portes se ferment. Les touristes s'endorment dans des draps que la brume rend humides comme des linceuls souillés de terre.

L'odeur du café est corsée comme la peau d'un Tarasque.

À Guanajuato on ferme les grilles, on dit adieu aux spectres pétrifiés. On remonte l'escalier en spirale vers la chaude lumière de novembre. Un chien aboie. Le vent soulève les fleurs mortes des volubilis sur les tombeaux ornés comme des pâtisseries. La grosse porte se referme bruyamment sur l'entrée des catacombes. Les corps flétris sont rendus au secret.

La fanfare lance un dernier cri de triomphe ; les barreras sont vides. Au-dehors, la foule s'écoule entre des rangées de mendiants au regard flegmatique, qui chantent d'une voix suraiguë – et les traces sanglantes du dernier taureau sont ratissées et nettoyées avec un zèle infatigable par les balayeurs descendus sur la large piste où l'ombre prend place.

Sous l'averse, le matador est décoré sur un fond de culottes de belles claques sonnantes par un facétieux à qui la course d'aujourd'hui a rapporté quelque bénéfice.

Dans la lumière aveuglante, Raimundo est tombé et le Christ est tombé – un taureau a chargé, un camion a foncé, ouvrant une grande voûte de nuit dans l'air qui claque, qui tonne, qui se referme – et n'a parlé que de sommeil. Raimundo a touché la terre, le Christ a touché la terre, mais il ne l'a pas su. Les funérailles de carton se sont éparpillées en menus débris. Le crâne de sucre a roulé dans le caniveau et s'est ouvert en trente-six flocons de neige.

Le petit garçon et le Christ reposent en paix.

Le taureau de la nuit s'en est allé ailleurs porter l'obscurité, enseigner le sommeil.

— Ah ! fit la foule.

— Raimundo ! disaient les fragments du crâne de sucre éparpillés sur le sol.

Les gens accouraient pour faire cercle autour du silence, pour regarder le sommeil.

Et le crâne de sucre avec les lettres R.A.I.M.U.N.D.O. – fut happé et dévoré par des gamins qui durent se battre à qui emporterait le nom.

La dame tatouée illustrée

Lorsqu'un malade s'aventure pour la première fois dans le cabinet d'un psychiatre et s'allonge, paré à débiter comme un télégraphe poussif quelques échantillons de ses associations d'idées, l'homme de l'art qui se tient tout près de lui, un peu en arrière, un peu au-dessus, ne manque pas d'observer avec exactitude par quelles régions de son anatomie son patient prend appui sur le canapé.

Autrement dit : quels sont ses points de contact avec la réalité.

Certains semblent flotter dans l'air, un demi-pouce au-dessus de toute espèce de surface ; jamais ils n'ont touché la terre ; ils ont le mal de l'altitude.

D'autres, au contraire, lestés de tout leur poids, s'accrochent si âprement à la réalité que longtemps après qu'ils sont partis, le canapé garde l'empreinte de leurs corps de fauves et les marques de leurs griffes.

Dans le cas d'Emma Fleet, le Dr George mit longtemps à décider ce qui était meuble et ce qui était femme et où ceci touchait cela.

Car, disons-le tout de suite, Emma Fleet ressemblait à un canapé.

— M^{rs} Emma Fleet, docteur, annonça la secrétaire.

Le Dr George faillit s'étrangler.

Car c'était une expérience traumatisante que de voir Emma Fleet s'engager sans l'aide d'un remorqueur dans l'étroit chenal de la porte.

Elle entra pourtant, alerte comme son nom⁴, creusant le plancher sous son poids comme le plateau d'une énorme balance.

⁴ Flotte de guerre.

Le Dr George lâcha un soupir : il était en train de l'estimer à quatre cents livres sur pied. Emma Fleet sourit, comme si elle lisait dans sa pensée.

— Quatre cent deux livres et demie, très exactement, annonça-t-elle.

Il se surprit, posant sur son mobilier l'œil fixe de l'effroi.

— Oh ! ça résistera, allez ! dit l'intuitive M^{rs} Fleet.

Et elle s'assit.

Le canapé jappa comme un roquet.

Le Dr George s'éclaircit la voix.

— Avant que vous ne vous installiez, dit-il, je crois de mon devoir de vous avertir immédiatement et en toute franchise que la correction des anomalies de l'appétit est loin de figurer en bonne place au palmarès de la psychiatrie. Les problèmes du régime et du poids ont toujours résisté, jusqu'à présent, à notre perspicacité. Mon aveu vous surprend peut-être, et cependant c'est seulement la reconnaissance de nos échecs qui peut nous éviter de nous leurrer nous-mêmes et de recevoir frauduleusement l'argent de nos malades. Ainsi donc si vous êtes venue me demander aide pour obtenir une modification de votre aspect extérieur je me vois dans l'obligation d'avouer mon incompetence.

— Je rends hommage à cette probité, docteur, dit Emma Fleet – mais soyez rassuré, je ne cherche pas à perdre du poids. Je préférerais au contraire que vous m'aidiez à gagner encore 100 ou 200 livres.

— Oh ! non, s'exclama le Dr George.

— Oh ! si, mais mon cœur ne permettrait pas ce que ma brave petite âme accepterait avec joie. Mon cœur physique pourrait ne pas être à la hauteur de ce que mon cœur aimant et ma volonté attendraient de lui.

Elle soupira. Le canapé aussi.

— Cela dit, je dois vous exposer mon cas, docteur. Je suis mariée à Willy Fleet. Nous travaillons tous les deux pour les tournées Dillbeck-Horsemann. On me connaît sous le nom de Dame Toute Bonne. Et Willy...

Elle se leva, pâmée, du canapé et se glissant d'un pas languide ou plutôt escortant son ombre impondérable sur le parquet ciré du cabinet, elle se dirigea vers la porte de l'antichambre et l'ouvrit.

Dans l'embrasure apparut un tout petit homme, avec de tout petits yeux bleus brillant sur une toute petite tête. Raide comme un piquet, il se tenait assis les yeux fixés sur la muraille, sa canne dans une main, son panama dans l'autre. On ne lui aurait pas donné plus de trois pieds de haut et c'est tout juste s'il devait peser ses trente kilos par temps de pluie. Mais sur ce petit visage rocailleux, brûlait une lueur de génie, fière, farouche, presque violente.

— Le voilà, Willy Fleet, dit Emma, d'une voix amoureuse, puis elle referma la porte.

Le canapé la retrouva et geignit encore.

Emma rayonnait. Elle se tourna vers le psychiatre qui, sous l'effet de la commotion, gardait les yeux fixés sur la porte de l'antichambre.

Il s'entendit lui dire :

— Pas d'enfant, naturellement ?

— Pas d'enfant. » Un sourire s'attarda sur les lèvres de Dame Toute Bonne. « Mais là ne réside pas mon problème. D'une certaine manière, Willy est mon enfant et moi je ne suis pas seulement sa femme, je suis un peu sa mère. Nos... proportions doivent y être pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, nous sommes très satisfaits de la façon dont nous faisons équilibre.

— Mon Dieu, si votre problème n'est pas une question d'enfant, de taille (la vôtre ou la sienne) ou de contrôle de votre poids, – qu'est-ce donc ?

Emma Fleet eut un rire ailé, tout empreint de tolérance. C'était le rire charmant d'une petite fille prise – on ne sait comment – au piège de cette vaste gorge et de ce corps énorme.

— Patience, docteur, ne devrions-nous pas remonter jusqu'au jour où Willy et moi nous sommes rencontrés pour la première fois ?

Le docteur haussa les épaules, rit lui aussi – silencieusement – et hocha la tête, quelque peu rassuré.

— Mais oui. Il le faut.

— Au lycée, dit Emma Fleet, je pesais cent quatre-vingts livres et lorsque j'atteignis l'âge de vingt et un ans, je faisais déjà mes deux cent cinquante livres, bon poids. Inutile de vous dire qu'à la belle saison je n'étais pas de tous les pique-niques ; la plupart du temps on me laissait en cale sèche. Pourtant, beaucoup de mes petites amies aimaient bien s'exhiber à mes côtés. Elles pesaient pour la plupart dans les cent cinquante livres et, près de moi, se sentaient sveltes et graciles. Mais il y a longtemps de cela. J'ai cessé de me faire du souci sur ce chapitre : Willy a tout changé.

— On dirait que Willy est un homme remarquable !

Le Dr George se mordit les lèvres – cette appréciation était contraire à toutes les règles de l'art.

— Vous l'avez dit, docteur. Willy *est* un homme remarquable, une mine inexploitée, un talent qui ne s'est pas encore révélé au monde mais qui couve secrètement sous la cendre. » L'enthousiasme commençait à échauffer Emma. « Qu'il soit béni ! Il a jailli dans ma vie comme un éclair dans une nuit d'été ! Il y a huit ans, pour la fête du Travail, j'allai regarder la foire avec une bande d'amies. Elles ne tardèrent pas à disparaître, l'une après l'autre ; il y avait là des garçons très entreprenants qui harponnaient les filles et les entraînaient dans la nuit. Vers la fin de la soirée, je me retrouvai seule avec trois poupées, un sac à main en faux alligator et rien d'autre pour me distraire que de faire perdre contenance à l'Homme qui devine votre poids, en le dévisageant chaque fois que je repassais devant lui, comme si je m'apprêtais à sortir ma pièce et à le mettre au défi de deviner mon poids à moi.

Mais l'homme-balance ne se troublait pas. La troisième fois que je passai devant lui je m'aperçus qu'il m'observait fixement. Avec respect – mais oui docteur – avec admiration, et comme frappé d'une terreur sacrée. Et qui donc était l'homme ? qui, sinon Willy Fleet. À mon quatrième passage il m'appela, et me dit que j'emporterais un joli lot gratis si seulement je le laissais deviner mon poids. Il était tout fiévreux, tout excité. Il esquissait toutes sortes de pas de danses. Jamais de ma vie je ne m'étais trouvée aussi prise de court. Je rougis, mais je me

sentais en train et je m'assis sur le fauteuil de la balance. J'entendis l'index de la machine fendre l'air en sifflant et Willy, d'aise, sifflait aussi : il était aux anges.

— Deux cent quatre-vingt-neuf livres, s'écria-t-il. Oh ! vrai, vrai, que vous êtes mignonne !

— Je suis *quoi* ?

— Vous êtes la femme la plus mignonne qui soit, répondit Willy en me regardant droit dans les yeux. Je rougis de nouveau. Puis je ris. Nous nous mîmes tous deux à rire. Ensuite je me pris à pleurer, j'imagine, car j'étais assise là, comme ça, je sentis qu'il me touchait le coude d'un geste compatissant. Il observait attentivement mon visage, un peu inquiet.

— Je n'ai rien dit de mal ? demanda-t-il.

— Non. » Je sanglotai un peu, puis je me calmai.

« Oh ! non, vous n'avez rien dit que de bien, de très bien. C'est la première fois que quelqu'un...

— Continuez, demanda-t-il.

— Que quelqu'un s'arrange de ma graisse.

— Mais, ce n'est pas de la graisse, dit-il. Vous êtes carrée, vous êtes forte, vous êtes merveilleuse. Michel-Ange vous aurait aimée. Le Titien vous aurait aimée. Et Léonard de Vinci. On s'y connaissait à l'époque. Le volume. Tout est dans le volume. Je suis bien placé pour le savoir peut-être. Tenez. Regardez-moi. J'ai fait des tournées avec les nains de Singer pendant six saisons – on m'appelait le dé à coudre. Mais vous. Oh ! Dieu du Ciel ! Vous, adorable demoiselle, vous sortez tout droit des heures les plus somptueuses de la Renaissance et Le Bernin qui a construit les colonnades qui s'épanouissent autour de la façade de Saint-Pierre aurait damné son âme immortelle rien que pour connaître une créature qui vous ressemblât !

— Arrêtez ! m'écriai-je. Je ne suis pas préparée à supporter tant de félicité. J'aurai si mal lorsque vous vous tairez.

— Aussi je ne me tairai pas, dit-il, miss ?...

— Emma Gertz.

— Emma, demanda-t-il, êtes-vous mariée ?

Je lui dis :

— Vous êtes en train de me faire marcher, hein ?

— Emma, aimez-vous les voyages ?

— Je n'ai jamais voyagé.

— Emma, dit-il, la foire est en ville pour une semaine encore. Revenez tous les soirs, revenez tous les jours, pourquoi pas. Parlons ensemble, apprenez à me connaître et qui peut jurer qu'à la fin de la semaine vous ne vous mettrez pas en route à mes côtés ?

— Que voulez-vous insinuer ? dis-je, je ne me sentais pas vraiment en colère – ni même irritée, j'étais fascinée et fort intriguée qu'il se trouvât quelqu'un pour faire des propositions de ce genre à la fille de Moby Dick.

— C'est au mariage que je pense, miss. Willy Fleet me regardait, respirait avec peine. J'eus l'étrange impression qu'il portait un accoutrement d'alpiniste, avec chapeau tyrolien, chaussures à crampons, piolets, et un rouleau de corde passé en bandoulière sur son épaule de bébé. Si je lui avais demandé : pourquoi me dites-vous ça ? Il m'aurait sans doute répondu : parce que vous êtes là. Mais je ne demandai rien, et il n'eut rien à répondre. Nous restions debout dans la nuit, l'un devant l'autre, au beau milieu de la foire – soudain je m'échappai en titubant par l'allée centrale et je criai : je suis saoule. Oh ! ce que je suis saoule – et pourtant je n'ai rien bu.

Et derrière moi j'entendais la voix de Willy Fleet qui me poursuivait : maintenant que je vous ai trouvée miss, jamais vous ne m'échapperez. Souvenez-vous de ça !

Abasourdie, prise de vertige, éblouie par ces grands mots d'homme chantés par une voix fluette de soprano, je m'éloignai de la foire sans trop savoir où j'étais et mis enfin le cap sur la maison.

La semaine suivante, nous étions mariés.

Emma Fleet fit une pause et regarda ses mains.

— Cela vous ennuerait-il que je vous parle de notre lune de miel ? demanda-t-elle pudiquement.

— Non, dit le docteur, puis, baissant le ton, car il répondait avec beaucoup trop d'empressement au récit de sa patiente : Je vous en prie, continuez.

« La lune de miel, » Emma se mit sur le registre vox *humana*. Sa réplique, modulée par toutes les cavités de son corps, fit vibrer le canapé, la pièce entière, le Dr George et tout son grément d'os. « Notre lune de miel... fut peu ordinaire.

Les sourcils du docteur s'élevèrent imperceptiblement – son regard passa de la femme à la porte de l'antichambre, derrière laquelle se tenait assise l'image réduite d'Edmund Hillary, l'homme de l'Everest.

— Vous n'avez jamais rien vu de pareil à l'empressement de Willy lorsqu'il m'entraîna, telle une Sabine jusqu'à son domicile, une ravissante maison de poupée, vraiment, mais pourvue d'une grande chambre aux dimensions ordinaires, destinée à devenir ma chambre, ou plutôt notre chambre. Une fois là, toujours très poliment, toujours aimable, tranquille, prévenant, jusqu'au bout parfait gentleman, il demanda ma blouse – que je lui donnai – ma jupe, que je lui donnai. À mesure qu'il dévidait sa liste, je lui tendis les vêtements qu'il me nommait, jusqu'à ce qu'enfin... Peut-on rougir de la tête aux pieds ? On le peut – docteur – on l'a fait. Je me tenais là, comme une flambée dans l'âtre ranimée, avec des vagues successives de rougeur qui m'enveloppaient toute et changeaient constamment, surgissant et resurgissant du haut en bas, du bas en haut de mon corps, teintées d'œillet, de rose, d'œillet encore...

— Vrai Dieu ! s'écria Willy, tu es le plus adorable camélia géant qui se soit jamais épanoui. Là-dessus de nouvelles vagues de rougeur se pressaient à l'intérieur de mon corps, en avalanches secrètes, ne se révélant que pour colorer mon épiderme, son enveloppe la plus extérieure, mais aussi la plus précieuse du point de vue de Willy.

— Devinez maintenant ce que fit mon Willy ?

— Je n'oserais, dit le docteur, un peu démonté.

— Il se mit à tourner tout autour de moi...

— Il vous a encerclée ?

— ... à tourner tout autour de moi comme un sculpteur qui contemplerait un énorme bloc de granit blanc comme neige. C'est lui-même qui le disait. De ce granit ou de ce marbre dont il saurait tirer des formes de beauté encore insoupçonnées ! Il tournait tout autour de moi, en soupirant, hochant gaiement la

tête devant le gage de son bonheur, ses petits yeux, ses petites mains serrées l'une dans l'autre. Par où commencer, semblait-il se dire – par où, dame, par où commencer !

Il ouvrit enfin la bouche. Emma, demanda-t-il, pour quelle raison t'imagines-tu que j'ai fait l'homme-basculé dans les foires des années durant ? Pourquoi ? Parce que toute ma vie j'ai cherché quelque chose de ce qu'en toi je découvre enfin. Été après été, nuit après nuit, mes yeux attentifs ont regardé l'aiguille vibrer et monter.

Et voici que m'est offerte la possibilité, la manière, d'exprimer mon génie, la muraille, la toile vierge qui vont recevoir son empreinte.

Il s'arrêta de marcher et me regarda, les yeux brillants de vénération.

— Emma, dit-il avec douceur, me permets-tu de faire de ta personne absolument n'importe quoi et sans nulle réserve.

— Oh ! Willy Willy, m'écriai-je, n'importe quoi Willy, tout.

Emma Fleet marqua un temps d'arrêt. Le docteur ne répondait plus que sur l'extrême bord de son fauteuil.

— Bien, bien – et alors ?

— Et alors, répondit Emma, il sortit toutes ses boîtes, ses flacons d'encre, ses patrons-modèles, ses stencils, ses brillantes aiguilles d'argent, ses aiguilles à tatouer.

— À tatouer ?

Le docteur retomba au creux de son fauteuil.

— Il vous a... tatouée ?

— Il m'a tatouée.

— Willy était artiste en tatouage ?

— Willy était – il est – artiste et c'est presque par hasard que l'art emprunte chez lui la forme du tatouage.

— Et vous, dit lentement le docteur, vous étiez la toile qu'il recherchait infatigablement depuis qu'il avait atteint l'âge d'adulte ?

— J'étais la toile qu'il recherchait depuis toujours, docteur.

Elle se tut un instant, laissant à ses révélations le temps de pénétrer l'esprit du docteur et de s'enfoncer vers les couches profondes de son cerveau puis, voyant qu'elles avaient touché le

fond, et soulevé de gros nuages de vase, elle reprit avec sérénité :

— Ce fut pour nous le commencement d'une existence grandiose. J'aimais Willy, Willy m'aimait, et tous deux nous avons épuisé cette œuvre que nous accomplissions ensemble et qui nous dépassait (car il s'agissait bien de créer le plus grand chef-d'œuvre pictural que le monde eût jamais contemplé) : Rien moins que la perfection, s'écriait Willy. Rien moins que la perfection, m'écriais-je moi-même, en écho.

Oh ! l'époque heureuse que ce fut là ! Les 10 000 heures si douillettes et si affairées, cependant, que nous avons vécues côte à côte. Vous ne sauriez imaginer combien j'étais fière de me sentir la vaste plage où, dans une marée de couleurs, fluait et refluit le génie de Willy Fleet.

Nous passâmes toute une année rien que sur mon bras droit et mon bras gauche – un semestre pour ma jambe droite – huit mois pour l'autre – avant de nous attaquer à l'explosion de détails foisonnante et superbe qui surgit telle une poussée éruptive depuis mes clavicules jusqu'à mes omoplates, qui jaillit de mes hanches comme des eaux de deux fontaines dont le confluent, mêlant dans un somptueux feu d'artifice les nus de Titien, les paysages de Gorgione et les réseaux d'éclairs du Greco s'épanouissaient sur ma façade, cependant que de haut en bas, de bas en haut, mon épine dorsale fourmillait de flammes électriques. Doux Jésus ! Il n'a jamais existé, il n'existera jamais pareil amour – un amour où deux êtres se vouent avec autant de sincérité à une œuvre unique et pourvoient le monde d'aussi généreuses portions de beauté. Jour après jour, nous nous élancions l'un vers l'autre avec enthousiasme – je mangeais de plus en plus et mon gabarit se développait avec les années. Et Willy approuvait, Willy applaudissait. Autant de surface supplémentaire, autant d'espace offert à la floraison de son rêve intérieur. Nous ne supportions pas d'être séparés l'un de l'autre et nous sentions, nous *savions* qu'une fois le chef-d'œuvre entièrement exécuté, nous pourrions planter là cirques, foires et tréteaux ; dans une vision grandiose, certes, mais non pas téméraire, nous évoquions le jour où, signée enfin par le maître, je serais promenée de l'institut d'Art de Chicago à la collection

Kresse de Washington, de la Tate Gallery au Louvre, aux Offices, au Musée du Vatican.

Ainsi passèrent les années. Nous n'avions besoin ni du monde, ni de personne, nous étions l'un à l'autre. Pendant le jour nous travaillions à notre petit métier, mais dès le soir tombé, et jusqu'après minuit, Willy retrouvait ma cheville, Willy reprenait mon genou, Willy remontait les pentes fabuleuses de mon dos jusqu'à leur crête enneigée de talc. La plupart du temps, il refusait de me laisser voir son travail. Willy n'aimait guère que je regarde par-dessus son épaule – ni, en l'occurrence, par-dessus mon épaule à moi. J'attendais souvent des mois, – fille de la curiosité – inondée de ses encres brillantes et noyée dans l'arc-en-ciel de son inspiration, avant qu'il me permette d'admirer les quelques pouces carrés dont avait progressé son ouvrage. Huit ans, huit extraordinaires années de béatitude. Et puis, un jour, ce fut fini ; l'œuvre était achevée, Willy se laissa tomber sur son lit et dormit quarante-huit heures d'affilée. Et moi je reposais près de lui, mammoth blotti contre son petit agneau. Il y a de cela seulement quatre semaines, docteur, il y a quatre petites semaines que notre bonheur est mort !

— Je vois, dit le docteur – vous et votre mari vous souffrez sur le plan de la création de ce que nous appelons en termes techniques le « baby blues » c'est-à-dire, l'état d'abattement qui s'empare d'une mère après la naissance de son enfant. L'œuvre est achevée. Une période d'apathie, de tristesse même, suit invariablement. Allons, raisonnez-vous un peu. N'êtes-vous pas assurée de recueillir bientôt le fruit de votre long labeur ? Vous allez faire le tour du monde.

— Non, s'écria Emma Fleet et une larme jaillit de sa paupière. Willy peut fuir à tout moment et ne jamais revenir. Il s'est mis à rôder dans la ville. Hier je l'ai surpris en train d'astiquer à la brosse sa balance de foire et aujourd'hui il est retourné bel et bien pour la première fois depuis huit ans, docteur, à sa baraque.

— Seigneur, fit le psychiatre, il...

— Il pèse d'autres femmes ! Oui ! docteur ! Il cherche de la toile neuve. Il ne me l'a pas dit, mais je le sais, je le sais ! Pour ce coup, il va trouver une femme encore plus lourde, cinq cents, six cents livres ! Voilà un mois que je sens ce qui se prépare, docteur, depuis le jour où nous avons achevé l'*Œuvre*. Alors j'ai mangé, oui, encore davantage, ma peau s'est encore tendue, si bien que de petites places blanches sont apparues ici et là, comme des accrocs qu'il a bien fallu que Willy raccommode, qu'il remplisse de détails nouveaux. Je me suis gavée comme une folle. Mais aujourd'hui, docteur, je suis rendue, je me meurs et Willy a terminé son dernier raccord. De mes chevilles à ma pomme d'Adam il ne reste plus un millionième de carré où coincer un dernier démon, un derviche, un ange baroque. La pièce est cuite, et Willy maintenant veut passer à autre chose. Il fera, j'en ai bien peur, quatre autres mariages, pour le moins, et chaque fois la femme sera plus vaste et la fresque plus monumentale, jusqu'au jour où mon Willy tirera le bouquet de son génie. Depuis une semaine tout lui est sujet à critique.

— Critiquerait-il son chef-d'œuvre, avec un grand C ?

— Comme tous les artistes, dame, il a le souci splendide de la perfection. Il découvre maintenant de petits défauts à son ouvrage, ici un visage dont la teinte ou la texture ne sont pas exactement telles qu'il les a souhaitées, là une main légèrement déformée par l'effet du régime d'ogresse que je me suis imposé pour engraisser encore, lui offrir encore un peu d'espace neuf et ranimer par-là son intérêt. La vérité c'est que je n'ai été pour lui qu'un commencement. À présent il a fini son temps d'apprentissage, il lui faut du travail sérieux. Oh ! docteur, je suis sur le point d'être une femme abandonnée ! Et qu'est-ce qu'une femme abandonnée portant ses 400 livres et toute placardée d'illustrations peut attendre de la vie ? S'il part, que ferai-je, où irai-je, qui voudra de moi ? Me retrouverai-je perdue dans le monde, comme je l'étais ?

— Un psychiatre, dit le psychiatre, n'a pas coutume de donner des conseils ; cependant...

— Cependant ? Cependant ? s'écria-t-elle avec véhémence.

— Un psychiatre a coutume de laisser son client découvrir le remède, et se guérir lui-même. Pourtant, dans votre cas...

— Dans mon cas – oh oui ! continuez.

— Cela semble si simple. Pour garder l'amour de votre mari...

— L'amour de mon mari, oh oui !

Le docteur sourit :

— Il vous faut détruire le chef-d'œuvre.

— Quoi ?

— Défaites-vous de lui ! Vous arriverez bien à faire disparaître ces tatouages, n'est-ce pas ? J'ai lu quelque part que...

D'un bond, Emma Fleet fut debout.

— Oh ! docteur ! bien sûr que cela peut se faire ! Et qui mieux est, Willy lui-même le fera ! Il lui faudra trois mois rien que pour me laver, me libérer de ce chef-d'œuvre qu'il a cessé de chérir. Alors j'aurai retrouvé ma blancheur virginale et nous nous remettrons à l'œuvre pour huit longues années, puis huit autres encore, puis huit autres. Oh ! docteur, je sais qu'il acceptera. Peut-être même attendait-il seulement que je lui suggère – et moi, femme stupide, je n'ai rien deviné. Oh ! docteur, docteur.

Et elle étreignit le docteur de ses deux bras. Quand le docteur se fut libéré, heureusement intact, M^{rs} Fleet s'écarta un peu et se mit à tourner en rond.

— Comme c'est étrange, dit-elle, en une demi-heure vous avez résolu le problème de ma vie pour les trois mille jours qui viennent, et même davantage. Vous êtes très fort, docteur, on va vous payer large !

— Il suffira de mon modeste tarif coutumier, dit le docteur.

— Je brûle d'impatience d'annoncer la chose à Willy. Pourtant, puisque vous avez été si habile, vous méritez bien de voir le chef-d'œuvre avant qu'il ne soit détruit !

— Oh ! ce n'est guère nécessaire, madame...

— Si, s'écria-t-elle, en déboutonnant le manteau de son manteau. Il *faut* que vous appréciiez de vous-même l'esprit rare, le coup d'œil, la main d'artiste de Willy Fleet, avant que leur témoignage n'ait jamais disparu.

— Est-ce vraiment...

— Voilà, dit-elle, et le manteau s'ouvrit tout grand.

Le docteur ne fut pas tellement surpris de découvrir qu'elle était nue comme la main sous son manteau. Sa gorge se serra. Ses yeux s'écarquillèrent, sa mâchoire tomba ; il se rassit lentement bien qu'en réalité une part de lui-même fût tentée de rester au garde-à-vous, comme du temps qu'il était petit garçon et que venait l'heure du salut au drapeau célèbre aux accents de trois douzaines de petites voix tremblantes de respect :

« Ô toi belle de tes ciels immenses
Belle des vagues d'ambre de tes épis,
Et de la majesté des montagnes empourprées
Qui trônent au-dessus de tes plaines fécondes. »

Mais il restait là, confondu, cloué à son siège fixant des yeux la femme aux ampleurs continentales. Où rien, où pas un trait, pas un point n'était ni dessiné, ni peint, ni tatoué aucunement. Nue, intacte, sans ornement, sans une ligne, sans une seule image.

Il avala sa salive.

Mais d'un beau geste spiralé Mme Fleet s'était ceinte de nouveau de son manteau, avec le sourire victorieux d'un acrobate qui vient d'accomplir un tour difficile. Elle fit voile vers la porte.

— Attendez, dit le docteur.

Mais elle était dans l'antichambre, balbutiant, chuchotant : Willy, Willy. Elle se pencha vers son époux et se mit à souffler des mots dans son oreille minuscule, tant que les yeux de Willy s'arrondirent et que sa mâchoire énergique et passionnée se décrocha de surprise, il se mit à battre des mains avec enthousiasme et s'écria :

— Docteur, docteur, merci, merci.

Le petit homme s'élança vers le docteur et, saisissant sa main, la secoua avec rudesse. La chaleur de cette poigne, dure comme pierre, étonna le docteur. C'était la main d'un homme qui s'est voué à son art ; sur son visage farouchement illuminé, les yeux brûlaient d'un feu sombre.

— Tout va s'arranger, s'écria Willy.

Le regard du docteur passait du petit Willy à ce gros ballon qui lui offrait son ombrage et le tirait de toutes ses amarres, impatient de reprendre son ascension béate.

— Nous n’aurons pas besoin de revenir ? jamais ?

Diab!e, pensait le docteur, croit-il vraiment qu’il l’a enluminée de la poupe à la proue et joue-t-elle le jeu pour ne pas le contrarier ? Est-il fou ?

Ou bien est-ce elle au contraire qui se croit tatouée de pied en cap, et lui qui se fait complice de sa fantaisie ? Est-elle folle ?

Ou – ce qui serait un comble – croient-ils tous les deux que le grand Willy a refait là le plafond de la Chapelle Sixtine, et que le corps pontifical de son épouse fourmille d’un essaim de figures d’une beauté et d’une éloquence rares ? Croient-ils, ou savent-ils tous deux, se plient-ils chacun au caprice de l’autre dans un univers aux dimensions particulières ?

— Faudra-t-il revenir vous voir ? demanda Willy Fleet une seconde fois.

— Non ! Le docteur exhalait une prière, non ! je ne le pense pas.

Et pourquoi ? parce qu’il venait de faire – par une grâce absurde, et presque par hasard – il venait de faire, n’est-ce pas, *la chose à faire* ! En prescrivant un remède pour un cas à peine entrevu, il avait opéré une guérison complète. Pas vrai ? En conseillant la destruction du chef-d’œuvre, sans chercher à savoir si elle ou lui croyaient – ou s’ils croyaient tous deux, à son existence, il avait fait d’Emma une toile nette, séduisante, toute belle – si c’était bien là ce qu’elle demandait. Et si Willy de son côté cherchait une peau de femme neuve à griffonner, à barbouiller de tatouages imaginaires, il y trouvait aussi son compte, ma foi, puisqu’on lui rendait une Emma blanche et intacte.

— Oh ! merci docteur, merci merci.

— Ne me remerciez pas, » il allait ajouter : je n’ai rien fait. Tout cela n’est qu’une plaisanterie, un coup de veine, une surprise ! J’ai dégringolé les marches et je me suis retrouvé sur mes pieds !

— Au revoir, au revoir.

Et l’ascenseur se mit à descendre, entraînant la grosse dame et le petit monsieur vers les profondeurs d’une terre qui, soudain, ne paraissait plus trop solide, et dont les atomes s’écartaient pour les laisser passer.

— Au revoir, merci, merci... merci.

Ils avaient déjà bien dépassé le quatrième étage quand leurs deux voix, répétant toujours son nom et louant la puissance de son esprit, finirent par se perdre dans le silence.

Le docteur regarda autour de lui et rentra dans son cabinet d'un pas mal assuré. Il ferma la porte, s'appuya contre la boiserie.

— Docteur, murmura-t-il, à présent soigne-toi toi-même.

Il fit quelques pas ; il ne se sentait pas tout à fait réel. Il fallait qu'il s'allonge, ne serait-ce qu'un moment.

S'allonger... où ?

Mais sur le canapé, voyons, sur le canapé.

Certains vivent comme Lazare

Vous ne me croirez pas quand je vous aurai dit que j'ai passé plus de soixante ans de ma vie dans l'attente d'un miracle. Je l'ai souhaité comme seule sait souhaiter une femme, et lorsque enfin je l'ai senti tout proche, je n'ai pas levé le petit doigt pour tenter de l'écarter. Anna-Marie, me disais-je, tu ne peux pas rester indéfiniment sur le qui-vive. Lorsque dix mille jours se sont écoulés, un meurtre, c'est plus qu'une surprise, c'est un miracle !

— Tiens bon. Ne me laisse pas tomber.

La voix de M^{rs} Harrison.

En un demi-siècle l'ai-je entendue rien qu'une fois, parler en sourdine ? Ou n'a-t-elle fait que crier, piailler, pester, exiger, menacer ?

Elle n'a jamais fait autre chose.

— Allons, Mère, nous arrivons. Mère.

La voix de Roger, son fils.

Au long de tant d'années, l'ai-je jamais surprise, elle, à s'élever plus haut qu'un murmure, l'ai-je jamais entendue protester ou seulement discuter, cette voix qui rappelle un peu le pépiement d'un oiseau ?

Non. Toujours monotone, toujours affectueuse.

Ce matin, pareil à tous les matins de leurs arrivées, ils sont descendus du grand corbillard noir qui les amène à Green Bay tous les ans pour la saison d'été.

Je l'ai revu s'efforçant avec peine de faire tenir en équilibre le mannequin de cire qu'il accompagne, sorte de sachet vétuste rempli d'os et de poudre de talc et portant – par quelque sinistre plaisanterie – le nom de : Mère.

— Doucement, Mère.

— Tu me déchires le bras !

— Pardon, Mère.

Je les observai d'une fenêtre du pavillon du lac tandis qu'il la poussait sur sa chaise roulante vers le bas du sentier ; elle

brandissait sa canne devant elle comme un mousquet, toute prête eût-on dit à mettre en joue les Parques ou les Furies qui pourraient surgir sur son passage.

— Fais donc attention ! Tu vas me précipiter dans les massifs. Dieu merci, nous avons été bien avisés de ne pas aller à Paris ! Comment m'aurais-tu pilotée dans la maudite cohue ? Tu n'es pas trop déçu ?

— Non, Mère.

— Nous irons voir Paris l'an prochain.

J'entendis quelqu'un murmurer : l'an prochain... l'an prochain... dites l'an jamais. C'était ma propre voix. Je serrais rageusement la barre d'appui de la fenêtre. Pendant près de soixante-dix ans je l'avais entendue répéter cette promesse à un petit garçon, à un grand garçon, à un homme, à un homme sauterelle et maintenant à l'insecte livide, à la mante religieuse mâle qu'il était devenu, toujours poussant cette femme éternellement grelottante et enveloppée de fourrures devant la véranda de l'hôtel où, jadis, les éventails de papier battaient aux mains des nonchalantes comme des ailes de papillons d'Orient.

— Là, Mère, nous voilà chez nous... Sa voix chétive était encore plus grêle que l'an passé. Voix trop jeune, aujourd'hui qu'il est vieillard, comme elle était vieillot au temps de son enfance.

Quel âge peut-elle bien avoir à présent ? demandai-je. Quatre-vingt-dix-huit ans... quatre-vingt-dix-neuf méchantes années. Elle me faisait penser à un film d'épouvante que l'intendant des plaisirs à l'Hôtel de Green Bay aurait remis chaque année à l'affiche faute de pouvoir s'offrir le luxe d'une nouveauté pour les soirées de la belle saison, pailletées de papillons de nuit.

Et au-delà de ce cortège indéfini de retours et de départs, je remontais en souvenir jusqu'au temps où les fondations de l'Hôtel de Green Bay étaient encore toutes fraîches, les parasols vert tendre et jaune citron, à cet été de 1850 où je vis Roger pour la première fois. Il avait cinq ans, mais son regard était déjà vieux, fatigué, averti des choses. Il était debout sur la pelouse du pavillon en train de regarder le soleil et les banderoles aux brillantes couleurs. Je m'approchai de lui :

— Oh-hé.

Il se contenta de tourner les yeux de mon côté. J'hésitai. Puis je criai « Chat ! » en le poussant et je me mis à courir.

Il ne bougea pas.

Je revins vers lui et le touchai une seconde fois.

Il regarda son épaule, à l'endroit où ma main s'était posée, et il était sur le point de se lancer à ma poursuite quand la voix lointaine se fit entendre.

— Roger ! Ne va pas salir tes vêtements.

Il s'en retourna à pas lents vers sa villa sans regarder en arrière. C'est ce jour-là que je commençai à le haïr.

Parés de leurs mille couleurs estivales, les parasols sont arrivés, sont repartis, les vents d'août ont emporté comme des papillons des essaims d'éventails, le pavillon a brûlé, on l'a fidèlement reconstruit, de la même taille et du même modèle, le lac s'est desséché comme un pudding dans son bol et ma haine, aussi, est venue et repartie, elle s'est développée avec rigueur, elle s'est éloignée pour céder la place à l'amour, elle est revenue, et puis elle a perdu sa force avec les années.

Je les revois passer dans leur petit cabriolet. Il avait sept ans ; ses longs cheveux balayaient ses épaules boudeuses.

Ils se tenaient tous les deux par la main, et elle lui disait : si tu es bien sage cet été, l'année prochaine nous irons à Londres ; ou dans deux ans, au plus tard. Et moi j'observais tant leurs visages, comparant leurs yeux, leurs bouches, leurs oreilles, qu'un jour du même été, le voyant arriver vers midi pour prendre un soda, je marchai droit jusqu'à lui et m'écriai :

— Elle n'est pas ta mère !

— Quoi ! Il jeta autour de lui un regard de panique, comme s'il craignait qu'elle fût là, tout près.

— Elle n'est pas ta tante, non plus, ni ta grand-mère. C'est une sorcière qui t'a volé quand tu étais tout petit. Tu ne sais pas qui est ta vraie maman, ni ton papa. Elle, tu ne lui ressembles pas pour deux sous. Si elle te garde prisonnier, c'est pour recevoir la rançon d'un milliard qu'un duc ou un roi doit lui payer le jour de tes vingt et un ans.

— Ne dis pas ça, hurla-t-il en bondissant sur ses pieds.

— Et pourquoi pas, répondis-je avec colère. Qu'est-ce que tu viens chercher par ici ? Tu ne joues pas à ceci, tu ne joues pas à cela. Tu ne sais rien faire, à quoi donc es-tu bon ? Elle parle, elle agit ! Je la connais, moi ! À minuit, elle se suspend la tête en bas au plafond de sa chambre à coucher, dans ses grandes robes noires !

— Ne dis pas ça ! (La peur le rendait blême.)

— Pourquoi ne pas le dire ?

— Parce que, bêla-t-il, parce que c'est vrai !

Il avait déjà passé la porte et rentrait au logis en courant.

Je ne devais pas le revoir avant l'été suivant et encore ne fût-ce qu'une seule fois, en passant, un jour où j'étais allée porter du linge propre à la villa.

L'été où nous eûmes douze ans, tous les deux, fut le premier été où je ne le haïs point. Il cria mon nom devant la porte du pavillon et dès que je parus sur le seuil il me dit, avec un grand calme : Anna-Marie, quand j'aurai vingt ans et que tu auras vingt ans, je me marierai avec toi.

— Qui te le permettra ? demandai-je.

— Moi, en tout cas, je te le permettrai. Rappelle-toi bien, Anna-Marie. Tu m'attendras, promis ?

Je ne pus que hocher la tête : « Mais qu'est-ce qu'elle...

— Elle sera morte dans ce temps-là, dit-il, très gravement. Elle est vieille. Elle est vraiment vieille.

Puis il se détourna et s'éloigna.

L'été suivant ils ne vinrent pas à Green Bay. On disait qu'elle était malade. Tous les soirs je priais pour qu'elle mourût.

Ils reparurent deux ans plus tard ; l'année d'après, l'année qui vint ensuite nous eûmes dix-neuf ans, tous les deux, nous entrâmes enfin dans notre vingtième année.

Cet été-là, ce qui n'arriva que deux ou trois fois au cours de tant d'années, ils vinrent ensemble un jour au pavillon ; elle apparut poussée sur la chaise roulante qu'elle ne devait plus quitter, ensevelie plus profondément que jamais sous ses fourrures noires ; son visage était devenu un amalgame de poussière blanche et de parchemin froissé.

Je disposai devant elle un tutti frutti à la crème tandis qu'elle me dévisageait avec insistance, et Roger qui commençait à parler eut droit au même regard :

— Mère, je voudrais vous faire faire connaissance...

Elle l'interrompit.

— Je ne fais point connaissance des filles qui servent aux tables. Je prends note quelles existent, qu'elles travaillent, et qu'elles sont payées. Mais j'oublie leur nom sur-le-champ.

Elle dégusta longuement sa glace, à toutes petites cuillerées, Roger ne toucha pas à la sienne.

Cette année-là, ils partirent un jour plus tôt que de coutume. Je rencontrai Roger dans le hall de l'Hôtel où il était venu payer sa note. Il me serra la main en manière d'au revoir, et je ne pus m'empêcher de lui dire : « Tu as oublié. »

Il recula d'un demi-pas, puis se détourna en tapotant les poches de son pardessus.

— Bagages, notes réglées, portefeuille, non, je crois que je n'ai rien oublié.

— Il y a longtemps. Roger, tu as fait une promesse.

Il ne dit rien.

— Roger, j'ai vingt ans maintenant. Et toi aussi.

Il reprit ma main, très vite, comme un homme qui tombe à la mer du pont d'un navire et comme si c'était moi qui m'en allais, le laissant se noyer, à tout jamais, sans lui porter secours.

— Anna, encore une année ! Deux ans, trois ans au maximum !

— Oh ! non, dis-je, le cœur désolé.

— Quatre ans en mettant les choses au pire. Les médecins disent...

— Les médecins ne savent pas ce que je sais, Roger. Elle sera toujours vivante. Elle nous enterrera toi et moi, elle boira le champagne à notre enterrement !

— C'est une malade, Anna ! Elle ne *peut* pas durer !

— Si, car c'est nous qui lui donnons sa force. Elle sait que nous voudrions la voir morte, et en vérité, c'est cela qui lui donne la force de tenir.

— On ne peut pas dire des choses pareilles, Anna. Je ne peux pas, moi !

Il saisit ses bagages et traversa le hall.

— Roger, je n'attendrai pas.

À la porte, il se retourna et le regard qu'il me jeta était si désesparé, si vide – un papillon de nuit piqué au mur – que je ne pus pas répéter : Roger je n'attendrai pas.

La porte claqua.

L'été était fini.

L'année d'après, Roger vint me trouver directement au bar.

— Anna c'est vrai ? Qui est-ce ? Qui est-il ?

— C'est Paul. Tu connais Paul, c'est lui qui dirigera l'Hôtel, un jour, nous nous marierons à l'automne.

— Ça ne me laisse pas beaucoup de temps.

— Il est trop tard, Roger, j'ai promis...

— Tu as promis ! Bon Dieu. Mais tu ne l'aimes pas !

— Si, je crois.

— Ah ! tu crois ! Mais croire, Anna, ce n'est pas savoir ! Et tu sais que tu m'aimes ?

— Je t'aime ? Roger.

— Cesse de t'amuser à ce maudit jeu, Anna. Tu sais que tu m'aimes. Oh ! que tu vas être malheureuse !

— C'est maintenant que je suis malheureuse !

— Oh ! Anna, Anna, attends encore !

— J'ai attendu, presque toute ma vie ! Et je sais ce qui arrive quand on attend.

— Anna – les mots lui échappaient comme si *l'idée* venait soudain de l'assaillir – qu'est-ce que tu dirais, qu'est-ce que tu dirais, si elle mourait *cet* été ?

— Elle ne mourra pas.

— Mais si elle mourait – si les choses tournaient bien mal – disons, dans les deux mois qui viennent ?

Il épiait mon regard ; il abrégua le sursis.

— Le mois prochain Anna – quinze jours – écoute, si elle mourait dans deux petites semaines, tu m'attendrais jusque-là, Anna, tu te marierais avec moi ?

Je me mis à pleurer.

— Oh ! Roger nous ne nous sommes pas même embrassés une seule fois. C'est ridicule.

— Réponds-moi, si elle mourait dans une semaine, dans sept jours à compter d'aujourd'hui. » Il me saisit violemment le bras.

— Mais Roger comment pourrais-tu m'assurer...

— Je m'en assurerai moi-même ! Je jure qu'elle sera morte avant huit jours – si je mens, Anna, je te laisserai tranquille, pour toujours.

Il poussa la porte avec rudesse et s'enfuit en courant dans le jour trop clair.

Je criai : « Roger, ne fais pas...

Mais je pensai en même temps : Roger, fais quelque chose, fais n'importe quoi pour que tout commence, ou que tout soit vraiment fini.

Cette nuit-là, dans la tiédeur du lit, je cherchai à imaginer des stratégies de meurtre auxquelles personne n'eût encore jamais pensé. Je me demandais si Roger, qui veillait à cent mètres de moi, pensait aux mêmes choses. S'il allait explorer les bois le lendemain à la recherche d'un champignon vénéneux qui pût se confondre avec une espèce comestible ou s'il choisirait la promenade en voiture, la portière qui s'ouvre à pleine vitesse, au milieu d'un virage. Je voyais la sorcière au corps de cire décrire dans l'espace un arc à l'envol gracieux et venir se briser comme une cacahuète ridicule contre un chêne ou un orme ou un érable. Je m'assis dans mon lit et me mis à rire et finis par pleurer – et m'étant mise à pleurer – je finis par rire encore. Non, non, pensai-je, il trouvera quelque chose de mieux. L'apparition nocturne d'un cambrioleur qui lui ferait remonter le cœur dans la gorge et ne l'en laisserait pas descendre. Étouffée par sa propre terreur.

Puis j'imaginai la plus ancienne, la plus ténébreuse, la plus puérile des machinations. Il n'existe qu'un seul moyen d'achever une femme dont la bouche a la couleur du sang ! lui percer le cœur de part en part avec un pieu !

Je l'entendis hurler, si fort que tous les oiseaux de nuit s'élançaient des arbres et couvraient les étoiles.

Je me rallongeai. Chère Christiane, Anna-Marie, me disais-je, qu'est-ce donc que tout ceci ? Cherches-tu vraiment à tuer ?

— Oui – car pourquoi ne pas tuer une tueuse, une créature qui a étranglé son enfant au berceau sans jamais depuis relâcher

son étreinte ? S'il est si pâle, le malheureux, c'est qu'il n'a pas, de toute sa vie, respiré une bouffée d'air frais !

Sans que je les eusse évoqués, les vers d'un vieux poème surgirent dans mon esprit. Je ne saurais dire où je les avais lus, ni qui les avait écrits ou si je les avais écrits moi-même au fil des années dans l'intérieur de ma tête. Mais les vers étaient là, et je les lisais dans le noir.

*Il en est qui vivent comme Lazare,
Dans le tombeau de leur vie.
Ils en sortent, très tard, pour la pénombre des hospices,
Et les chambres mortuaires.*

Les mots s'évanouirent. Pendant un moment je ne pus m'en rappeler davantage, puis, sans que j'eusse pu le choisir ou le repousser, un dernier fragment apparut dans le noir.

*Plutôt les ciels amers et froids qu'on voit au Nord
Que rester là, mort-né, aveugle, se muant en fantôme
Si Rio est perdu pour toi, aime les rivages arctiques !
Ô ! sors, Lazare d'antan,
Avance-toi.*

À ce point, le poème s'interrompt. Je finis par m'endormir d'un sommeil sans repos, attendant que l'aube m'apportât la nouvelle heureuse et définitive.

*

Je le vis, le lendemain, la poussant dans sa petite voiture sur la jetée du lac et je me dis : il a trouvé ! Elle va disparaître et on la repêchera dans huit jours, près de la berge, flottant comme un monstre marin, grosse tête sans corps.

La journée s'écoula. Demain, certainement...

Le deuxième jour de la semaine, le troisième et le quatrième, le cinquième, le sixième, s'écoulèrent aussi – le septième jour une des petites servantes remonta le sentier en courant et en poussant de hauts cris.

— Oh ! c'est terrible, terrible !

— M^{rs} Harrison ? m'écriai-je. Je sentis un effrayant, un irréprisable sourire envahir mon visage.

— Non, non ! son fils. Il s'est pendu.

— Pendu, lui ? fis-je d'un ton ridicule. Dans ma stupeur je me surpris expliquant à la pauvre fille : « Oh non – ce n'est pas lui qui devait mourir, c'était... » Je bafouillai, puis je me tus car la petite servante s'accrochait à mon bras et cherchait à m'entraîner.

— Nous avons coupé la corde ! Oh ! Seigneur, il est encore vivant, vite !

Encore vivant ? Il respirait encore – certes – et depuis il a continué de traverser la ronde des saisons et des années. Mais était-il encore vivant ? Non.

En essayant de *lui* échapper, c'est à elle qu'il avait donné un regain de force et de vie. Elle ne devait jamais lui pardonner sa fuite manquée.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ton histoire ? qu'est-ce que ça signifie ? Je la revois, le harcelant de sa voix criarde, tandis qu'il gisait, les yeux fermés, palpant sa gorge.

— Qu'est-ce que ça veut dire de faire ça. Hein ? Hein ?

En le regardant alors je compris que c'était à elle et à moi qu'il avait tenté d'échapper, que l'une et l'autre nous lui rendions la vie impossible. Moi non plus, pendant quelque temps, je ne lui ai pas pardonné.

Cependant j'allai chercher un médecin et je le conduisis auprès de Roger et tout en marchant je sentis que ma vieille haine devenait quelque chose de différent, une espèce de douleur sourde.

— Qu'est-ce que ça veut dire, garçon stupide, criait-elle toujours.

À l'automne, j'épousai Paul.

Dès lors les années s'écoulèrent avec rapidité. Une fois par été Roger revenait au pavillon pour s'asseoir devant une glace à la menthe, ganté de ses gants vides aux paumes molles ; il ne m'appelait plus par mon nom, et jamais il ne fit allusion à notre ancienne promesse.

De temps en temps, au long des mois qui passaient par centaines, il m'arrivait de dire encore tout bas : Roger, si tu veux te sauver – te sauver toi seul, à présent – il faudra bien qu'un jour, tu finisses par terrasser le dragon à la hideuse tête de soufflet, aux pattes couvertes d'écailles rousses.

— Pour toi, pour toi seul, Roger, tu dois.

C'est sûrement pour cette année, pensai-je, lorsqu'il eut cinquante ans – cinquante et un – cinquante-deux. À la morte saison, quand il m'arrivait de tomber sur des journaux de Chicago, j'en tournais attentivement les pages espérant y découvrir une photo d'elle, gisant, pourfendue, tel un monstrueux poulet jaune. Mais non, mais non, jamais.

Quand ils sont revenus, ce matin, je les avais presque oubliés. Il est très vieux à présent, on dirait plutôt un vieux mari un peu gâteux, qu'un fils. Il a l'air fait en terre cuite, avec les yeux d'un bleu laiteux, la bouche édentée, ses ongles soignés par la manucure paraissent plus solides parce que la chair qui les enfouissait s'est desséchée.

Aujourd'hui vers midi, après être resté un moment dehors, comme un pauvre oiseau gris, faucon sans ailes contemplant dans la solitude le ciel où il n'a jamais volé – il est entré et il est venu me parler.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Le son de sa voix était plus sonore.

— Qu'est-ce que je ne t'ai pas dit ? ai-je demandé en lui servant sa glace sans attendre qu'il la réclame.

— Une des serveuses m'a raconté, sans autre détail, que ton mari était mort il y a cinq ans ! Tu aurais dû me le dire !

— Eh bien, tu le sais maintenant.

Il s'est assis lentement. « Seigneur », a-t-il dit, goûtant sa glace et la savourant, les yeux fermés « voilà qui est amer ». Puis un long moment après : « Anna, je ne te l'ai jamais demandé. Y a-t-il des enfants ? »

— Non, et j'ignore pourquoi. Je pense que j'ignorerai toujours pourquoi.

Je le laissai là, toujours assis, et j'allai laver des assiettes.

Ce soir à neuf heures, j'ai entendu quelqu'un rire auprès du lac. Je n'avais jamais entendu rire Roger depuis le temps de son enfance aussi ne pensais-je pas que ce pourrait être lui lorsque la porte s'ouvrit bruyamment et qu'il entra jetant les bras de tous côtés, incapable de contrôler son hilarité.

— Roger, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, oh rien ! s'est-il écrié. Tout va divinement bien ! Une *root beer*⁵, Anna ! Et une autre pour toi... Viens boire avec moi !

Nous avons bu ensemble, il riait, il me faisait des clins d'œil ; puis un calme immense l'a envahi. Il continuait de sourire, et tout à coup il m'a paru radieusement jeune.

— Anna. » Il s'est penché vers moi et dans un chuchotement exalté : « Devine... Demain je m'envole pour la Chine ! Après, les Indes. Après Londres, Madrid, Paris, Berlin, Rome, Mexico !

— Toi, Roger ?

— Moi, moi, moi, pas nous, moi, moi, Roger Bidwell Harrison, moi, moi !

Je le dévorai des yeux et lui me rendit un paisible regard. J'ai dû avoir un sursaut. Car maintenant je savais ce qu'il avait accompli – enfin – ce soir, depuis moins d'une heure, depuis seulement quelques minutes. Oh ! non ! ont dû murmurer mes lèvres. « Mais si, mais si, me répondaient ses yeux, miracle inouï, miracle des miracles, après ces années innombrables. Cette nuit, enfin. Cette nuit. »

Je l'ai laissé parler. Après Rome, ce sera Vienne et Stockholm. Depuis quarante ans il a collectionné des milliers d'indicateurs, de cartes, de prospectus, il sait les lunes et les marées, il connaît le va-et-vient de tout ce qui navigue sur la mer, de tout ce qui vole dans les airs.

— Mais ce qui sera le plus beau de tout – il l'a dit enfin – Anna, Anna, ce sera si tu viens avec moi ? J'ai mis un tas d'argent de côté, ne me laisse pas partir seul ! Anna, tu viendras, dis !

⁵ *Root beer* : boisson gazeuse nord-américaine peu alcoolisée, parfumée d'extraits de plantes (vanille, réglisse, sassafras, noix de muscade). (N.d.Team)

J'ai tourné le dos au bar et j'ai vu dans la glace, une vieille dame de soixante-dix ans, qui voudrait partir au bal avec un demi-siècle de retard. Je me suis assise près de lui et j'ai tourné la tête.

— Mais pourquoi, Anna ! Pourquoi pas ! Il n'y a pas de raison !

— Il y a une raison. Toi.

— Moi, mais je ne compte pas.

— Justement si, Roger, tu comptes.

— Anna nous pourrions passer des années merveilleuses.

— J'en suis certaine, Roger. Mais tu as été marié, déjà, pendant soixante-dix ans. Ce soir, pour la première fois, tu ne l'es plus. Tu voudrais tourner la page et reprendre femme sur-le-champ. Tu le voudrais vraiment ?

— Tu ne le crois pas ?

— Non, absolument pas.

— Tu mérites – pour un petit moment, du moins – d'être seul avec toi-même, pour voir le monde, pour savoir qui Roger Harrison peut bien être en réalité. Un petit moment sans femme ! Et puis quand tu auras fait le tour du monde et que tu seras revenu, il sera temps de penser à autre chose.

— Si c'est toi qui le dis...

— Non. Il ne faut pas que ce soit quelque chose que je te dise, et que je sache, ou que je te conseille de faire. Il faut à présent que ce soit toi qui décides ce que tu veux connaître, voir et faire. Passe de belles heures... et sois heureux, si tu le peux.

— Lorsque je reviendrai, te retrouverai-je ici, m'attendant ?

— Il n'y a rien en moi qui sache attendre... mais je serai ici.

Il a marché vers la porte, puis il s'est arrêté et m'a regardée comme si une question inattendue lui était soudain venue à l'esprit :

— Anna, si tout ça s'était passé quarante ou cinquante ans plus tôt serais-tu partie avec moi ? M'aurais-tu vraiment épousé ?

Je n'ai pas répondu.

— Anna ?

Après un long instant j'ai dit : « Il y a des questions qu'il ne faudrait jamais poser. » J'ai continué tout bas ; parce qu'il ne

peut y avoir de réponse. En regardant les années écoulées là-bas, près du lac, je ne pouvais me souvenir – et donc, je ne pouvais dire s'il y avait eu un temps où nous aurions pu être heureux. Depuis l'enfance peut-être, ayant pressenti dans Roger l'impossible, j'avais enchaîné mon cœur à l'impossible et donc au rare, uniquement parce que c'était l'impossible et le rare. Il était d'un été d'autrefois, que l'on presse dans un vieux livre, que l'on sort que l'on retourne pour l'admirer – une fois par an. Mais le fait-on davantage ? Qui peut le dire ? Certainement pas moi, il y a si longtemps, il est si tard dans le jour. La vie est faite de questions – non de réponses.

Tandis que je remuais ces pensées, Roger s'était approché tout près de moi pour mieux lire sur mon visage. Ce qu'il y a vu l'a fait détourner le regard, fermer les yeux, prendre ma main et la presser contre sa joue.

— Je reviendrai ! Je te jure que je reviendrai.

Il a franchi la porte et il s'est arrêté un instant, abasourdi, ébloui par le clair de lune, regardant vers les quatre vents du monde, nord, sud, est, ouest, comme un enfant qui sort de l'école pour son premier été de vacances, ne sachant par où commencer l'aventure, et qui ne peut que respirer, écouter, regarder.

— Ne va pas trop vite, lui ai-je dit, de toute la ferveur de mon âme, oh, pour l'amour de Dieu, quoi que tu fasses, goûte bien le plaisir des choses – je t'en prie – ne va pas trop vite.

Je l'ai vu courir jusqu'à sa limousine, de la porte du cottage, où je dois frapper demain matin ; mais où personne ne répondra. Je sais que je n'irai pas au cottage et que j'empêcherai les servantes d'y aller, car la vieille dame a donné des ordres pour qu'on ne la dérange pas. Cela donnera à Roger l'avance dont il a besoin. Dans une semaine ou deux ou trois, j'appellerai peut-être la police. Si on met la main sur Roger, à sa descente de bateau, le jour où il reviendra des terres lointaines, cela n'aura pas d'importance.

La police ? Peut-être pas. Peut-être est-elle morte d'une crise cardiaque ; et le pauvre Roger s' imagine qu'il l'a tuée ; il embarque fièrement pour courir le monde et son orgueil ne lui

laisse pas reconnaître que c'est *elle*, de sa propre belle mort, qui lui a rendu la liberté.

Pourtant, s'il est bien vrai que la nécessité du crime, repoussée pendant soixante-dix ans, l'a forcé ce soir à poser les mains sur la dinde hideuse et à le tuer, je ne trouve pas dans mon cœur une seule larme à lui offrir ; si je pleure c'est sur le temps perdu à différer l'exécution.

La route est silencieuse. Il y a une heure maintenant que la limousine a disparu en ronflant au tournant de la route.

Je viens d'éteindre les lumières et je reste seule dans le pavillon à regarder scintiller le lac auprès duquel dans un autre siècle, sous un autre soleil, je poussai pour jouer à chat – la première fois – un petit garçon au visage de vieillard. Et voici que très tard, très tard il vient de me pousser à son tour, pour me demander de courir avec lui, il m'a embrassé la main, il est parti – et cette fois c'est moi qui suis restée là – tout abasourdie – et qui n'ai pas suivi.

Il y a bien des choses que je ne sais pas – cette nuit. Mais il y en a une dont je suis certaine. J'ai cessé de haïr Roger Harrison.

Un miracle d'architecture

Il ne faisait ni trop doux ni trop sec, ni trop chaud ni trop froid. La vieille guimbarde se secouait de toute sa ferblanterie sur la colline nue. Les vibrations de sa carcasse provoquaient sur son passage de foudroyantes accélérations au milieu de bouquets de poussière. Les monstres Gilas⁶, les nonchalants étalages de bijouterie indienne, s'écartaient de son chemin. La Ford beuglait et s'en payait une bonne pinte en s'enfonçant dans l'inconnu sauvage.

Le vieux Will Bantlin se retourna sur le siège avant en louchant.

— Planque-toi ! beugla-t-il.

Bob Greenhill louvoya et rejeta sa voiture derrière un panneau. Les deux hommes se retournèrent aussitôt. Ils se hissèrent tous deux sur le toit en pente de la voiture en pestant mentalement contre la poussière que les roues avaient soulevée :

— Pourvu qu'elle se tasse ! Qu'elle retombe à plat ! Mon Dieu...

La poussière s'affaissa lentement. Juste à point.

— Pas de veine !

Une motocyclette qui semblait échappée tout droit des Enfers les dépassa dans un bruit de tonnerre. Une figure de proue, visage buriné et des plus déplaisants, dont les lunettes éclataient diaboliquement au soleil, penché sur un guidon graisseux, filait dans le vent. L'homme et son engin grondant disparurent au bout de la route.

Les deux vieux compagnons se rassirent en soupirant.

— À la prochaine, Ned Hopper, fit Bob Greenhill.

— Mais pourquoi ? dit Will Bantlin. Pourquoi faut-il qu'il nous talonne toujours ?

⁶ Monstres Gilas : espèce de lézards venimeux vivant dans les déserts nord-américains. (*N.d.Team*)

— Dis donc pas de bêtises, Willy William, fit Greenhill. On est sa chance, son étoile de traître. Pourquoi nous laisserait-il passer quand il lui suffit de nous suivre dans le pays pour s'enrichir à nos dépens. Il est heureux, et nous, eh bien ! pauvres et sages.

Les deux hommes se regardèrent avec un demi-sourire. Qu'est-ce que le monde ne leur avait pas fait voir, quand on y pensait ! Ils avaient vécu ensemble trente ans de non-violence, ou plutôt de paresse. « Je sens venir la moisson », disait Will, et ils lâchaient le patelin avant que le blé ne tombe. Ou : « ces pommes vont se détacher ! » Et ils se retrouvaient à cinq cents kilomètres de là pour se mettre à l'abri.

Bob Greenhill ramena doucement la voiture sur la route avec la superbe détonation qui s'imposait.

— Willy, mon vieux, ne te décourage pas.

— J'ai passé le cap du découragement, dit Will. Je suis jusqu'au cou dans « l'acceptation ».

— Accepter quoi ?

— Qu'on trouve un jour un trésor de boîtes de conserves et qu'on n'ait pas d'ouvre-boîtes. Un millier d'ouvre-boîtes le lendemain et pas une sardine.

Bob Greenhill n'écoutait plus que le moteur se parler tout seul comme un vieillard, sous le capot, avec des relents de nuits d'insomnie, d'os rouillés et de rêves rabâchés.

— Notre mauvaise chance ne va pas toujours durer, Willy.

— Non, mais elle s'obstine bougrement. On se met à vendre des cravates, et qui est-ce qui s'installe en face à dix cents de moins ?

— Ned Hopper.

— On déniche de l'or à Tonopah, et qui est-ce qui signale le premier la trouvaille ?

— Ce vieux Ned.

— Est-ce qu'on lui a pas fait assez de fleurs pour la vie ? Est-y pas largement temps qu'on décroche quelque chose rien que pour nous, qui ne finisse pas dans sa poche ?

— Plus que temps, Willy, fit Robert en conduisant calmement. Le malheur, c'est que toi et moi, et Ned, on a jamais vraiment su ce qu'on voulait. On a visité tous les patelins

abandonnés, découvert quelque chose, mis la main dessus. Ned le découvre et met aussi la main dessus. Il ne le veut pas pour de vrai, il ne le veut que parce que *nous* le voulons. Il s'y accroche jusqu'à ce qu'on s'en aille, puis il s'en débarrasse et nous court au train pour une autre botte de foin. Le jour où nous saurons vraiment ce que nous voulons, Ned aura peur de nous et disparaîtra à jamais. Ah, bon Dieu !

Bob Greenhill se saoula de la fraîche et claire pluie du matin qui inondait le pare-brise.

— N'empêche que c'est bon. Ce ciel. Ces collines. Le désert et...

Sa voix s'éteignit.

Will Bantlin lui jeta un coup d'œil.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il y a que... » Bob Greenhill roulait des yeux, ses mains calleuses serraient le volant. « Il faut... lâcher... la route.

La bagnole cahota sur le monticule de saletés. Ils descendirent sur un terre-plein sableux et émergèrent le long d'une péninsule à sec surplombant le désert. Bob Greenhill, l'air hypnotisé, étendit le bras pour couper les gaz. Le vieillard insomniaque et grincheux se tut sous son capot et s'endormit.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça, maintenant ? interrogea Will Bantlin.

Bob Greenhill fixait le volant sous ses mains devenues soudain intuitives.

— Y m'a semblé qu'il le fallait. Pourquoi ? » Il cligna les yeux, puis détendit ses membres et voila son regard. « Peut-être rien que pour regarder le paysage. C'est bon. Tout est là depuis des milliards d'années.

— Sauf la ville, dit Will Bantlin.

— La ville ? fit Bob.

Il se retourna. Il y avait le désert et les collines au loin, comme des lions majestueux, et suspendue dans une mer matinale de sable chaud et de lumière, quelque chose comme l'image flottante, la furtive esquisse d'une ville.

— Ça peut pas être Phoenix, dit Bob Greenhill. Phoenix est à 135 kilomètres. Y a pas d'autre grand centre dans les environs ?

— Non. Pas d'autre ville.

— On commence à mieux voir ! s'écria brusquement Bob Greenhill.

Ils se tenaient debout dans la voiture, raides comme des piquets, et fouillaient l'horizon par-dessus le pare-brise maculé, leurs visages burinés caressés par la brise.

— Tu sais ce que c'est, Bob ? Un mirage ! Pour sûr, voilà ce que c'est ! Tout y est : les rayons, l'atmosphère, le ciel, la température. La ville est quelque part de l'autre côté de l'horizon. Regarde comme elle saute, reparaît, disparaît. Elle se reflète dans le ciel là-haut comme dans un miroir et retombe par ici où on peut la voir ! Un mirage, parbleu !

— Aussi *grand* que ça ?

Bob Greenhill évalua les dimensions grandissantes de la ville, que lui découvrait un nouveau tourbillon du vent et du sable.

— La reine des cités ! C'est sûrement pas Phoenix. Ni Santa Fe ou Alamogordo, non. Voyons. C'est pas Kansas City...

— Elle est trop loin, de toute façon.

— Ouais, mais vise ces bâtiments. Grands ! Les plus hauts du pays. Il n'y a qu'un endroit comme ça au monde.

— Tu ne veux pas dire... New York ?

Will Bantlin hocha gravement la tête et ils continuèrent à contempler le mirage dans le silence. La ville était géante et brillait désormais, quasi parfaite dans la lumière du petit matin.

— Oh, mes aïeux, fit enfin Bob. Comme c'est beau !

— C'est beau, dit Will.

— Mais, ajouta Will, au bout d'un petit moment, dans un chuchotement, comme si la ville pouvait l'entendre, qu'est-ce qu'elle fait à 4 500 kilomètres de chez elle, au beau milieu de nulle part, en plein Arizona ?

Bob Greenhill se concentra un peu et dit :

— Willy, mon ami, n'interroge pas la nature. Elle est là, et ça la regarde. Les ondes de radio, les arcs-en-ciel, les étoiles, tout ça, c'est du foin ! Disons seulement qu'on a enlevé New York dans un grand appareil de photo et qu'on est en train de la développer ici, à 4 500 kilomètres, juste au moment où on a besoin d'être remontés, rien que pour nous deux.

— Non, pas rien que pour nous deux. Will scrutait un côté de la voiture. Regarde !

D'innombrables hachures et diagonales sillonnaient les flocons de poussière comme autant de fascinants symboles sur cette paisible tapisserie.

— Des traces de pneus, dit Bob Greenhill. Des centaines. Des milliers. Des tas de voitures se sont garées là.

— Et pourquoi, Bob ? Will Bantlin sauta de la voiture, attendit, flaira la terre, l'arpenta, s'agenouilla pour la toucher d'une main soudain tremblante et furtive.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Pour voir le mirage ? Oui, monsieur ! Pour voir le mirage !

— Et puis après ?

— Bougre ! Will se redressa, enfla la voix comme un moteur. « Brrrummm ! » Il agrippait un volant imaginaire. Il courut le long d'une empreinte de pneu.

« Brrrummm ! Aïïïïe ! » – Mets les freins ! Robert-Bob, tu sais ce qu'on a dégagé ? Vise à l'est ! Vise à l'ouest. C'est le seul endroit à des kilomètres où on peut quitter la route, s'asseoir et se rincer l'œil à en crever !

— Pour sûr, c'est drôlement bon d'avoir des yeux pour ce qui est beau...

— Ce qui est beau ? Mon œil ! À qui appartient cette terre ?

— À l'État, j'imagine.

— Tu te trompes ! À toi et à moi ! On monte un camp, on dépose les papiers, on embellit le paysage, et ça nous appartient en droit. Pas vrai ?

— Attends ! Bob Greenhill fixait le désert et la ville étrange qui s'y enchâssait. Tu veux dire que tu veux... *légaliser le mirage* ? C'est ça, cornes du Diable ! Légaliser le mirage !

Bob Greenhill descendit et fit le tour de la voiture en examinant le terrain tissé d'empreintes.

— Est-ce qu'on *peut* ?

— Si on *peut* ? Excuse-moi, attention à la poussière !

Will Bantlin était déjà en train d'enfoncer des piquets de tente et de tendre des cordes.

— D'ici à là, et de là à ici, c'est une mine d'or, nous l'exploitons, une vache, nous la *trayons*, une marée d'argent, nous y plongeons !

Il fouilla dans la voiture, sortit des boîtes et tira un large carton qui avait jadis servi à la vente publicitaire de cravates bon marché. Il en repeignit l'envers et y dessina des lettres.

— Willy, fit son ami, personne ne va payer pour voir un foutu...

— Mirage ? Mets une clôture, dis aux gars qu'autrement ils ne verront rien du tout, et ils ne demandent que ça ! Là...

Il montra sa pancarte :

VUE EXCLUSIVE DU MIRAGE

LA VILLE MYSTÉRIEUSE

25 cents par voiture. Motocyclettes : 1 sou.

— Voilà une voiture. Fais gaffe !

— William...

Mais Will courait en brandissant l'écriteau.

— Hé, par ici, regardez !

La voiture les dépassa en grondant comme un taureau dédaigneux du matador.

Bob ferma les yeux pour ne pas voir fondre le sourire de Will.

Il y eut ensuite un bruit merveilleux.

Le crissement des freins.

La voiture faisait machine arrière ! Will s'élançait, s'agitait, faisait des gestes.

— Oui, monsieur ! Oui, madame ! Vue exclusive du Mirage ! La Mystérieuse Cité ! Rentrez directement !

Les marques de pneus dans la modeste poussière se firent nombreuses, puis innombrables.

Un gros nuage de poussière chaude flottait sur la péninsule desséchée où, dans un tumulte de freins tirés, de portes claquées, de moteurs coupés, arrivaient de toutes parts toutes sortes de voitures qui prenaient place au bout de la file. Et les gens qui les occupaient étaient aussi divers qu'il se pouvait dans les quatre directions, mus d'un coup par un seul attrait, bavards d'abord, puis de plus en plus silencieux à la vue que leur

réservait le désert. Le vent leur balayait doucement le visage, décoiffait les femmes, faisait flotter le col ouvert des hommes. Ils s'asseyaient un bon moment dans leurs voitures ou se hissaient au bord du terrain, sans rien dire, et s'en retournaient un à un.

Une femme, dans la première voiture, leur lança gaiement en s'éloignant :

— Merci ! Comme ça *ressemble* à Rome !

— Elle a dit Rome ou... ? fit Will.

Une autre voiture roulait vers la sortie.

— Oui, monsieur ! » Le conducteur saisit au vol la main de Bob. « J'ai l'impression de pouvoir parler français, rien qu'à regarder !

— Français ! s'écria Bob.

Ils se précipitèrent ensemble vers une troisième voiture qui démarrait. Le vieil homme au volant secouait la tête.

— Jamais rien vu de pareil, je dois le dire, le brouillard et tout, le pont de Westminster, mieux que sur une carte postale, et Big Ben au loin dans le fond. Comment est-ce possible ? Dieu vous bénisse. Je vous suis bien obligé.

Les deux hommes étaient troublés. Ils laissèrent le vieil homme s'éloigner, puis revinrent contempler leur petite bande de terre et l'horizon de plus en plus grouillant de la mi-journée.

— Big Ben ? fit Will Bantlin. Le pont de Westminster ? Le brouillard ?

Comme un écho, un tout petit écho, il leur sembla entendre... Ils n'étaient pas très sûrs et se mirent les mains en cornet aux oreilles – n'était-ce pas les trois coups d'une gigantesque horloge, là-bas, tout au fond de l'horizon ? N'entendaient-ils pas les avertisseurs de brouillard alerter les bateaux et ceux-ci leur répondre sur quelque lointaine rivière ?

— L'impression de parler français ? chuchota Robert. Big Ben ? Rome ou ?... *Est-ce bien là Rome, Will ?*

Le vent tournait. Un soudain afflux d'air chaud les envahit, corrigeant le décor par pincées comme sur une harpe invisible. Le brouillard se solidifiait littéralement en monuments de pierre grisâtre. Le soleil élevait un semblant de statue dorée sur le vallonnement d'un mont frais découpé de marbre neigeux.

— Comment, dit William Bantlin, comment tout cela peut-il changer ainsi ? Nous donner quatre, cinq villes différentes ? Avons-nous jamais dit à personne celle qu'il verrait ? Non. Eh bien, Bob, *eh bien* !

Ils observaient leur dernier client qui se tenait seul au bord de la péninsule aride. Robert fit signe à son ami de se taire et s'avança silencieusement à quelques pas de leur visiteur.

L'homme avait passé la quarantaine. Il avait un visage expressif, bruni au soleil, avec de bons yeux d'eau, une belle mâchoire, une bouche sensible. Il avait l'air de quelqu'un qui a pas mal bourlingué dans la vie, traversé bien des déserts à la recherche de quelque oasis. Il ressemblait à ces architectes qu'on voit errer dans les rues déchiquetées sous leurs bâtiments dont la ferraille, l'acier et le verre s'enchâssent pour emplir et bloquer un pan de ciel vide. Il avait le visage de ces bâtisseurs qui voient soudain s'amonceler en un instant devant eux, d'un bout à l'autre de l'horizon, l'impeccable matérialisation d'un vieux, vieux rêve. L'étranger, qui ne semblait maintenant s'apercevoir qu'à moitié de la présence à ses côtés de William et de Robert, parla enfin d'une voix facile, tranquille, émerveillée. Il décrivait ce qu'il voyait, exprimait ses réactions :

— À Xanadu...

— Quoi ? fit William.

L'étranger eut un demi-sourire, et, sans se détourner du mirage, de mémoire, récita d'un ton paisible :

À Xanadu, Kubla Khan

Rédigea un décret pour qu'on élève un Tivoli public :

À l'embouchure de l'Alphée, là où le fleuve sacré

Par des labyrinthes inconcevables pour l'homme

Se jette dans une mer sans soleil.

Sa voix apaisa l'air comme une incantation et les deux autres hommes devinrent plus calmes.

On entoura donc de murs et de tours

Deux fois cinq milles de terre fertile ;

Et il y eut là des jardins brillant de ruisseaux en lacets

*Où s'épanouissaient bien des arbres à encens.
Là des forêts anciennes comme les collines
Se refermèrent sur des éclats de verdure.*

William et Robert interrogèrent le mirage. Ce que l'étranger leur avait annoncé était là ; dans la poussière blonde : un fabuleux chapelet du Moyen ou de l'Extrême-Orient, minarets, dômes, tours fragiles s'élevant du Gobi sous un magnifique rideau de pollen, le lit de l'Euphrate fertile dont s'étalaient les pierres fraîchement cuites, une Palmyre qui n'était pas encore en ruine, qui surgissait à peine des mains de l'architecte avant d'être abandonnée par les ans, maintenant frissonnante de chaleur, prête à disparaître à jamais dans un coup de vent.

L'étranger poursuivait, le visage métamorphosé, magnifié par sa vision :

*C'était un miracle d'architecture inouïe,
Un dôme de plaisir dans le soleil avec des caves de glace !*

Puis il se tut.

Le silence de Bob et de Will se fit plus dense.

L'étranger, les yeux humides, fouillait dans son portefeuille.

— Merci, merci.

— Vous nous avez déjà payés, dit William.

— Je vous donnerais tout ce que j'ai, si j'en avais davantage.

Il empoigna la main de William, y fourra un billet de cinq dollars, rentra dans sa voiture, jeta un dernier regard au mirage, s'assit, mit son moteur en marche, manœuvra avec une étonnante aisance et s'éloigna, l'air rayonnant, le regard empreint d'une expression d'apaisement.

Robert, ébahi, avait fait quelques pas derrière la voiture.

William explosa avec de grands gestes, claqua des pieds, pirouetta.

— Alléluia ! Toute la chair de la terre ! Paniers de repas ! Chaussures neuves bien crissantes ! Regarde mes mains !

Robert objecta :

— Je ne crois pas que nous puissions nous l'approprier.

William s'arrêta de danser.

— Quoi ?

Robert regarda tranquillement le désert.

— Il ne pourra jamais nous appartenir en titre. C'est si loin. Bien sûr que nous pouvons nous faire adjuger le terrain, mais... Nous ne savons même pas au juste ce que c'est.

— Mais c'est New York et...

— T'as jamais été à New York ?

— J'ai toujours voulu. Jamais pu.

— Toujours voulu, jamais pu. » Robert hocha gravement la tête. « Tout comme eux. T'en as entendu parler : Paris, Rome, Londres. Et ce type – Xanadu. Willy, Willy, on a mis la main sur quelque chose d'étrange et d'énorme. J'ai peur qu'on risque des pépins.

— Mais on ne gêne personne, pas vrai ?

— Qui sait ? C'est peut-être vingt-cinq cents de trop pour certains. Ça n'paraît pas régulier. Regarde et dis-moi si j'ai tort.

William regarda.

La ville était là comme la première ville qu'il avait vue quand il était enfant, quand sa mère l'avait emmené en train un beau matin à travers une longue plaine d'herbe. La ville s'était élevée pierre par pierre, tour après tour, pour le voir, le voir s'approcher. Et cette ville était aussi neuve, aussi fraîche, aussi vieille, aussi effrayante, aussi merveilleuse.

— Je pense, dit Robert, que nous devrions encaisser juste assez pour une semaine d'essence, et déposer le reste dans le premier tronc des pauvres que nous rencontrerons. Ce mirage est comme un fleuve d'eau limpide et les gens ont soif par ici. Si nous étions sages, nous y plongerions un récipient, boirions un peu dans cette pleine chaleur et nous nous en irions. On pourrait, si on s'arrêtait pour construire des digues, essayer de prendre possession de toute la rivière.

William scrutait les alentours à travers le vent.

— Si tu le dis.

— Ce n'est pas moi qui le dis. C'est toute cette sauvagerie de décor.

— Eh bien, moi j' suis pas de cet avis !

Les deux hommes sursautèrent.

Une motocyclette se dressait à mi-côte. Un homme à l'arrogance familière et qui ne cachait pas son mépris se tenait dessus, auréolé d'huile, les yeux en boules de loto, les joues broussailleuses, maquillées de graisse.

— Ned Hopper !

Ned Hopper leur rendit son plus hypocrite et mauvais sourire, desserra ses freins et se laissa glisser jusqu'à ses vieux amis.

— Toi... fit Robert.

— Moi ! Moi ! Moi ! » Ned Hopper klaxonna à quatre reprises, avec un rire sonore, en renversant la tête. « Moi !

— Tais-toi ! cria Robert. Tu le brises comme un miroir.

— Je brise *quoi* ?

William, éprouvant l'inquiétude de Robert, jetait aux limites du désert un regard apeuré.

Le mirage s'agita, trembla, s'éclaircit, et revint s'accrocher à nouveau comme une tapisserie dans le vide.

— Y a rien là-bas ! Qu'est-ce que vous mijotez ? » Ned examina la terre imprimée de pneus. « J'avais déjà fait une trentaine de kilomètres aujourd'hui quand je me suis rendu compte, mes bonshommes, que vous vous cachiez dans mon dos. Me suis dit qu' ça ne ressemblait pas aux gars qui m'avaient conduit à c'te mine d'or en quarante-sept, et qui m'avaient prêté ce vélo et ce cornet à dés en cinquante-cinq. Toutes ces années que nous nous sommes donné un coup de main, et voilà comme ça que vous faites des cachotteries à l'ami Ned. Alors j'ai rappliqué. Sur cette colline, là-haut, toute la journée que j' vous ai observés.

Ned tira ses jumelles de la poche avant de son blouson graisseux.

— Vous savez que j' peux lire sur les lèvres. Pour sûr ! J'ai vu toutes les voitures qui s'amenaient, et le pognon. Vous en avez un chouette de spectacle !

— Tiens-toi peinard, avertit Robert. Et à la prochaine.

Ned sourit doucement.

— Désolé que vous partiez. Mais vous avez le droit de quitter mon domaine.

— Ton domaine !

Robert et William se reprirent et répétèrent d'une voix étouffée :

— Ton domaine !

Ned se mit à rire :

— Quand j'ai vu c' que vous mijotiez, j'ai filé à Phoenix, tout simplement. Vous voyez ce p'tit bout de document dans ma poche revolver ?

Le papier en émergeait, soigneusement replié.

William étendit la main.

— Ne lui donne pas ce plaisir, dit Robert.

William se ravisa.

— Tu veux nous faire croire que tu as rempli un formulaire d'enregistrement ?

Ned réfréna son sourire dans un plissement d'yeux.

— P't-être bien qu'oui, p't-être bien qu'non. Même si j'mentais, j'pourrais toujours filer à Phoenix su' ma bécane plus vite que vot' guimbarde.

Ned examinait le terrain dans ses jumelles.

— Aboulez donc c' que vous avez empoché depuis deux heures de l'après-midi, quand j'ai rempli les papiers. Vous êtes maintenant sur mon territoire.

Robert jeta les pièces dans la poussière. Ned jeta au petit tas brillant un coup d'œil distrait.

— Frappé par le Gouvernement des États-Unis ! Rien que d'la foutaise, du vent, mais des ballots prêts à payer pour !

Robert se retourna lentement vers le désert.

— Tu ne vois rien ?

— Rien, et tu le *sais* ! grommela Ned.

— Mais nous, si ! s'écria William. Nous...

— William ! fit Robert.

— Mais, Bob !

— Y a rien là-bas. C'est comme il a dit.

De nouvelles voitures approchaient dans un concert de moteurs.

— Excusez-moi, messieurs, faut que j' m'occupe des billets !

Ned s'éclipsa, avec de grands gestes.

— Oui, monsieur, ma'me ! Par ici ! On paye d'avance !

— Pourquoi ? » William regardait s'ébattre Ned Hopper.
« Pourquoi faut-il qu'on le laisse faire ça ?

— Attends, dit Robert d'un ton presque serein. Tu vas voir.

Ils s'écartèrent devant une Ford, puis une Buick et une vieille Moon.

Le crépuscule. William Bantlin et Robert Greenhill se faisaient frire un petit dîner – un soupçon de bacon et un plat de haricots – sur une colline surplombant à près de deux cents mètres le point de vue sur le Mirage de la Ville Mystérieuse. Robert se rabattait de temps en temps sur le spectacle d'en dessous avec de vieilles lunettes de théâtre.

— Y a eu trente clients depuis qu'on est partis, observa-t-il. Y va devoir fermer bientôt. Plus que dix minutes de soleil.

William fixait un haricot à la pointe de sa fourchette.

— Mais dis-moi : pourquoi ? Pourquoi faut-il que Ned Hopper sorte de sa boîte à malices chaque fois qu'on a un peu de veine !

Robert souffla sur ses lunettes et les essuya sur sa manche.

— Parce que, mon vieux Will, parce que nous sommes deux cœurs purs. On prend feu pour un rien. Et tous les méchants de la Terre peuvent apercevoir ce feu de derrière les collines et se disent : « Voyons, voilà-t-y pas des innocents, de douces poires toutes trouvées ! Et les méchants viennent se réchauffer à notre flamme. Et je ne sais pas ce qui nous reste à faire, sinon peut-être souffler dessus.

— J' voudrais pas. » William rêvassait gentiment, ses paumes offertes au feu. « C'est seulement que j'espérais bien que c'était notre heure. Et un type comme Ned Hopper, avec ses sales combinaisons, est-ce qu'il n'est pas un peu temps qu'il se brûle les doigts ?

— Temps ? Robert se vissait les lunettes de théâtre dans les orbites. Son heure vient de sonner ! Oh, homme de peu de foi !

William sauta à ses côtés. Ils se partagèrent les lunettes, un œil chacun.

— Regarde !

William s'écria :

— Pédoncle Q. Mackinaw !

— Et Benoît M. Crackers !

Ned Hopper, au loin, s'affairait près d'une voiture. Des gens le menaçaient en gesticulant. Il leur rendait de l'argent. La voiture démarra. On pouvait entendre les cris de rage de Ned.

— Il rend l'argent ! rugit William. Voilà qu'il va presque se battre avec cet homme, là-bas. L'homme lui tend le poing ! Ned le rembourse aussi ! Regarde, il y en a encore d'autres !

— Passez muscade ! persifla Robert, on ne peut plus heureux de sa moitié de lunettes.

Toutes les voitures étaient reparties. Le vieux Ned esquissa un pas de danse rageur, lança ses lunettes dans le sable, démantela la pancarte et poussa un affreux juron.

— Mes aïeux ! s'amusait Robert. Bien content de ne pas entendre ses gros mots. Viens donc, Willy !

Ned Hopper se propulsait avec un bruit de furie tandis que William Bantlin et Robert Greenhill revenaient au point de mire de la Ville Mystérieuse. Il catapulta en l'air le carton peint en brillant et grondant sur sa moto. La pancarte siffla, rebondit comme boomerang. Elle le manqua de peu. Elle ne retomba et ne s'affaissa que longtemps après que Ned eut disparu dans son bruit de tonnerre. William la ramassa et l'essuya.

Le crépuscule était vraiment là. Le soleil caressait les dernières collines. Tout était calme et silencieux. Ned Hopper était parti. Les deux hommes restaient seuls sur le territoire abandonné parmi les milliers de sillages dans la poussière et contemplaient le sable.

— Oh, non... Si, fit Robert.

Le désert était vide dans la lumière rougeâtre et dorée du soleil couchant. Le mirage était parti. Quelques lutins de poussière virevoltèrent et s'évanouirent à l'horizon. Et ce fut tout.

William poussa un immense soupir de regret.

— *Il a réussi ! Ned ! Ned Hopper, reviens !* Oh, bon Dieu, Ned Hopper, tu as tout gâché ! Sois maudit ! Il s'interrompt. Bob, comment peux-tu rester planté là ?

Robert sourit tristement.

— Je n'ai plus que de la peine pour Ned Hopper.

— De la peine !

— Il n'a jamais vu ce que nous avons vu. Il n'a jamais vu ce que tout le monde a vu. Il n'y a pas cru une seconde. Et tu sais pourquoi ? L'incrédulité est contagieuse. Elle se colle aux gens.

William étudiait le terrain désolé.

— Et c'est ce qui s'est passé, selon toi ?

— Qui sait ? Robert secoua la tête. Une chose est certaine : le mirage, quel qu'il soit, était là, quand les gars sont passés – la ville, les villes... Mais il est drôlement dur d'y voir quelque chose quand les gens se mettent en travers. Ned Hopper n'a même pas eu besoin de bouger. Il a mis sa grosse main sur le soleil. En un rien de temps, il n'y avait plus qu'à tirer le rideau.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas... William hésitait. Est-ce qu'on ne pourrait pas rouvrir ?

— Et comment ? Comment faire qu'une chose comme ça revienne ?

Leurs yeux s'appesantissaient sur le sable, les collines, quelques nuages isolés, le ciel comme vidé de vent et reposé.

— Peut-être que si on regardait de côté, pas directement, sans y penser, sans nous en faire...

Ils se concentrèrent tous deux sur leurs chaussures, leurs mains, les pierres à leurs pieds, n'importe quoi. William finit par geindre : « *Sommes-nous vraiment... sommes-nous des cœurs purs ?* »

Robert n'eut qu'un petit rire.

— Oh, non, pas comme les gars qui sont venus aujourd'hui et ont vu tout ce qu'ils voulaient voir, ni comme les simples gens nés dans un champ de blé et qui se promènent dans le monde par la Grâce de Dieu et n'apprendront jamais rien. Nous ne sommes ni de petits ni de grands enfants, Willy, dans ce monde, mais nous avons une chose : nous sommes heureux de vivre. Nous connaissons l'air des matins sur la route, comment montent et redescendent les étoiles dans le ciel. Ce brigand, lui, a cessé d'être heureux depuis longtemps. Dire qu'il va pédaler toute la nuit, toute l'année, sur cette route !

Robert remarqua que William, tout en parlant, louchait soigneusement vers le désert.

— Tu vois quelque chose ? chuchota-t-il.

— Non. Demain, peut-être, soupira William.

Une voiture solitaire déboucha de la route.

Les deux hommes se regardèrent. Une furieuse lueur d'espoir brillait dans leurs yeux. Mais ils ne pouvaient se résoudre à agiter leurs bras et à crier. Ils se contentaient de rester plantés avec la pancarte dans les bras.

La voiture les dépassa.

Les deux hommes la suivirent d'un regard éploré.

La voiture freina. Elle fit marche arrière. Il y avait dedans un homme, une femme, un garçon et une fille. L'homme les appela :

— Vous êtes fermés pour la nuit ?

— C'est pas la peine... dit William.

Robert le coupa :

— Pas la peine de payer, qu'il veut dire ! Derniers clients de la journée, en famille – ce sera gratis ! À nos frais !

— Merci, camarades, merci !

La voiture fila vers le promontoire.

William empoigna le coude de Robert :

— Bob, qu'est-ce qui te prend ? Tu veux décevoir ces gosses, cette gentille famille ?

Les gosses sautèrent de la voiture. L'homme et la femme grimpèrent lentement dans le coucher du soleil. Le ciel était bleu et doré, un oiseau chantait quelque part dans les champs de sable et de pollen semblables à une fourrure de lion.

— Observe-les, dit Robert.

Ils s'avancèrent derrière la famille au-devant du désert.

William retenait son souffle.

L'homme et sa femme fixaient le crépuscule d'un air gêné.

Les gosses ne disaient rien. Leurs yeux s'emplissaient des derniers éclats du soleil.

William se racla la gorge.

— Il se fait tard. Euh... on peut pas très bien voir.

L'homme allait répondre, lorsque le petit garçon s'écria :

— Oh, on voit très bien !

— Sûr, dit la petite fille. Là-bas !

Le père et la mère suivirent son geste, comme s'il pouvait les aider et il les aida.

— Dieu, fit la femme, j'ai bien cru un instant... Mais non – c'est bien là !

L'homme lut sur le visage de sa femme, y vit la chose, l'emprunta et la colla sur le paysage et dans le ciel.

— Oui, dit-il, enfin, mais oui.

William les fixait, puis le désert, puis Robert qui souriait et hochait la tête.

Les visages du père, de la mère, du fils, de la fille, resplendissaient désormais devant le désert.

— Oh, murmura la fille, est-ce *vraiment* là.

Et le père hocha la tête, le visage illuminé parce qu'il voyait ce qui ne pouvait qu'être vu, et non compris. Il parlait comme s'il était seul dans une église au milieu d'une grande forêt.

— Oui, et, Dieu, que c'est beau !

William allait relever le front lorsque Robert lui chuchota :

— Doucement. Ça vient. Ne te force pas. Doucement, Will.

Et William savait ce qu'il lui restait à faire.

— Je vais rejoindre les enfants, dit-il.

Il se dirigea lentement vers eux et se tint derrière le petit garçon et la petite fille. Il demeura là longtemps comme un homme entre deux chaudes flambées par une soirée fraîche, et leur compagnie le réchauffa. Il respira plus aisément et laissa enfin s'échapper son regard, son attention divaguer tranquillement vers le désert crépusculaire et la cité rêvée.

Le mirage se retrouvait dans le sable en hautes bouffées sur la terre, rassemblé par le vent en silhouettes de tours et de flèches et de minarets.

Il sentait le souffle de Robert sur sa nuque, de Robert qui chuchotait comme s'il se parlait tout seul.

C'était un miracle d'architecture inouïe.

Un dôme de plaisir dans le soleil avec des caves de glace !

Et la ville était là.

Et le soleil se coucha et les premières étoiles apparurent.

Et la cité se dessinait très clairement, comme William se l'entendit répéter à haute voix – n'était-ce que pour son seul et secret plaisir ?

— C'était un miracle d'architecture inouïe...

Et ils se tinrent debout dans l'ombre jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus rien voir.

Ainsi mourut Riabouchinska

La cave était glaciale et le mort aussi froid que le marbre. L'air était frais de la dernière chute de pluie. Ils étaient là, entre les murs cimentés, regardant le corps encore mouillé que l'on avait découvert le matin sur le rivage désert. Dans cette pièce unique du sous-sol, la gravité prenait une forme beaucoup plus intense, plus pesante, au point que cette masse sous les pieds tirait les muscles de leurs visages vers le sol, courbait les extrémités de leurs bouches vers le bas, faisait tomber leurs joues. Leurs mains pendaient comme si des poids les tiraient vers le sol, et quand elles s'agitaient, ils avaient l'air de nager dans les profondeurs sous-marines.

Une voix appelait, mais personne n'y prêtait attention.

La voix appela de nouveau, et encore, et au bout de quelques instants chacun se retourna en levant les yeux vers le ciel. On était au bord de la mer en novembre et ce cri était celui d'une mouette volant au-dessus de leurs têtes dans la grisaille du matin – appel lugubre, comme celui des oiseaux qui partent pour le sud devant l'impitoyable hiver. Le bruit de la mer sur le rivage venait de si loin qu'il ressemblait au murmure du vent sur le sable remontant du fond d'un coquillage.

Dans cette pièce souterraine, les visiteurs portèrent leurs regards sur une table sur laquelle était posée une boîte dorée de soixante centimètres de long, où l'on pouvait lire le nom RIABOUCHINSKA. La voix s'installa de manière irrévocable sous le couvercle de ce petit cercueil, les gens qui se trouvaient là gardèrent les yeux fixés avec étonnement sur l'objet, et le mort demeurait étendu sur le sol, sans entendre ce gémissement.

— Laissez-moi partir, laissez-moi sortir, je vous en prie, que quelqu'un d'entre vous me fasse sortir d'ici.

Finalement, M^r Fabian, le ventriloque, se pencha sur la boîte dorée et parla tout bas.

— Non, Ria, la minute est grave. Plus tard. Reste sage, allons, tiens-toi tranquille, voilà une gentille fille.

Il ferma les yeux et essaya de rire.

À travers le couvercle poli la voix calme s'éleva à nouveau.

— Je t'en prie, ne ris pas comme ça. Tu devrais être beaucoup plus gentil après ce qui s'est passé.

Le détective lieutenant Krovitch toucha le bras de Fabian.

— Si ça ne vous fait rien, vous réserverez votre truquage pour plus tard. Pour l'instant il y a tout ça à mettre au clair.

Il jeta un coup d'œil à la femme, qui venait de s'asseoir sur une chaise longue.

— Mrs Fabian.

Il fit un signe de tête au jeune homme qui se tenait à côté d'elle.

— Mr Douglas, vous êtes bien l'imprésario de Mr Fabian ?

Le jeune homme répondit par l'affirmative. Krovitch observa le visage de l'homme allongé sur le sol.

— Fabian, Mrs Fabian, Mr Douglas – chacun de vous prétend qu'il ne connaît pas l'homme qui a été assassiné ici la nuit dernière, qu'il n'a jamais entendu prononcer le nom Ockham. Pourtant, il y a quelque temps, Ockham a déclaré au régisseur du théâtre qu'il connaissait Fabian et avait dû le voir pour quelque chose d'une importance vitale.

La voix se fit entendre de nouveau, tout bas.

Krovitch s'écria en colère :

— La ferme ! Fabian.

Sous le couvercle, la voix se mit à rire. Cela ressemblait à un son de cloche étouffé.

— Ne faites pas attention à elle, lieutenant, dit Fabian.

— Elle ? ou bien *vous* ? Foutez-moi la paix ! Où voulez-vous en venir ? arrangez-vous ensemble tous les deux !

— Jamais nous n'irons ensemble, dit la douce voix féminine. Jamais plus après cette nuit passée.

Krovitch tendit la main.

— Fabian, donnez-moi la clé.

Dans le silence, on entendit le cliquetis de la clé dans la petite serrure, le grincement des minuscules charnières tandis que le couvercle s'ouvrait et retombait sur le dessus de la table.

— Merci, dit Riabouchinska.

Krovitch resta immobile, se contentant de regarder attentivement Riabouchinska dans sa boîte, n'arrivant pas à croire ce qu'il voyait.

Le visage était blanc, découpé dans le marbre ou dans le bois le plus blanc qu'on ait jamais vu. Il aurait pu être modelé dans la neige. Le cou, qui supportait la tête aussi délicate qu'une coupe de porcelaine, avait la même blancheur. La lumière animait cette matière en lui donnant un rayonnement et une profondeur. Les mains, toutes menues, auraient pu être taillées dans l'ivoire. Sur les pulpes des doigts apparaissaient les petites spirales délicates de la peau.

Elle était toute la douceur de la pierre blanche, avec en plus, un rayonnement de lumière filtrant à travers la pierre, et sortant avec plus d'intensité de ses yeux noirs dont le fond donnait un ton bleuté transparent, comme le noir lumineux des mûres fraîches. Il pensa à de la crème versée dans un verre de cristal et placée devant la lumière solaire. Les sourcils étaient noirs et arqués, et les joues creusées. Sur chacune des tempes, une veine rose et discrète, et au-dessus de l'arête du nez, une veine bleue à peine visible, entre les yeux noirs et brillants. Les lèvres fines et bien symétriques, avaient l'air d'être légèrement humectées, les narines étaient doucement arquées et modelées à la perfection, de même que les oreilles. Une chevelure noire, bien partagée au milieu, aplatie et tirée en arrière vers les oreilles. C'était réel, tout à fait. Chaque mèche de cheveux avait un je ne sais quoi qui rappelait la vie. La robe aussi noire que les cheveux était drapée de façon à laisser voir les épaules, qui étaient sculptées dans un bois aussi blanc qu'une pierre qui est restée longtemps au soleil. Elle était vraiment belle. Krovitch sentit sa gorge se serrer. Il interrompit son examen et resta là sans rien dire.

Fabian enleva Riabouchinska de sa boîte.

— Ma charmante dame, dit-il. Sculptée dans des bois exotiques les plus rares. Elle est apparue sur scène à Paris, Rome, Istanbul. Tout le monde, sur la terre entière, l'adore et croit fermement qu'elle est vraiment en vie, qu'il s'agit d'une sorte de naine incroyablement délicate et raffinée. Ils n'accepteront jamais de croire qu'elle tire son origine de diverses forêts lointaines séparées les unes des autres par

d'immenses distances aux quatre coins de la terre, loin des cités et des populations d'idiots.

La femme de Fabian, Alyce, ne cessait de regarder son mari, suspendue à ses paroles. Ses yeux ne cillèrent pas une seule fois pendant qu'il parlait de la poupée en la tenant dans ses bras. Quant à lui, il semblait ignorer la présence de tout le monde à l'exception de la poupée. La cave à demi ouverte sur la plage, et les gens qui s'y trouvaient, tout cela se perdait pour lui dans la brume qui s'installait partout.

Mais finalement la petite figure s'agita et tressaillit.

— S'il vous plaît, ne parlez pas de moi ! Vous savez bien qu'Alyce n'aime pas ça.

— Alyce n'a jamais aimé ça.

— Chut ! taisez-vous ! cria Riabouchinska. Pas ici, pas maintenant.

Et tout de suite, prestement, elle se tourna vers Krovitch et ses lèvres minuscules remuèrent :

— Comment tout cela est-il arrivé ? M^r Ockham, je veux dire, M^r Ockham.

Fabian répondit :

— Ria, tu ferais mieux d'aller dormir maintenant.

— Mais je n'en ai pas envie, j'ai autant le droit d'écouter et de parler. J'ai autant de part à ce drame, à ce meurtre, qu'Alyce ou – ou même M^r Douglas !

L'agent de presse jeta sa cigarette.

— N'allez pas me mêler à cette affaire, vous.

Et il regarda la poupée comme si elle était devenue soudain très grande et les dévisageait de toute sa hauteur, en respirant très fort.

— C'est simplement parce que je veux que toute la vérité soit dite. » Riabouchinska tourna la tête pour voir tout l'ensemble de la pièce. « Si je reste ainsi enfermée dans mon cercueil la vérité ne se fera jamais, car John est un menteur achevé et il faut que je le surveille sans cesse, n'est-ce pas, John ?

— Oui, dit-il, les yeux fermés, je suppose qu'il en est ainsi.

— Je suis la femme que John adore le plus au monde. Je l'aime moi aussi, et j'essaie de comprendre où niche l'erreur dans sa façon de penser.

Krovitch frappa la table de son poing.

— Sacré nom de nom de... arrêtez ça ! Fabian ! si vous croyez que vous pouvez.

— C'est plus fort que moi, ça me dépasse, dit Fabian.

— Mais elle, c'est...

— Oui, je sais, bien sûr, je sais ce que vous allez dire, dit tranquillement Fabian en regardant le détective. Elle est-dans-ma-gorge ? C'est bien ça ? Non. Je vous réponds non, elle n'est pas dans ma gorge. Elle se trouve quelque part ailleurs. Je ne sais pas. Ici, ou là. Il montra sa poitrine, puis sa tête.

— Elle est très vive pour se cacher. Il y a des moments où je ne peux vraiment rien y faire. Parfois, elle est simplement elle-même, vraiment il n'y a rien de moi en elle, à ces moments-là. Il lui arrive même de me dire ce que je dois faire et il faut alors que je le fasse. Elle me surveille, elle me fait des reproches, elle se montre honnête quand je suis malhonnête, angélique quand je suis habité par tous les démons de tous les temps. Elle vit sa vie à part. Elle a échafaudé un mur dans ma tête et vit à l'intérieur, et elle m'ignore complètement si j'essaie par exemple de lui faire dire des choses incorrectes. Par contre, elle coopère avec moi si je lui suggère les mots justes et la pantomime opportune. » Fabian eut un soupir. « Aussi, vous comprenez, si vous avez l'intention de prolonger cette conversation, j'ai bien peur que la présence de Ria soit indispensable. La laisser là, enfermée, ça n'aura pas un très bon effet, et même, ça ne serait pas bien du tout.

Le lieutenant Krovitch resta bien une minute sans rien dire. Finalement il prit sa décision.

— D'accord, qu'elle soit présente. Il y a heureusement de grandes chances qu'avant la fin de la nuit je sois suffisamment épuisé pour poser moi aussi des questions muettes de ventriloque.

Krovitch découpa l'enveloppe d'un cigare, alluma celui-ci et souffla la fumée.

— Ainsi, vous ne reconnaissez pas le mort, M^r Douglas ?

— Il a quelque chose de vaguement familier. Il pourrait être un acteur.

Krovitch jura.

— Finissons tous de jouer la comédie et de mentir. Qu'est-ce que vous dites ? Jetez un coup d'œil sur les souliers, sur le costume d'Ockham. Ça crève les yeux qu'il avait besoin d'argent et qu'il est venu ici la nuit dernière pour demander quelque chose, pour emprunter, ou même voler. Permettez-moi de vous poser une question, Douglas. Est-ce que vous êtes amoureux de M^{rs} Fabian ?

— Dites, vous permettez un moment ! s'exclama Alyce Fabian.

Krovitch lui fit un signe de s'asseoir.

— Vous êtes là à côté l'un de l'autre, tous les deux. Non. Je ne suis pas complètement aveugle. Quand un imprésario se tient à la place du mari, à consoler sa femme, bien, vous m'avez compris ! La façon dont vous regardez la botte de la marionnette, M^{rs} Fabian, en retenant votre souffle chaque fois qu'elle apparaît. Vous serrez les poings quand elle parle. Allons ! vous ne cachez rien.

— Si vous croyez un instant que je suis jalouse d'un morceau de bois !

— Vous n'êtes pas jalouse ?

— Non, non et non !

Fabian se tourna vers elle.

— Tu n'avais nul besoin de lui répondre, Alyce.

— Laissez-la !

Toutes les têtes se tournèrent d'un seul coup dans la direction de la petite figurine, dont la bouche venait de lancer cet ordre bien articulé. Fabian lui-même regardait la marionnette comme si elle venait de lui porter un coup.

Après un long moment Alyce Fabian commença à parler.

— J'ai épousé John, il y a sept ans de cela, parce qu'il me disait qu'il m'aimait et parce que je l'aimais, lui, et Riabouchinska aussi. Au début du moins. Mais peu à peu j'ai fini par me rendre compte que toute sa vie, toutes ses moindres attentions étaient pour elle rien que pour elle, et moi j'étais comme une ombre qui attendait chaque nuit dans les coulisses.

— Il dépensait chaque année cinquante mille dollars pour sa garde-robe – cent mille dollars pour une maison de poupée

remplie de meubles d'or, d'argent et de platine. Chaque nuit il la mettait dans un petit lit de satin, la bordait et lui parlait. Au commencement je croyais qu'il s'agissait là d'une plaisanterie raffinée et j'étais terriblement amusée. Mais quand j'ai enfin compris qu'en fait je n'étais rien d'autre qu'une assistante, qu'une spectatrice de ce genre de rituel, j'ai commencé à éprouver un vague sentiment de haine et de soupçon – pas envers la marionnette, parce qu'en fin de compte, tout ça n'était pas sa faute, mais j'ai éprouvé de plus en plus une haine et un dégoût terribles pour John, parce que *c'était* bien sa faute à lui. Après tout, c'était lui qui était la tête, et toute sa perfidie ingénieuse, tout son sadisme naturel me sont apparus clairement dans ses relations avec la poupée de bois.

— Et finalement, oui, je suis devenue très jalouse, quelle idiote j'ai pu être ! c'était là le meilleur tribut que je pouvais lui payer à lui, et à cette perfection à laquelle il avait su amener son art de projeter sa voix. Tout ça était si ridicule, si étrange. Et malgré tout je savais qu'il y avait quelque chose qui dominait John, exactement comme les gens qui boivent ont en eux quelque part un animal assoiffé jusqu'à en mourir.

— Aussi, je n'ai cessé de balancer entre la colère et la pitié, entre la jalousie et la compréhension. Il y avait de longues périodes au cours desquelles je n'éprouvais plus aucune haine envers lui, et jamais je n'ai haï ce que Ria représentait en lui-même, parce que Ria était sa meilleure moitié, le bon rôle, le personnage honnête et sympathique de mon mari. Elle était tout ce qu'il s'était toujours refusé d'être, ou d'essayer d'être.

Alyce Fabian s'arrêta de parler et la pièce du sous-sol devint silencieuse.

— Parlez-nous de M^r Douglas, dit une voix chuchotée.

M^{rs} Fabian ne regarda pas la marionnette. Avec un effort elle termina ce qu'elle avait à dire.

— Les années passèrent, John me témoignait si peu d'affection et de compréhension, alors, c'était bien naturel je pense, je me suis tournée vers M^r Douglas.

Krovitch fit un signe de tête.

— Enfin tout commence à se mettre en ordre. M^r Ockham était un homme très pauvre, tout au bout de sa chance. Il est

venu dans ce théâtre cette nuit parce qu'il savait quelque chose sur vous et sur M^r Douglas. Peut-être a-t-il menacé de parler à M^r Fabian si vous n'achetiez pas sa discrétion. Ça vous aurait donné la meilleure raison de vouloir vous débarrasser de lui ?

— C'est encore plus stupide que tout le reste, dit Alyce Fabian d'un ton las. Je ne l'ai pas tué.

— M^r Douglas a pu le faire lui-même sans vous en parler.

— Pourquoi tuer ?... dit Douglas. John savait tout ce qui nous concernait.

— Oui, c'est bien vrai, dit John Fabian en riant.

Il s'arrêta de rire et sa main se crispa nerveusement, cachée dans la cavité blanche comme la neige de la minuscule poupée, dont la bouche s'ouvrit et se referma à plusieurs reprises. Il essayait de lui faire reprendre le rire qu'il venait d'interrompre, mais aucun son ne voulut sortir de la marionnette, sinon le léger bruissement vide de ses lèvres haletantes, au moment où Fabian se pencha sur le petit visage, et que des perles de sueur brillèrent sur ses joues.

L'après-midi suivant, le lieutenant Krovitch traversa les sombres coulisses du théâtre, finit par trouver en tâtonnant l'escalier de fer, monta très lentement en s'arrêtant tout le temps qu'il jugeait nécessaire sur chaque marche, jusqu'au seuil de la loge du ventriloque, au second étage. Il frappa des petits coups secs sur la porte finement lambrissée.

— Entrez, dit la voix de Fabian qui semblait venir de très loin.

Krovitch entra, referma la porte derrière lui et resta un moment à regarder l'homme, enfoui dans un fauteuil devant un grand miroir basculant.

— J'ai là quelque chose que je voudrais vous montrer, dit Krovitch.

Sans la moindre émotion dans son expression, il ouvrit un dossier de papier bulle et en tira une photographie glacée qu'il posa sur la table des fards.

John Fabian leva les sourcils, lança un rapide coup d'œil à Krovitch et puis s'allongea de nouveau confortablement dans le fond de son fauteuil. Il couvrit de ses doigts l'arête de son nez et

se massa le visage avec soin, comme s'il avait mal à la tête. Krovitch retourna la photo et se mit à lire les renseignements suivants tapés à la machine sur le verso :

— Nom, miss Ilyana Riamonova. Cinquante-quatre kilos. Yeux bleus. Cheveux noirs. Visage ovale. Née en 1914, New York. Disparue en 1934. Probablement victime d'amnésie. Parents slaves, etc., etc.

Les lèvres de Fabian se serrèrent.

Krovitch reposa la photo, en secouant la tête d'un air songeur.

— C'est une curieuse idée qui m'a pris de rechercher la photo d'une marionnette dans les dossiers de la police.

« Si vous aviez entendu le rire de mes patrons. *Seigneur*. Enfin la voilà – Riabouchinska. *Pas* une Riabouchinska en papier mâché, ou en bois, *pas* une marionnette, mais une vraie femme qui a vécu naguère, qui a tourné dans les parages et – et qui a disparu.

Il regarda Fabian posément.

— Supposez que ce soit elle votre inspiratrice ?

Fabian eut un sourire qui ne voulait pas dire grand-chose.

— Vous allez chercher des choses bien compliquées. J'ai vu cette photo il y a déjà un bon bout de temps. Ses traits et son expression m'ont plu, et j'ai copié ma marionnette sur ce modèle.

— Il n'y a rien de vrai dans votre explication. Krovitch prit une longue inspiration et expira l'air de ses poumons en essuyant son front avec un large mouchoir.

— Fabian, ce matin même, j'ai fouillé dans un tas de revues *Billboard* haut comme ça. Dans l'année 1934 j'ai trouvé un article intéressant sur une attraction qui faisait partie d'une tournée de seconde classe, Fabian et Sweet Williams. Sweet Williams était une petite marionnette muette. Il y avait aussi une assistante – Ilyana Riamonova. Il n'y avait pas de photo d'elle avec l'article, mais j'ai pu au moins recueillir un nom, le nom d'une personne bien réelle, ce qui m'a permis d'aller un peu plus loin. Ça n'a pas été bien compliqué de découvrir cette photo dans les dossiers de la police. La ressemblance, inutile de le dire, entre la femme et la marionnette est la seule chose qui

ait de quoi surprendre. Allons, Fabian, supposez que vous repreniez tout à zéro et que vous me racontiez de nouveau cette histoire.

— Elle était mon assistante, c'est tout. Je me suis simplement servi d'elle comme modèle.

— Vous m'épuisez, dit le détective. Vous me prenez pour un imbécile ? Est-ce que vous croyez vraiment que je ne sais pas reconnaître l'amour quand je me trouve devant lui ? Je vous ai observé quand vous tenez votre marionnette, je vous ai vu lui parler, j'ai vu comment vous vous y prenez pour la faire réagir. Vous êtes amoureux de la poupée tout naturellement, pour la bonne raison que vous avez aimé l'originale avec passion. J'ai trop vécu pour ne pas être sensible à ce genre d'émotion. Que diable, Fabian, cessez de vous défendre comme si vous faisiez de l'escrime.

Fabian leva ses longues mains osseuses et pâles, les tourna et les examina puis les laissa retomber.

— Bon, d'accord. En 1934, j'étais à l'affiche sous le nom de Fabian et Sweet Williams. Sweet Williams était un petit garçon marionnette au nez comme une pomme de reinette que j'avais sculpté longtemps avant ce spectacle. J'étais à Los Angeles quand la fille s'est présentée un soir à l'entrée des artistes. Elle avait suivi mon travail pendant des années. Elle cherchait désespérément quelque chose à faire et elle espérait être mon assistante...

Il se souvenait très bien d'elle, dans la pénombre de l'allée derrière le théâtre. Il avait été frappé par sa jeunesse et sa spontanéité, et surtout par le désir ardent qu'elle avait manifesté de travailler avec lui et pour lui. Il se rappelait aussi la pluie fine qui tombait doucement sur l'allée étroite, s'accrochant en petites paillettes brillantes à sa chevelure, se mêlant au noir chaud de ses tresses, et les perles d'eau sur la main blanche comme la porcelaine, qui maintenait fermé son imperméable sur son cou.

Il évoqua le mouvement de ses lèvres dans la nuit, et sa voix, qui d'une certaine façon semblait venir de plus loin pour lui parler du vent d'automne ; il se rappela que sans avoir besoin de lui dire ni oui ni non ni peut-être, elle s'était brusquement

trouvée à ses côtés sur la scène, sous les projecteurs éblouissants, et au bout de deux mois à peine, lui qui s'était toujours vanté de son cynisme et de son incrédulité, il avait franchi cette frontière du monde pour la suivre, pour plonger dans cet espace sans fond, sans limite, où aucune lumière ne dirige plus les pas.

Et puis ce furent les reparties vives, les disputes, et pire que les disputes – ces choses que l'on dit et que l'on fait, ces choses qui surgissent par une absence complète de contrôle de soi et d'impartialité. Finalement elle s'était éloignée de lui, provoquant sa fureur et des scènes d'hystérie théâtrale. Une fois, dans un élan de jalousie, il avait mis le feu à toute sa garde-robe. Elle avait pris ça calmement. Mais quelque temps après, un soir, il lui avait présenté un préavis de huit jours, et, l'accusant d'une déloyauté monstrueuse, il avait hurlé à ses oreilles, l'avait saisie par le bras et giflée à plusieurs reprises. Puis, il l'avait traînée à terre, l'avait jetée dehors en claquant la porte sur elle.

Elle avait disparu cette nuit-là.

Quand il s'aperçut le lendemain qu'elle était partie pour de bon – qu'il n'y avait aucun moyen de retrouver sa trace – il éprouva la sensation d'être au centre d'une explosion titanesque. Le monde entier avait été soufflé, transformé en désert. Les échos de l'explosion lui revinrent à minuit, à quatre heures, avant le lever du soleil. Il se retrouva debout très tôt, dans un état de stupeur, tout étonné d'entendre le café mijoter dans la casserole, le bruit du frottement des allumettes, les cigarettes s'allumer l'une après l'autre, malade de voir dans les miroirs déformants son visage qu'il était en train de raser.

Il découpa toutes les annonces, tous les articles de journaux qui parlaient d'elle, et les colla soigneusement dans un album pour permettre de l'identifier. Il mit un détective privé sur sa piste. Les gens commencèrent à parler. Les policiers vinrent lui poser des questions, ce qui ne fit qu'augmenter la rumeur.

Mais elle s'était envolée, tel un morceau de papier de soie incroyablement fragile, voyageant dans le ciel au hasard des vents. Dans toutes les villes les plus importantes, il expédia un dossier sur elle, mais pour la police, finalement, l'affaire fut

classée. Mais pas pour Fabian. Peut-être était-elle morte, ou simplement en fuite, mais où qu'elle pût être, il sentait que d'une manière ou d'une autre, il saurait la ramener à lui.

Une nuit, comme il venait de regagner son domicile, emportant avec lui ses ténèbres familières, il s'effondra dans un fauteuil, et avant même qu'il ait pu s'en rendre compte, il se surprit parlant avec Sweet Williams, dans l'obscurité totale.

— Williams, tout est fini, tout est accompli. Je suis à bout !

Au-dessus de sa tête, dans le vide, il entendit la voix de Williams lui crier :

— Tu es un lâche, un lâche ! Tu peux parfaitement la ramener à toi si tu le veux !

Sweet Williams lui adressa dans la nuit des petits cris qui résonnèrent à ses oreilles comme une clochette d'argent.

— Oui, tu en es capable ! *Réfléchis !* cherche, imagine une méthode. Tu peux faire quelque chose. Oublie-moi. Mets-moi de côté, boucle-moi dans ma boîte. Recommence tout à zéro.

— Recommencer tout ?

— Oui, insista Sweet Williams, d'un ton plus intime, et dans la nuit de la pièce, l'obscurité commença à prendre forme et à ramper.

— Oui. Achète du bois. Du bois fin et nouveau. Achète un bois dur et résistant. Achète du beau bois frais et neuf. Taille-le délicatement, méticuleusement. Cisèle les petites narines comme il faut, dessine et sculpte les sourcils noirs en respectant leur courbe ; fais-les suffisamment hauts, et n'oublie pas le creux des pommettes. Sculpte, sculpte...

— Non ! c'est idiot ! jamais je n'y arriverai.

— Si. Tu en es capable. Tu en es capable, capable, capable, capable...

La voix se fit de plus en plus faible : le clapotis d'une rivière souterraine qui se transforma soudain en fleuve et finit par le submerger. Sa tête tomba en avant, Sweet Williams ébaucha un soupir, tous deux demeurèrent pétrifiés, comme des pierres enfouies sous une cascade.

— Le matin suivant, John Fabian acheta une pièce de bois très dur au grain le plus fin qu'il pût trouver. Arrivé chez lui, il la

déposa sur la table, mais il fut incapable d'y toucher, et resta 4 heures à la contempler.

Il lui était impossible d'imaginer que ses mains et sa mémoire sauraient recréer dans ce matériau froid quelque chose qui ait la chaleur, la souplesse familière de la vie.

Il ne voyait vraiment pas de quelle manière il pourrait approcher de ce qui évoquait pour lui cette qualité de pluie d'été, ces premiers flocons de neige poudrée sur la vitre claire, au milieu d'une nuit de décembre. Aucun moyen de saisir le flocon de neige qui fondait rapidement sur ses doigts maladroits.

Et pourtant, après minuit, Sweet Williams lui parlait tout bas.

— Tu en es capable. Oh, oui, oui, tu peux le faire.

Et il se mit au travail. Il lui fallut tout un mois pour sculpter les mains, et leur donner un aspect aussi naturel, aussi exquis qu'un coquillage au soleil. Un mois de plus, et la structure de la marionnette se révéla comme si le seul travail de Fabian avait été de dégager du bois une empreinte de la forme vivante, infiniment délicate, au point de suggérer les veines de la peau blanche d'une pomme.

Et pendant tout ce temps, Sweet Williams gisait tout couvert de poussière dans sa boîte qui devenait rapidement un véritable cercueil. Sweet Williams qui, de temps en temps, ronchonnait en articulant péniblement quelques critiques acerbes, d'une voix de plus en plus faible, ou des appels à mots couverts. Tel un fruit sec qui s'ouvre l'été pour abandonner ses graines au vent.

Au fil des semaines, Fabian raclait et polissait le bois neuf, et Sweet Williams se réfugiait dans un silence de plus en plus profond comme si la foudre l'avait frappé. Un jour, tandis que Fabian tenait la poupée dans sa main, Sweet Williams parut le dévisager un moment d'un regard étonné, et puis il y eut dans sa gorge comme une sorte de râle.

Sweet Williams n'était plus.

Pendant qu'il travaillait, tel un battement d'ailes, un mouvement imperceptible se déclencha dans le fond de sa gorge, formant des échos répétés comme la brise dans les feuilles d'automne. Pour la première fois il tint la poupée d'une

certaine façon et sa mémoire descendit le long de son bras et se communiqua à ses doigts, à l'intérieur du bois creux, et les mains minuscules de la poupée commencèrent à frémir, et le corps devint soudain souple et sensible. Les yeux s'ouvrirent et le regard de la poupée s'éleva jusqu'à lui.

La petite bouche s'entrouvrit à peine, prête à dire quelque chose. Il apprit tout ce qu'elle avait à lui dire. Il sut la première, la seconde et la troisième chose qu'il avait à lui faire dire. Il y eut un chuchotement, un autre chuchotement, puis un troisième. La tête minuscule tourna d'un côté et de l'autre. La bouche s'ouvrit un peu plus et se mit à parler. Il pencha la tête vers elle et put sentir le souffle chaud – il n'y avait aucun doute c'était bien cela ! – le souffle de sa bouche. Quand il écouta plus attentivement en mettant la poupée contre son oreille, n'était-ce pas, très faible, doucement régulier, le battement de son cœur qu'il entendait ?

Krovitch resta assis une bonne minute silencieux quand Fabian se fut arrêté de parler. Il dit finalement :

— Je vois. Et votre femme ?

— Alyce ? Elle était devenue mon assistante, bien sûr. Elle était dure au travail et que Dieu la protège, elle m'aimait. Il m'est difficile de comprendre maintenant comment j'ai pu en arriver à l'épouser. Je me rends compte maintenant que c'était malhonnête de ma part.

— Et à propos du mort, Ockham ?

— Je ne l'ai jamais vu avant que vous m'ayez montré son corps dans le sous-sol du théâtre, hier.

— Fabian, dit le détective.

— C'est la vérité !

— Fabian !

— La vérité, la vérité. Bon sang je le jure, la vérité !

« La vérité. » On entendait comme le soupir de la mer qui montait sur le rivage gris très tôt le matin. L'eau reflua sur le sable en formant une fine dentelle d'écume. Le ciel était froid, désert. Personne sur le rivage. Le soleil avait disparu. Le chuchotement répéta : « vérité ».

Fabian, très droit sur son siège, agrippa ses genoux de ses longs doigts osseux. Les muscles de son visage étaient

contractés. Krovitch eut la même attitude que le jour précédent – il regarda le plafond gris comme si c'était un ciel de novembre traversé rapidement par un oiseau solitaire, gris dans la grisaille froide.

— La vérité.

Plus évasif :

— ... la vérité.

Krovitch se leva péniblement et fit quelques pas aussi posément qu'il le put jusqu'à l'autre extrémité de la loge où la boîte dorée était posée, grande ouverte. Et dans la boîte il regarda l'objet qui chuchotait, parlait, savait rire parfois, et même chanter. Il transporta la boîte dorée et la déposa sur la table devant Fabian. Puis il attendit que Fabian introduise sa main agile dans la cavité de bois.

Il attendit que la petite bouche fine se mette à frémir et que les yeux palpitent et s'ouvrent. Il n'attendit pas longtemps.

— La première lettre est venue il y a un mois.

— Non.

— La première lettre est venue il y a un mois.

— Non, non.

— La lettre disait : « Riabouchinska, née en 1914, morte en 1934. Née une nouvelle fois en 1935. » M^r Ockham était jongleur. Il n'était plus à l'affiche avec Sweet Williams et John depuis des années. Il se rappelait qu'il y avait eu une fois une femme, avant qu'il y eût une poupée.

— Non, ce n'est pas vrai !

— Si.

La neige tombait silencieusement, et dans la loge, le silence était encore plus profond. La bouche de Fabian trembla. Il fixa les murs vides comme s'il cherchait une nouvelle porte de sortie par où s'enfuir. Il ébaucha un mouvement pour se lever de son fauteuil.

— Je vous en prie...

— Ockham a menacé de tout révéler sur nous à tout le monde.

Krovitch vit la poupée tressaillir, il vit les yeux de Fabian s'agrandir et fixer le vide, et sa gorge se contracter et se convulser comme pour essayer d'arrêter le chuchotement.

— Je... j'étais dans la pièce quand M^r Ockham est arrivé. J'étais allongée dans la boîte et j'écoutais. J'ai entendu, et je *sais*. » La voix se troubla, puis redevint distincte. « M^r Ockham a menacé de me déchirer, de me réduire en cendres si John ne lui payait pas mille dollars. Et puis soudain, il y a eu le bruit de quelque chose qui tombe. Un cri. La tête de M^r Ockham a dû heurter le sol. J'ai entendu John sangloter. Et aussi, un bruit de quelqu'un qui suffoquait, un bruit d'étranglement.

— Tu n'as rien entendu. Tu es sourde et aveugle ! Du bois, voilà ce que tu es ! cria Fabian.

— Mais *j'entends* ! dit-elle, et elle s'interrompit comme si quelqu'un avait posé une main sur sa bouche.

Fabian avait sauté sur ses pieds maintenant et il tenait la poupée. La bouche s'ouvrit et se referma avec un petit bruit sec, deux, trois fois, et finalement articula des mots.

— Le bruit d'étouffement s'est interrompu, j'ai entendu John traîner M^r Ockham au bas de l'escalier, sous le théâtre, jusqu'aux anciennes loges qui n'ont pas été utilisées depuis des années. En bas, en bas, en bas, je les ai entendus disparaître, au loin, au loin, en bas...

Krovitch recula de quelques pas comme s'il voyait un film sur un écran devenu soudain monstrueusement vaste. Les figures le terrifiaient, elles le dominaient soudain de leur immensité. Quelqu'un avait tourné le bouton, et le son était devenu très fort. Il vit les dents de Fabian, une grimace, un chuchotement, une crispation. Il vit les yeux de l'homme se fermer hermétiquement.

Maintenant la voix douce était d'une octave si élevée et si faible en même temps, qu'elle trembla jusqu'à s'effacer complètement.

— Je ne suis pas faite pour vivre de cette façon... de cette façon. Il n'y a plus rien, plus rien pour nous maintenant. Tout le public va savoir, tout le monde. Au moment où vous l'avez tué et où j'étais couchée, l'autre soir, j'ai rêvé, j'ai su, j'ai compris. Tous deux nous savions, tous deux nous avons bien compris que ces jours que nous vivions étaient les derniers, que nous vivions là nos dernières heures. J'étais encore capable de vivre avec vos

faiblesses et vos mensonges, mais aujourd'hui je ne puis vivre avec quelque chose qui tue et blesse en tuant.

Il n'y a aucun moyen de poursuivre cette vie désormais. Comment *puis-je* vivre en sachant ce que je sais ?...

Fabian l'éleva dans la lumière du soleil qui filtrait faiblement par la petite lucarne de la loge. Elle le regarda, et il n'y avait rien dans son regard. Sa main trembla, et en tremblant elle fit trembler également la marionnette. La bouche se fermait et s'ouvrait, se fermait et s'ouvrait, se fermait et s'ouvrait, encore une fois, encore, encore... silence.

Fabian porta ses doigts, incrédule, jusqu'à sa bouche. Un film passa devant ses yeux. Il avait soudain l'air d'un homme perdu dans la rue, qui essaie de se rappeler le numéro d'une certaine maison, qui essaie de situer une certaine fenêtre avec une certaine lumière. Il tournait autour, fixant les murs, puis Krovitch, puis la poupée. Il regarda sa main libre, puis sa paume, il toucha son cou, ouvrit la bouche. Il écouta.

À des milles de là, dans une caverne, une vague solitaire arriva de la mer et pétilla en se transformant en écume. Une mouette planait sans bruit, sans battre des ailes – une ombre.

— Elle est partie, elle est partie, je n'arrive pas à la trouver. Elle s'est enfuie très vite. Je ne peux pas la retrouver. Je ne peux pas la trouver. J'essaie. J'essaie. Mais elle s'est enfuie très loin. Allez-vous m'aider ? Allez-vous m'aider à la trouver ? Allez-vous m'aider à la trouver ? Allez-vous m'aider à la trouver ? S'il vous plaît, voulez-vous m'aider à la retrouver ?

Riabouchinska glissa, désossée, de la main flasque du ventriloque, elle se recroquevilla sur elle-même et tomba sur le plancher froid, les yeux clos, la bouche fermée.

Fabian ne la regarda pas quand Krovitch le fit passer devant lui pour sortir.

Le mendiant d'O'Connell Bridge

— Un idiot ! voilà ce que je suis !

— Pourquoi ? demanda ma femme, pourquoi donc ?

Je me penchai par la fenêtre du 3^e étage de notre hôtel. En bas, dans Dublin Street, un homme passait, la tête levée vers un lampadaire.

— Lui ! murmurai-je. Il y a deux jours...

Il y a deux jours, tandis que je marchais, quelqu'un m'avait interpellé de l'allée qui menait à l'hôtel :

— M'sieur, c'est très important ! M'sieur !

J'entrai dans l'ombre. Ce petit homme, d'un ton implorant, dit alors :

— J'ai un boulot à Belfast, et si j'avais seulement une livre pour prendre le train...

J'hésitai.

— Un boulot très important, continua-t-il vivement, bien payé ! Je vous rembourserai par la poste. Vous n'avez qu'à me donner votre nom et celui de votre hôtel.

Il savait que j'étais un touriste. C'était trop tard, sa promesse de me rembourser m'avait ému. J'extrayai d'une liasse de billets, une livre qui craqua dans ma main. Les yeux de l'homme luirent comme ceux d'un chat-huant.

— Et si j'avais deux livres, hein ? J'pourrai manger en chemin.

Je défroissai deux billets.

— Et avec trois livres, j'pourrai emmener la femme pour pas la laisser seule.

J'en sortis un troisième.

— Ah ! bougre, s'écria-t-il, dire qu'avec cinq, juste cinq malheureuses livres, nous pourrions trouver un hôtel dans cette sale ville, et j'aurais mon boulot, c'est sûr !

Quel combattant ! Il avait l'air d'un boxeur, alerte sur les pointes, ondulant d'avant en arrière, frappant dans ses mains,

lançant des œillades, décochant des sourires et jacassant comme une pie.

— Le Seigneur vous remercie et vous bénit, m'sieur ! et il décala avec mes cinq livres.

J'étais à peine rentré à l'hôtel quand je m'aperçus qu'en dépit de ses promesses, il n'avait pas pris mon nom.

— Hep ! m'écriai-je à présent, à la fenêtre, ma femme derrière moi.

Car là, au-dessous de nous, passait dans la rue le type qui devait aller à Belfast il y a deux jours.

— Oh, mais je le connais ! me dit ma femme. Il m'a arrêtée à midi. Il voulait le prix d'un billet pour Galway.

— Le lui as-tu donné ?

— Non, répondit-elle simplement.

Alors la pire des choses arriva : le démon sur le trottoir jeta un coup d'œil en l'air, nous aperçut, et eut le culot de nous faire signe. Je dus me retenir de lui rendre son salut, et fis une vilaine grimace.

— C'en est arrivé au point que je déteste sortir de l'hôtel ! dis-je.

— En effet, il fait froid.

Ma femme enfilait son manteau.

— Non, répondis-je, ce n'est pas le froid, c'est « Eux ».

Et nous regardâmes à nouveau par la fenêtre. En bas, c'était la rue pavée de Dublin Street. Dans la nuit, le vent soufflait une fine poussière de suie. D'un côté, en direction de Trinity College et de l'autre, dans la direction de Saint-Stephen's Green.

Sur le trottoir d'en face, près de la confiserie, se tenaient deux hommes, momifiés dans l'ombre. Au coin, un homme seul, les mains enfouies dans ses poches, tâtait ses os d'enseveli, un glaçon sur sa barbe. Plus loin, sous une porte cochère, se trouvait un paquet de vieux journaux qui remuait comme un nid de souris et vous souhaitait le bonsoir au passage. Au-dessous, près de l'entrée de l'hôtel, se tenait une femme à l'aspect fiévreux, avec un mystérieux paquet.

— Oh, les mendiants ! dit ma femme.

— Non seulement « oh, les mendiants », mais « oh, les gens dans la rue qui, d'une manière ou d'une autre, deviennent des mendiants » !

— On dirait un film. Tous ces gens qui attendent là, en bas, dans le noir, pour voir venir leur héros.

— Leur héros, dis-je, c'est moi, pardi.

Ma femme me dévisagea.

— Tu n'as pas peur d'eux ?

— Oui, non, enfin la barbe ! C'est cette femme avec le paquet qui est la pire. C'est une force de la nature, en vérité. Elle vous saute dessus avec sa pauvreté. Quant aux autres, eh bien c'est un vrai jeu d'échecs pour moi maintenant. Nous sommes à Dublin, quoi, depuis huit semaines maintenant ! Huit semaines que je suis assis, ici, devant ma machine à écrire, à étudier leurs heures de travail et de repos. Quand ils s'arrêtent pour prendre un café, j'en prends un aussi, cours à la confiserie, la librairie, l'Olympia Théâtre. Si je calcule bien, il n'y a pas de fausse manœuvre ; je ne tiens pas à les balader chez le coiffeur ou à la cuisine. Je connais toutes les sorties secrètes de l'hôtel.

— Mon Dieu, dit ma femme, mais tu m'as l'air sens dessus dessous !

— Je le suis. Mais par-dessus tout à cause de ce mendiant d'O'Connell Bridge !

— Lequel ?

— Tu me demandes lequel ? C'est une merveille, une terreur. Je le déteste, je l'aime. C'est à ne pas croire. Viens.

L'ascenseur, qui avait hanté sa cage branlante depuis une centaine d'années, monta, poussif, vers le ciel, tirant sous lui ses chaînes d'esclave et ses tripes vénérables. La porte rendit l'âme en s'ouvrant. L'ascenseur gémit comme si nous lui avions marché sur l'estomac. Avec une grande protestation d'ennui, le fantôme redescendit avec nous vers la Terre.

Chemin faisant ma femme me dit :

— Si tu gardais la tête haute, les mendiants ne t'embêteraient pas.

— Ma tête, c'est ma tête. Elle est originaire de Tarte aux Pommes dans le Wisconsin et de Salsepareille dans le Maine. Tout le monde peut lire sur mon front : « Bon pour les chiens. »

Attends un peu que la rue soit vide et que je sois sorti d'ici... il y aura tout de suite un défilé de grévistes qui sortiront de leurs trous à des kilomètres à la ronde.

Ma femme poursuivit :

— Si tu pouvais seulement apprendre à regarder par-dessus ces gens ou à travers eux, et les écraser du regard. » Elle devint pensive. « Dois-je te montrer comment les prendre ?

— Entendu, montre-moi, nous sommes arrivés.

Je poussai brutalement la porte de l'ascenseur, et nous traversâmes le hall du Royal Hibernian Hotel pour aller loucher sur la nuit d'un noir de suie.

— Jésus, viens à mon aide, dis-je dans un murmure. Les voilà la tête droite, les yeux en feu. Ils sentent la tarte aux pommes d'ici.

— Rejoins-moi à la librairie dans deux minutes, chuchota ma femme. Regarde.

— Attends !

Mais elle avait passé la porte, descendu les escaliers et se trouvait déjà sur le trottoir. J'observai, le nez écrasé contre la vitre.

Les mendiants à un coin, l'autre au coin opposé, en face de l'hôtel, se penchaient en direction de ma femme. Leurs yeux luisaient.

Ma femme les considéra calmement pendant un long moment. Les mendiants hésitèrent, grinçant dans leurs souliers, j'en étais sûr. Puis leurs os se ramassèrent. Les coins de leurs bouches tombèrent, les regards s'éteignirent comme on mouche une chandelle, et leurs têtes s'effondrèrent sur leurs poitrines.

Le vent soufflait.

Avec un tap-tap comme un petit tambour, les pas de ma femme s'éloignèrent rapidement.

Venant d'en bas, dans l'office, j'entendis de la musique et des rires. J'allai y faire un saut pour m'en jeter un... Alors ma bravoure revint...

Au diable, pensai-je, et je poussai violemment la porte.

L'effet fut pire que si quelqu'un avait frappé un énorme gong de bronze mongol.

Je crus entendre un bruit pareil à une énorme respiration. Puis j'entendis le cuir des souliers frotter les pavés et faire des étincelles. Les hommes accouraient, leurs souliers cloutés répandant des lucioles sur la brique. Je vis des mains s'agiter – des bouches s'ouvrir sur des sourires pareils à de vieux pianos.

Plus loin, dans la rue, à la librairie, ma femme attendait, le dos tourné. Mais son troisième œil derrière la tête dut saisir toute la scène : Christophe Colomb accueilli par les Indiens, saint François parmi ses amis les écureuils, avec un sac de noisettes.

Durant l'espace d'un instant, terrible, j'eus l'impression d'être un pape au balcon de Saint-Pierre, avec un tumulte de foule en contrebas, ou tout au moins les *Timulty's*.⁷

Je n'étais pas arrivé à mi-hauteur de l'escalier que la femme chargea, brandissant vers moi un paquet mal enveloppé.

— Ah, voyez le pauvre enfant ! gémit-elle.

Je fixai le bébé.

Le bébé me fixa à son tour.

Dieu du ciel, est-ce que je vis cette chose rusée me faire un clin d'œil ?

Je suis devenu fou, pensai-je ; les yeux du bébé sont fermés. Elle l'a rempli de bière pour le tenir au chaud et en « vitrine ».

Mes mains, mon argent, se répandirent parmi eux.

— Dieu soit loué !

— L'enfant vous remercie, m'sieur !

— Ah, sûr, nous ne sommes plus que quelques-uns.

Je les repoussai et continuai à courir.

Vaincu, j'aurais pu faire le reste du chemin en traînant les pieds, ma résolution ayant fondu dans la bouche, mais non, je me précipitai en avant, en pensant :

Enfin le bébé est réel, non ? Ce n'est pas une fiction, non ? Je l'ai entendu crier souvent. Que le diable emporte la femme, pensai-je, elle le pince quand elle voit venir Okeemogo, Iowa. Cynique, je pleurai en silence et me dis : « Non, espèce de lâche ! »

⁷ Clin d'œil de l'auteur : tumulte – Timulty, patronyme très irlandais. (*N.d.Team*)

Ma femme sans se retourner me vit reflété dans la vitrine de la librairie et secoua la tête.

Je me tenais là, reprenant mon souffle, me repaissant de ma propre image, les yeux brillants, la bouche épanouie et sans défense.

— Bon, soupirai-je, c'est ça mon attitude.

— J'aime ton attitude. Elle me prit par le bras. J'aimerais pouvoir en faire autant.

Je regardai en arrière comme un des mendiants repartait à l'aventure, avec mon shilling, dans l'obscurité agitée par le vent.

— Nous ne sommes plus que quelques-uns, dis-je à haute voix. Qu'a-t-il voulu dire par-là ?

— Nous ne sommes plus que quelques-uns ? » Ma femme regarda dans l'ombre. « C'est ça qu'il a dit ?

— Ça donne à penser. Quelques-uns quoi ? Quelques-uns où ?

La rue était vide maintenant. La pluie commençait à tomber.

— Bon, dis-je enfin, laisse-moi te montrer celui qui représente le plus grand mystère de tous, l'homme qui me met dans des rages étranges et terribles, puis m'apaise jusqu'à la félicité. Résous ce problème, et tu auras résolu celui de tous les mendiants existants.

— À O'Connell Bridge ? demanda ma femme.

— À O'Connell Bridge, répondis-je.

Et nous nous mîmes à marcher dans cette direction dans la pluie fine qui tombait doucement.

À mi-chemin du pont, tandis que nous examinions quelques beaux cristaux irlandais dans une vitrine, une femme avec un châle sur la tête me tira par le coude.

— Fini !

La femme sanglota.

— Ma pauvre sœur... Cancer, a dit le docteur, elle va mourir dans un mois ! Et moi, elle me laisse avec des bouches à nourrir. Ah, mon Dieu, si vous aviez seulement un penny.

Je sentis le bras de mon épouse se serrer contre le mien. Je considérai la femme, partagé comme à l'ordinaire, une moitié de moi me disant : « Un penny, c'est tout ce qu'elle demande », l'autre moitié doutant : « Femme maligne, elle sait qu'en

demandant moins, tu lui donneras plus ! » Je me détestais pour cette bataille intérieure.

Je criai :

— Vous êtes...

— Je suis quoi, monsieur ?

— Voyons, pensai-je, vous êtes la femme qui était il y a quelques minutes à l'hôtel avec le bébé dans le paquet !

— Je suis épuisée.

Elle se réfugia dans l'ombre.

— Épuisée de pleurer pour celle qui est à moitié morte.

Tu as fourré le bébé quelque part, pensai-je, et mis un châle vert au lieu d'un gris sur tes épaules et fait un grand détour pour nous coincer ici.

« Cancer... » Toujours la même rengaine et elle savait en tirer parti, « Cancer... »

Ma femme coupa :

— Je vous demande pardon, mais n'êtes-vous pas la même femme que nous venons de rencontrer à l'hôtel ?

La femme et moi, nous étions tous deux choqués par cette insubordination manifeste. Ça n'était pas fini !

La physionomie de la femme se recroquevilla. Je la dévisageai attentivement. Eh oui, par Dieu, son expression était différente. Je ne pouvais retenir mon admiration. Elle savait, elle sentait, elle avait appris ce que les acteurs savent, et la façon dont ils sentent et réagissent, avec des bourrades, des cris et toute l'arrogance de ses lèvres ardentes. À un moment elle était un personnage, et l'instant d'après, en s'effondrant, se laissant aller, plissant la bouche et les yeux dans une expression d'abandon qui faisait pitié, elle en était un autre.

La même femme, oui, mais la même physionomie et le même rôle, de toute évidence, non.

Elle me donna une dernière bourrade au-dessous de la ceinture : « Cancer... »

Je flanchai.

Il y eut alors une brève mêlée, une espèce de divorce d'avec une femme et un mariage avec une autre.

L'épouse quitta mon bras, et la femme reçut mon argent.

Comme sur des patins à roulettes, elle tourna au coin de la rue en sanglotant allègrement.

— Mon Dieu.

Terrifié, je la regardai s'éloigner.

— Elle a étudié Stanislavski dans un livre, il dit que loucher et tordre la bouche sur le côté suffit à vous déguiser. Je me demande si elle aura le culot d'être à l'hôtel quand nous rentrerons ?

— Je me demande, dit ma femme, je me demande quand mon mari cessera d'admirer, pour critiquer une performance comme celle-ci, digne de l'Abbey Theatre.

— Mais que se passerait-il si tout ce qu'elle a dit était vrai ? Peut-être a-t-elle vécu ça depuis si longtemps, qu'elle ne peut plus pleurer et doit jouer la comédie pour survivre ; hein, si c'était vrai ?

— Cela ne peut pas être vrai, répondit-elle lentement. Je n'en crois rien.

Mais une cloche sonnait quelque part dans l'obscurité trouble et fumeuse.

— Voilà, dit ma femme, c'est ici que nous tournons pour O'Connell Bridge, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

L'angle de la rue resta probablement désert, dans la pluie qui tombait, longtemps après que nous l'ayons quitté.

Le pont de pierre grise portant le nom du grand O'Connell se tenait là ; en dessous roulaient les eaux froides et grises de la Liffey, et déjà, à la distance d'un immeuble, j'entendais un faible chant. Mon esprit fit un retour en arrière au mois de décembre.

— Noël, murmurai-je, est la meilleure époque de l'année à Dublin.

Je voulais dire, pour les mendiants, mais je m'arrêtai là. Car, pendant la semaine précédant Noël, les rues de Dublin grouillent d'enfants, semblables à des nuées de corbeaux, et gardés par des maîtres d'école ou des religieux. Ils s'amassent dans les portes, scrutent les gens à l'entrée des théâtres, se bousculent dans les allées, « God Rest You Merry, Gentlemen » sur les lèvres, « It Came Upon A Midnight Clear » dans les yeux,

tambourins à la main, des flocons de neige faisant un gracieux collier autour de leurs cous frêles. On chante partout et n'importe où à Dublin, en de pareilles nuits. Et il ne se passait pas de nuits durant lesquelles ma femme et moi n'allions nous promener le long de Grafton Street pour entendre « Away in a Manger » chanté devant les queues des cinémas, ou « Deck the Halls » en face du bistrot des Quatre Provinces. En tout nous comptâmes à la saison du Christ une cinquantaine de groupes de jeunes filles et de garçons de pensionnat, tissant de leurs chansons un immense canevas d'une extrémité de Dublin à l'autre. Comme de marcher sous des flocons de neige, vous ne pouviez pas vous promener parmi eux sans être touché. Je les appelai les « Clochards du Ciel », eux qui savaient vous rendre ce que vous leur aviez donné, quand vous vous éloigniez.

Pour donner un exemple, même les plus infortunés des mendiants de Dublin lavaient leurs mains, arrangeaient leurs sourires tordus, empruntaient des banjos ou achetaient un violon, et tiraient sur la queue d'un chat. Ils se réunissaient même pour faire des concerts à quatre voix. Comment pouvaient-ils rester muets quand la moitié du monde chantait et que l'autre moitié paressant sur ce torrent mélodieux, payait avec joie et de bon cœur pour un autre chœur.

Ainsi Noël était ce qu'il y avait de plus réussi pour tout le monde ; les clochards travaillaient, pas dans le ton, il est vrai, mais ils étaient là, pour une fois dans l'année, occupés à quelque chose. Mais Noël était passé. Les enfants vêtus couleur de réglisse avaient réintégré leurs volières, les mendiants de la ville s'étaient tus, et heureux du silence retrouvé, ils reprenaient leur inactivité. Tous, sauf les mendiants d'O'Connell Bridge, qui, tout au long de l'année pour la plupart, faisaient de leur mieux.

— Ils ont leur amour-propre, dis-je à ma femme en marchant. Je suis heureux de voir ici cet homme gratter une guitare, cet autre un violon. Et là, grands dieux, maintenant, au beau milieu du pont !...

— L'homme que nous cherchons ?

— C'est lui, jouant de l'accordéon. Il n'est pas défendu de regarder. Ou du moins je le crois.

— Que veux-tu dire, par je le crois ? Il est aveugle, n'est-ce pas ?

L'absence de sentiment dans ces mots me choqua comme si ma femme avait dit quelque chose d'indécent.

La pluie tombait doucement sur les pierres grises de Dublin, les pierres grises de la rive, et dans la lave grise de la rivière.

— C'est ce qui m'ennuie, dis-je enfin. Je ne sais pas.

Et tous deux, nous regardâmes en passant, l'homme qui se tenait debout, là, au beau milieu d'O'Connell Bridge.

C'était un homme de petite taille, statue bancale qui avait dû être volée dans quelque jardin de campagne avec ses vêtements comme ceux de la plupart des gens en Irlande, trop souvent délavés par le temps, et ses cheveux, rendus gris au contact de la fumée ambiante, la figure maculée par une barbe, et un nid ou deux de cheveux stupides dans chaque oreille. Il avait les joues rouges d'un homme qui serait resté trop longtemps dans le froid, et qui, pour pouvoir le supporter à nouveau, aurait bu trop d'alcool.

Des lunettes noires lui masquaient les yeux, et nul ne pouvait dire ce qu'il y avait derrière. Je m'étais demandé des semaines auparavant si son regard me suivait, maudissant mon allure coupable ou si seulement ses oreilles saisissaient au passage la présence d'une conscience tourmentée.

Il y avait aussi cette affreuse peur de lui saisir en passant ses lunettes sur son nez, mais je craignais bien plus le gouffre que j'y trouverais et dans lequel mes sens dans un grondement terrible risqueraient de sombrer. Il valait mieux pour moi ne pas savoir si je trouverais derrière ces verres fumés des yeux de poisson mort ou des espaces interstellaires béants.

Mais par-dessus tout, il y avait une raison spéciale pour que je ne le laisse pas tranquille. Dans la pluie, le vent et la neige, pendant deux longs mois, je l'avais vu se tenir là sans casquette ni chapeau sur la tête. Il était le seul homme dans tout Dublin à se tenir debout une heure après l'autre sous la pluie torrentielle ou la bruine, solitaire, avec l'eau s'écoulant de ses oreilles, glissant sur ses cheveux couleur de cendre, les plaquant sur son crâne, ruisselant sur ses sourcils, et tambourinant sur les verres

de ses lunettes, d'un noir de cafard, posées sur son nez d'où perlait la pluie. Les méfaits du temps couraient sur les excroissances de ses joues, dans les plis de sa bouche et autour de son menton comme un orage sur une gargouille de silex.

Son menton pointu renvoyait l'eau en l'air et saturait avec un débit régulier de robinet son écharpe de tweed et son manteau couleur locomotive.

— Pourquoi ne porte-t-il pas de casquette ? dis-je soudain.

— Pourquoi ? Peut-être n'en possède-t-il pas ?...

— Il doit en avoir une.

— N'élève pas la voix !

— Il doit en avoir une, dis-je en baissant le ton.

— Peut-être ne peut-il pas se l'offrir ?

— Personne n'est pauvre à ce point-là, même à Dublin. Tout le monde possède au moins une casquette.

— Ben... il a peut-être des notes à payer, quelqu'un est malade...

— Mais, se tenir dehors, pendant des semaines, des mois, dans la pluie, sans broncher ni même tourner la tête, ignorer la pluie, ça dépasse l'entendement !

Je secouai la tête :

— Je ne peux que penser que c'est un truc : ça doit être ça. Comme pour les autres, ça doit être sa façon de forcer la sympathie, de vous donner aussi froid et vous rendre aussi misérable que lui quand vous passez, pour que vous lui donniez plus.

— Je parie que tu regrettes déjà d'avoir dit ça, me dit ma femme.

— Oui, oui, je le regrette, » car déjà, de ma casquette la pluie dégoulinait sur mon nez. « Bon Dieu, au Ciel, quelle est la réponse ?

— Pourquoi ne la lui demandes-tu pas ?

— Non. » J'avais encore plus peur de ça !

Alors la conclusion arriva, inévitable avec sa tête nue sous la pluie froide. Durant l'espace d'un instant, tandis que nous étions occupés à parler à quelque distance de lui, il se tut. Puis comme si la fraîcheur du temps l'avait ramené à la vie, il donna une poussée sur son accordéon. De la boîte qui se repliait, se

détendait, et ondulait comme un serpent, il exprima une série de notes asthmatiques qui n'avaient que peu de rapport avec ce qui allait suivre.

Il se mit à chanter.

La voix de baryton, douce et claire qui s'éleva sur O'Connell Bridge, calme et assurée, était merveilleusement timbrée et contrôlée ; pas une défaillance, pas une fêlure. Il ne chantait pas seulement, il libérait son âme.

— Oh ! s'exclama ma femme, que c'est beau.

— Beau ! j'acquiesçai.

Nous l'écoutâmes chanter toute l'ironie de "Dans cette belle ville de Dublin", où il pleut vingt-cinq centimètres par mois pendant tout l'hiver, puis la clarté, pareille à du vin blanc, de "Kathleen Mavourneen", "Macushla", et tous les autres gars et filles, les lacs et les collines, les gloires passées, les misères présentes, mais tout cela, d'une façon ou d'une autre évoqué et esquissé dans la pluie du printemps qui revit soudain après l'hiver. S'il lui arrivait jamais de respirer, c'était sans doute par les oreilles tant la mélodie de son chant était régulière. Sans le moindre heurt, et chaque mot prononcé avec une sereine plénitude.

— Tiens, dit ma femme, il pourrait être sur les planches.

— Il l'a peut-être été.

— Oh ! Il est trop bon pour rester ici.

— J'ai pensé à ça souvent.

Ma femme joua avec son sac. Mon regard la quitta et s'arrêta sur le chanteur. La pluie tombait sur sa tête nue, s'écoulant sur ses cheveux gominés, tremblant sur ses lobes d'oreille. Ma femme ouvrit son sac.

Et alors, l'étrange perversité : avant que ma femme ait pu aller vers lui, je pris son bras et la conduisis à l'autre bout du pont. Elle tira en arrière un moment, en me regardant, puis me suivit.

Tandis que nous nous en allions, le long de la rive de la Liffey, il attaqua une nouvelle chanson, que nous avions entendue souvent en Irlande. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je le vis, la tête fière, les verres de ses lunettes prenant l'averse, la bouche ouverte et la belle voix claire :

Je s'rai content quand tu seras mort
dans ta tombe, vieil homme.
S'rai content quand tu seras mort
dans ta tombe, vieil homme.
S'rai content quand tu seras mort
avec des fleurs au-dessus de ta tête.
Alors j'épouserai l'ouvrier...

Plus tard seulement, en reculant dans le temps, vous voyez que pendant que vous faisiez toutes les autres choses de votre vie, travaillant sur un article concernant une partie de l'Irlande dans votre hôtel délabré par la pluie, emmenant votre femme à dîner, déambulant dans les musées, vous faisiez aussi une part à la rue et à ceux qui s'y servaient eux-mêmes, et qui restaient à attendre.

Les mendiants de Dublin qui s'occupent d'eux-mêmes, d'observer, de voir, de savoir, de comprendre ? Néanmoins, la coquille extérieure de l'œil voit et à l'intérieur, la pensée enregistre, et vous, pris entre les deux, ignorez le rare service que ces deux moitiés pleines de bon sens se rendent. C'est ce que je faisais, je ne m'occupais pas des mendiants. Ainsi je les fuyais, ou, d'une façon contradictoire, je marchais à leur rencontre. Ainsi, j'entendais sans entendre et voyais sans voir.

— Nous ne sommes plus que quelques-uns !

Un jour, j'étais sûr que cet homme qui, comme une gargouille, prenait son averse quotidienne sur O'Connell Bridge pendant qu'il chantait cet opéra irlandais, n'était pas aveugle. Et le jour suivant, sa tête m'apparaissait comme une coupole obscure.

Un après-midi, je me surpris traînant devant une boutique de tweed près d'O'Connell Bridge, contemplant un tas de bonnes casquettes, épaisses.

Je n'avais pas besoin d'une autre casquette, j'en avais une provision pour toute mon existence, réunie dans une valise, néanmoins, je rentrai pour faire l'achat d'une belle casquette, chaude, de couleur brune, que je retournai dans mes mains, dans tous les sens, en proie à une transe étrange.

— Monsieur, dit l'employé, cette casquette est de pointure sept, je croirais plutôt que votre tête, monsieur, fait du sept et demi.

— Elle m'ira, elle m'ira ! Je fourrai la casquette dans ma poche.

— Laissez-moi vous l'envelopper, monsieur.

— Non... Les joues en feu, comprenant soudain où je voulais en venir, je m'éclipsai.

Le pont était là, dans la pluie douce. Il ne me restait plus qu'à y aller.

Au milieu du pont, mon chanteur n'était pas là. À sa place se tenait un couple de vieux, tournant la manivelle d'un piano qui rotait et toussait comme un moulin à café dans lequel on aurait mis du verre et des cailloux, et faisait entendre non pas une mélodie, mais une sorte d'indigestion ferreuse, terrible et mélancolique.

J'attendis que le morceau, si l'on peut appeler cela un morceau, fût fini.

Je palpai fiévreusement la nouvelle casquette dans ma main moite tandis que le piano zinguait et cognait.

— Allez à tous les diables, semblaient dire le vieil homme et la vieille femme, furieux de devoir ainsi travailler, la figure terriblement pâle, les yeux rougis par la pluie.

— Payez-nous, écoutez, mais vous n'aurez pas de morceau, faites le vôtre vous-même, disaient leurs lèvres closes.

Et, debout, là où le mendiant chantait tête nue, je pensais : Pourquoi ne prennent-ils pas un cinquantième de ce qu'ils gagnent par mois pour faire accorder leur truc. Si je tournais la manivelle, je voudrais au moins jouer un air qui me fasse plaisir.

Si tu tournais la manivelle, me dis-je..., mais tu ne le fais pas... Il était évident qu'ils haïssaient la mendicité, qui les en blâmerait ! et ne voulaient en aucune façon me récompenser par un refrain connu !

Quelle différence avec mon ami sans casquette ! Mon ami...

Je reculai surpris.

— Je vous demande pardon. L'homme avec l'accordéon...

La femme s'arrêta et me fixa avec désapprobation.

— Ah ?

— L'homme sans casquette dans la pluie...

— Ah ! lui trancha la femme.

— Il n'est pas ici aujourd'hui ?

— Vous le voyez bien, cria la femme.

Elle se remit à tourner sa machine infernale.

Je mis un penny dans la timbale.

Elle me jeta un regard, comme si j'avais craché dedans.

Je mis un autre penny. Elle s'arrêta.

— Savez-vous où il est ?

— Malade. Un sale rhume. On l'a vu s'en aller en toussant.

— Savez-vous où il habite ?

— Non.

— Savez-vous comment il s'appelle ?

— Ah ben, quelle question !

Je restai là, planté, sans savoir où aller, pensant à l'homme quelque part en ville, seul.

Je fixai ma nouvelle casquette d'un air stupide.

Les deux vieux, mal à l'aise, m'observaient.

Je mis un dernier shilling dans leur timbale.

— Tout ira bien, dis-je avec espoir, sans m'adresser à eux mais à quelqu'un, à moi-même.

La femme souleva la manivelle, et le vieux baquet fit entendre un déluge de verre et de bric-à-brac dans ses intérieurs hideux.

— L'air, dis-je contrit, qu'est-ce que c'est ?

— Vous êtes sourd, dit la femme avec hargne. C'est l'hymne national. Ça vous ferait rien d'ôter votre casquette ?

Je lui montrai la nouvelle casquette dans ma main.

Elle leva la tête :

— Votre casquette, mon vieux, *votre* casquette.

— Oh, rougissant, j'arrachai mon vieux couvre-chef de dessus ma tête. Maintenant, j'avais une casquette dans chaque main.

La femme tourna, la musique jaillit. La pluie frappa mes sourcils, mes paupières, ma bouche. À l'autre bout du pont, je m'arrêtai pour prendre lentement une dure décision : quelle casquette allais-je mettre sur mon crâne détrempe ?

La semaine suivante, je passai souvent par le pont, mais il n'y avait toujours que le vieux couple avec leur truc démoniaque, ou bien personne.

Le dernier jour de notre visite, ma femme commença à emballer la nouvelle casquette de tweed avec les autres, dans la valise.

— Non, merci. » Je la pris de ses mains. « Laisse-la sur la cheminée, s'il te plaît, là.

Cette nuit-là, le directeur de l'hôtel monta une bouteille d'adieu dans notre chambre. La conversation fut longue et agréable, le temps passa, il y avait un grand feu dans la cheminée, brillant et orange comme la crinière d'un lion, et de la fine dans les verres. Il se fit soudain un silence dans la pièce, peut-être parce que tout à coup nous vîmes ce silence tomber en larges et doux flocons derrière les hautes fenêtres.

Le patron, le verre à la main, contempla cette incessante dentelle, abaissa son regard sur les pavés obscurs, et dit enfin à mi-voix :

— Nous ne sommes plus que quelques-uns.

Je fis un signe d'intelligence à ma femme, elle y répondit. Le directeur s'en aperçut.

— Ainsi, vous le connaissez ? Il vous l'a dit ?

— Oui. Mais cette phrase, quel en est le sens ?

Le directeur regarda toutes les silhouettes, là, en bas dans l'ombre. Il vida son verre.

— Une fois, j'ai cru qu'il voulait dire qu'il avait combattu, et qu'il ne restait plus que quelques-uns de l'I.R.A.⁸, mais ce n'était pas cela. Peut-être voulait-il dire que dans un monde qui devient riche, les mendiants sont en voie de disparition. Mais ce n'était pas cela non plus. Alors peut-être sous-entendait-il qu'il ne restait plus beaucoup d'êtres humains qui regardent, voient ce qu'ils regardent et comprennent suffisamment ce que l'un a à donner et l'autre à recevoir.

« Chacun est occupé à courir ici, à sauter là. Tout ça, c'est sentiment ou fleur bleue, foutaise et compagnie...

Il se détourna de la fenêtre.

⁸ Irish Republican Army : armée rebelle. (N.d.T.)

— Ainsi vous connaissez « Nous Ne Sommes Plus Que Quelques-Uns »...

Nous acquiesçâmes, ma femme et moi.

— Alors, vous connaissez aussi la femme avec le bébé ?

— Oui, dis-je.

— Et celle avec le cancer ?

— Oui, dit ma femme.

— Et l'homme qui a besoin d'un billet pour Cork ?

— Belfast, répondis-je.

— Galway, dit ma femme.

L'hôtelier sourit tristement et revint à la fenêtre.

— Et le couple avec le piano qui ne joue aucun air ?

— En a-t-il jamais joué ? demandai-je.

— Pas depuis que j'étais gosse.

Sa figure se rembrunit.

— Connaissez-vous le mendiant d'O'Connell Bridge ?

— Lequel ? dis-je.

Mais je savais lequel, car je regardais la casquette, là, sur la cheminée.

— Vous avez lu le journal ce matin ? demanda le patron.

— Non.

— Il y a juste un fait divers, au bas de la page cinq dans l'*Irish Times*. Il semble qu'il en a eu marre. Il a balancé son accordéon dans la rivière Liffey. Et il a sauté après lui.

Je pensai : Il est donc revenu hier... et je n'étais pas là...

— Le pauvre diable. » Le patron eut un rire creux « Quelle singulière et affreuse façon de mourir. Ce sacré crétin d'accordéon – je les déteste, pas vous ? – geignant dans sa chute, comme un chat malade, et l'homme tombant à sa suite... Je ris et j'ai honte de rire. Eh bien, ils n'ont pas trouvé le corps. Ils le cherchent toujours.

Je me levai :

— Oh Dieu, oh mon Dieu.

L'hôtelier m'observa avec attention, étonné de ma réaction.

— Vous n'y pouviez rien.

— Si, je ne lui ai jamais donné un penny, pas un seul ! Et vous ?

— Quand j'y pense, non.

— Mais alors vous êtes pire que moi, déclarai-je. Je vous ai vu en ville distribuant des pennies à pleine main ; pourquoi, pourquoi pas à lui ?

— Je suppose que je pensais qu'il exagérerait...

— Mon Dieu, oui. » J'étais à la fenêtre maintenant, à mon tour, regardant dans la rue où tombait la neige. « J'ai cru que sa tête nue était un truc pour m'apitoyer... Zut... à la longue vous finissez par croire que tout est un truc. J'avais l'habitude de passer là durant les nuits d'hiver dans la pluie drue, où il chantait, et il me donnait si froid que je le détestais. Je me demande combien d'autres gens avaient froid et le détestaient parce qu'il leur faisait ça. Alors, au lieu de lui faire l'aumône, on ne lui donnait rien du tout. Je le classais avec les autres. Mais peut-être était-il un de ces mendiants authentiques, un de ces nouveaux pauvres débutants dans l'hiver, n'ayant jamais été mendiant auparavant, qui mettent leurs vêtements au clou pour bouffer, et finissent dans la pluie sans chapeau.

La neige tombait vite maintenant, effaçant les réverbères et les statues en dessous dans la pénombre.

— Comment pouvez-vous les différencier ?

Je demandai :

— Comment pouvez-vous juger de ce qui est honnête et de ce qui ne l'est pas ?

— En fait on ne le peut pas, dit le directeur tranquillement, il n'y a pas de différence entre eux. Quelques-uns y sont depuis plus longtemps que les autres. Ils sont devenus malins, oubliant comment ils ont commencé autrefois. Le samedi, ils avaient à manger, le dimanche plus. Le lundi ils demandaient qu'on leur fasse crédit, le mardi ils empruntaient leur première allumette. Le jeudi, une cigarette et plusieurs vendredis plus tard, ils se retrouvaient, Dieu sait comment en face d'un endroit qui s'appelait le Royal Hibernian Hotel.

Ils n'auraient pu vous dire ce qui était arrivé, ni pourquoi. Une chose est sûre cependant, c'est qu'ils s'accrochent à la falaise par les ongles... Pauvre créature, quelqu'un a dû lui marcher sur les mains à O'Connell Bridge, il s'est rendu et s'est laissé tomber. Et qu'est-ce que cela prouve ? Vous ne pouvez leur faire baisser les yeux ni détourner d'eux votre regard.

Impossible de les fuir. Vous ne pouvez que leur donner..., à tous. Si vous commencez à établir des frontières, quelqu'un en souffrira. Je regrette maintenant de ne pas avoir donné un shilling à ce chanteur aveugle chaque fois que je passais. Bon. Bon. Consolons-nous en espérant que ce n'était pas une question d'argent, mais quelque chose à la maison ou dans son passé. On ne peut pas savoir. Le journal ne mentionne aucun nom.

La neige tombait sans bruit devant nos yeux. En bas, les formes sombres attendaient. Il était difficile de savoir si la neige transformait des loups en moutons, ou des moutons en moutons, posant délicatement un manteau sur leurs épaules, leurs dos, leurs chapeaux et leurs châles.

Un moment plus tard, descendant dans l'ascenseur hanté à cette heure tardive, je me rendis compte que je tenais ma nouvelle casquette de tweed à la main.

Sans veston, en bras de chemise, je sortis dans la nuit.

Je donnai la casquette de tweed au premier qui se présenta. Je ne sus jamais si ça lui allait. L'argent que j'avais en poche fut vite distribué.

Puis seul, tremblant, je regardai en l'air, je restai là, gelé, cillant devant le flot, le flot silencieux de neige aveuglante. Je vis les hautes fenêtres de l'hôtel, les lumières, les ombres :

— Comment est ce là-haut ? Y a-t-il du feu ? Est-ce chaud comme l'haleine ? Qui sont ces gens ? Est-ce qu'ils boivent ? Est-ce qu'ils sont heureux ?

Est-ce qu'ils savent seulement que je suis ICI ?

La mort et la jeune femme

Très loin dans la campagne, au-delà des forêts profondes, au-delà du monde, vivait Old Mam. Elle avait vécu là depuis quatre-vingt-dix ans, la porte fermée sur elle, n'ouvrant à personne, que ce soit au vent, à la pluie, au coup de bec du moineau, au petit garçon avec son plein panier d'écrevisses. Quand on grattait à ses volets, elle criait derrière :

— Va-t'en, Mort !

— Mais je ne suis pas la Mort ! C'est le genre de réponse qu'on lui faisait.

Mais alors elle vous criait encore :

— Mort, je te connais, tu viens aujourd'hui me voir sous l'aspect d'une jeune fille. Mais je vois tes os derrière tes guenilles !

Ou bien c'était quelqu'un d'autre qui venait frapper.

— Je te vois, je te vois. Mort ! criait alors Old Mam. Tu as pris la forme d'un repasseur de ciseaux ! Mais ma porte est triplement verrouillée. En plus j'ai glissé deux barres de fer derrière elle. J'ai mis du papier tue-mouches sur toutes les fentes et sur les trous de serrures, des chiffons de laine dans les cheminées ; il y a des toiles d'araignée sur les volets, et l'électricité est coupée pour que tu ne puisses pas te glisser chez moi en suivant le courant électrique ! Pas de téléphone pour que tu ne puisses m'appeler à mon dernier sort, à trois heures dans la nuit noire. Tais-toi ! D'ailleurs j'ai mis du coton dans mes oreilles, comme ça je n'entends pas ce que tu me réponds maintenant. Alors, Mort, tu m'as bien compris ? Va-t'en.

Voilà comment ces années s'étaient écoulées d'après la rumeur du village. Les gens de derrière la forêt en parlaient quelquefois, et les garçons doutant de l'histoire entassaient du bois sous les pentes du toit, rien que pour entendre Old Mam se lamenter : « Passe ton chemin. Allez, va. Adieu, toi la noiraude, avec ta face blanche, blanche... »

On disait que Old Mam par cette tactique, vivrait éternellement. Après tout, la Mort ne pouvait pas entrer, non ? Tous les vieux germes de la maison avaient dû abandonner depuis longtemps et tomber dans le sommeil. Quant aux nouveaux microbes qui parcouraient le pays sous des noms nouveaux, toutes les semaines ou tous les dix jours, à en croire les journaux, ils n'arriveraient jamais à traverser la barrière de mousses, de rue⁹, de tabac noir et de ricin qu'elle avait plantés devant chacune de ses portes.

— Elle nous enterrera tous, disaient les gens du village, là où passait le train.

— Je les enterrerai tous, disait Old Mam, la solitaire qui jouait toute seule avec ses cartes imprimées en braille, dans la nuit de sa maison.

Voilà comment les choses se passaient.

Les années défilèrent sans qu'aucun autre visiteur, garçon, fille, vagabond ou voyageur, ne frappât à la porte. Deux fois par an un représentant en épicerie venant de l'autre monde, âgé lui-même de soixante-dix ans, laissait des colis devant la porte, peut-être des biscuits pour tremper dans du lait, ou des graines d'oiseaux, mais qui étaient toujours enfermés dans des boîtes de conserve en acier brillant avec des lions jaunes et des démons rouges. Puis il s'éloignait à travers un fouillis de vieux bric-à-brac jeté pêle-mêle sur le porche de devant. Les vivres pouvaient demeurer là une semaine, cuits par le soleil, gelés par la lune ; le temps suffisant pour que les microbes soient tués. Et puis un matin, tout ça disparaissait.

Quant au destin d'Old Mam, eh bien, il attendait. Elle s'y prenait très bien pour le faire patienter, avec ses yeux fermés, ses mains serrées, les cheveux sur ses oreilles, écoutant, toujours aux aguets. Aussi ne fut-elle pas surprise quand, le 7 août de sa 91^e année, un jeune homme à la face brunie par le soleil traversa le petit bois et s'arrêta devant sa maison.

Il portait un habit pareil à cette neige qui glisse en murmurant comme un drap blanc le long du toit, pour venir

⁹ Rue officinale (ou rue fétide), arbrisseau dégageant une odeur désagréable. (*N.d.Team*)

s'étaler en plis sur la terre endormie. Il était venu sans voiture et avait parcouru un long chemin. Mais il avait l'air frais et propre. Il ne s'appuyait pas sur une canne, n'avait pas de chapeau pour se protéger des coups abrutissants du soleil. Il ne transpirait pas, mais, détail important, il ne transportait avec lui qu'un seul objet : une bouteille de huit onces contenant une liqueur d'un vert brillant. En regardant à l'intérieur de la couleur verte, il sentit qu'il se trouvait en face de la demeure d'Old Mam, et leva les yeux.

Il ne toucha pas la porte, fit lentement le tour de la maison en lui laissant sentir son regard tranquille.

— Oh ! s'écria Old Mam, qui se mit à marcher avec un morceau de biscuit encore dans la bouche. C'est vous ! à une pareille heure, je sais qui vous êtes.

— Qui donc ?

— Un jeune homme dont le visage ressemble à un melon rose d'été. Mais vous n'avez pas d'ombre qui vous suit ! pourquoi cela ? pourquoi ?

— Les gens ont peur des ombres. Aussi j'ai laissé la mienne derrière moi de l'autre côté du petit bois.

— C'est pour ça que je vous aperçois sans même vous regarder.

— Ha ha ! dit le jeune homme d'un ton admiratif. Mais vous avez des pouvoirs ?...

— De très grands pouvoirs, pour vous maintenir dehors, et moi dedans !

Les lèvres du jeune homme remuèrent à peine.

— Je ne vais même pas me donner le mal de vous enlever.

Mais elle avait entendu ce qu'il venait de chuchoter.

— Vous perdriez, vous perdriez !

— Et j'aime gagner. Aussi... je vais me contenter de laisser cette bouteille sur le seuil de la porte d'entrée.

Il entendit le cœur de la femme battre très fort de l'autre côté du mur.

— Attendez ! qu'est-ce qu'il y a dedans ? j'ai le droit de savoir la nature de tout ce qu'on laisse sur mon terrain.

— Très bien, très bien.

— Allons, parle !

— Dans cette bouteille se trouve la première nuit et le premier jour de vos dix-huit ans !

— Quoi-quoi-quoi ?

— Vous m’avez entendu.

— La première nuit de mes dix-huit ans... le jour ?...

— C’est cela.

— Dans une bouteille ?

Il éleva la bouteille très haut. Elle était courbe et sa forme était assez semblable à celle d’une jeune femme. Elle absorbait la lumière de toutes les facettes du paysage et renvoyait la chaleur et un feu de couleur verte comme le charbon brûlant au fond des yeux d’un tigre. Elle paraissait tantôt tranquille, tantôt brusquement changeante et tumultueuse dans ses mains.

— Je n’en crois rien, s’écria Old Mam.

— Je vais la laisser là et m’en aller. Quand je serai parti, essayez une cuiller à thé des vertes pensées qui se trouvent dans la bouteille. Essayez, alors vous saurez.

— C’est du poison.

— Non.

— Jurez-le-moi sur l’honneur de votre mère.

— Je n’ai pas de mère.

— Sur qui alors ?

— Sur moi-même.

— Ça va me tuer. C’est ça que vous voulez.

— Ça va te faire sortir du royaume des Morts.

— Je ne suis pas morte.

Le jeune homme sourit en regardant la maison.

— Vraiment ? tu n’es pas morte ?

— Attends ! laisse-moi me demander à moi-même : est-ce que tu es morte ? dis ! est-ce que tu es morte ? ou presque morte ? toutes ces années ?

— Le jour et la nuit où tu as eu tes dix-huit ans. Pense à cette nuit-là.

— Ça fait si longtemps !

Quelque chose bougea comme une souris près d’une fenêtre qui ressemblait à un couvercle.

— Ceci va le faire revenir.

Il laissa le soleil se frayer un chemin à travers l'élixir qui rayonnait comme mille lames tranchantes des herbes d'été. Il avait l'air chaud et tranquille comme un soleil vert, et soudain déchaîné et tempétueux comme la mer.

— Ce jour-là a été un jour heureux d'une année très heureuse de ta vie.

— Une bien heureuse année, dit-elle dans un murmure, toujours cachée derrière ses volets.

— Une grande année de vin. Alors il y avait de la saveur dans ta vie. Une gorgée ! une seule et tu retrouveras ce goût ! Pourquoi ne pas y goûter, hein ? pourquoi ? Hé ?...

Il éleva la bouteille encore plus haut et plus loin de lui et ce fut soudain un télescope qui, en le regardant à travers ses deux bouts, donnait la vision d'un moment d'une année très ancienne. Il y avait bien, bien longtemps – une heure verte et jaune très semblable à cette heure de midi où le jeune homme offrait le passé rayonnant tel un verre brûlant entre ses doigts sereins.

Il inclina le flacon resplendissant et un papillon d'illumination d'une blancheur de métal en fusion battit des ailes en s'envolant et vint se poser sur les volets des fenêtres, jouant avec eux comme avec des touches de piano, sans bruit. Avec une aisance hypnotique les ailes brûlantes frémirent en traversant les fentes du volet pour attraper une lèvre, un nez, un œil, et s'arrêter là. L'œil recula et se ferma, et puis, curieux, se ralluma au rayon de lumière. Ayant attrapé ce qu'il désirait attraper, le jeune homme continua à diriger le rayon dans la même direction, mais conserva le frémissement des ailes ardentes du papillon magique, de façon que la flamme verte de ce jour si ancien non seulement traversât les volets de l'ancienne maison mais atteignit également l'ancienne femme. Il entendit sa respiration oppressée due à sa stupeur contenue, sa joie réprimée.

— Non, non, tu ne peux pas te moquer de moi !

Sa voix résonnait comme celle de quelqu'un qui est profondément enfoui sous l'eau et qui essaie de se débattre dans une marée paisible.

— Revenir ainsi sous cette peau, toi ! après avoir mis ce masque que je n'arrive pas à bien voir ! tu me parles avec cette voix dont je me souviens, qui vient d'une autre époque. La voix de qui ? peu m'importe ! mon oui-ja¹⁰ qui se trouve sur mes genoux me dicte qui tu es véritablement et ce que tu vends !

— Je vends seulement ces vingt-quatre heures de ta jeune existence.

— Tu vends quelque chose d'autre !

— Non, je ne peux pas vendre ce que je *suis*.

— Si je sortais de chez moi tu m'empoignerais et me jetterais à six pieds sous terre. Je t'ai tourné en bourrique, je t'ai rejeté pendant des années. Maintenant tu rappliques avec tes nouveaux projets dont aucun ne marchera !

— Jeune Lady, si tu franchis le seuil de cette porte, je me contenterai de baiser ta main.

— Ne m'appelle pas ce que je ne suis pas !

— Je t'appelle du nom que tu pourrais avoir d'ici une heure.

— D'ici une heure... dit-elle tout bas.

— Il y a combien de temps que tu n'as traversé ce bois ?

— Au cours d'une autre guerre, ou d'une autre paix, dit-elle. Je ne peux pas savoir, je ne vois pas, l'eau est trouble.

— Jeune dame, c'est un beau jour d'été. Je suis entouré d'une tapisserie d'abeilles d'or, aux motifs changeants mais toujours aussi gais, dans l'allée de l'église verte que forment les arbres autour de la maison. Il y a du miel dans un chêne creux, qui coule comme une rivière de feu. Débarrasse-toi de tes souliers, tu pourras écraser la menthe sauvage et patauger dans la rivière. Des fleurs sauvages recouvrent toute la surface de la vallée comme des nuages de papillons jaunes. L'air, sous les arbres, est comme l'eau profonde d'un puits, fraîche et claire, que tu bois avec ton nez. Un jour d'été, jeune comme jamais.

— Mais je suis vieille, vieille comme la vieillesse a toujours été.

— Pas si tu m'écoutes !... voici mon marché, voici tout ce que je te propose... une transaction entre toi, moi et la saison d'août.

¹⁰ Oui-ja : Planchette se déplaçant sur un alphabet et employée par les spirites.

— Quel genre de marché, qu'est-ce que tu donnes en échange ?

— Vingt-quatre longues heures d'été, à commencer dès maintenant. Quand nous aurons traversé ces bois et cueilli les framboises parfumées et mangé le miel, nous irons en ville et t'achèterons une robe d'été blanche, la plus fine qu'on pourra trouver, et je t'enlèverai dans le train.

— Le train !

— Le train qui conduit à la ville, à une heure d'ici, où nous dînerons et danserons toute la nuit. Je t'achèterai quatre paires de souliers, tu en auras besoin.

— Mes os... je ne peux plus marcher.

— Tu courras plutôt que tu ne marcheras, tu danseras plutôt que tu ne courras. Nous contemplerons les étoiles qui descendent dans le ciel en ramenant avec elles le soleil enflammé. Nous laisserons les empreintes de nos pieds le long de la rive du lac, à l'aurore. Nous nous attablerons devant le plus grandiose repas de l'histoire de l'humanité, et demeurerons allongés sur le sable comme deux pâtés croustillants se chauffant au soleil de midi.

Et puis tard dans la soirée, une boîte de cinq livres de bonbons sur les genoux, nous rions comme des gamins dans le train de retour, couverts des confettis du poinçonneur de billets, bleus, rouges, orange, verts, comme si nous étions mariés, et nous traverserons la ville sans voir personne, et reviendrons ici en passant par le petit bois à la douce odeur d'humidité...

Silence.

— C'est déjà fini, murmura la voix de la femme. Et ça n'est même pas commencé.

Et puis :

— Pourquoi fais-tu cela ? dans quel but ? pour toi ?

Le jeune homme sourit tendrement.

— Et quoi, la fille, je veux dormir avec toi.

Elle sauta de surprise.

— Je n'ai jamais dormi de ma vie avec personne !

— Tu... tu es une... vierge ?

— Et j'en suis fière !

Le jeune homme eut un soupir et hocha la tête.

— Ainsi c'est vrai, tu es... tu es inévitablement une jeune fille.

Il n'entendit plus aucun frémissement ni aucune parole venant de la maison, aussi il tendit l'oreille.

Doucement, comme si un robinet secret avait été tourné quelque part avec difficulté, et que goutte à goutte une ancienne conduite d'eau était utilisée pour la première fois depuis un demi-siècle, la vieille femme se mit à pleurer.

— Old Mam, pourquoi ? pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas, dit-elle en pleurant de plus belle. Ses pleurs s'interrompirent d'un seul coup et il l'entendit se balancer dans son fauteuil, selon un rythme de berceuse, pour se calmer.

— Old Mam, chuchota-t-il.

— Ne m'appelle plus comme ça !

— D'accord, Clarinda.

— Quoi ! comment connais-tu mon nom ? personne ne le connaît.

— Clarinda, pourquoi t'es-tu cachée dans cette maison, il y a si longtemps ?

— Je ne m'en souviens plus. Si. Je m'en souviens, j'avais peur.

— Peur ?

— C'est bizarre. La moitié de ma vie, je l'ai vécue dans la peur de la vie. Toujours j'ai eu peur d'une certaine façon. Toi ! Dis-moi la vérité maintenant. Quand mes vingt-quatre heures seront achevées, quand nous nous serons promenés au bord du lac, que nous aurons pris le train de retour et traversé le bois pour rentrer chez moi, tu veux...

Il l'aida à finir sa phrase.

— ... *dormir* avec moi ? murmura-t-elle.

— Pendant dix mille millions d'années, dit-il.

— Oh ! » Sa voix devint étouffée. « C'est long.

Il hocha la tête.

— C'est long, répéta-t-elle. Quelle sorte de marché est-ce là, jeune homme ? tu me donnes vingt-quatre heures pendant lesquelles je retrouverai mes dix-huit ans, et je te donne en échange dix mille millions d'années de mon précieux temps.

— N'oublie pas, *mon* temps aussi. Je ne m'en irai jamais.

— Tu t'allongeras pour toujours à côté de moi ?

— C'est là mon désir.

— Oh, jeune homme, jeune homme, ta voix. Si familière.

— Regarde.

Il vit le trou de la serrure se démasquer et son œil qui le regardait. Il souriait aux soleils de la prairie et au soleil du ciel.

— Je suis aveugle, à moitié aveugle, cria-t-elle. Mais est-ce que j'aurais devant moi Willy Winchester ?

Il ne répondit rien.

— Mais, Willy, tu as juste vingt ans d'aspect, pas un jour de différence avec ce que tu paraissais il y a soixante-dix ans !

Il déposa la bouteille auprès de la porte principale et s'éloigna pour attendre dans les herbes folles.

— Peux-tu ? » Elle sembla défaillir. « Peux-tu me rendre pareille à toi ?

Il hocha la tête.

— Oh Willy, Willy, est-ce que c'est bien toi ?

Elle attendit, regardant à travers l'air d'été l'endroit où il se trouvait, heureux, décontracté. Le soleil rayonnait de ses cheveux et de ses joues.

Une minute s'écoula.

— Eh bien ? dit-il.

— Attends ! cria-t-elle. Il faut que je réfléchisse !

Et il put la sentir dans sa maison, qui laissait ses souvenirs envahir son esprit comme le sable qui coule dans un sablier et s'amoncelle enfin pour ne former rien d'autre qu'un tas de sable et de cendres. Il put entendre le vide de ses souvenirs consumer les limites de son esprit en tombant les uns sur les autres, en formant un monticule de sable de plus en plus haut.

Tout ce désert, songea-t-il, et pas une oasis.

Elle trembla à sa pensée.

— Bien, dit-il de nouveau.

Enfin elle répondit.

— Bizarre ! voici tout d'un coup que, vingt-quatre heures, un jour, échangé contre dix millions de milliards d'années, donne un son honnête, un beau son clair.

— C'est vrai, Clarinda. Oui, il ne peut en être autrement, voilà.

Les verrous furent tirés, la porte craqua. Un bras s'allongea, la main de la vieille saisit la bouteille et disparut à nouveau à l'intérieur de la maison.

Une minute s'écoula.

Et puis, comme si l'on avait tiré un coup de fusil, le jeune homme entendit des pas précipités qui s'éloignaient. La porte de derrière s'ouvrit toute grande. En haut les fenêtres également s'ouvrirent comme sous l'effet d'un coup de vent, et les volets tombèrent en morceaux sur l'herbe. En bas, un moment plus tard, même chose. Les volets explosèrent en fragments de bois. Les fenêtres exhalèrent leur poussière. Finalement, à travers la porte de la façade, la bouteille vola et alla se briser en morceaux sur un caillou.

Elle apparut sous le porche, aussi vive qu'un oiseau, baignée par la lumière du soleil des pieds à la tête. On aurait dit qu'elle était soudain projetée sur une scène de théâtre, en un mouvement unique qui la révélait sur un fond de ténèbres. Elle descendit les marches, lui tendant la main pour saisir la sienne.

Un petit garçon passant sur la route en contrebas, s'arrêta stupéfait. Il recula effrayé et finit par disparaître, les yeux agrandis par la stupeur.

— Pourquoi m'a-t-il regardé comme ça ? suis-je belle ?

— Très belle.

— Il me faut un miroir !

— Non, non, tu n'en as pas besoin.

— Est-ce que tout le monde en ville me trouvera aussi belle ? ce n'est pas seulement moi ou toi qui l'imaginons ?

— La beauté est ce que tu es.

— Alors je suis belle, car je le sens. Tout le monde va danser avec moi ce soir, est-ce qu'ils vont se disputer pour avoir leur tour ?

— Oui, chacun, tous voudront danser avec toi.

En bas du sentier, au son du bourdonnement des abeilles et du frémissement des feuilles, elle s'arrêta soudain pour regarder son visage à lui tellement semblable au soleil d'été.

— Oh, Willy, Willy, quand tout sera fini et que nous reviendrons ici, est-ce que tu seras gentil avec moi ?

Il plongea son regard dans ses yeux et caressa sa joue.

— Oui, dit-il doucement, très gentil.

— Je te crois. Oh, Willy, je te crois.

Ils descendirent et disparurent, laissant derrière eux la porte de la maison grande ouverte au soleil et aux parfums de l'été, les volets et les fenêtres ouvertes pour que le soleil puisse darder ses rayons et que les oiseaux puissent venir faire leurs nids, élever leur famille, et que les pétales des jolies fleurs d'été puissent s'envoler comme des pluies d'épousailles voler à travers le couloir et retomber comme un tapis sur le parquet de toutes les pièces et sur le lit vide qui les attendait. Et l'été, avec la brise, changeait l'air dans les grands espaces de la maison. Il y avait comme un parfum de commencement, on sentait qu'on était à la première heure du commencement de tout, quand le monde était nouveau, et que rien ne devrait plus jamais changer, on sentait avec certitude que personne ne vieillirait plus jamais.

Quelque part les lapins couraient en frappant des pattes comme des cœurs rapides de la forêt.

Au loin, un train mugit, dans sa course éperdue de plus en plus rapide, vers la ville.

Un vol de corbeaux

Il descendit de l'autobus à Washington Square et revint sur ses pas en longeant un demi-pâté de maisons, tout réjoui de s'être enfin décidé à descendre à cette station. À vrai dire, pour le moment il n'y avait personne à New York qu'il souhaitât rencontrer, en dehors de Paul et d'Helen Pierson. Il les avait réservés pour la fin, sachant qu'il en aurait besoin pour contrebalancer les effets de trop nombreux rendez-vous pris ces jours derniers avec des gens instables, névrosés et malheureux. Les Pierson l'accueilleraient avec leur chaude cordialité, rafraîchiraient son front, le réconforteraient de leur amitié et de leurs bonnes paroles. La soirée serait très animée et se prolongerait tard dans une immense gaieté. D'ici quelques jours il retournerait en Ohio en gardant une bonne pensée pour New York, tout simplement parce que des gens amusants et vivants lui auraient offert une oasis dans ce désert brûlant de panique et d'incertitude.

Helen Pierson attendait sur le palier, au 4^e étage de l'immeuble, devant l'ascenseur.

— Hello ! hello ! » cria-t-elle.

« Williams, quelle joie de vous revoir enfin ! Entrez. Paul rentre bientôt, il a dû travailler tard au bureau. J'ai préparé du Cacciatore au poulet pour le dîner. J'espère que vous aimez le poulet, Williams ? Ah, oui, j'espère bien. Comment va votre femme ? et les enfants ? mais ne restez pas là, ôtez votre pardessus, donnez-le-moi. Ah, retirez-moi ces lunettes, vous êtes bien mieux sans. Il a fait un drôle de temps aujourd'hui, vous ne trouvez pas ? Vous boirez bien quelque chose ?

Au milieu de ce torrent de paroles il se sentit happé le long du couloir. Elle lui prit son pardessus d'une main, en agitant l'autre main restée libre. Un vague parfum âcre sortait de la bouche d'Helen. Seigneur, pensa-t-il tout étonné, elle est saoule. Il la dévisagea un long moment.

— Un Martini, dit-il. Mais juste un. Je ne suis pas particulièrement buveur, vous le savez.

— Mais bien sûr mon ami. Paul sera là à six heures. Il est cinq heures et demie. Nous sommes si *flattés* que vous soyez parmi nous, Williams, si flattés que vous passiez la soirée avec nous. Ça fait plus de trois ans !

— Oh zut ! grogna-t-il.

— Mais non, je le *pense* vraiment, Williams.

Ses mots étaient mal articulés, et accompagnés de gestes trop maniérés. Il eut comme une vague impression d'être entré dans un mauvais appartement, de se trouver chez une inconnue, une tante, ou une dame visiteuse pour une obligation sociale plutôt vague. Peut-être encore avait-elle eu une mauvaise journée. Ça pouvait arriver à des gens très bien d'avoir une mauvaise journée.

— Je vais en prendre un avec vous. Je n'en ai pris qu'un seul jusqu'à maintenant.

Il la crut. Elle avait dû commencer à boire tranquillement, régulièrement, depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle s'était certainement mise à boire chaque jour sans exception jusqu'à ce que... L'essentiel est d'être régulier dans ce genre de petite habitude... Il avait déjà assisté à ce genre de transformation. C'était arrivé à plusieurs de ses amis. Une fois avait suffi pour que le cycle se déclenche. À un instant donné ils étaient encore sobres, et une minute plus tard, après une simple gorgée, tous les Martinis des trois cents jours passés qui s'étaient installés confortablement dans le sang sans rien demander à personne se précipitaient soudain à la rencontre du nouveau Martini fraîchement débarqué, comme pour accueillir un vieux copain de la dernière heure. Dix minutes avant cet instant, Helen était probablement une personne sobre, impartiale, calme. Mais voilà que ses paupières s'étaient alourdies, que sa langue escamotait le mot qu'elle essayait de prononcer, le mot qu'elle voulait prononcer.

— Je le *pense* vraiment, Williams. » Elle ne l'appelait jamais par son prénom. « Williams, nous sommes si touchés que vous soyez dérangé pour venir voir Paulie et moi. Mon Dieu, vous vous êtes si bien démené ces trois dernières années. Vous

vous êtes lancé dans le monde, vous avez enfin un nom... un nom !... Vous n'avez plus besoin d'écrire pour l'émission de la T.V. de Paul. Fini ce boulot stérile.

— Mais qu'est-ce que vous racontez. Ça n'a jamais été un travail stérile pour moi. J'en garde un excellent souvenir. Paul est un très bon producteur, et je ne suis pas mécontent du tout de ce que j'ai pu faire pour lui...

— Allons ! c'était du vent et rien de plus. Une perte de temps pour vous. Vous êtes un écrivain authentique, Williams. Enfin vous avez visé dans le mille. Fini tout ce remplissage lamentable. Dites, quelle impression ça donne d'être un romancier à succès avec tout le monde qui parle de vous, et un bon compte en banque ? Attendez que Paul soit là, il a attendu que vous appeliez. » Ses paroles le traversaient, l'enveloppaient. « Vraiment vous êtes gentil comme tout de nous avoir appelés.

— Je dois tout à Paul, dit Williams, sortant soudain de ses pensées. J'ai débuté à vingt et un ans dans ses spectacles, j'ai repris en 1951. J'avais dix dollars par page.

— Ça vous fait maintenant trente et un ans, mon Dieu, mais vous n'êtes qu'un jeune coq. Quel âge croyez-vous que j'ai, Williams, dites, quel âge vous me donnez ?

— Oh, je, je, n'en sais rien, dit-il en rougissant.

— Mais si, essayez, devinez, dites quelque chose.

Un million d'années, songea-t-il. Elle avait soudain un million d'années. Heureusement Paul va être là d'une minute à l'autre. Il sera parfait, vraiment parfait.

— Je me demande s'il vous reconnaîtra, dit Helen, quand il paraîtra sur le seuil ?

— Je ne suis pas fort dans ces petits calculs, dit-il.

Ton corps, pensa-t-il, est construit avec les vieilles briques de la cité, il est fait des goudrons et des ciments enduits par l'âge. Tu exhales de l'oxyde de carbone de tes poumons, et la couleur de tes yeux fait penser à ce bleu du néon hystérique, la couleur de tes lèvres est un néon rouge feu, et la couleur de ton visage est celle de la chaux dont on revêt les immeubles de pierre, avec seulement par-ci par-là une touche de vert ou de bleu, les veines de ton cou, de tes tempes, de tes poignets, comme ces petits

squares de New York. Tant de marbre, de granit veiné et strié, et si peu de soleil et de verdure.

— Allons, Williams, devinez mon âge !

— Trente-six ?

Elle articula quelque chose qui était presque un cri perçant, et il eut peur de s'être montré également diplomate.

— Trente-six ! cria-t-elle en faisant entendre une petite toux convulsive et en se frappant les genoux. Trente-six, oh, chéri, farceur, tu ne penses pas vraiment trente-six, mon Dieu non ! cria-t-elle d'une voix perçante. Quoi, j'ai eu trente-six ans, il y a dix ans de ça !

— Jamais nous ne parlions âge avant, protesta-t-il.

— Exquis jouvenceau, attends que je le dise à Paul. Trente-six, Seigneur, ça c'est beau, c'est sublime. Mais je n'ai pas l'air d'avoir quarante ou quarante-six non ? dis, chéri ?

Jamais encore elle n'avait posé de telles questions, et ne jamais poser ce genre de question, voilà ce qui s'appelle rester jeune éternellement.

— Paul aura juste quarante ans cette semaine, c'est demain son anniversaire.

— Si j'avais su.

— Oublie-le. Il déteste les cadeaux, il ne parle jamais de son âge à qui que ce soit. Il se sentirait insulté si on lui offrait un cadeau. Nous avons renoncé aux soirées d'anniversaire l'année dernière. La dernière fois il a jeté tout allumé son gâteau d'anniversaire encore tout brûlant dans le trou de ventilation.

Elle s'arrêta soudain comme si elle avait dit quelque chose qu'elle n'aurait pas dû dire. Tous deux allèrent s'asseoir pour un moment dans la pièce au plafond élevé, en remuant inconfortablement.

— Paulie va être là d'une minute à l'autre, dit-elle enfin. Un autre verre ? Vous avez toujours été plein de conscience, Williams. La qualité. Paulie et moi, nous nous sommes dit que c'était le goût de la qualité qui vous caractérisait. Même si vous le vouliez, vous n'arriveriez pas à écrire mal. Nous sommes si fiers, Paulie et moi, nous disons à tout le monde que vous êtes notre ami.

— C'est bizarre, dit Williams. Quelle drôle de planète. À vingt et un ans je disais à tout le monde que je *vous* connaissais. Vraiment j'étais très fier et excité la première fois que j'ai rencontré Paul, après qu'il a acheté mon premier script, et...

On sonna à la porte d'entrée. Helen courut ouvrir, laissant Williams seul devant son verre. Il était ennuyé de s'être laissé aller à parler d'un ton condescendant, comme si maintenant il ne pouvait plus être fier de rencontrer Paul. Ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire. Tout s'arrangerait aussitôt que Paul surgirait devant lui. Tout était toujours très bien quand Paul était là.

Des échos de voix lui parvinrent de la pièce à côté. Helen revint, amenant avec elle une femme de cinquante ans et quelques. On pouvait voir que la femme était prématurément ridée et grisonnante, à la manière sautillante avec laquelle elle se déplaçait.

— J'espère que ça ne vous fait rien, Williams, j'ai oublié de vous le dire, voici M^{rs} Mears notre voisine de palier. Je lui ai dit que vous veniez dîner et que vous étiez en ville pour quelques jours pour votre nouveau livre. Elle avait très envie de vous rencontrer. M^{rs} Mears, M^r Williams.

La voisine hocha la tête.

— Moi aussi j'aurais aimé écrire, dit-elle. Je travaille sur un livre maintenant.

Les deux femmes s'installèrent sur un divan. Williams sentit que le sourire qui se formait sur son visage était séparé de lui-même comme ces dents monstrueuses que les enfants s'amuse à mettre dans leur bouche pour ressembler à un sanglier ou un lapin. Il sentait que ce sourire commençait à se fondre.

— Vous est-il déjà arrivé d'être publié ? demanda-t-il à M^{rs} Mears.

— Non, mais j'y travaille, dit-elle vaillamment. Il faut dire que les choses ont été un peu compliquées dernièrement.

— Vous voyez, dit Helen en se penchant vers moi, elle a perdu son fils il y a à peine deux semaines.

— Je suis vraiment navré d'apprendre cela, dit Williams gauchement.

— Non, cela ne fait rien, il est mieux ainsi, ce pauvre garçon ; il avait à peu près votre âge, juste trente ans.

— Et qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda Williams machinalement.

— Il avait terriblement grossi, le malheureux, cent vingt kilos. Et ses camarades ne cessaient de se moquer de lui. Il voulait être artiste. Il ne vendait que quelques tableaux à l'occasion. Mais les gens faisaient des plaisanteries sur lui. Alors un jour il s'est décidé à jeûner, il y a six mois de cela. Quand il est mort au début de ce mois-ci, il ne pesait plus que quarante-trois kilos.

— Mon Dieu ! dit Williams. C'est terrible.

— Il s'est tenu à son régime, il a continué à s'y tenir malgré mes conseils. Il est demeuré dans sa chambre, a poursuivi sa diète, a perdu du poids, si bien que personne ne l'a reconnu avant la mise en bière. Je crois pourtant qu'il a été très heureux ces derniers jours, plus heureux encore qu'il ne l'avait encore jamais été ; une sorte de triomphe on pourrait dire... pauvre enfant.

Williams but ce qui restait dans son verre. La sensation de dépression qui n'avait fait qu'empirer les tout derniers jours s'installa dans sa tête. Il avait maintenant l'impression de sombrer dans les profondeurs d'une eau noire. Il avait voulu faire trop de choses, il avait trop vu et trop vécu, bavardé avec trop de gens la semaine passée. Il avait compté sur cette soirée pour se remettre d'aplomb, mais voilà que maintenant...

— Mais vous êtes un beau garçon, dit M^{rs} Mears. Helen, pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il était si bien physiquement ?

Elle se tourna vers Helen Pierson avec l'air d'une accusatrice.

— Mais enfin ! je croyais que vous le *saviez*.

— Oh, mais il est bien mieux que sur les photos, sans comparaison. Vous savez, il y a environ une semaine, quand Richard faisait sa diète, il vous ressemblait tout à fait. En tout cas pendant une brève semaine, j'en suis certaine.

Hier, — Williams continuait son monologue intérieur — il s'était réfugié dans un cinéma d'actualités pour avoir un bref répit au milieu de ses rendez-vous sans fin avec les rédacteurs

de revues, les journaux, la radio ; sur l'écran il avait vu aux actualités un homme prêt à sauter du pont George Washington. La police avait réussi à l'amadouer et à le sortir de cette mauvaise passe. Ensuite autre image : une autre cité, encore un autre désespéré sur la terrasse d'un hôtel, et autour de lui, des gens qui l'excitaient en lui criant qu'il n'oserait pas sauter. Williams avait dû sortir du cinéma. Quand il s'était retrouvé dehors sous les rayons d'un soleil implacable, la rue, les passants, tout lui était apparu trop réel, trop direct, comme c'est toujours le cas lorsqu'on se trouve brusquement jeté au milieu d'un monde de créatures vivantes après un rêve.

— Oui, c'est vrai, vous êtes un jeune homme *très bien*, dit M^{rs} Mears.

— Avant que je n'oublie, dit Helen, notre fils Tom est ici.

Mais bien sûr. Tom. Williams avait vu Tom une fois, il y avait quelques années de cela, un jour où Tom l'avait accompagné un bout de chemin suffisant pour qu'il se décidât à lui ouvrir son cœur. Un garçon brillant, vif, bien éduqué et cultivé. Un fils dont on pouvait être fier, ce Tom.

— Il a maintenant dix-sept ans, dit Helen, il est dans sa chambre, vous voulez que j'aille le chercher ? vous savez, il a passé par une période pas très bonne. C'est un bon garçon. Nous lui avons tout donné, mais il s'est laissé entraîner par une bande de voyous de Washington Square. Ils ont dévalisé un magasin. Tom a été pris, il y a de cela deux mois. Quelle histoire, mon Dieu, et que de soucis nous avons eus... mais tout va se tasser. Tom est un brave garçon, vous le connaissez, n'est-ce pas, Williams ?

Elle remplit son verre à nouveau.

— Oui, je le trouve très réussi.

Williams but rapidement une gorgée de son nouveau verre.

— Vous connaissez les jeunes. Une ville comme celle-ci n'est pas un bon cadre pour eux, non, ce n'est pas bon pour les jeunes de toute façon.

— J'ai assisté à leurs jeux de rue.

— Vous ne trouvez pas ça lamentable ? mais que pouvons-nous y faire ? Ah, nous avons une surprise pour vous, Williams. Paul et moi. Vous savez quoi ? nous achetons une propriété à la

campagne. Après toutes ces années, il veut se sortir d'ici. Paul quitte la télévision, oui, pour de bon, est-ce que vous ne trouvez pas ça *merveilleux* ? Et il va se mettre à travailler exactement comme vous le faites, Williams, exactement comme *vous*, nous allons habiter le Connecticut, c'est un endroit très agréable, c'est une véritable expérience que nous allons vivre, en donnant à Paul sa vraie chance de pouvoir écrire. Vous croyez qu'il est capable d'écrire, n'est-ce pas, Williams ? Vous ne pensez pas qu'il ferait un gentil petit écrivain ?

— Bien sûr que je le pense ! bien sûr.

— Et voilà. Paul va laisser son fichu travail, tout ce remplissage, et nous partons pour la campagne.

— Quand cela ?

— Vers le mois d'août. Peut-être faudra-t-il reporter cela au mois de septembre, mais au plus tard pour les premiers jours de la nouvelle année.

C'est évident ! Williams est très doué. Tout ça sera excellent pour lui. Si seulement ils quittaient cette ville, tout changerait. Paul a bien dû faire suffisamment d'économies après toutes ces années de travail. Si seulement ils pouvaient sortir d'ici. Et si elle ne fait rien pour s'y opposer !

Il jeta un coup d'œil à Helen, observant l'animation de son expression due au fait qu'elle maintenait perpétuellement contractés certains muscles de son visage, ce qui donnait à son visage quelque chose de dur et de fixe. Elle gardait cette sorte de vigueur rayonnante comme une ampoule qui brûle dans une pièce après que le dernier rayon de soleil ait disparu.

— Vos projets m'ont l'air formidables, dit Williams.

— Croyez-vous *réellement* que nous pourrons les réaliser, Williams ? Croyez-vous que nous pourrons *vraiment* y arriver ? Vous pensez que Paul est un formidable écrivain ? oui ? vous le pensez ?

— C'est évident.

— Aussi cette fois-ci nous allons le faire pour de vrai, pour nous sortir d'ici, nous prendrons Tom avec nous, la campagne lui fera du bien, à nous aussi. Nous arrêterons de boire, nous mettrons fin à cette vie nocturne épuisante. Nous nous installerons pour de vrai avec une machine à écrire et plusieurs

paquets de copies blanches pour que Paul les remplisse. Vous le pensez, dites, que Paul est un sacré bon écrivain ? n'est-ce pas Williams ?

— Vous savez très bien ce que j'en pense.

— Dites-moi, M^r Williams, dit M^{rs} Mears. Comment vous y êtes-vous pris pour devenir écrivain ?

— Quand j'étais enfant, j'aimais beaucoup lire. À douze ans, j'ai commencé à écrire chaque jour trois pages et je me suis tenu à ce rythme, » dit-il, avec une certaine nervosité dans la voix. Il essaya de se rappeler comment cela avait commencé. « Oui, c'est ça, je m'y suis mis, tout simplement... mille mots par jour.

— Même chose pour Paul, dit Helen, parlant très vite.

— Vous devez avoir beaucoup d'argent, dit M^{rs} Mears.

Mais au même instant on entendit le cliquetis de la clé dans la serrure. Williams sauta de son fauteuil involontairement, tout souriant, d'un seul coup il était devenu détendu. Pendant qu'il souriait en regardant dans la direction de la porte d'entrée, la porte s'ouvrit, et il continua à sourire quand il aperçut la silhouette de Paul. Celui-ci apparut resplendissant quand il traversa le salon à sa rencontre. Paul était beau à regarder, et Paul s'avança vers lui en lui tendant la main, criant son nom comme un Sésame, tout réjouï. Paul lui apparut plus grand, plus grassouillet, plus corpulent qu'il n'était autrefois, le visage légèrement rosé, les yeux anormalement brillants, légèrement protubérants, à peine injectés de sang, exhalant une légère odeur de whisky. Il serra la main de Williams, la tira à lui en s'égosillant.

— Williams, Dieu ! que c'est réjouissant de te voir, bon sang ! comment tout s'est passé depuis que je ne t'ai vu ? dis-moi tu deviens célèbre ! prends quelque chose. Helen, amène-nous d'autres boissons. Tiens, Mears ! mais restez assise pour l'amour de Dieu.

— Il faut que je m'en aille. Je ne veux surtout pas vous déranger ! dit M^{rs} Mears en se faufilant à travers la pièce.

— Merci de m'avoir permis de rencontrer M^r Williams. Bonsoir M^r Williams.

— Ah, sacré Williams, sacré nom de nom, ça fait rudement plaisir de te revoir. Est-ce que Helen t'a parlé de nos projets de départ ?

— Elle m'a dit.

— Bien. En fait nous quittons pour de bon cette damnée ville, l'été arrive. Je suis heureux de me sortir de ce travail administratif accaparant, je n'avais même plus le temps de faire quelque chose vraiment pour moi. Pendant dix ans j'ai lu des millions de mots à la TV, de la très mauvaise littérature. Est-ce que tu ne crois pas que j'aurais dû laisser tout ça tomber il y a des *années* ? Le Connecticut, voilà ce qu'il nous faut ! Tu as envie de boire quelque chose ? As-tu vu Tom ? Où est Tom, Helen ? Amène-le. Je voudrais qu'il parle à Williams. Sacré Williams, va ! Tu sais, nous sommes tout réjouis de te revoir. J'ai annoncé cette nouvelle à tout le monde : Williams de retour. Jusqu'à maintenant qui as-tu rencontré en ville ?

— J'ai vu Reynolds la nuit dernière.

— Reynolds, le rédacteur en chef de *United Features* ? comment va-t-il ? tout marche bien pour lui ?

— Oui, assez.

— Tu sais qu'il a habité dans son appartement pendant douze mois, Helen ? tu te souviens ? Reynolds – un brave garçon. Mais la vie militaire ou je ne sais quoi l'a refermé sur lui-même. Il était tout effrayé de quitter son appartement toute l'année dernière. Il avait peur de tuer quelqu'un, le premier venu dans la rue.

— Il a quitté son appartement la nuit dernière avec moi, dit Williams. Il m'a raccompagné jusqu'à mon autobus.

— Ah, c'est une bonne nouvelle pour Reynolds, je suis heureux d'apprendre cela. Tu sais ce qui est arrivé à Banks ? il s'est tué en auto à Rhode Island la semaine dernière.

— Non !

— Oui monsieur, c'est lamentable, un des meilleurs garçons de la terre, le meilleur photographe de grandes revues, un réel talent, et jeune en plus de cela, très jeune. Il avait trop bu et il est entré dans une autre voiture en rentrant chez lui. Ces autos, Seigneur !

Williams éprouva la même impression que si un immense vol de corbeaux était en train de battre des ailes dans l'atmosphère trop chaude de la pièce. Ce n'était plus Paul qu'il avait devant lui, c'était le mari de l'étrange femme qui avait emménagé dans l'appartement après le départ des Pierson, un jour des trois dernières années. Personne ne savait où les Pierson étaient allés. Ça ne servirait à rien de bon de demander à cet homme où se trouvait Paul maintenant, cet homme-là aurait été incapable de le dire à personne.

— Williams, tu as déjà rencontré notre fils ? non ? va le chercher, Helen, fais-le venir !

On alla chercher le fils, dix-sept ans, un garçon taciturne, qui apparut dans l'encadrement de la porte du petit salon, où Williams, qui commençait à sentir l'effet de la boisson, était appuyé, avec un verre fraîchement rempli, auquel il faisait tracer un huit dans l'air.

— Voici Tom, Williams, le voilà.

— Tu te souviens de Tom ?

— Dis hello, Tom.

— Tom est un bon garçon, qu'en penses-tu, Williams ?

Tous les deux parlaient en même temps, sans jamais s'interrompre, toujours ce fleuve intarissable, ce déchaînement de mots trébuchant les uns sur les autres, et ces yeux à la flamme bleu alcool, et cette précipitation verbale. Helen dit :

— Tom, dis quelques mots du jargon des gangsters pour M^r Williams.

Silence.

— Tom, avec son excellente mémoire, a attrapé ces bribes d'argot. Il a une tête très solide. Dis quelques mots dans l'argot des durs à M^r Williams. Voyons, Tom ! dit Helen.

Silence. Tom les dominait de toute sa hauteur, et gardait les yeux baissés.

— Allons, Tom, dit Helen.

— Oh, laisse-le tranquille, Helen.

— Mais quoi, Paulie, je pensais seulement que Williams aurait aimé l'entendre dire quelques expressions du jargon des gangs. Tu sais très bien le faire, Tom, dis-le pour nous.

— S'il ne veut pas, il ne veut pas, dit Paul.

Silence.

Paul se leva et prit Williams par le bras en l'entraînant.

— Accompagne-moi dans la cuisine pendant que je prépare quelque chose à boire.

Dans la cuisine, en se balançant lentement sur leurs jambes comme sur une barque, Paul serra le coude de Williams, sa main, lui parla de très près, tout bas. Son visage était celui d'un porc qui aurait passé tout l'après-midi à pleurer.

— Williams, dis-moi franchement, tu penses que je puis arranger les choses en partant sur un nouveau pied comme je te l'ai expliqué ? J'ai une idée de nouvelle époustouflante !

Il donna une bourrade sur le bras de Paul, doucement d'abord, puis de plus en plus fort pour ponctuer toutes les étapes de son histoire.

— Tu *aimes* l'idée, Williams ? hein ?

Williams se recula, mais il fut retenu par la main, le poing frappa son bras à plusieurs reprises.

— Dis-moi, ce sera merveilleux d'écrire à nouveau ! Écrire, avoir du temps devant soi, et perdre de cette graisse par-dessus le marché.

— Ne fais pas comme le fils de M^{rs} Mears.

— C'était un imbécile.

Paul écrabouilla le bras de Williams en le serrant très fort. Pendant toute leur vieille amitié passée, ils s'étaient presque toujours tenus à distance l'un de l'autre, mais voilà que maintenant Paul agrippait, pressait, cajolait son ancien ami.

Il secoua l'épaule de Williams, le frappa dans le dos.

— À la campagne, bon Dieu. J'aurai le temps de penser, de diminuer cette inertie ! Ici, en ville, tu sais ce que nous faisons pendant les week-ends ? on tue le temps avec une ou deux bouteilles de scotch. C'est une vraie corvée de conduire pour sortir de la ville pendant les fins de semaine. La circulation, la foule... alors on reste collés ici, on s'alourdit ; mais tout ça va cesser à la campagne. Je veux que tu lises un manuscrit de moi, Williams.

— Oh, Paulie, tu lui liras plus tard !

— Mais non, ça n'ennuie pas Williams. N'est-ce pas, Williams ? ça ne t'ennuie pas ?

Ça ne me dérange pas, se dit Williams, mais en même temps ça me dérange. Cette lecture va m'effrayer, et en même temps je ne serai pas effrayé. Si j'étais certain de retrouver l'ancien Paul dans cette histoire, quelque part dans le cours du récit, avec sa vie, ses actes, le Paul sobre, léger, libre, sûr de lui, rapide dans ses décisions, avec son discernement raffiné, direct, dégagé, et convaincant dans ses jugements. Si j'étais sûr d'y retrouver cet excellent producteur, mais par-dessus tout cet ami chaleureux, qui fut pour moi pendant des années mon dieu attitré ; si je pouvais trouver ce Paul-là dans l'histoire, je la lirais immédiatement d'un bout à l'autre. Mais je ne suis pas sûr, et je n'aimerais pas voir sur le papier le nouveau Paul, cet étranger, ah non, certainement pas. Paul, pensa-t-il, oh Paul, ne sais-tu pas..., comment ne te *rends-tu pas compte* que toi et Helen vous ne sortirez jamais, jamais, de la ville ?

— Au diable ! s'exclama Paul. Quelle impression te fait New York ? Tu ne l'aimes pas ? non ? « Névrosé » c'est le qualificatif que tu as employé un jour. En fait, tu sais, il n'y a aucune différence entre New York et la cité des Sioux, ou même Kenosha. La seule chose, c'est qu'on rencontre plus de monde ici dans un temps plus court. Quelle impression, Williams, d'être si haut placé dans l'esprit du public ? d'être brusquement si célèbre ?

Maintenant c'étaient le mari et l'épouse qui jacassaient en même temps. Comme ils étaient de plus en plus ivres, leurs voix se mêlaient, se heurtaient, ils parlaient de plus en plus fort, leurs mots se mélangeaient, se contrecarraient, se joignaient en assauts hypnotiques, dans un jacassement sans fin.

« Williams, » dit-elle. « Williams, » dit-il. « Nous partons, » dit-elle. « Dieu vous damne, Williams, je vous aime pour de bon ! » « Oh sacré petit bâtard, je te *hais* ! » Il frappa le bras de Williams en s'esclaffant. « Mais où est Tom ? je suis *fier* de toi. »

L'appartement était embrasé de chaleur. L'air pullulait d'ailes noires. Son bras se voyait infliger des coups sans pitié.

— C'est dur de lâcher mon travail. Cette vieille supervision avait quelque chose de sympathique, de plaisant.

Paul saisit Williams par le devant de sa chemise blanche. Williams sentit ses boutons de chemise craquer. On aurait dit que Paul, dans son ardeur, dans sa frénésie de brochet, était prêt à se jeter sur lui. Ses mâchoires se serraient et ses joues se gonflaient, de sa bouche sortait une vapeur qui allait obscurcir les verres de lunettes de Williams. « Fier de toi ! c'est de l'*amour* ma parole ! » Il attira son bras en le serrant, frappa son épaule, le tira par la chemise, lui tapa sur la figure. Les verres de Williams s'envolèrent et tombèrent sur le linoléum avec un faible tintement.

— Seigneur, pardon, Williams !

— Ça ne fait rien, oublie ça.

Williams ramassa ses lunettes. Le verre droit était craquelé et ressemblait à une ridicule toile d'araignée. Il regarda à travers et vit Paul, hébété, confondu en excuses, pris dans le labyrinthe de verre démentiel, et qui tentait de se dégager. Williams ne dit rien.

— Paulie, tu es si maladroit ! hurla Helen.

Le téléphone et la sonnette de la porte d'entrée sonnèrent simultanément. Paul et Helen parlaient en même temps, et Tom était parti quelque part. Et il y avait Williams qui pensait clairement : je ne suis pas malade, je ne veux pas vomir, pas vraiment ; mais je vais quand même aller tout de suite dans la salle de bains, et je me sentirai mal, et je vomirai là. Et sans un mot, pendant que les deux sonneries persistaient, et qu'on entendait à la fois le bavardage ininterrompu, les appels, dans la confusion des excuses, dans les élans d'amitié à vous donner la chair de poule, il traversa et dépassa ce qui semblait être une foule de gens, et très posément, très lentement, il ferma la porte de la salle de bains à clé, s'agenouilla comme s'il allait prier et souleva le couvercle du siège du cabinet.

Il eut trois hoquets, et trois fois sa bouche s'ouvrit pour vomir. De ses yeux tirés coulaient de grosses larmes. Il n'était pas sûr que ce soit terminé. Il ne savait pas du tout s'il suffoquait par manque d'air ou pour pleurer. Si c'étaient des pleurs de douleur physique ou de tristesse, ou tout autre chose que des pleurs. Il entendit l'eau s'engouffrer dans la porcelaine

blanche en direction de la mer, et il demeura agenouillé, toujours dans la même attitude de prière.

Derrière la porte, des voix lui parvenaient.

— Tu vas bien, Williams ?... Williams, tu vas bien ? tu n'as rien ?

Il fouilla dans la poche de son veston, sortit son portefeuille, le vérifia, aperçut son billet de retour de chemin de fer, le plia, le glissa dans la poche de son veston, et garda ses doigts dessus. Puis il se remit debout, essuya soigneusement sa bouche, alla se placer devant le miroir, pour regarder l'homme bizarre avec ses lunettes au verre de toile d'araignée.

En restant un instant à côté de la porte, prêt à l'ouvrir, la main déjà sur la poignée de cuivre, les yeux étroitement fermés et le corps bien équilibré il sentit qu'il ne pesait que quarante-six kilos.

Le meilleur des mondes possibles

Les deux hommes étaient assis côte à côte, silencieux, ballottés de gauche à droite à l'unisson par les mouvements du train qui avançait dans le froid crépuscule de décembre, s'arrêtant à toutes les gares. Après le douzième arrêt, le plus âgé des deux hommes grommela : « Idiot, idiot ! »

— Quoi ? » L'autre le regarda par-dessus son journal. Le plus vieux hocha la tête tristement. « Vous avez vu à l'instant cet imbécile courir après la femme qui sent le Chanel ?

— Ah, celle-là ? » Le jeune homme donnait l'impression de ne pas savoir s'il devait rire ou avoir le cafard. « Moi aussi je l'ai suivie un jour en descendant du train.

L'homme plus âgé grogna et ferma les yeux. « Moi aussi, il y a cinq ans. »

Le jeune homme dévisagea son compagnon comme s'il venait de découvrir un ami sur une île déserte.

— Et... vous est-il arrivé la même chose qu'à moi, une fois arrivé au bout du quai ?

— C'est possible. Racontez.

— Eh bien, j'étais sur le point de l'accoster quand son mari a surgi avec une pleine cargaison de gosses ! Vlan ! la portière a claqué. Je n'ai eu que le temps d'apercevoir son sourire de chat d'Alice au pays des Merveilles tandis qu'elle s'éloignait avec le train. J'ai attendu une demi-heure, grelottant de froid, jusqu'au train suivant. Quelle leçon !

— Mais non, cela ne vous a absolument rien appris, répliqua le compagnon de voyage. De gros abrutis en rut, voilà ce que nous sommes tous, vous, moi, eux, enfin, tous, sautillant comme des grenouilles de laboratoire à la moindre provocation.

— Mon grand-papa m'a dit un jour, grand par le sexe, petit par l'esprit, voilà le destin de l'homme.

— Il avait compris. Mais maintenant que faites-vous d'elle ?

— La dame ? Oh, elle aime surtout garder sa forme. Ça doit ragaillardir son foie de savoir qu'avec un petit clin d'œil

doucereux elle est capable d'attirer des grappes de bassets autour d'elle chaque nuit dans ce train. Elle a le meilleur de tous les mondes possibles, vous ne croyez pas ? Mari, enfants, plus le fait de savoir qu'elle a tout pour plaire et qu'elle peut le prouver au cours de cinq voyages par semaine sans faire de mal à personne, et encore moins à elle-même. Tout bien considéré, quand on l'a vue une fois il n'y a pas grand-chose à regarder sur elle, mais voilà, elle *sent* si bon.

— Foutaises, dit le plus vieux. Ça ne se passe pas aussi facilement. Purement et simplement, c'est une femme. Toutes les femmes sont des femmes, et tous les hommes sont des vilains satyres. Jusqu'à ce que vous vous mettiez ça dans la tête, vous ne ferez qu'échafauder des théories sur vos glandes, toute votre vie. Les choses étant ce qu'elles sont, vous ne connaîtrez aucun repos avant d'avoir soixante-dix ans bien comptés. En attendant, l'étude de vous-même pourra vous offrir toute la consolation qu'il est possible de cueillir dans une situation difficile. Étant donné toutes ces vérités essentielles et implacables, peu d'hommes s'efforcent jamais pour de bon d'atteindre un équilibre. Demandez à un homme s'il est heureux : il croira immédiatement que vous lui demandez s'il est *satisfait*. La satiété ! voilà le rêve paradisiaque de la plupart des hommes. Je n'ai connu qu'un seul homme qui se montra capable d'hériter du meilleur des mondes possibles, pour employer votre expression.

— Seigneur, dit le jeune homme, les yeux brillants, il ne me déplairait pas de connaître son histoire.

— J'espère que nous avons suffisamment de temps pour cela. Ce garçon est le plus joyeux étalon, le plus réfléchi des taureaux qu'on ait jamais vu. Des épouses et des copines en veux-tu en voilà. Et malgré cela, aucun scrupule, pas le moindre petit sentiment de gêne ou de culpabilité, pas de nuit fiévreuse de lamentations et d'autopunition.

— Impossible. On ne peut pas manger le gâteau sans le digérer.

— C'est pourtant ce qu'il a fait, c'est ce qu'il fait, et croyez-moi, il continuera ! Pas un frémissement, pas la moindre trace de mal de mer moral après une de ses randonnées nocturnes sur

une mer agitée d'épanchements printaniers ! Un homme d'affaires florissant. Un appartement à New York dans la rue la plus élégante, à une hauteur suffisante pour être au-dessus de la circulation, plus un pied-à-terre dans le pays des chevreuils pour chasser de longs week-ends près d'une charmante petite rivière où il rassemble ses biquettes. C'est le plus heureux des fermiers. La première fois que je l'ai rencontré c'était l'année dernière dans son appartement de New York, juste après son mariage. Au dîner, sa femme était vraiment splendide, des bras appétissants, des lèvres sensuelles comme des fruits, au-dessous de la ceinture, une générosité et une amplitude dignes de l'allégorie des moissons, au-dessus, une plénitude.

Du miel dans la corne d'abondance, un plein fût de cidre pétillant pour passer l'hiver, enfin voilà l'impression qu'elle me donnait à moi, et aussi à son mari si j'en jugeais le regard qu'il lui lançait, et sa façon de gonfler le biceps en passant à côté d'elle. À minuit, prenant congé d'eux, je me suis surpris levant la main pour lui donner une tape sur le flanc comme je l'aurais fait sur un pur-sang. J'en hennis presque.

— Vos talents de conteur, vraiment..., dit le jeune abonné des chemins de fer, en respirant lourdement... sont... incroyables.

— Je rédige de la copie publicitaire. Bon, mais je continue. Je rencontrais de nouveau, appelons-le Smith, deux semaines plus tard. Par une pure coïncidence, je fus invité par un ami à une surprise-partie. À mon arrivée dans le comté des Chamois, où est-ce que je me suis retrouvé ? Chez Smith ! Et à ses côtés, au milieu du salon, se tenait cette sombre beauté italienne, toute panthère à crinière fauve et ondulante, tout minuit et pierres bleu de lune, parée des couleurs de la terre, brun, sienne, feu, tous les tons d'un automne séditieux et tumultueusement fruité. Dans tout le bavardage, j'ai perdu son nom. Plus tard j'ai vu Smith la serrer dans ses bras comme on presse une magnifique grappe de muscat. Imbécile, fou, pensai-je. Sacré veinard ! la femme à la ville, la maîtresse à la campagne. Il foule aux pieds le raisin des vendanges, et cætera, et tout le reste. Glorieux ? non ? Mais je me dis songeur que je ne resterais pas pour la fête des vendanges, et je filai à l'anglaise.

— Je ne pourrai pas supporter une trop grande dose de cette histoire, dit le jeune homme en essayant de soulever la glace.

— Ne m'interrompez pas. Où en étais-je ?

— Au piétinement des grappes. Les raisins.

— Ah oui. Eh bien, au moment où mes invités se séparaient, j'ai finalement réussi à saisir le nom de l'exquise italienne. M^{rs} Smith !

— Il s'était remarié, eh ?

— Difficile. Le délai aurait été un peu court. Très étonné, j'ai vite réfléchi. Il dit avoir deux groupes d'amis. L'un des deux connaît sa femme de la ville, l'autre connaît cette maîtresse qu'il *nomme* sa femme. Smith est trop raffiné pour la bigamie. Aucune autre réponse. Mystère.

— Donc... après ? dit le jeune homme, fiévreusement.

— Smith, de très bonne humeur, me conduisit à la station de chemin de fer cette nuit-là. Sur la route, il me dit :

— Que pensez-vous de mes femmes ?

— Femmes ? au pluriel ?

— Pluriel évidemment. J'en ai eu vingt ces trois dernières années, chacune plus satisfaisante que la précédente ! vingt, comptez-les avec moi ! Nous y sommes ! Comme nous arrivions devant la gare, il sortit de sa poche une épaisse pochette de photos. Il me lança un bref coup d'œil en me la tendant. « Non, non, dit-il en riant, je ne suis pas Barbe Bleue avec des douzaines de vieux coffrets de théâtre dans un grenier rempli de mes précédentes épouses. Tenez, regardez ! » Je fis glisser rapidement les photos les unes sur les autres. Elles défilèrent comme un dessin animé. Blondes, brunes, rousses, ingénues, exotiques, les fabuleuses impertinentes, les sublimement dociles, toutes me regardaient avec un intérêt très particulier, en souriant d'un air engageant, ou en fronçant les sourcils d'un air effronté. Ce dessin animé m'hypnotisa puis me hanta. Il y avait quelque chose de terriblement familier dans chacune de ces photos. J'avais comme une étrange impression de déjà vu.

— Smith, vous devez être très riche pour entretenir toutes ces épouses.

— Non. Pas forcément. Tenez. Regardez !

Je fis défiler à nouveau les photos dans mes mains. Je sursautai. J'avais compris.

— La M^{rs} Smith que j'ai rencontrée cette nuit, la beauté italienne c'est la seule et unique M^{rs} Smith, dis-je, mais en même temps, la femme que j'ai vue à New York il y a deux semaines est également la seule et unique M^{rs} Smith. Il en découle obligatoirement que ces deux femmes font une et même personne !

— Correct ! s'exclama Smith, tout fier de mon intuition de détective.

— Impossible ! m'exclamai-je étourdiment.

— Si, dit Smith, exultant. Ma femme est renversante. C'était une des plus fines actrices de Broadway quand je l'ai rencontrée. Égoïstement, je lui ai demandé de quitter le théâtre sous peine de rompre notre mutuelle aliénation, notre folie de divans et chaises longues. Géante devenue naine par amour, elle fit claquer la porte du théâtre derrière elle pour faire son chemin avec moi. Les premiers six mois de notre mariage, la terre ne bougea pas, elle fut secouée. Mais inévitablement, monstre que je suis, je me suis mis à observer d'autres femmes qui n'en continuaient pas moins à faire leur tic-tac de prodigieuses pendules. Ma femme me surprit à regarder l'heure dans d'autres regards. De son côté, elle était de plus en plus intéressée par les affiches de théâtre, je la surpris plusieurs fois, plongée dans les critiques théâtrales du *New York Times*, désespérément geignarde. Une vraie crise ! Comment concilier deux destinées violentes et passionnées, celle d'une actrice échevelée par la folie du théâtre, et celle d'un étalon à l'âme anxieuse et errante ?

— Une nuit, dit Smith, je reluquai une pêche Melba qui passait. Au même instant une vieille affiche de théâtre vola dans le vent et s'accrocha au talon de ma femme. Ce fut comme si ces deux évènements surgissant en même temps avaient déclenché l'ouverture d'un store avec un joyeux cliquetis, illuminant soudain le rôle de sa vie. La lumière s'y engouffra. Ma femme me saisit par le bras. Était-elle ou n'était-elle pas une actrice ? Elle l'était ! Alors, oh alors... bien ! Elle m'envoya au diable pendant vingt-quatre heures, ne voulut pas me laisser dans l'appartement pour lui permettre de faire de vastes préparatifs

très excitants. Quand je revins chez moi l'après-midi suivant, à l'heure du spleen comme disent les Français dans leur langage perpétuellement crépusculaire, ma femme avait disparu ! Une sombre Latine de jade m'offrit sa main. « Je suis une amie de votre femme, » me dit-elle. Et elle se jeta sur moi et se mit à mordiller mes oreilles, à faire craquer mes côtes. Finalement je la repoussai, mais soudain soupçonneux je poussai un cri : Ce n'est pas devant une femme que je me trouve, c'est devant mon *épouse* ! Et tous deux nous tombâmes de rire sur le plancher. *C'était* ma femme, avec un autre parfum, habillée chez un autre couturier, avec des gestes différents, s'exprimant d'une autre façon. « Mon actrice ! » dis-je.

— Ton actrice ! » dit-elle en riant. « Dis-moi ce que tu veux que je sois et je le serai. Carmen ? d'accord, je suis Carmen, Brunehilde ? pourquoi pas ? j'étudierai. Je créerai. Et quand tu t'ennuieras, je trouverai autre chose. Je me suis inscrite à une école de danse. J'apprendrai à m'asseoir, à me tenir debout, à marcher. J'apprendrai les dix mille façons de se tenir. Je suis jusqu'au cou dans les leçons d'élocution. Je me suis inscrite à Berlitz ! Je suis également membre du Yamayuki Judo Club. » « Seigneur, criai-je, pourquoi cela ? » « Pour ça ? » répondit-elle. Et elle me projeta la tête sur les talons dans le lit.

— Eh bien, dit Smith, depuis ce jour-là, j'ai vécu les vies de Reilly et de dix autres Irlandais ! Des rêves sans nombre ont défilé pour moi en délicieuses saynètes d'ombres chinoises de femmes de toutes les couleurs, de toutes les formes possibles, de toutes les fièvres ! ma femme, en trouvant sa scène à elle, notre salon intime, et un public en ma personne, a satisfait son besoin d'être la plus grande actrice de ce pays. Un public trop limité ? non ! car avec mes goûts et mon éternelle insatisfaction, je suis là pour aller à sa rencontre, quel que soit le rôle qu'elle joue. Ma disposition à l'état de jungle coïncide avec son génie aux nuances infinies. Ainsi, finalement pris au piège mais pourtant libre, en aimant ma femme, je les aime toutes. C'est le meilleur de tous les mondes possibles, mon ami, oui, le meilleur de tous les mondes possibles.

Il y eut un moment de silence.

Le train roulait sur une pente dans la nuit nouvelle de décembre.

Les deux hommes étaient pensifs maintenant, réfléchissant à cette histoire. Enfin, le plus jeune avala sa salive et hocha la tête avec crainte.

— Votre ami Smith a résolu son problème, d'accord.

— Oui, il l'a résolu.

Le jeune homme fit quelques objections, puis sourit.

— J'ai également un ami dont la situation était semblable quoique différente. Est-ce que je l'appellerai Quillan ?

— Va pour Quillan. Mais faites vite, je descends bientôt.

— Quillan, dit vivement le plus jeune, se trouvait dans un bar une nuit avec une fabuleuse rousse. Devant elle, l'assistance se sépara comme la mer devant Moïse. Un miracle ! voilà ce que je me suis dit. Une source vivifiante ! au-delà des sens ! Une semaine plus tard, à Greenwich, j'aperçus Quillan qui marchait d'un pas tranquille à côté d'une petite femme maussade, de son âge bien sûr, trente-deux ans, mais qui était montée en graine trop tôt. Pouponne, gironde comme diraient les Français ; rondelette, un museau pour nez, pas assez arrangée, portant des bas qui faisaient des plis, des cheveux comme un nid d'araignée, et immensément calme et décontractée ; elle était contente de marcher comme ça, en compagnie d'un homme semblait-il, en tenant simplement la main de Quillan. Ha ! me dis-je à moi-même, sa petite sauvageonne d'épouse qui aime le sol qu'il foule, tandis que les autres nuits il est occupé à remonter comme une horloge cette incroyable poupée mécanique de rousse ! Quelle tristesse ! quelle honte. Et je continuai mon chemin.

Un mois plus tard je rencontrais de nouveau Quillan. Il était sur le point de se précipiter dans une entrée sombre de MacDougal Street, quand il m'aperçut.

— Oh Seigneur ! » cria-t-il. « Ne dis surtout pas que tu m'as rencontré. Ma femme ne doit jamais savoir !

J'allais jurer de tenir le secret quand une femme appela Quillan d'une fenêtre de l'immeuble.

Je levai les yeux, ma mâchoire en tomba. Là-haut à la fenêtre se tenait la petite maussade, la petite femme montée en graine !

Et soudainement tout devint clair. La belle rousse était sa *femme* ! celle qui dansait, celle qui chantait, qui parlait si facilement, si brillamment, avec tant de sensualité et d'humour en même temps, une sorte de déesse hindoue aux mille membres, la plus élégante lanceuse d'oreillers que j'aie jamais vue. Et pourtant, une femme étrangement lassante.

Voilà pourquoi mon ami Quillan avait pris cette chambre obscure et paisible de Greenwich Village où deux nuits par semaine, il pouvait se reposer tranquillement dans le silence de sa compagne et se promener par les ruelles obscures avec sa petite maussade simplette et gentiment muette, qui n'était pas du tout sa femme comme je l'avais trop vite supposé, mais sa maîtresse ! Je dévisageai rapidement Quillan et sa petite compagne gironde penchée à la fenêtre et serrai la main de mon ami avec une chaleur et une compréhension nouvelles. « Motus ! » lui dis-je. La dernière fois que je les ai revus, ils étaient assis dans une pâtisserie, leurs regards se caressaient gentiment et ils ne parlaient pas. Ils se contentaient de manger des sandwiches de pastrami. Si vous réfléchissez, lui aussi, il avait trouvé le meilleur des mondes possibles.

Le train mugit, fit entendre son long sifflement puis ralentit. Les deux hommes se levèrent, restèrent immobiles en se dévisageant avec surprise. Puis ils parlèrent en même temps.

— Vous descendez ici ?

Tous deux acquiescèrent en souriant. Sans rien dire, ils longèrent le couloir et tandis que le train s'arrêtait dans la froide nuit de décembre, ils descendirent sur le quai et se serrèrent les mains.

— Eh bien, mes meilleurs vœux à M^r Smith.

— Tous mes vœux à M^r Quillan !

Deux cornets avertisseurs retentirent aux deux extrémités du quai. Les deux hommes jetèrent un coup d'œil à l'intérieur d'un compartiment. Une très jolie femme s'y trouvait. Ils regardèrent dans la direction d'un autre wagon, où était assise également une femme ravissante.

Ils allèrent chacun dans une direction opposée, se retournant tous deux pour se regarder plusieurs fois comme deux écoliers,

chacun jetant un coup d'œil vers le wagon où l'autre dirigeait son regard.

— Je me demande, songea le jeune homme, si cette dame dans son compartiment ne serait pas...

— Je me demande, pensa le plus vieux, si cette femme-là n'est pas...

Mais ils s'éloignaient déjà d'un pas rapide. Deux portières claquèrent comme des coups de revolver terminant une représentation.

Les wagons s'étirèrent et se mirent à rouler. Le quai de la gare devint désert. Comme on était en décembre et qu'il faisait froid, la neige tomba bientôt comme un rideau.

L'œuvre de Juan Diaz

Filomena fit claquer la porte si violemment que la bougie en fut soufflée. Elle se trouva dans le noir avec son bébé qui pleurait. On ne voyait absolument plus rien sinon une esquisse de la ville à travers la vitre : les maisons de brique, les ruelles en cailloutis par lesquelles le fossoyeur montait sur la colline, sa bêche sur l'épaule. La clarté lunaire faisait briller le métal bleu quand il tourna pour pénétrer dans le cimetière glacial, tout là-haut sur la colline, et disparut ensuite.

— Mamacita, qu'est-ce qui ne va pas ? » Felipe, son plus jeune fils âgé de neuf ans la tirait par la robe. Car l'étrange homme sombre n'avait prononcé aucune parole. Il était resté sur le seuil avec sa bêche en hochant la tête, attendant qu'elle lui fermât la porte au nez. « Mamacita ?

— Ce fossoyeur... » Les mains de Filomena tremblaient pendant qu'elle rallumait la bougie. « Il y a longtemps que je n'ai pas réglé la location de la tombe de ton père. On va le déterrer pour le mettre dans les catacombes. On l'attachera debout contre le mur, avec un fil de fer, avec les autres momies.

— Non mamacita !

— Si. » Elle rappela ses enfants à elle. « À moins que nous ne trouvions l'argent. Si.

— Je, je vais tuer le monsieur qui creuse ! cria Felipe.

— C'est son métier. Un autre prendrait sa place s'il mourait, et puis un autre...

Ils pensèrent à l'homme, au terrible endroit où il habitait tout là-haut, aux gestes qu'il avait à faire, à la catacombe dont il avait la garde, à cette étrange terre où les gens défilaient les uns après les autres pour finir par se dessécher comme des fleurs dans des boîtes, par se tanner comme le cuir et devenir creux comme des tambours – une terre qui alignait à l'infini de ses catacombes, comme des piquets de palissade, ses grandes momies sèches comme des cigares bruns. Devant ce spectacle familial autant qu'étrange, Filomena et ses enfants étaient

glacés malgré l'été, et silencieux malgré l'immense agitation de leurs cœurs. Pendant un moment ils demeurèrent serrés les uns contre les autres, et enfin la mère ouvrit la bouche.

— Felipe, viens. » Elle ouvrit la porte et ils demeurèrent sous le clair de lune, écoutant pour tenter de saisir le son lointain d'une bêche en métal bleu en train de mordre la terre, amoncelant en un petit tas le sable et les vieilles fleurs. Mais il y avait le silence de la voûte étoilée. « Vous autres, au lit ! »

La porte se referma, la flamme de la bougie vacilla.

Sur le chemin qui descendait de la colline, les pavés de la ville affluaient de toutes parts pour se fondre en une rivière de pierre de lune – c'étaient les jardins verdoyants qui défilaient, puis les petites boutiques d'artisans, et finalement l'endroit où le fabricant de cercueils frappait ses coups de marteau en faisant par intermittence ces bruits d'horlogers de la mort, tous les jours et toutes les nuits, par n'importe quel temps dans la vie de ces gens. En montant le petit chemin dont les pierres étaient éclairées par la lune, sa robe disant tout bas son adversité et son inquiétude, Filomena se dépêchait avec Felipe essoufflé à ses côtés. Elle prit un petit chemin de traverse à la hauteur du Palais municipal.

L'homme qui était assis derrière le petit bureau couvert d'un fatras de papiers leva les yeux avec une certaine surprise.

— Filomena, ma cousine !

— Ricardo. » Elle serra la main de son cousin et coupa. « Il faut que tu me rendes un service.

— Si Dieu le permet. Mais parle.

— Ils... » Elle n'arrivait pas à dire ce qui lui faisait tant de mal. « Cette nuit... ils vont déterrer Juan. »

Ricardo, s'était assis après avoir fait mine de se lever. Ses yeux agrandis et emplis de lumière, prirent une expression vague et se firent tout petits. Si Dieu ne l'en empêche pas, alors les créatures de Dieu le feront à sa place. Le temps a-t-il si vite passé depuis la mort de Juan ? Est-il possible que le règlement du loyer soit déjà dû ? Il ouvrit ses paumes vides et les montra à Filomena.

— Ah, ma pauvre Filomena, je n'ai pas d'argent.

— Mais si tu parlais avec le fossoyeur. Tu es de la police ?

— Filomena, Filomena, la loi ne s'applique plus au bord de la tombe.

— Mais il suffirait qu'il me donne dix semaines, rien que dix. On est presque à la fin de l'été. Le jour des Morts arrive. Je vais fabriquer et vendre les crânes de sucre et je lui donnerai l'argent. Oh Ricardo, je t'en supplie, va lui parler.

Ici enfin, après avoir dit ce qu'elle avait à dire, parce qu'il n'y avait plus moyen de retenir ce froid glacial à l'intérieur d'elle-même et qu'il lui fallait le libérer avant qu'elle ne devienne une statue de glace, elle se couvrit le visage de ses mains et pleura. Felipe, voyant qu'il y était autorisé, pleura à son tour et prononça plusieurs fois le nom de Filomena.

— Ainsi soit fait, dit Ricardo en se levant. Oui, oui, je vais de ce pas à l'entrée de la catacombe et cracher dedans. Mais ma pauvre Filomena, n'espère aucune réponse. Pas même un écho ! Conduis-moi.

Il mit sa casquette officielle sur sa tête, une très vieille casquette crasseuse et usée.

Le cimetière était situé plus haut que les églises, plus haut que toutes les maisons, plus haut que toutes les collines. Il se trouvait sur le plus haut promontoire, dominant toute la vallée sombre où s'étendait la ville.

Comme ils franchissaient la vaste grille ouvragée et s'avançaient parmi les tombes, ils aperçurent le dos du fossoyeur qui était penché sur une fosse, occupé à extraire la terre sèche et à la jeter sur un monticule qui grossissait de plus en plus. Le fossoyeur ne leva même pas les yeux, mais il laissa voir qu'il devinait leur présence tandis qu'ils se tenaient sur le bord de la tombe.

— Est-ce bien Ricardo Albanez, le chef de la police ?

— Arrête de creuser ! dit Ricardo.

La bêche s'enfonça dans le sol, creusa, se souleva, versa son contenu.

— Il y a demain un enterrement. Il faut que cette tombe soit vide, ouverte et prête à recevoir un nouveau locataire.

— Personne n'est mort dans la ville.

— Il y a toujours quelqu'un qui meurt. Voilà pourquoi je creuse. Ça fait déjà deux mois que j'attends que Filomena me règle ce qu'elle me doit. Je suis vraiment patient.

— Patiente encore. » Ricardo toucha l'épaule qui se balançait au rythme du travail de la bêche.

— Chef de la police. » L'homme s'interrompit, transpirant, pour s'appuyer sur le manche de sa bêche. « C'est mon pays, le pays des Morts. Tous ceux qui sont étendus ici ne m'adressent jamais aucune parole. Aucun vivant non plus. J'administre ce pays avec ma bêche, et une résolution d'acier. Je n'aime pas que les vivants viennent bavarder et troubler le silence que j'ai si soigneusement creusé et rempli. Est-ce que je vous donne des conseils sur la manière d'administrer votre palais municipal ? Non ? Alors bonne nuit.

Et il reprit son travail.

— Devant le Seigneur, dit Ricardo qui se tenait tout droit et raide, les poings sur les hanches. Devant cette femme et son fils, vous osez violer le dernier lit de repos de leur père et mari ?

— Ce n'est pas son dernier refuge, et de toute façon il ne lui appartient pas, je n'ai fait que lui louer cette place. » La bêche s'élança dans l'air, renvoyant la lumière de la lune. « Je n'ai pas demandé à la mère et au fils d'assister à ce triste évènement. Écoutez-moi, Ricardo, chef de la police, un jour vous mourrez. C'est moi qui vous mettrai en terre. Rappelez-vous ceci : Moi. Vous serez entre mes mains. Alors, oh, alors...

— Alors quoi ? cria Ricardo. Chien, voilà que tu me menaces ?

— Je creuse.

L'homme avait déjà disparu dans la tombe ténébreuse ; seule sa bêche brandie hors de la fosse dans la lumière glacée rappelait sa présence à intervalles réguliers.

Devant sa maison de briques où il l'avait raccompagnée, Ricardo caressa les cheveux de sa cousine et tapota sa joue.

— Filomena, ah ! Dieu.

— Tu as fait ce que tu as pu.

— Cet effrayant bonhomme. Quand je serai mort, quelles horribles indignités n'ira-t-il pas commettre sur ma chair sans

défense ? il me mettra sens dessus dessous dans la tombe, me pendra par les cheveux dans un recoin de la catacombe. Il est patient parce qu'il sait bien qu'il nous aura tous un jour, tôt ou tard. Bonne nuit, Filomena. Non, même pas. Car la nuit est mauvaise.

Il s'éloigna et descendit la ruelle.

Chez elle, au milieu de ses nombreux marmots, Filomena resta un bon moment le visage enfoui sur ses genoux.

Tard le matin suivant, sous les rayons d'un soleil bas sur l'horizon, les écoliers poursuivaient Felipe jusque devant la petite maison en criant à tue-tête. Il tomba. Ils l'encerclèrent en riant.

— Felipe, Felipe, on a vu ton père aujourd'hui, oui !

— Où ? demanda-t-il timidement.

— Dans la catacombe ! fut la réponse.

— Quel paresseux ! Il reste là à ne rien faire !

— Il ne fait jamais un brin de travail !

— Il ne travaille pas ! Oh, ce Juan Diaz !

Felipe fut violemment secoué de tremblements sous le soleil embrasé, des pleurs brûlants coulèrent de ses yeux agrandis à demi aveuglés.

Dans la cabane, Filomena entendit les pleurs et les rires perçants qui lui firent mal. Elle s'appuya contre la muraille froide tandis que les souvenirs l'enveloppaient comme des lames de fond s'évanouissant l'une après l'autre.

Dans le dernier mois de sa vie, lorsqu'il était à l'agonie, toussotant, trempé des sueurs de minuit, Juan n'avait cessé de fixer le plafond en parlant tout bas.

— Quelle sorte d'homme suis-je pour affamer mes enfants et laisser ma femme sans rien ? Qu'est-ce que c'est que cette mort stupide, imbécile ? Mourir au lit lamentablement ?

— Chut. » Elle avait placé sa main fraîche sur sa bouche brûlante, mais il avait continué à parler à travers les doigts de Filomena.

— Quel a été notre mariage, sinon la faim et la maladie et maintenant le dénuement le plus complet ? Ah, Seigneur, quelle brave femme tu es ! Et maintenant voilà que je te laisse sans argent, même pas de quoi m'enterrer !

Et puis enfin il avait serré les dents et crié de toute sa force à l'adresse des ténèbres, et dans la chaude lueur de la chandelle il était devenu très calme. Il avait pris ses mains dans les siennes, les avait gardées serrées et avait fait sur elles un serment. Il s'était lié lui-même avec une religieuse ferveur.

— Filomena, écoute-moi. Je serai avec toi. Bien que je ne t'aie pas protégée de mon vivant, je te protégerai dans la mort. Bien que je ne t'aie pas nourrie dans la vie, dans la mort je t'apporterai de la nourriture. Bien que j'aie été pauvre, je ne serai pas pauvre dans la tombe. Cela je le sais, cela je le proclame. Je le certifie. Dans la mort je travaillerai, je ferai beaucoup de choses. Ne crains pas. Embrasse les petits, Filomena, Filomena.

Puis il avait pris une profonde inspiration, comme un nageur qui va s'installer sous des eaux chaudes, continuant à retenir son souffle, pour un essai d'endurance éternel. Ils attendirent un long moment avant qu'il n'expire. Mais il n'en fit rien. Il ne réapparut pas à la surface de la vie. Son corps resta sur sa natte comme un fruit de cire, une surprise au toucher. Comme une pomme de cire sous la dent, tel apparut Juan Diaz à tous leurs sens.

On l'emporta au loin vers la terre sèche qui ressemblait à une énorme bouche qui le garda longtemps, drainant les étonnants liquides de sa vie, le séchant comme un ancien papier de manuscrit jusqu'à ce qu'il devînt une momie aussi légère qu'une botte de paille, une moisson automnale, prête à être emportée par le vent du moulin.

Depuis cette époque jusqu'à celle-ci, Filomena n'avait cessé de se demander : « Comment vais-je nourrir mes enfants orphelins ? Avec Juan qui se consumait dans sa tombe jusqu'à devenir une crêpe brune dans sa boîte couverte de papier d'argent. Comment faire pousser les os de mes enfants, aider leurs dents à percer, comment les faire sourire et colorer leurs joues ?

Elle entendait les cris des enfants dans leur poursuite joyeuse de Felipe.

Filomena regarda au loin vers la colline sur laquelle vrombissaient les voitures étincelantes transportant pour la

plupart de nombreux touristes des États-Unis. En cet instant même, chacun d'eux payait un peso à cet homme sinistre afin d'avoir la permission de descendre dans les catacombes et de se promener au milieu des morts, tous alignés debout, pour voir de leurs propres yeux ce que la terre brûlée par le soleil et le vent sec avaient fait de tous les morts de cette petite ville.

Filomena observa les autos des touristes, et la voix de Juan chuchota à ses oreilles : « Filomena. » Et une nouvelle fois : « Je le proclame. Dans la mort je travaillerai... Je ne serai plus ce miséreux... Filomena... » Sa voix s'évanouit comme un écho. Filomena chancela sur ses jambes et se trouva mal, car une idée avait surgi dans son cerveau, une idée terrible, une idée nouvelle qui fit battre son cœur.

— Felipe ! cria-t-elle soudain.

Et Felipe se dégagea des enfants railleurs qui l'entouraient, referma la porte sur le jour étouffant de chaleur et dit :

— Oui, Mamacita ?

— Assieds-toi, niño. Il faut que nous parlions, au nom des saints qui sont derrière nous, il faut que nous causions !

Elle sentit que son visage était en train de vieillir, parce que l'âme mûrissait derrière ce visage. Elle dit très lentement, avec difficulté :

— Ce soir, il le faut, nous irons en secret aux catacombes.

— Nous prendrons un couteau ? » Felipe eut un sourire cruel. « Et nous tuerons le méchant homme ?

— Non, non, Felipe, écoute...

Et il demeura suspendu à ses paroles.

Et les heures passèrent, et la nuit fut une nuit d'églises illuminées, une nuit de cloches et de chants. Très loin, dans l'air au-dessus de la vallée, on pouvait entendre les voix qui chantaient la messe du soir, on pouvait voir les enfants marcher sur les chemins avec leurs bougies allumées, en une procession solennelle, parcourant tous les chemins qui devaient les amener sur le flanc de la sombre colline, et les énormes cloches de bronze résonnaient à toute volée, distribuant vers tous les espaces leurs bangs fracassants qui faisaient tourner les chiens autour de leurs queues, qui les faisaient danser et hurler sur les routes désertes.

Le cimetière étincelait, miroitant, tout albâtre, tout lueurs fugitives. Filomena et Felipe, petits points sombres suivis d'une ombre inséparable, ce don de la lune, faisaient crisser et étinceler sous leurs pas les graviers du chemin. Ils regardèrent avec appréhension mais ni l'un ni l'autre ne cria halte. Ils venaient d'apercevoir le fossoyeur qui descendait de sa colline à vive allure pour se rendre à un rendez-vous nocturne. Profitant de ce répit, Filomena s'adressa à son fils.

— Vite, Felipe, le cadenas !

Tous deux unirent leurs forces. Ils glissèrent une longue barre métallique entre le cadenas et la trappe qui était posée à même le sol. Ils forcèrent la fermeture. Le bois se fendilla. Les cadenas s'ouvrirent et les énormes battants retombèrent de part et d'autre avec fracas. La mère et l'enfant plongèrent leurs regards dans la nuit profonde, dans la plus silencieuse de toutes les nuits. En bas, les catacombes attendaient. Filomena contracta ses épaules et prit son inspiration.

— Allons-y.

Elle posa le pied sur la première marche.

Dans la maison de briques de Filomena les enfants dormaient dans la chambre remplie de la fraîcheur de la nuit, rassurés chacun par leur chaude haleine.

Soudain leurs yeux s'ouvrirent tout grands.

Dehors, les pas lents et hésitants faisaient résonner les pavés. La porte s'ouvrit toute grande. Pendant un moment les silhouettes de trois personnes se dégagèrent indistinctement dans le ciel blanc du soir, derrière la porte. Un des enfants se dressa sur sa natte et frotta une allumette.

— Non ! » D'une main, Filomena arracha l'allumette des mains de l'enfant. L'allumette tomba. Elle eut un sursaut. La porte claqua. Il y eut une obscurité totale dans la pièce. La voix de Filomena sortit finalement de la nuit :

— N'allumez aucune bougie, votre père est de retour.

Le son mat d'un poing qui frappait la porte se fit entendre – un martèlement insistant ébranla la porte à minuit.

Filomena alla ouvrir.

Le fossoyeur hurla presque à sa face.

— Vous voilà, voleuse !

Derrière lui se tenait Ricardo qui paraissait très las et très vieux.

— Cousine, permettez-nous, excusez-moi. Notre ami ici.

— Je ne suis l'ami de personne ! s'exclama le fossoyeur. On a brisé un cadenas, un corps a été dérobé. Il suffit de connaître l'identité du corps pour connaître le voleur. Il m'a suffi de vous amener ici, chef de la police. Arrêtez-la.

— Un petit moment s'il vous plaît. » Ricardo repoussa la main de l'homme qui s'était posée sur son bras et se tournant vers sa cousine il s'inclina gravement devant elle.

— Pouvons-nous entrer ?

— Là, là ! » Le fossoyeur bondit dans la pièce, regarda autour de lui d'un œil méchant et dirigea son index dans la direction d'un mur éloigné. « Vous voyez ?

Mais Ricardo regardait seulement sa cousine. Il lui demanda doucement.

— Filomena ?

Le visage de Filomena avait l'expression de quelqu'un qui a parcouru la nuit un long tunnel et qui est enfin parvenu à son extrémité opposée où apparaîtrait un soupçon de jour. Ses yeux étaient préparés. Sa bouche savait ce qu'il fallait dire. Toute sa terreur s'était maintenant dissipée. Ce qui restait de cette vieille anxiété était maintenant aussi léger que cette longue botte de paille qu'elle avait transportée le long du chemin qui descendait de la colline avec son brave petit Felipe.

Plus rien ne pourrait plus jamais lui arriver de fâcheux dans la vie. Il était facile de le deviner rien qu'à regarder la façon dont elle se tenait au moment où elle prononça cette phrase :

— Nous n'avons pas de momie ici.

— Je vous crois ma cousine, mais... » Ricardo s'éclaircit la gorge, très embarrassé, et il leva les yeux. « Qu'est-ce que c'est que cette chose-là appuyée contre le mur ?

— C'est pour célébrer la fête du Jour des Morts. » Filomena ne se retourna pas pour regarder dans la direction qu'il indiquait du doigt. « J'ai pris du papier, de la farine, du fil de fer, de l'argile, et j'ai fabriqué une poupée qui a la taille d'un vivant et qui ressemble à une momie.

— Est-ce vraiment ça que vous avez fait ? demanda Ricardo, impressionné.

— Mais non, mais non ! » Le fossoyeur dansait presque d'exaspération. « Avec votre permission...

Ricardo s'approcha pour considérer de plus près la forme qui était appuyée contre le mur. Il éleva sa lanterne devant la momie.

— Eh bien ! ça alors.

Filomena continuait à regarder dehors vers la clarté tardive de la lune.

— J'ai une idée excellente pour cette momie que j'ai faite de mes propres mains.

— Quoi ? quelle idée ? dit le fossoyeur en se retournant brusquement.

— Nous aurons de l'argent pour manger. Est-ce que vous refuseriez cela à mes enfants ?

Mais Ricardo n'écoutait plus. Près du mur le plus éloigné, il hochait la tête de différentes façons et se frottait le menton, regardant en louchant la grande silhouette appuyée contre le mur de briques, qui enveloppait son propre mystère, qui gardait son propre silence.

— Une poupée, songea Ricardo. La plus grande poupée de mort que j'aie jamais vue. J'ai déjà aperçu aux fenêtres des squelettes de taille humaine et des cercueils de taille d'homme en carton et remplis de crânes de candi, oui. Mais ça ! Je suis saisi de crainte, Filomena.

— De crainte ? dit le fossoyeur dont la voix s'éleva jusqu'au cri. Ce n'est pas une poupée, c'est...

— Irais-tu jusqu'à jurer, Filomena ? » dit Ricardo. Sans la regarder il allongea le bras et frappa plusieurs fois sur la poitrine couleur de rouille de la figurine. Elle rendit le son d'un tambour vide. « Est-ce que tu jures que c'est du papier mâché ?

— Par la Vierge je le jure.

— Eh bien, dans ce cas... » Ricardo haussa les épaules, renifla fortement et se mit à rire. « C'est simple. Si tu jures par la Vierge, qu'y a-t-il à ajouter ? Aucune action juridique devant un tribunal n'est plus nécessaire. En outre, il faudrait bien des semaines ou des mois pour prouver que c'est bien ou que ce

n'est pas un objet en pâte de farine mélangé avec de vieux journaux colorés avec de l'argile brune.

— Des semaines, des mois, prouver, démontrer le mensonge ! » Le fossoyeur tournait sur lui-même comme s'il voulait porter un défi à la santé mentale de l'univers contenu entre ces quatre murs. « Ce jouet est ma propriété. Il est à moi !

— Le jouet, dit Filomena avec calme, qui ne cessait de regarder dans la direction des collines. Si c'est un jouet, et fabriqué par moi, il doit sans aucun doute possible m'appartenir. Et même, reprit-elle, communiant paisiblement avec la nouvelle réserve de paix dans son corps, même si ce n'est pas une poupée, et que ce soit en vérité Juan Diaz de retour chez lui, pourquoi, alors, Juan Diaz n'appartient-il pas en premier à Dieu ?

— Comment est-il possible de discuter ce point ? demanda Ricardo avec perplexité.

Le fossoyeur avait envie de s'y risquer. Mais avant qu'il eût bégayé une demi-douzaine de mots, Filomena dit :

— Et devant Dieu, devant l'autel de Dieu et dans son église, Juan Diaz n'a-t-il pas dit un jour, c'était le jour du Seigneur, qu'il m'appartiendrait tout au long de son existence ?

— Tout le long de son existence. Ah ah, nous y voilà ! dit le fossoyeur. Mais ses jours ont pris fin, et maintenant il est à moi !

— Ainsi, dit Filomena, la propriété de Dieu d'abord et celle de Filomena Diaz ensuite. C'est-à-dire, si cette poupée n'en est pas une, et qu'elle est bien Juan Diaz... et de toute façon, aubergiste des Morts, vous avez chassé votre client. Vous avez même été jusqu'à dire que vous n'en vouliez pas. Si vous l'aimez si chèrement et le désirez, payerez-vous le nouveau loyer et le prendrez-vous de nouveau pour locataire ?

Mais le tenancier du silence était suffoqué à un tel point par la fureur que cela donna à Ricardo le temps de trouver une idée pour progresser dans la discussion.

— Gardien grave et respectable, je vois devant nous de nombreux hommes de loi et d'immenses délais de procédure, je vois aussi d'excellents et nombreux points que nous devons discuter d'une manière ou de l'autre : fabriques de poupées,

biens, locations, Dieu, Filomena, un Juan Diaz où qu'il se trouve, des enfants affamés, la conscience morale d'un creuseur de tombes, et une telle somme de complications que le commerce de la mort en souffrira. Dans ces circonstances, êtes-vous prêt à assumer ces longues années à passer devant les tribunaux ?

— Je suis prêt, dit le fossoyeur, et il s'interrompit.

— Mon brave homme, dit Ricardo, l'autre nuit vous m'avez donné un petit conseil, que je vous retourne maintenant. Je ne vous apprend pas la façon d'administrer vos morts. Ne me dites pas maintenant comment je dois diriger les vivants. Votre juridiction prend fin à la grille du cimetière. Au-delà, ce sont mes citoyens, silencieux ou non. C'est pourquoi...

Ricardo tambourina une dernière fois sur la poitrine creuse de la figurine dressée sur ses pieds. Cela rendit le son d'un cœur qui bat. Un son unique, fort et vibrant qui fit sursauter le fossoyeur.

— Je déclare cette chose officiellement truquée et maquillée. C'est une poupée. Sous aucun aspect ce n'est une momie. Nous gaspillons notre temps ici. Venez par ici, citoyen fossoyeur ! Retournez sur votre propre terre. Bonne nuit, enfants de Filomena, Filomena ma bonne cousine, bonsoir.

— Et alors, qu'est-ce que vous dites de ça, qu'est-ce que vous dites de *Lui* ? dit le fossoyeur qui restait figé, désignant la chose du doigt.

— Pourquoi vous en faire comme ça ? demanda Ricardo. Ça ne vous mènera nulle part. Cette chose reste là. Si vous avez l'intention de poursuivre la loi, de toute façon la poupée reste ici. Est-ce que vous la voyez s'enfuir ? Non. Alors bonne nuit. Bonne nuit.

La porte claqua. Ils étaient partis avant que Filomena ne pût tendre la main pour remercier qui que ce fût.

Elle marcha dans la chambre pour placer une chandelle au pied du grand épi sec de maïs silencieux. C'était maintenant un reliquaire, un autel, songea-t-elle. Oui. Elle alluma la chandelle.

— N'ayez pas peur, les enfants, dit-elle tout bas. Au dodo maintenant. Dormez.

Et Felipe s'allongea, et les autres lui firent de la place et finalement Filomena elle-même se coucha sur la natte tressée avec une fine couverture sur elle, à la lumière de l'unique chandelle, et ses pensées, avant qu'elle ne se plongeât dans le sommeil, étaient de longues pensées des nombreuses journées qui avaient fait ce que sera demain. Dans la matinée, songea-t-elle, les voitures de touristes vont défiler sur la route, et Felipe se mêlera aux touristes et leur parlera de cet endroit sacré. On placera dehors sur la porte une enseigne peinte :

Museum – 30 centavos.

Et les touristes entreront, parce que le cimetière est sur la colline, mais nous sommes mieux placés. C'est nous qu'ils verront en premier en traversant la ville. Nous sommes dans la vallée, à portée de la main, faciles à trouver. Un jour bientôt, avec l'argent des touristes, nous réparerons le toit, nous achèterons de grands sacs de farine de maïs toute fraîche, des mandarines, oui, pour les enfants. Peut-être qu'un jour nous irons tous en voyage à Mexico, et les enfants iront dans les plus grandes écoles à cause de ce qui s'est passé cette nuit.

Car Juan Diaz est vraiment à la maison. Il est ici, il attend ceux qui viendront le voir. À ses pieds je placerai un bol dans lequel les touristes déposeront plus d'argent que Juan lui-même n'a tenté si durement d'en gagner dans toute sa vie.

Juan. Elle leva les yeux. La respiration des enfants l'enveloppait d'une impression de chaleur de foyer. Juan, tu vois ? Tu sais ? Tu comprends vraiment ? Est-ce que tu me pardonnes, Juan, dis, est-ce que tu me pardonnes ?

La flamme de la bougie vacilla.

Elle ferma les yeux. Derrière ses paupières elle vit le sourire de Juan. Que ce fût le sourire que la Mort avait imprimé sur ses lèvres, ou bien un nouveau sourire qu'elle lui avait donné avec son amour, ou qu'elle avait imaginé pour lui, elle n'aurait su le dire. Il suffisait qu'elle le sentît grand et solitaire dans son rôle de gardien, veillant sur eux, fier au cours des dernières heures de la nuit.

Un chien aboya très loin dans un village sans nom.

Seul le fossoyeur, tout éveillé dans son cimetière, l'entendit.

L'abîme de Chicago

Sous un ciel blafard d'avril, dans un vent faible qui soufflait d'un souvenir de l'hiver, le vieillard entra lentement dans le parc presque désert de midi. Ses pieds étaient enveloppés de bandages aux taches de nicotine, et ses cheveux longs et gris avaient le même désordre que sa barbe. Celle-ci laissait entrevoir une bouche qui paraissait toujours trembler du désir de révéler quelque chose.

À un moment il se retourna comme s'il avait laissé derrière lui tant de choses perdues, qu'il ne pouvait deviner là, dans cette immense ruine effondrée, le profil dentelé de la ville sur le ciel. Ne découvrant rien, il continua à marcher et finit par se trouver devant un banc où était assise une femme. En l'examinant il hocha la tête et prit place à l'extrémité opposée, sans la regarder de nouveau.

Il demeura ainsi pendant trois minutes, les yeux clos, remuant la bouche et faisant bouger sa tête comme s'il voulait faire tracer par son nez un mot unique dans le vide. Quand ce mot fut écrit, il ouvrit sa bouche pour prononcer d'une voix distincte et agréable à entendre :

— Café.

La femme sursauta et se raidit.

Les doigts noueux du vieillard s'agitèrent en une pantomime ingénieuse au-dessus de l'invisible récipient.

— Tournez la clé ! boîte de conserve rouge vif, aux lettres jaunes ! air comprimé. Hiss ! emballage par le vide. Ssssttt ! un serpent qui siffle !

La voisine du vieillard tourna vivement la tête comme si on l'avait giflée, attirée irrésistiblement par la langue du vieillard qui la fascinait tout en l'effrayant.

— Le parfum, l'odeur, l'arôme. Les prodigieuses graines brésiliennes, noires, tendres au toucher, fraîchement moulues !

Elle se leva brusquement comme mue par un ressort, tourna sur elle-même en titubant comme si une balle de revolver l'avait atteinte.

Le vieillard cligna des yeux et les ouvrit tout grands.

— Non !... je...

Mais déjà la femme s'enfuyait en courant.

Le vieillard soupira et poursuivit son chemin à travers le jardin. Il atteignit un banc où se trouvait assis un jeune homme entièrement occupé à envelopper de l'herbe séchée dans un petit rectangle de papier de soie. Ses doigts minces modelaient l'herbe tendrement, comme s'il accomplissait un rite sacré. Il tremblait en roulant le tube. Il l'introduisit dans sa bouche et l'alluma dans un état d'hypnose. Il aspira en rejetant la tête en arrière, louchant de plaisir, communiant avec l'étrange air empoisonné qui envahissait sa bouche et ses poumons.

Le vieillard observa la fumée qui s'enfuyait dans le vent de midi, et prononça de sa voix posée et claire :

— Chesterfields.

Le jeune homme étreignit ses genoux.

— Raleighs, dit le vieillard. Lucky Strikes.

Le jeune homme ouvrit de grands yeux.

— Kent. Kool. Marlboro, continua le vieillard sans le regarder. C'était leurs noms. Paquets blancs, rouges, ambre, verts comme l'herbe, bleu ciel, or pur, avec le petit ruban rouge bien net et propre que vous tirez doucement et qui se déroule autour du sommet du paquet pour que vous puissiez détacher le couvercle de cellophane plissé, et le timbre bleu de la taxe gouvernementale.

— La ferme, dit le jeune homme.

— Achetez-les dans les drugstores, les tabacs, les gares, les métros.

— Arrêtez ça !

— Doucement, dit le vieillard. C'est seulement cette fumée que vous faites. Elle me fait penser...

— Ne pensez pas !

Le jeune homme fit un geste si brusque que sa cigarette improvisée tomba en miettes sur ses genoux.

— Voilà ! Regardez ce que vous m'avez fait faire !

— Je suis navré. Il y avait quelque chose de si amical dans l'air.

— Je ne suis pas votre ami.

— Nous sommes tous amis maintenant, sinon, pourquoi vivre ?

— Des amis ?

Le jeune homme renifla d'impatience, ramassant sans raison ses miettes d'herbe et de papier.

— En 1970, il existait peut-être des amis, mais aujourd'hui...

— 1970. Vous étiez sans doute un bébé à cette époque-là. Ils avaient encore ces barres de chocolat fourré et croustillant, les *Butter-fingers* dans des emballages jaune vif, les *Baby Ruths*, les *Clark bars*, dans du papier orange. Les *Milky Ways*. Vous avaliez un univers d'étoiles, de comètes, de météores avec des consistances variées. Ah ! c'était beau.

— Ça n'a jamais été beau. » Le jeune homme se dressa soudain. « Qu'est-ce qui ne va pas avec vous ?

— Je me souviens du jus de limon et de la citronnade. Voilà ce qui ne va pas avec moi. Vous vous rappelez les oranges ?

— Au diable si je m'en souviens. Bien sûr que je m'en souviens. Vos oranges, je m'en fous. Vous me traitez de menteur ? Vous voulez me mettre dans un mauvais état, que je m'énerve ? Vous êtes dingue, quoi ? Vous ne connaissez pas la loi ? Vous savez que je pourrais vous faire des ennuis ? Vous...

— Je sais, je sais, dit le vieillard en haussant les épaules. C'est le temps qui m'a tourné la tête. Il m'a donné l'envie de faire des comparaisons.

— Comparer des rumeurs, voilà ce que diraient les policiers de la Brigade spéciale, ils diraient ça : rumeurs, des rumeurs, vous, espèce de bâtard qui semez l'inquiétude.

Il attrapa l'homme par ses revers qui tombaient en lambeaux, si bien qu'il devait chaque fois en saisir un autre bout, et il lui cria dans la figure :

— Je me demande ce qui m'arrête de te sortir le Jésus vivant du corps. J'ai encore jamais frappé personne, mais je...

Il repoussa le vieillard. Cela lui donna l'idée de le rosser, et quand il eut commencé à le rosser, il se mit à le bourrer de coups de poing, ce qui rendit la lutte facile. Le vieillard se tenait

recroquevillé sur lui-même comme s'il avait été pris par l'orage et l'averse. Il ne pouvait se servir que de ses doigts pour parer les coups qui déchiraient ses joues, ses épaules, son front, son menton. En même temps, le jeune homme criait « cigarettes » avec des cris perçants, disait « chocolats fourrés » dans un gémissement, hurlait « fumer ». Il tomba finalement en pleurs en criant « fruits confits » et le vieillard tout tremblant fut piétiné. Le jeune homme un peu calmé se mit à pleurer. En l'entendant, le vieillard se pelotonna dans sa souffrance, retira ses doigts de sa bouche meurtrie et contempla avec étonnement son assaillant. Le jeune homme pleurait.

— Je vous en prie... supplia le vieillard.

Les pleurs du jeune homme redoublèrent.

— Ne pleurez pas, dit le vieillard. Nous n'aurons pas toujours faim. Nous reconstruirons les villes. Écoute, je n'avais pas l'intention de te faire pleurer, mais simplement, penser. Où allons-nous, que faisons-nous, qu'avons-nous fait ? Tu m'as frappé, mais c'était quelqu'un d'autre que tu voulais atteindre. J'étais à portée de ta main, voilà la raison. Regarde. Je me relève. Tout va bien.

Le jeune homme s'arrêta de pleurer et se pencha en clignant des paupières sur le vieillard qui s'efforça de sourire de sa bouche ensanglantée.

— Vous... vous ne pouvez pas continuer à vous promener comme ça, à rendre les gens malheureux. Je vais trouver quelqu'un qui vous mettra à l'abri.

— Un instant ! » Le vieillard se mit tant bien que mal sur les genoux. « Non, surtout pas, vous n'allez pas faire ça ?

Mais le jeune homme se mit à courir comme un fou, et sortit du parc en appelant à grands cris.

Le vieillard, toujours accroupi, sentit ses os, trouva l'une de ses dents sur le gravier, et la prit tristement.

— Fou ! dit une voix.

Le vieillard regarda autour de lui, puis leva la tête. Un homme maigre qui devait avoir quarante ans était appuyé tout près de lui contre un arbre, une expression de lassitude et de curiosité sur son visage blême et décharné.

— Fou ! répéta-t-il.

Le vieillard sursauta.

— Vous étiez là tout le temps et vous n'avez *rien* fait ?

— Et quoi, me battre avec un fou pour en sauver un autre ? Non. » L'étranger l'aida à se remettre sur ses pieds et l'épousseta. « Je me bats là où ça paie. Suivez-moi. Je vous emmène chez moi.

Le vieillard sursauta de nouveau. « Pourquoi ?

— Ce garçon va revenir avec la police d'ici une minute. Je ne veux pas qu'on vous embarque. Vous êtes très utile et très précieux. J'ai entendu parler de vous, je vous ai cherché ces jours-ci du matin au soir. Quel travail ! Et juste au moment où je vous découvre, vous êtes en train de vous livrer à vos célèbres farces. Qu'est-ce que vous avez donc pu dire au jeune homme qui l'ait rendu furieux à ce point ?

— Je lui ai parlé d'oranges, de citrons, de bonbons, de cigarettes. J'allais rappeler en détail les joujoux mécaniques, les pipes de bruyère et les brosses pour se gratter dans le dos, quand il s'est jeté sur moi comme la foudre.

— Je serais tenté de dire que je ne le lui reproche pas. La moitié de moi-même a bien envie de vous frapper aussi. Allons, venez vite, faites des enjambées doubles. Voilà la sirène, vite !

Et ils se précipitèrent dans la direction d'une autre porte de sortie.

Il but le vin fait à la maison, ce qui donnait un petit ton de liberté et de détente. Il fallait que la nourriture attende jusqu'à ce que sa faim soit plus forte que la douleur que lui causait sa mâchoire meurtrie. Il sirota son vin en hochant la tête.

— Fameux, tous mes remerciements, oui, vraiment délicieux.

L'étranger qui l'avait éloigné rapidement hors du parc s'assit en face de lui à la table branlante de la salle à manger, tandis que sa femme posait sur la nappe usée des assiettes brisées et recollées.

— Ces coups, comment ça a commencé ? dit le mari, après quelques instants de silence.

En entendant cela, sa femme faillit laisser tomber une assiette.

— Ne t'inquiète pas, dit le mari. Personne ne nous a suivis. Allons, vénérable vieillard, dis-nous pourquoi tu te comportes comme un saint qui soupire après le martyre ? Tu sais que tu es célèbre. Nombreux sont ceux qui voudraient te rencontrer. Moi-même je suis le premier qui aimerait savoir quel petit mécanisme te fait marcher ainsi. Eh bien ?

Mais le vieillard était plongé dans le ravissement à la vue des légumes verts qui se trouvaient sur son assiette ébréchée. Vingt-six, non, vingt-huit petits pois ! Il fit de nouveau le compte de cette impossible somme ! Il se pencha sur cette incroyable verdure, comme un homme qui prie sur son chapelet, la sérénité au cœur. Vingt-huit glorieux petits pois, plus quelques quadrillés de pâtes à moitié crues annonçant que les affaires étaient bonnes ce jour-là. Mais sous la couche de *pasta*, la craquelure de l'assiette laissait deviner que les affaires étaient plus que tragiques depuis des années. Le vieillard hésita à continuer son calcul de petits pois. Il avait l'air d'un grand et inexplicable busard stupidement tombé et perché dans cet appartement froid, et observé attentivement par ses hôtes samaritains, jusqu'à ce qu'il se décidât enfin à dire :

— Ces vingt-huit pois me rappellent un film que j'ai vu enfant. Un comédien (vous connaissez l'histoire ?) – un drôle d'homme – rencontre un lunatique dans une boîte de nuit, (c'est dans le film) et...

Le mari et la femme se mirent à rire gentiment.

— Non, je n'y suis pas encore, excusez-moi. Le fou fait asseoir le comédien devant une table vide, sans couverts, sans nourriture. « Le dîner est servi ! » annonce-t-il. Le comédien, lui, qui a très peur d'être assassiné par le fou, se prête au jeu. « Ah, excellent, vraiment formidable ! » s'écrie-t-il en faisant le geste de mâcher de la viande, des légumes, du dessert. Mais il n'avait rien à se mettre sous la dent. « Merveilleux... » Eh ! vous allez pouvoir rire maintenant, attention...

Mais le mari et la femme, soudain silencieux, se contentaient de fixer leurs assiettes à peine garnies.

Le vieillard hocha la tête, et reprit :

— Le comédien, pensant impressionner favorablement le fou, s'exclama : « Et ces pêches au parfum de Brandy !

Étonnant ! » « Des pêches ? cria le fou, vous avez dit des pêches ? Mais vous déraillez dangereusement mon ami ! » Et il abat le comédien.

Dans le silence qui s'ensuivit, le vieillard attrapa le premier pois et soupesa son gentil petit volume sur sa fourchette d'étain courbée. Il s'apprêtait à le mettre dans sa bouche quand il y eut un petit coup sec sur la porte.

— Police Spéciale ! cria une voix.

Sans bruit, toute tremblante, la maîtresse de maison cacha l'assiette supplémentaire.

L'homme se leva calmement pour conduire le vieillard devant un mur où un panneau fut hissé. Il entra dans l'ouverture ainsi ménagée, et le panneau se referma sur lui. Il resta caché dans le noir. La porte de l'appartement s'ouvrit. Un bref dialogue s'ensuivit. Le vieillard imagina facilement le policier spécial dans son uniforme bleu, le revolver à la main, entrant dans la pièce pour apercevoir seulement le mobilier délabré, les murs nus, le linoléum usé jusqu'à la trame, les fenêtres sans vitres, masquées par du carton, cette mince pellicule de civilisation abandonnée par la marée tempétueuse de la guerre sur un rivage désert.

Je cherche un vieillard, prononça la voix fatiguée de l'autorité derrière le mur. Bizarre, pensa le vieillard, même la loi donne un son de lassitude. « ... aux vêtements rapiécés... » Mais, pensa le vieillard, je croyais que tout le monde portait des vêtements rapiécés ! « ... sale, à peu près quatre-vingts ans... » Est-ce que tout le monde n'est pas sale, est-ce que tout le monde n'est pas vieux ? s'écria le vieillard en se parlant à lui-même. « Si vous nous le livrez, il y aura pour vous en récompense, une semaine de rations. Plus dix boîtes de légumes, cinq de potage, à titre exceptionnel. » De vraies boîtes de fer-blanc avec de belles étiquettes imprimées ! songea le vieillard. Les boîtes filaient devant ses yeux comme des météores. Quelle récompense ! Pas dix mille dollars, pas vingt mille dollars, non, non. Mais cinq boîtes incroyables de vrai potage, pas de l'imitation, et dix, je les compte, dix boîtes brillantes, aux couleurs de spectacle équestre, de légumes exotiques, haricots mangetout, maïs jaune soleil ! Pensez-y, pensez-y !

Il y eut un long silence pendant lequel le vieillard crut entendre des petits bruits d'estomacs qui se sentaient mal en point derrière le mur, estomacs assoupis mais rêvant de dîners bien plus fins que les merveilleuses illusions anciennes devenues cauchemars, et que la politique tournée à l'aigre dans ce long crépuscule depuis A.D., l'Année de la Destruction.

— Potage, légumes, prononça la voix de la police, une dernière fois. Quin-ze boîtes bien tassées !

Enfin la porte claqua. Le policier continua ses visites ailleurs.

Le bruit des bottes s'estompa. Le policier refermait les portes comme des couvercles de cercueil, pour aller réveiller d'autres Lazares en criant très fort les noms des splendides boîtes de conserves, de potage, de véritable potage. Les bruits de bottes, les martèlements de portes se dissipèrent de maison en maison. Il y eut un dernier claquement de porte.

Enfin le panneau camouflé fut hissé dans un gémissement. Le mari et la femme ne levèrent pas les yeux sur le vieillard tandis qu'il sortait de sa cachette. Il savait pourquoi et il lui prit l'envie de les saisir par le bras.

— Moi-même, dit-il doucement, j'ai été tenté de me constituer prisonnier pour recevoir la récompense et avaler la soupe.

Ils continuaient à détourner leurs regards.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi ne m'avez-vous pas remis entre ses mains ? Pourquoi ?

Comme s'il se rappelait brusquement, le mari fit un signe de tête à son épouse. Elle se dirigea vers la porte, hésita, son mari hocha la tête d'impatience, et elle sortit... sans bruit, comme un frémissement d'araignée sur sa toile. Ils entendirent son frou-frou sur le palier. Ils l'entendirent gratter doucement aux portes des voisins, qui s'ouvrirent aux chuchotements passionnés et aux sursauts d'étonnement.

— Que fait-elle ? qu'est-ce que *vous* êtes en train de mijoter ? demanda le vieillard.

— Vous allez voir. Asseyez-vous, finissez votre dîner, dit le mari. Dites-moi pourquoi vous êtes un tel idiot, de nous rendre ainsi ridicules, vous que nous cherchons dans tous les coins pour vous amener ici.

— Pourquoi je suis un tel idiot ? » En parlant, le vieillard mâchait lentement, ne prenant chaque fois qu'un seul pois sur l'assiette qu'on avait ramenée. « Oui, je suis un idiot. Comment ça a commencé ? il y a des années de cela, je contemplais ce monde en ruine, les dictatures, les États, et les nations desséchées, et je me dis alors : que puis-je faire ? moi, un faible vieillard ? quoi ? reconstruire une dévastation ? Ha ! mais tandis que j'étais allongé une nuit avant de dormir, un vieux disque de phonographe joua dans ma tête. Deux sœurs nommées Duncan chantèrent du fond de mon enfance une chanson qui a pour titre « Se rappeler ». Me rappeler ? je ne fais rien d'autre, ô mon ami. Aussi essaie toi-même de te rappeler. Je chantais la mélodie. Ce n'était pas une chanson mais tout un art de vivre. Qu'avais-je à offrir à un monde qui était en train d'oublier ? ma mémoire ! De quelle façon cela pouvait-il être de quelque utilité ? en offrant une norme de comparaison. En disant aux jeunes ce qu'il y avait une fois, en récapitulant ce que nous avons perdu. Je découvris que plus je me rappelais, plus je devenais capable de me rappeler. Selon que je me trouvais avec une personne ou une autre, je me rappelais des fleurs artificielles, des cadrans de téléphone, des réfrigérateurs, des Kazoos (avez-vous déjà joué du Kazoo ?), des dés à coudre, des pinces à bicyclette, pas des bicyclettes, non, mais des *pinces* à bicyclette ! est-ce que ce n'est pas bizarre ? ou des housses de fauteuils. Vous connaissez ça ? n'importe. Une fois, un homme m'a demandé de me rappeler la forme des garde-boue des Cadillac. Je les lui ai décrits en détail. Il m'a écouté attentivement et de grandes larmes ont coulé sur ses joues. Pleurs de joie ou de tristesse ? je ne puis dire. Je me souviens seulement. Et ce n'est pas de la littérature, non, je n'ai jamais eu de tête pour les pièces de théâtre ou les poèmes. Ils se dissolvent, ils meurent. Tout ce que je suis réellement, c'est un bric-à-brac de choses inutiles. La troisième roue du carrosse, un déchet du médiocre, une espèce de chose chromée qui roule sur la piste de course de cette civilisation tombée la dernière dans le précipice. Aussi, tout ce que j'ai à donner, c'est de la camelote scintillante, les chronomètres désirés à grands cris, les absurdes mécanismes d'une rivière sans fin de robots et de propriétaires

de robots jaloux de leur possession. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, la civilisation doit reprendre la route. Ceux qui peuvent offrir de la jolie poésie de style papillon, laissons-les se rappeler et offrir ce qu'ils ont. Ceux qui peuvent fabriquer des filets à papillons, qu'ils le fassent. Ce que j'ai à offrir est moindre. C'est peut-être insignifiant dans la longue cordée, l'ascension et le saut vers le vieux pic aimablement stupide et ridicule. Mais il *faut* que je me rêve digne. Car les choses imbéciles ou non, que les gens se rappellent, sont celles qu'ils chercheront encore demain. Je veux par conséquent ulcérer, attiser, exalter leurs désirs à demi éteints en réveillant en eux une mémoire de mouche à vinaigre. Alors peut-être iront-ils ensemble faire cliqueter les mécanismes de la grande horloge qu'est la ville, l'État, et le monde. Permettez à l'un d'eux d'avoir envie de vin, à un autre d'avoir envie de chaises longues, à un troisième, de souhaiter posséder un planeur aux ailes de chauve-souris pour s'élever sur les vents de Mars, ou de construire des électro-ptérodactyles plus immenses afin de poursuivre les aquilons à la course. L'un veut des arbres de Noël simples tandis que l'autre plus malin, va les couper. Embaquetez-moi tout cela ensemble, faites rouler ce chariot tant bien que mal avec sa cargaison, je suis là pour graisser les roues et je le fais. Autrefois je me serais écrié dans mon délire : « Seul le meilleur est le meilleur, seule la qualité est le vrai ! » Mais les roses croissent d'un sang de fumier. Le médiocre doit exister pour que le fin du fin puisse s'épanouir. C'est pourquoi je serai le *meilleur* médiocre qui soit, et je combattrai tous ceux qui disent : « Faufille-toi, rampe, vautre-toi dans la poussière, que les ronces sauvages hâtent leur œuvre sur le tombeau vivant que tu es. » Je protesterai bien haut devant les tribus des grands singes humains, les troupes de gens qui broutent et fauchent les prairies lointaines, sur lesquels vivent en les implorant ces barons féodaux disséminés sur quelques sommets de gratte-ciel, comme des vautours, et les nourritures des hordes dont on ne se souvient plus. Et ces traîtres, je les tuerai avec des ouvre-boîtes et des tire-bouchons. Je vais les abattre avec les fantômes de Buick, Kissel-Kar, et Lune, les flageller avec des fouets de réglisse jusqu'à ce qu'ils pleurent pour demander une grâce

inqualifiable. En suis-je capable ? Il est seulement possible d'essayer.

Le vieillard fourra le dernier pois dans sa bouche sur cette dernière parole, tandis que son bon Samaritain le regardait simplement, avec ses yeux gentiment ébahis. Dans les profondeurs de la maison des gens se déplacèrent, des portes s'ouvrirent brusquement et se refermèrent. Il se fit un rassemblement derrière la porte de l'appartement où le mari était juste en train de dire :

— Et *vous* me demandez pourquoi je ne vous ai pas livré ? Vous entendez cette rumeur dehors ?

— On dirait que tout le monde s'agite dans l'immeuble.

— Tout le monde ! vieillard, sacré vieil imbécile, est-ce que vous vous rappelez ?... les anciens cinémas ou mieux, ces cinémas en plein air où l'on vient en voiture ?

Le vieillard sourit :

— Est-ce que vraiment *vous* vous rappelez ?

— Presque. Écoutez. Aujourd'hui, maintenant, si vous êtes sur le point de redevenir fou, si vous avez envie absolument de courir des risques, vous avez une excellente occasion de le faire. Mais faites-le d'un seul coup, une bonne fois carrément. Pourquoi perdre votre souffle une, deux, trois fois si...

Le mari ouvrit la porte et fit un signe vers l'extérieur. Silencieusement, un par un, couple après couple, les locataires de l'immeuble entrèrent. Comme s'ils pénétraient dans une synagogue ou une église, ou le genre d'église qu'on appelait cinéma, ou le genre de cinéma qui existait dans les parkings, et il se faisait tard, le soleil était bas sur l'horizon, et bientôt, dans cette pièce de plus en plus sombre, mais éclairée d'une lumière unique, la seule lumière, la voix du vieillard s'élèverait, et les gens écouterait recueillis, en se tenant la main, et ce serait comme aux jours anciens, avec leurs nuits glissant sur les lumières des phares des autos, ses balcons plongeant comme la proue d'un navire dans l'océan des lumières de la ville, les mots, mais grillé et éclaté, chewing-gum, boissons douces, pochettes surprises, mais les mots, de toute façon, les mots...

Et tandis que les gens entraient et prenaient place sur le plancher, et que le vieillard les regardait entrer sans croire qu'il fût la cause de leur arrivée, le mari ajouta :

— Est-ce que ça n'est pas plus simple que de courir les risques de parler dehors ?

— Oui. C'est bizarre, je déteste la souffrance. Je déteste être frappé et traqué. Mais c'est ma langue qui remue toute seule. Il faut alors que j'écoute ce qu'elle a à dire. Mais pourtant c'est mieux ainsi.

— Bien. » Le mari plaça un billet rouge dans la main du vieillard. « Quand cette réunion sera terminée, d'ici une heure, voici un billet que m'a envoyé un de mes amis qui travaille dans les Transports. Il y a un train qui traverse le pays chaque semaine. Et chaque semaine je reçois un billet pour quelque fou que je désire aider. Aujourd'hui, c'est vous.

Le vieillard lut la destination sur le papier rouge plié.

— Abîme de Chicago. » Et il ajouta : « Est-ce que l'abîme se trouve toujours là-bas ?

— Cette fois-ci, l'année prochaine, il est possible que le lac Michigan s'effondre sous la dernière croûte, et provoque la création d'un nouveau lac dans la fosse où la cité se trouvait autrefois. Il y a un semblant de vie autour du bord du cratère. Un embranchement de chemins de fer se dirige vers l'ouest une fois par mois. Quand vous serez sorti d'ici, ne vous arrêtez pas, continuez votre chemin, oubliez que vous nous avez rencontrés ou que vous nous connaissez. Je vais vous confier une petite liste de gens comme nous. Attendez quelque temps et passez les voir dans le désert. Mais pour l'amour de Dieu, quand vous êtes en public, déclarez un moratorium. Gardez votre merveille de bouche fermée – Voici. » Il lui remit une carte jaune. « L'adresse d'un dentiste que je connais. Dites-lui de vous faire un nouveau dentier qui ne s'ouvrira qu'au moment des repas.

Quelques personnes de l'assistance, entendant ces mots, se mirent à rire et le vieillard les accompagna d'un petit rire discret et serein. Maintenant les gens étaient tous entrés dans la pièce, par douzaines, et l'heure était tardive, et le mari et la femme refermèrent la porte en demeurant près de celle-ci. Ils se tournèrent vers le centre de la pièce, attendant cette minute très

exceptionnelle où le vieillard ouvrirait peut-être à nouveau sa bouche.

Le vieillard se leva.

Il se fit un long silence.

Le train arriva à minuit, en remuant à grand fracas ses articulations rouillées. Il pénétra dans une station soudain couverte de neige, saupoudré lui-même d'une cruelle blancheur. Les gens maltraités par la neige s'engouffrèrent en foule à l'intérieur des anciens wagons à banquettes, écrasant le vieillard et le refoulant le long du couloir jusqu'à l'entrée d'un compartiment vide qui jadis avait été un lavabo. Bientôt le sol du compartiment fut couvert de vieux sacs de couchage sur lesquels seize personnes se pelotonnèrent, se recroquevillèrent, pivotèrent sur elles-mêmes dans le noir, luttant chacune à sa manière pour trouver le sommeil.

Le train plongea dans le désert blanc. Le vieillard songeait : du calme, tais-toi, non, ne parle pas, rien, non, rien, reste calme, pense, réfléchis, stop ! Il se trouva ballotté, repoussé d'un côté et de l'autre, accroupi le dos au mur. Lui, et un autre voyageur, étaient les seuls à être assis tout droits dans ce monstrueux espace au sommeil multiforme et terrifiant. À quelques pas, repoussé de la même façon contre le mur d'en face, était assis un garçon de huit ans aux traits tirés, aux joues pâles. Tout éveillé, les yeux brillants, il semblait surveiller, observer. En fait il *observait* la bouche du vieillard. L'enfant regardait attentivement *parce qu'il le fallait*. Le train continuait son vacarme, sautant, martelant les rails, se balançant avec sa cargaison, lançant ses coups de sifflet, en se précipitant dans la nuit.

Une demi-heure s'écoula dans un tunnel avec des bruits de tonnerre fracassant, sous une lune masquée par la neige, et la bouche du vieillard demeura close comme si on l'avait clouée. Une nouvelle heure passa, la bouche demeurait close. Encore une autre heure, et les muscles de ses joues se relâchèrent. L'heure suivante, les lèvres se séparèrent comme dans un sourire de bénédiction. Le garçon était toujours éveillé. Le garçon vit. Le garçon attendit. D'immenses instants prolongés

de silence arrivaient avec le vent de la nuit, du dehors, en courants d'air produits par le train avalanche. Les voyageurs, enfouis profondément dans la terreur sourde, rendus muets par la course, dormaient chacun de son côté, mais l'enfant ne détournait pas les yeux. Finalement le vieillard se pencha doucement vers lui.

— Chhhhtt garçon ! ton nom ?

— Joseph.

Le train valsa et tangua et rugit dans son sommeil, comme un monstre pataugeant dans une nuit sans fin et immobile, vers une aurore qu'on ne pouvait imaginer.

— Joseph... » Le vieillard savoura le mot. Il se pencha en avant, le regard bienveillant et rayonnant, empreint d'une pâle beauté. Ses yeux s'agrandirent au point qu'il parut aveugle. Il regarda dans la direction d'un objet très lointain et caché, puis il s'éclaircit la gorge, toujours aussi doucement. « Ah...

Le train poussa une nouvelle clameur en prenant une courbe. Les gens se balancèrent de part et d'autre dans leur sommeil neigeux.

— Eh bien, Joseph, » le vieillard parlait tout bas de sa voix claire et douce. Il leva le doigt tranquillement dans la direction de l'objet inconnu. « Il y avait une fois...

Les sprinters à l'antienne

— Allons ! c'est évident, Doone est le meilleur.

— Au diable Doone !

— Il a des réflexes d'une étrangeté inquiétante. Sur un sol incliné, il a des enjambées extraordinaires. Avant que tu aies saisi ton chapeau, il est déjà parti et lancé.

— Hoolihan est toujours le meilleur ; il n'y a pas de bon ou de mauvais jour pour lui.

— Au diable le jour, je ne parle pas d'hier. Pourquoi pas maintenant, *tout de suite*.

Je me trouvais à l'extrémité du comptoir, écoutant les ténors et les accents passionnés des accordéons qui se défendaient jusqu'à la dernière minute, accompagnant les arguments décisifs lancés à travers la fumée. Le bar était celui des Quatre Provinces, dans le haut de Grafton Street, un de ceux qui fermaient le plus tard à Dublin. Il y avait dans l'air la menace de la fermeture soudaine. La bière s'arrêterait de couler, les accordéons se trouveraient réduits à leur plus simple expression, les couvercles des pianos retomberaient, les solistes, les trios, les quartettes, les pubs, les confiseries et les cinémas, retrouveraient le silence de la nuit. Dans un grand effort général pour se mettre debout comme au jour du Jugement, la moitié de la population de Dublin allait être rejetée dans la rue, sous la lumière blafarde des lampadaires, pour se retrouver toute stupide dans les miroirs des machines à chewing-gum, après qu'on lui ait arraché son soutien moral et physique. Pendant un moment, ces âmes perdues iraient vagabonder comme des papillons aux ailes meurtries, et puis soudain, sur une décision pénible, elles feraient volte-face et regagneraient leurs domiciles.

Mais voilà que j'assistais à une discussion dont la chaleur, sinon la lumière, m'atteignit à cinquante pas.

— Doone !

— Hoolihan !

C'est alors que le plus petit, à l'autre extrémité de l'immense comptoir, se retourna et s'aperçut de la curiosité qui brillait sur ma face trop ouverte, comme dans un sanctuaire. Il me cria :

— Vous êtes américain, c'est sûr ? et vous vous demandez quel sujet nous anime ? regardez-moi bien. Est-ce que je vous fais confiance ? vous m'avez bien photographié ? est-ce que vous seriez prêt à parier à l'occasion d'un évènement sportif d'une très grande conséquence locale ? si oui, venez par ici, vous êtes des nôtres !

Aussi, je glissai ma chope de Guinness sur toute la longueur des Quatre Provinces et allai rejoindre ces hommes qui pariaient pour la terre entière. En même temps, un des violonistes cessa de saccager une charmante mélodie et le pianiste abandonna son piano sur un dernier accord pour se joindre à notre petit groupe avec sa chorale.

— Timulty, mon nom ! Le petit homme serra ma main.

— Douglas, dis-je. J'écris pour le cinéma.

— *Fillums* !¹¹ cria tout le monde à la fois.

— Les films. » Je fis cette petite correction sur un ton de modestie.

— Quelle veine ! c'est au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ! » Timulty dans son enthousiasme me serra plus fort. « Vous allez être le meilleur juge qu'on ait jamais vu. Ça vaut mieux que de parier ! Dites, vous aimez beaucoup les sports ? Pour vous donner un exemple, vous connaissez le cross-country, le quatre-quarante, et autres genres de courses à pied ?

— J'ai déjà assisté à deux Jeux Olympiques.

— Pas seulement des fillums, mais de la compétition internationale ! » Timulty eut un hoquet de surprise. « Vous êtes l'animal rare. Bon. Maintenant qu'est-ce que vous connaissez du Décathlon spécial tout irlandais qui a quelque chose à faire avec les théâtres cinématographiques ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ah ! merveilleux en vérité. Hep ! Hoolihan !

Un type encore plus petit, bondit le sourire aux lèvres, après avoir fourré son harmonica dans la poche.

¹¹ *Fillum* : prononciation irlandaise.

— Hoolihan, c'est moi. Le meilleur sprinter d'antienne de toute l'Irlande !

— Sprinter de *quoi* ?

— D'an-ti-en-ne. Antienne, hymne. Moi, sprinter. Sprinter à l'hymne. Le plus rapide.

Timulty le coupa.

— Depuis que vous êtes à Dublin, vous êtes allé au théâtre d'images, je veux dire au cinéma ?

— La nuit dernière, j'ai vu un film de Clark Gable. La nuit d'avant, un vieux Charles Laughton.

— Suffit ! vous êtes un fanatique, comme tous les Irlandais. Sans les cinémas et les pubs pour tenir les miséreux et les affamés hors des rues le nez dans leurs chopes, nous aurions tiré le bouchon de l'arrivée de la flotte et laissé l'île sombrer depuis longtemps. Bon. » Il fit claquer ses mains. « Quand le film se termine chaque soir, est-ce que vous avez observé quelque chose de particulier à ce pays ?

— À la fin du film... ? » Je réfléchis. « Attendez ! vous ne pouvez pas parler de l'hymne national, si ?

— Le *pouvons-nous*, les gars ? cria Timulty.

Tous répondirent :

— Nous le pouvons ! d'une seule voix.

— Par n'importe quel temps, avec lune ou sans lune, toutes les nuits, durant des dizaines de ces effrayantes années, à la fin de chacun de ces damnés *fillums*, comme si vous n'aviez jamais encore entendu l'impressionnante mélodie, dit Timulty, sur un ton d'affliction extrême l'orchestre éclate pour l'Irlande. Et qu'est-ce qui se passe *alors* ?

— Eh bien, dis-je, sombrant dans les profondeurs de ma mémoire, si vous avez encore la moindre parcelle d'un être humain, vous essayez de vous faufiler hors du théâtre pendant ces quelques précieux instants qui s'écoulent entre la fin du film et le début de l'hymne national.

— Vous avez touché dans le mille !

— Payez un autre verre au Yankee !

— Après tout, dis-je en passant, je suis à Dublin pour quatre mois maintenant. L'antienne, comme vous dites, a commencé à

pâlir un peu pour moi. Surtout... je dis cela sans la moindre note d'irrespect, ajoutai-je à la hâte.

— Et personne ne l'a pris ainsi ! dit Timulty, et de notre part non plus, car nous sommes tous des vétérans patriotes de l'indépendance, des survivants de l'époque révolutionnaire, enfin, des amants du fond du cœur de notre pays. Et pourtant, respirer le même air, toujours le même, finit par endormir les sens. Aussi, comme vous l'avez noté, durant cet intervalle de trois ou quatre secondes, qui nous est envoyé par le Seigneur, n'importe quel spectateur en pleine possession de ses facultés intellectuelles sent son cœur battre à toute volée pour le grand air. Et le meilleur, c'est-à-dire le plus rapide de la foule, c'est...

— Doone, répondis-je, ou Hoolihan. Vos sprinters à l'hymne national.

Ils me regardaient tous en souriant, je leur souris en réponse. Nous étions tous si fiers de mon intuition que je payai la nouvelle tournée de Guinness. Séchant les gouttes de bière sur nos lèvres, nous nous dévisageâmes avec bienveillance.

— Maintenant, dit Timulty, la voix rauque d'émotion, les yeux attirés irrésistiblement par la scène, à ce moment précis, à peine à une centaine de mètres au bas de cette côte en sortant du bar, dans l'obscurité confortable du théâtre de Grafton Street, assis au bout du quatrième rang central se trouve...

— Doone, dis-je.

— La voix intérieure de l'homme, dit Hoolihan, levant son chapeau à mon intention.

— Bien ? » Timulty avala sa méfiance. « Doone est là, d'accord. Il n'a pas vu le *fillum* avant, c'est un Deanna Durbin repassé sur la demande du public pour la centième fois, et l'heure est maintenant...

Chacun jeta un coup d'œil sur l'horloge du mur.

— Dix heures ! dit l'assistance en chœur.

— Et exactement dans quinze minutes le cinéma va laisser sortir ses clients une bonne fois pour toutes.

— Et puis ? demandai-je.

— Et puis, dit Timulty, si nous décidions d'y expédier Hoolihan pour une épreuve de vitesse et d'agilité, eh bien Doone serait prêt à relever le défi.

— Il n'est pas allé au cinéma rien que pour courir à l'hymne ? non ?

— Malheur de moi, non. Il y est allé pour les chansons de Deanna, et tout le reste. Doone est pianiste ici pour gagner sa vie. Mais s'il lui arrivait par hasard de remarquer l'entrée de Hoolihan, lequel se serait rendu visible par son arrivée tardive et la place qu'il prendrait à l'autre extrémité du même rang, eh bien, Doone comprendrait tout de suite le manège. Ils se salueraient et tous deux resteraient à écouter la chère musique jusqu'à ce que le mot FIN apparaisse sur l'écran.

— Sûr. » Hoolihan fit un petit pas de danse sur la pointe des pieds, fléchissant ses coudes. « Laissez-moi y courir. J'y vais de ce pas.

Timulty me dévisagea de plus près. « Mr Douglas, je lis sur votre visage votre incrédulité. Vous avez l'air tout désorienté par les détails de ce sport. Comment se fait-il, vous demandez-vous, que des hommes qui ont atteint toute leur maturité aient du temps à perdre à un tel jeu ? Eh bien, vous allez comprendre. Le temps est l'unique chose que les Irlandais ont en quantité suffisante pour le dépenser à volonté. Sans boulot dans les mains, ce qui dans votre pays est jugé insignifiant doit être tourné ici de manière à paraître de première importance. Nous n'avons jamais vu d'éléphant ici. Mais nous avons appris qu'une punaise sous un microscope, est la plus grande bête de la terre. La course à l'hymne national, bien qu'elle n'ait pas encore passé la frontière, est le sport le plus fougueux qui soit au monde quand vous vous y donnez entièrement. Écoutez-moi bien, que je vous donne les règles du jeu.

— Tout d'abord, dit Hoolihan d'un ton réfléchi, sachant ce qu'il sait maintenant, tirez au clair si l'homme désire parier.

Tout le monde se tourna vers moi pour juger si l'explication avait eu quelque écho en moi.

— Oui, fut ma réponse.

Tous reconnurent que je valais mieux qu'un être humain.

— Faisons les présentations dans l'ordre, dit Timulty.

— Voici Fogarty, le contrôleur suprême de la sortie. Nolan et Clannery, les juges superintendants des bas-côtés. Clancy, le chronométrateur. Et les spectateurs ordinaires, O'Neill, Bannion

et les frères Kelly, comptez-les ! Maintenant, allons-y les enfants !

J'eus l'impression qu'une immense balayeuse automatique des rues, un de ces monstres tout moustaches et brosses à chiendent, s'était emparée de moi. La bande si accueillante m'emporta comme si je flottais dans l'air, me fit descendre la butte dans la direction d'une multiplicité de petites lumières changeantes et clignotantes, où le cinéma nous attirait dans son piège. En courant, Timulty joua des coudes et me cria les dernières précisions, c'est-à-dire l'essentiel :

— Tout dépend en grande partie du genre de salle, évidemment !

— Évidemment ! lui criai-je en me retournant, essoufflé par la descente.

— Il peut s'agir de théâtres à la pensée indépendante et libérale, avec de vastes passages entre les rangées de fauteuils, des sorties majestueuses et des lavabos encore plus grandioses. Il y en a qui ont tant de porcelaine que les échos suffisent à vous mettre dans l'ambiance. Il y a ensuite les parcimonieux cinémas-souricières où, pour rejoindre son siège, on a le souffle coupé, où les fauteuils de la rangée suivante vous cognent les genoux – ou encore ceux dont les portes ont l'avantage de se trouver sur le côté, dans une autre direction que celle qui mène au bar fumoir. Chaque théâtre est soigneusement évalué, avant, pendant et après la course, tous les détails sont consignés. Alors seulement le sprinter est jugé, et son temps estimé bon ou sans gloire, selon qu'il s'est frayé un chemin à travers des hommes et des femmes *en masse*, ou à travers une majorité d'hommes – ou bien une majorité de femmes. Ou encore, c'est bien pis, à travers une bousculade d'enfants. Quand il s'agit d'une séance de lance-boulettes ou d'avions en papier. Évidemment, la tentation avec les enfants c'est de leur distribuer quelques taloches discrètes, ou même de frapper comme un sourd à droite et à gauche comme si vous ramassiez les foin pour les mettre en tas d'un côté du passage. Aussi nous avons renoncé à ces séances enfantines. Maintenant ça se passe presque toujours ici, la nuit au Grafton. Le petit groupe s'arrêta. Les lumières

scintillantes du théâtre faisaient apparaître devant nos yeux des lueurs fugitives, et leur fouettaient le sang.

— Le cinéma idéal, dit Fogarty.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Ses espacements entre les rangées de fauteuils, dit Clannery, sont ni trop larges ni trop étroits, ses sorties bien situées, les gonds de ses portes sont huilés régulièrement, et les gens qui le fréquentent sont un mélange honnête de concurrents passionnés et de spectateurs qui sont suffisamment réveillés pour sauter de côté aussitôt qu'un sprinter, gaspillant son énergie, s'élance le long du passage étroit entre les rangées.

Une pensée soudaine surgit dans ma tête.

— Est-ce que vous posez des handicaps à vos sprinters ?

— Parfaitement ! nous le faisons ! Parfois en changeant les sorties quand les anciennes sont trop connues – ou bien encore nous mettons un pardessus d'été sur l'un, un pardessus d'hiver sur l'autre. Ou bien encore, nous asseyons un sprinter au 6^e rang, et l'autre au 3^e. Et si l'un des coureurs se révèle un fanatique, nous ajoutons le plus grand obstacle connu.

— La boisson ?

— Vous connaissez mieux ? Bien. Maintenant, puisque Doone est un coureur extrêmement agile, il est également un coureur doublement handicapé. Nolan ! » Timulty lui tendit un flacon de brandy. « Amène-lui ça à l'intérieur, fais-en prendre à Doone deux lampées. Deux grandes lampées.

Nolan se précipita.

Timulty fit également remarquer un détail qui comptait.

— N'oubliez pas que Hoolihan, pendant ce temps, a déjà parcouru les Quatre Provinces du pub. Vous devinez donc qu'il a eu largement son compte. Et nous tous de même !

— Vas-y maintenant, Hoolihan, dit Fogarty. Que notre mise soit un fardeau léger sur ton dos. Nous allons bientôt te voir bondir comme un ballon par cette sortie, dans exactement cinq minutes à partir de cette seconde, victorieux et premier !

— Synchronisez vos montres ! dit Clancy.

— Synchronise avec mon pied au cul, dit Timulty. Lequel d'entre nous a autre chose à regarder qu'un misérable poignet

vide ? Clancy, tu es le seul à avoir l'heure. Hoolihan, attention, départ !

Hoolihan échangea des poignées de main avec chacun de nous, comme s'il partait faire le tour du monde. Puis, agitant les mains, il disparut dans l'obscurité du cinéma.

Au même instant, Nolan rappliquait de l'intérieur, et s'écriait en levant son flacon à moitié vide :

— Doone est handicapé !

— Parfait ! Clannery, va vérifier les concurrents. Assure-toi qu'ils sont bien assis à l'opposé l'un de l'autre au 4^e rang comme convenu, chapeau sur la tête, pardessus à moitié boutonné, foulard bien roulé, vite, et reviens me faire ton rapport.

À son tour, Clannery pénétra dans l'obscurité.

— L'ouvreuse, le contrôleur, dis-je d'une voix troublée.

— Ils sont à l'intérieur, ils regardent le *fillum*, dit Timulty.

— Rester si longtemps debout est fatigant. Ils n'interviendront pas.

— Il est dix heures treize, annonça Clancy. Dans deux minutes...

— L'heure du départ, dis-je.

— Ah ! tu es vraiment un pote, admit Timulty.

Clannery revint précipitamment.

— Tout est prêt ! aux bonnes places, et tout le reste !

— C'est presque la fin. Écoute ! il y a un moyen sûr de le savoir. Vers la fin de n'importe quel *fillum*, la musique a une façon à elle de s'emballer.

— Ah ! justement ! ça y est ! Ça a l'air très très réussi, admit Clannery. Tout l'orchestre et la chorale s'y sont mis maintenant pour accompagner la chanteuse. J'irai demain voir le *fillum*. C'est vraiment drôlement ravissant.

— Vrai ? dit Clancy.

— C'est quelle mélodie ?

— Ah, la ferme avec ta mélodie ! dit Timulty. Il n'y a plus qu'une minute à attendre et vous me parlez de mélodie ! Alors, quoi, faites les paris. Qui est pour Doone ? pour Hoolihan ?

Il y eut une rumeur confuse, une sorte de baragouinage, des mains qui passaient la monnaie, surtout des shillings.

Je tendis quatre shillings.

— Doone !

— Sans l'avoir vu ?

— Cheval inconnu cheval dangereux, dis-je dans un chuchotement.

— Bien dit ! » Timulty pivota sur lui-même. « Clannery ! Nolan, à l'intérieur, vous êtes les juges superintendants auprès des rangées. Contrôlez bien. Qu'il n'y ait surtout aucun bond avant le mot FIN.

Clannery et Nolan franchirent le seuil, heureux comme des jouvenceaux.

— Par ici, monsieur Douglas, vous formez la haie avec nous !

Les hommes se précipitèrent pour former la haie de chaque côté des deux portes principales qui étaient fermées.

— Fogarty, ton oreille contre la porte !

Fogarty fit ce qui lui était demandé. Ses yeux s'agrandirent.

— Cette maudite musique fait un boucan effrayant.

Un des Kelly donna un coup de coude à son frère.

— Ça y est. Ça va finir dans un instant. Si quelqu'un doit mourir dans le *fillum* c'est maintenant que ça se passe. Celui qui doit vivre est en train de se pencher sur lui.

— La musique joue plus fort ! annonça Fogarty, qui haussait la tête pour l'appuyer contre le haut du panneau de la porte, tournant ses mains sur elles-mêmes comme s'il faisait le geste d'ajuster les boutons d'une radio. Là ! Voilà ! Le grand tra la la la laire qui tombe juste quand le mot FIN saute sur l'écran.

— C'est fini, dis-je dans un murmure.

— Soyez prêts ! dit Timulty.

Nous avions tous les yeux fixés sur la porte.

— Voilà l'antienne !

— T'tention !

Nous étions raides comme des piquets. Quelqu'un salua. Mais nous ne cessions pas de fixer la porte.

— J'entends des pas, dit Fogarty.

— Quel qu'il soit, il a pu prendre un bon départ avant que l'hymne...

La porte s'ouvrit toute grande.

Hoolihan fit un plongeon au vu de tous, souriant de ce sourire éternel que seuls les vainqueurs au souffle coupé connaissent.

— Hoolihan ! crièrent ses supporters.

— Doone ! crièrent les perdants. Où donc est Doone ?

Car, tandis que Hoolihan était le premier, il y avait un compétiteur absent.

La foule commençait à se déverser dans la rue pour se disperser.

— Et si l'idiot était sorti par la mauvaise porte ?

Nous étions là, à attendre. Bientôt la foule serait complètement disparue. Timulty s'aventura d'abord dans le vestibule vide.

— Doone ?

Personne.

— Est-ce que par hasard il se trouverait là ?

Quelqu'un fit battre la porte des lavabos hommes.

— Doone ?

Pas le moindre écho. Aucune réponse.

— Mais sacré bon sang, cria Timulty. Il n'est pas possible qu'il se soit brisé une jambe et soit allongé quelque part sur la pente, en proie aux angoisses de la mort ?

— Ça y est !

Cet îlot humain se souleva dans une direction, changea de pôle d'attraction et se porta dans l'autre direction, vers la porte d'entrée du cinéma. Ils s'engouffrèrent tous à l'intérieur et descendirent le long du passage central, moi à leur suite.

— Doone !

Clannery et Nolan se trouvaient là et vinrent à notre rencontre en montrant silencieusement du doigt un fauteuil plus bas. Je sautai en l'air deux fois pour voir au-dessus des têtes de la bande. Il faisait sombre dans l'immense salle. Je ne voyais rien.

— Doone !

Enfin nous nous groupâmes tout près de la 4^e rangée, sur l'allée principale. J'entendis leurs exclamations d'inquiétude quand ils virent ce que je vis moi-même :

Doone, toujours assis dans la 4^e rangée, les mains croisées et les yeux clos.

Mort ?

Rien de cela.

Une larme, large, lumineuse, belle, coulait sur sa joue. Une autre larme, plus grande, et plus brillante, émergeait de son autre œil. Son menton était humide. Sans le moindre doute, il avait pleuré. Les hommes scrutèrent son visage pour essayer de le déchiffrer. Ils formèrent un cercle autour de lui. Ils se penchaient sur lui.

— Doone, t'es malade ?

— Tu as appris de mauvaises nouvelles ?

— Ah, Seigneur ! cria Doone. Il se secoua en agitant ses membres pour retrouver la force de parler.

— Ah, Seigneur ! dit-il enfin. Elle a la voix d'un ange.

— Un ange ?

— Oui, celle-là, dit-il en montrant l'écran d'un signe de tête.

Ils détournèrent la tête pour regarder l'écran vide et argenté.

— C'est Deanna Durbin, dont tu parles ?

Doone sanglota.

— La chère voix éteinte de ma grand-mère qui revient...

— Ta grand-mère repassera ! s'exclama Timulty. Sa voix n'avait rien à voir avec celle-là !

— Et à part moi, qui est-ce qui la connaît mieux que moi, sa voix ?

Doone se moucha, se tamponna les yeux.

— Tu dis bien que c'est simplement à cause de la jouvencelle Durbin que tu n'as pas couru ?

— Oui, tout juste ! Tout juste. Et quoi ? Ce serait un sacrilège de bondir d'une salle de théâtre après un récital comme celui-là. Tu pourrais aussi bien à ce compte-là te jeter à corps perdu au-dessus de l'autel au cours d'un mariage, ou faire un tour de valse à un enterrement !

— Au moins, tu aurais pu nous prévenir qu'il n'y aurait pas de compétition.

Timulty eut un regard rempli d'indignation.

— Et comment j'aurais pu vous prévenir. C'est descendu sur moi comme ça, comme une divine souffrance. Ce dernier

morceau qu'elle a chanté, *The lovely Isle of Innisfree*¹², c'est bien ça, Clannery ?

— Qu'est-ce qu'elle a chanté d'autre ? demanda Fogarty.

— Qu'est-ce qu'elle a chanté d'autre ? cria Timulty. Il vient tout juste de perdre la moitié de notre pain quotidien à nous tous, et toi, tu demandes qu'est-ce qu'elle a chanté d'autre ! Ah, laisse tomber, ça va comme ça !

— Sûr, c'est l'argent qui mène le monde, admit Doone, qui était toujours assis, les yeux fermés. Mais c'est la musique qui adoucit et arrange les désaccords.

— Qu'est-ce qui se passe en bas ? cria quelqu'un au-dessus d'eux.

Un homme se penchait du balcon, soufflant de grandes bouffées de fumée :

— Qu'est-ce que c'est que toute cette bacchanale ?

— C'est le projectionniste, chuchota Timulty.

Tout haut :

— Hello, Phil *darling* ! C'est l'équipe, tout simplement. On a un petit problème ici, Phil, une question de principe. D'éthique pour ne pas dire d'esthétique. Bon, voilà. Nous nous demandions si... enfin, est-ce qu'il serait possible de repasser l'antienne ?

— L'hymne ? Le repasser ?

Du groupe de gagnants s'éleva un bruissement de chuchotements, d'exclamations, accompagné de coups de coude.

— Une jolie idée, dit Doone.

— Oui, ça c'est une idée, dit Timulty, tout astuce. Un acte du Seigneur a privé Doone de sa capacité légale de sprinter. Un battement de paupière, un sourire cent fois répété du *fillum* de 1937 avec la petite Deanna, a mis Doone à sa merci. C'est pas plus compliqué que ça, dit Fogarty.

— Donc, la justice, c'est... » Timulty, imperturbable, leva ses yeux au ciel : « Phil, âme sensible, est-ce que tu as sous la main la dernière bobine du *fillum* de Deanna Durbin ?

¹² L'île exquise d'Innisfree.

— Il n'est forcément pas dans la pièce des dames seules, reprit Phil, qui continuait à fumer tranquillement.

— Quel esprit, ce garçon. Eh bien, Phil, voilà. Crois-tu que tu pourrais l'enrouler à nouveau sur ton engin simplement pour nous passer la fin une nouvelle fois ?

— C'est bien ce que vous voulez tous ? demanda Philip.

Il y eut un moment très dur à franchir avant que la décision ne se déclenche. Mais l'idée d'une nouvelle compétition était bien trop belle pour y renoncer, même si l'argent déjà gagné était en jeu. Lentement, chacun donna son accord.

— Alors je vais parier moi aussi, leur lança du ciel Philip. Un shilling sur Hoolihan !

Les gagnants partirent d'un grand rire et ses paroles furent accueillies par des sifflements. Ils avaient l'air de devoir gagner cette fois encore. Hoolihan adressa un salut bienveillant de la main. Les perdants se tournèrent du côté de leur favori.

— Tu entends l'insulte, Doone ? Reste éveillé, l'homme !

— Quand la jouvencelle chantera, eh bien, par l'enfer tu n'as qu'à devenir sourd !

— En place, tout le monde !

Timulty pressa chacun pour qu'il se prépare.

— Il n'y a pas de public, dit Hoolihan, sans eux il n'y a pas d'obstacles, pas de véritable compétition.

Fogarty cligna des paupières à la ronde.

— Eh bien quoi, c'est nous qui serons le public.

— Parfait.

Tout rayonnant, chacun s'enfonça dans son fauteuil.

— C'est déjà mieux, annonça Timulty, debout vers l'avant. Pourquoi pas le jouer par équipes ? Doone et Hoolihan, c'est sûr, mais pour chaque homme de Doone ou un homme de Hoolihan qui arrive à la sortie avant que l'hymne le colle à ses galoches, un point supplémentaire, d'accord.

— D'accord ! s'écrièrent-ils tous en chœur.

— Pardon, dis-je. Il n'y a personne dehors pour juger !

Chacun se tourna vers moi.

— Ah ! dit Timulty. Bien. Nolan, dehors !

Nolan remonta l'allée en traînant la patte, et en maugréant.

Philip passa sa tête hors de la cabine de projection.

— Alors, en bas, les lourdauds, on est prêts ?

— Si la fille est prête, et l'antienne, vas-y !

Et les lumières s'éteignirent.

Je me trouvais assis à côté de Doone qui me glissa dans l'oreille, tout bas, avec ferveur :

— Pousse-moi du coude, gamin, garde-moi bien éveillé, rappelle-moi le côté pratique des choses, au lieu de me laisser perdre dans le décor, dans les ornements, hé ?

— Arrête ton char, dit quelqu'un. On arrive au mystère.

Oui, en vérité, on y était devant le mystère du chant, de l'art, de la vie, en somme, la jeune fille en train de chanter sur l'écran hanté par le temps.

— On se repose sur toi en toute confiance, Doone, murmurai-je.

— Hé ? » répondit-il. Il souriait d'un sourire épanoui en regardant l'écran. « Ah, regarde ça, est-elle pas ravissante ? Tu m'entends ?

— Le pari, Doone, sois prêt. » fut ma réponse.

— Bien, bien, dit-il en ronchonnant. Attends, il faut d'abord que j'étire mes os. Ah Seigneur, sauvez-moi.

— Quoi ?

— Je n'avais pas dans l'idée de courir. Ma jambe droite. Je sens... Ah non, impossible... Elle est morte !

— Elle est engourdie tu veux dire ? fis-je, effrayé.

— Morte ou engourdie, enfer de moi, je suis au fond ! Écoute, vieux copain, il faut que tu coures pour moi ! Voici mon chapeau et mon foulard.

— Ton chapeau ?

— Quand la victoire sera à toi, montre-leur le chapeau et nous expliquerons que tu as couru pour remplacer cette jambe imbécile !

Il m'enfonça le chapeau sur la tête, et serra le foulard autour de mon cou.

— Mais écoute un peu, protestai-je.

— Tu vas te comporter comme un brave ! Rappelle-toi seulement. C'est sur le mot FIN et pas avant ! Le chant est presque terminé. Tu es nerveux ?

— Dieu si je le suis ? dis-je.

— Ce sont les passions aveugles qui gagnent, mon gars. Plonge carrément. Si tu mets le pied sur quelqu'un, ne te retourne pas. Tiens, regarde. » Doone déplaça ses jambes de côté pour me laisser la voie libre. « Le chant est fini. Elle l'embrasse...

— FIN ! criai-je.

Je bondis et m'élançai par l'allée latérale, je partis comme une flèche sur la pente qui menait à la sortie. Je suis le premier, pensais-je. Je suis en tête ! Ce n'est pas possible ! Là, la porte !

Je frappai la porte et l'hymne éclata, solennel. Je fus projeté dans l'entrée... Sauvé.

J'avais gagné. J'y pensais sans oser y croire, avec le chapeau de Doone et le foulard comme des lauriers de victoire tout autour de moi. Gagné ! J'avais gagné pour l'équipe !

Qui était 2^e, 3^e, 4^e ?

Je me retournai vers la porte tandis qu'elle se refermait.

Alors seulement j'entendis les cris et les appels de l'intérieur.

Doux Seigneur ! pensais-je, six hommes ont essayé la mauvaise sortie en même temps, quelqu'un a trébuché, est tombé, un autre s'est affalé sur lui. Autrement, pourquoi suis-je le premier et l'unique ? À cette seconde, il y a là un combat féroce et silencieux. Les deux équipes se sont enfermées dans des attitudes mortelles à l'égard l'une de l'autre. Les deux poings sur les hanches, les uns au-dessus et les autres au-dessous des sièges. Ça doit être ça !

J'ai gagné ! J'avais envie de hurler pour faire tout sauter. Je poussai les portes toutes grandes.

Je plongeai mon regard dans un abîme où rien ne bougeait.

Nolan arriva derrière moi et regarda par-dessus mon épaule.

— Voilà ce que sont les Irlandais pour vous, dit-il en hochant la tête. Encore plus que la race, c'est la muse qu'ils aiment.

— À qui étaient destinées ces voix qui hurlaient dans l'obscurité ?

— Passe-le une autre fois encore ! Ce dernier chant ! Phil !

— Personne ne bouge. Je suis au ciel. Doone, comme tu avais raison !

Nolan passa à côté de moi pour aller s'asseoir.

Je demeurai pendant un long moment, à contempler toutes les rangées de fauteuils à la ronde, où les équipes de sprinters à l'hymne national étaient assises. Aucun d'eux n'avait bougé et ils s'essuyaient les yeux.

— Phil *darling* ? appela Timulty, quelque part vers l'avant.

— Ça y est ! dit Philip.

— Et cette fois-ci, ajouta Timulty, *sans* l'hymne.

Applaudissements, pour cette initiative.

Les lumières pâles s'éteignirent. L'écran s'alluma comme un grand foyer chaud.

Je revis en pensée le brillant monde, fort, sain et solide de Grafton Street, le pub des Quatre Provinces, les hôtels, les boutiques et les vagabonds de la nuit. J'hésitai.

Et puis, sur la mélodie de *The Lovely Isle of Innisfree*, j'enlevai chapeau et foulard, cachai ces lauriers sous un siège, et lentement, avec luxe et volupté, avec tout le temps du monde, je me poussai au fond d'un fauteuil...

FIN